

ARDOUIN-DUMAZET

EST

VOYAGE
EN
FRANCE

DES VOSGES

La Moselle

EPINAL

Les Faucilles

La Voie

Petites Vosges

Vallée de Sonches

Vallée de Colibis

Les Lacs

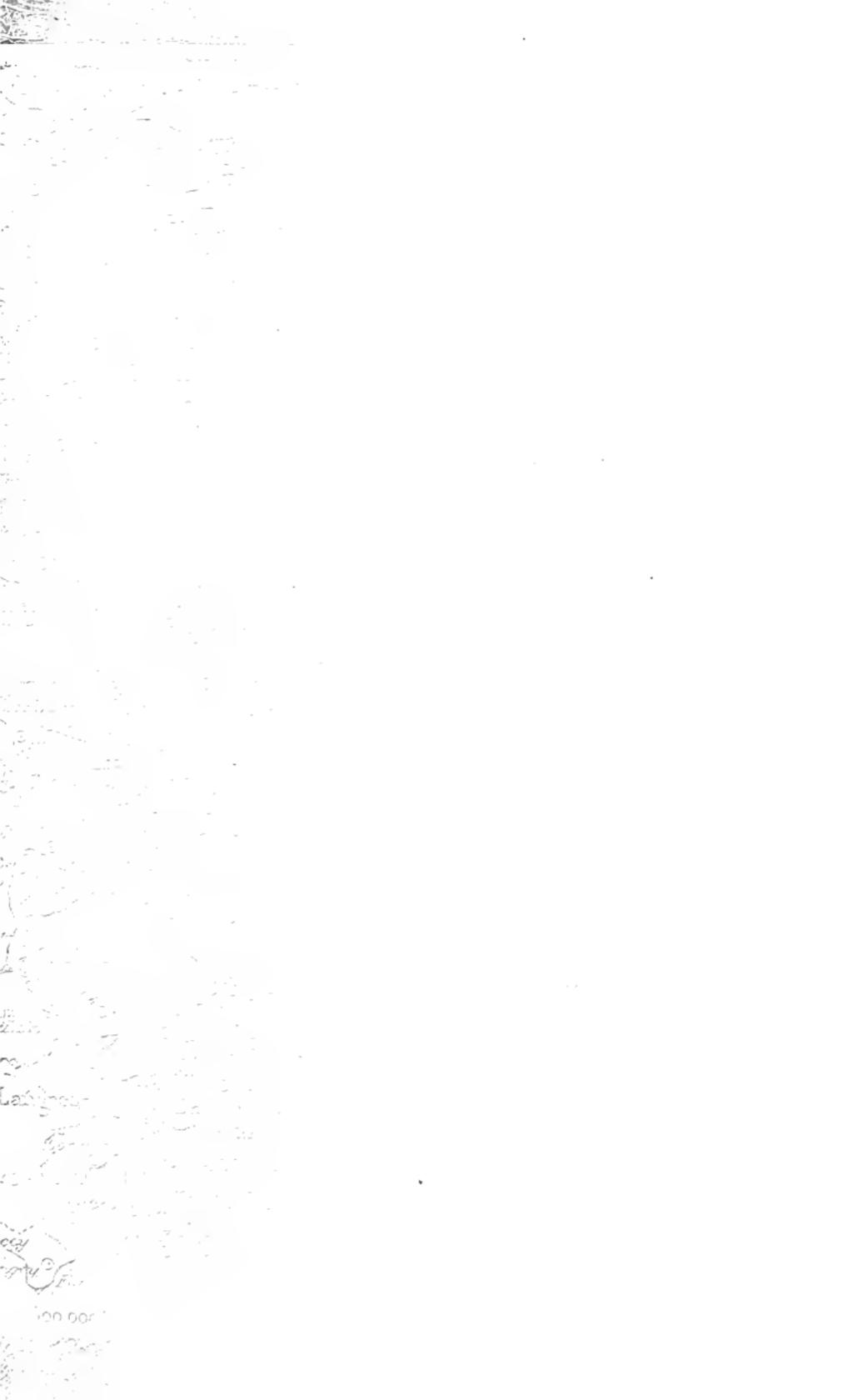
Hautes Vosges

Hautes Chaumes

Les Ballons

PARIS

BERGER-LEVRAULT



ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

59^{ème} Série

LES VOSGES



PARIS

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

Voyage en France

- L'Europe centrale et ses réseaux d'État** (Voyage en Belgique, Hollande, Allemagne et Danemark). — Un volume in-12. 3 fr. 50. (Berger-Levrault.)
- L'Armée navale en 1893.** — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault.)
- L'Armée et la Flotte en 1894.** — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul LÉONNEC, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault.)
- L'Armée et la Flotte en 1895.** — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault.)
- Au régiment — En Escadre.** — Préface de M. MÉZIÈRES, de l'Académie Française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul GÉRAS. 16 fr. (Berger-Levrault.)
- Le Colonel Bourras.** Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel BOURRAS. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 c. (Berger-Levrault.)
- Le Nord de la France en 1789.** — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. — Maurice Dreyfous.
- La Frontière du Nord** et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)
- Une Armée dans les neiges,** journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)
- Etudes algériennes.** — Un volume in-8. (Guillaumin et C^{ie}.)
- Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892.** — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)
- Les Petites Industries rurales.** — Un volume in-12. (Lecoffre.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des Gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale, le Touring-Club de France et la Société nationale d'agriculture de France. 60 volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 et reliés en percaline à 4 fr.

- 1^{re} SÉRIE : Morvan, Val de Loire et Sologne.
 2^e SÉRIE : Beauce, Perche et Maine. — (Voir 56^e série : Touraine et Anjou.)
 3^e SÉRIE : Les Îles de l'Atlantique : D'Arca-
 chon (île aux Oiseaux) à Noirmoutier.
 (Bretagne I ; De La Loire à Belle-Isle.)
 4^e SÉRIE *Bretagne II* : Les Îles de l'Atlantique : D'Hoëdic à Ouessant.
 5^e SÉRIE *Bretagne III* : Haute-Bretagne intérieure. — (Le littoral est décrit dans les séries 51 et 52 ; la Basse-Bretagne, dans la 53^e série.)
 6^e SÉRIE : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
 7^e SÉRIE : Région lyonnaise.
 8^e SÉRIE : Région du Haut-Rhône Le Rhône, du Léman à la mer).
 9^e SÉRIE : Graisivaudan et Oisans. — (Voir 57^e série : Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.)
 10^e SÉRIE : Les Alpes, du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
 11^e SÉRIE : Forez, Haut-Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
 12^e SÉRIE : Alpes de Provence et Alpes-Maritimes.
 13^e SÉRIE : La Provence maritime : I Région marseillaise. — Voir 55^e série : II. Côte d'Azur.)
 14^e SÉRIE : La Corse.
 15^e SÉRIE : Les Charentes et la Plaine poitevine.
 16^e SÉRIE : De Vendée en Beauce.
 17^e SÉRIE : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
 18^e SÉRIE : Région du Nord : I. La Flandre.
 19^e SÉRIE : Région du Nord : II. Hainaut et Cambésis.
 20^e SÉRIE : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
 21^e SÉRIE : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
 22^e SÉRIE : Lorraine centrale (Plateau lorrain).
 23^e SÉRIE : Plaine comtoise et Jura.
 24^e SÉRIE : Haute-Bourgogne
 25^e SÉRIE : Basse-Bourgogne et Sénonais.
 26^e SÉRIE : Berry et Poitou oriental.
 27^e SÉRIE : Bourbonnais et Haute-Marche.
 28^e SÉRIE : Limousin.

- 29^e SÉRIE : Bordelais et Périgord.
 30^e SÉRIE : Gascogne.
 31^e SÉRIE : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
 32^e SÉRIE : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
 33^e SÉRIE : Basse-Auvergne.
 34^e SÉRIE : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
 35^e SÉRIE : Rouergue et Albigeois.
 36^e SÉRIE : Cévennes méridionales.
 37^e SÉRIE : Le Golfe du Lion.
 38^e SÉRIE : Haut-Languedoc.
 39^e SÉRIE : Pyrénées, partie orientale.
 40^e SÉRIE : Pyrénées centrales.
 41^e SÉRIE : Pyrénées, partie occidentale.

Région parisienne :

- 42^e SÉRIE : I. Nord-Est : Le Valois.
 43^e SÉRIE : II. Est : La Brie.
 44^e SÉRIE : III. Sud : Gâtinais français et Haute-Beauce.
 45^e SÉRIE : IV. Sud-Ouest : Versailles et le Hurepoix.
 46^e SÉRIE : V. Nord-Ouest : La Seine, de Paris à la mer, Ouest et Vexin français.
 47^e SÉRIE : VI. Ouest : L'Yveline et le Mantois.

Les Provinces perdues :

- 48^e SÉRIE : Haute-Alsace.
 49^e SÉRIE : Basse-Alsace.
 50^e SÉRIE : Lorraine annexée.
- 51^e SÉRIE *Bretagne IV* : Littoral breton de l'Atlantique.
 52^e SÉRIE *Bretagne V* : Îles et littoral de la Manche.
 53^e SÉRIE *Bretagne VI* : Basse-Bretagne intérieure.
 54^e SÉRIE : Normandie : II. Normandie centrale (En préparation.)
 55^e SÉRIE : Provence maritime : II. Côte d'Azur.
 56^e SÉRIE : Touraine et Anjou.
 57^e SÉRIE : Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.
 58^e SÉRIE : Région du Nord : III. Calaisis, Boulonnais et Artois.
 59^e SÉRIE : Vosges.
 60^e SÉRIE ET SUIVANTES : **Paris et banlieue de Paris** (En préparation.)

Envoi gratuit, sur demande, du catalogue détaillé des 60 volumes de la collection (Mise à jour annuelle du catalogue placé à la fin du présent volume).

IF.
A6778v

ARDOUIN - DUMAZET

Voyage en France

59^e SÉRIE

LES VOSGES

<p>XAINTOIS — LA VÔGE — MONTAGNES DES VOSGES</p> <p>(Département des <i>Vosges</i> et partie de <i>Meurthe-et-Moselle</i> et de la <i>Haute-Marne</i>)</p>
--

Avec 25 cartes ou croquis



214499
—
25-1.27

BERGER-LEVRULT, ÉDITEURS

PARIS

NANCY

5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

RUE DES GLACIS, 18

1914-1917

Tous droits réservés

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 59^e SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume
sont extraits de la carte d'État-major au 1:80000.

A LA MÉMOIRE DE MON FILS

Le Capitaine MAURICE ARDOUIN=DUMAZET

DU 15^e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED

REMIREMONT—BUSSANG

Tombé au Champ d'Honneur, en Alsace,
à l'âge de vingt-six ans

CITÉ A L'ORDRE DU JOUR DE SA BRIGADE ET DE LA VII^e ARMÉE

*Candidat à Saint-Cyr, il m'accompagnait dans mes premiers voyages
dans les Vosges et en Alsace-Lorraine*

*Lieutenant, il avait participé à la révision de ce livre,
en revoyant pour moi les pages*

Il avait repris la vieille devise de la famille et en était digne:

En jeune cœur arde vieille vertu

AVANT-PROPOS

A LA VEILLE DE LA GUERRE

Le texte de ce volume a déjà paru pour la plus grande partie dans les deux premières éditions de la 22^e série du Voyage en France, qui portait alors le titre de « Plateau Lorrain et Vosges ». Une troisième édition avait reçu des additions si étendues que j'ai dû détacher du volume primitif les chapitres consacrés aux Vosges de Meurthe-et-Moselle et au département des Vosges. Ces chapitres, eux-mêmes accrus, constituent désormais une 59^e série.

En tête de la 22^e série nouvelle figure cet avant-propos :

J'achevais de visiter une fois encore notre chère Lorraine, des plaines de la Woëvre aux confins de l'Alsace, et venais d'envoyer à l'imprimerie des pages nouvelles en vue d'une troisième édition de la

22^e série du Voyage en France, quand le coup de foudre d'août 1914 est venu frapper ces pays qui vivaient d'une vie si intense. Les désastres se sont abattus sur eux, les ruines se sont accumulées ; bien des villes, des bourgs, des villages dont je disais l'activité et la prospérité ne sont plus que décombres. Longwy, Étain, Longuyon, Gerbéviller, Nomeny, pour citer celles-ci seulement, ont été dévastées à tel point que plusieurs ne sont plus. Pont-à-Mousson, Saint-Dié, Lunéville furent saccagées par les obus. Et combien de communes moins considérables ne montrent que des amoncellements de débris à la place de leurs logis aux toits pluts de tuile fauve !

Mon livre, en ce qui concerne une vaste partie de la Lorraine, ne répond donc plus à l'état présent. Mais l'heure n'est pas venue de décrire la nouvelle France que prépare ce drame sans précédent et de dire les ruines causées par l'invasion. Puis, ce que l'on voudra savoir, plus tard, dans les pays martyrisés, c'est l'aspect des choses d'autrefois. Les populations revenues à leurs foyers pour les restaurer ou les rétablir tiendront à posséder un tableau du passé ; les enfants désireront connaître ce que furent leurs villes, leurs villages avant que l'ouragan des barbares ait détruit tant de merveilles d'art et de souvenirs intimes.

C'est pourquoi j'ai laissé à ces pages sur la Lorraine leur caractère et leur ton primitifs. Bien mieux, pour ne pas toucher aux pages écrites il y

a quelque quinze ans, je me suis borné à de brèves notes signalant les changements dans le chiffre de la population ou la vie économique. Mais quand des transformations profondes ont eu lieu, comme celles qui ont fait du pays de Briey, terre agreste et tranquille, un des grands foyers de vie de la France, j'ai écrit des pages ou des chapitres nouveaux se distinguant des autres par la date avril, mai, juin ou juillet 1914, époque pendant laquelle je parcourais de nouveau le plateau lorrain et les Vosges pour mettre mon livre en rapport avec les changements survenus. Ces passages furent rédigés à mesure que s'achevaient mes itinéraires, ils sont donc un tableau précis de ce qu'étaient tant de parties de la Lorraine à la veille du grand cataclysme qui a renouvelé, en les dépassant, les horreurs de la guerre de Trente ans.

Le texte s'est développé à tel point que le livre original, le 22^e, déjà accru pour sa deuxième édition, doit être dédoublé et forme désormais deux volumes. L'un, qui garde le vingt-deuxième rang, comprend tout le département de Meurthe-et-Moselle — sauf la zone des petites Vosges dans les bassins de la Vezouse et de la Meurthe — et la partie de la Meuse qui appartenait au Luxembourg français avant l'annexion à la France de la Lorraine et du Barrois. L'autre volume devient le 59^e de la collection avec le sous-titre « détaché de la 22^e série » ; il est consacré à la région vosgienne.

La 59^e série n'a pas reçu d'accroissement aussi complet que celui qui a si profondément transformé la 22^e ; mais il n'y a pas eu dans les Vosges de changements comparables à ceux dont le bassin de Briey a été le théâtre. Toutefois j'ai dû consacrer des chapitres nouveaux à l'industrie vosgienne au sujet d'Épinal et de Gérardmer et accroître de plusieurs chapitres les pages sur la haute montagne.

ARDOUIN-DUMAZET.

Décembre 1916.

VOYAGE EN FRANCE

I

LA MOSELLE DE CHARMES A ÉPINAL

Au long de la Moselle. — La culture du prunier à mirabelles. — Chamagne, patrie de Claude Gelée, le *Lorrain*. — Charmes. — La maison de Maurice Barrès. — Le vignoble vosgien. — La forêt de Charmes. — La verrerie de Portieux. — Châtel. — Thaon-les-Vosges et son industrie.

(*Carte de l'État-major* : feuilles Lunéville S.-O. ; Épinal N.-O.)

Thaon-les-Vosges. Mai.

En quittant Bayon ⁽¹⁾, la route d'Épinal suit les bords du canal de l'Est, creusé au pied des collines du Xaintois et rejoint avec lui la Moselle, large, claire, étincelante, qui commence à décrire la grande boucle de Virecourt. Chaussée, voie navigable où se suivent les chalands, rivière au flot librement étalé dans un large lit semé

(1) Sur Bayon, voir la XXII^e série du *Voyage en France*.

d'îles, sont fidèlement accolées dans la vallée large et lumineuse. Les villages s'étalent gaiement au grand soleil; l'un d'eux, Mangonville, aligne sur le chemin une façade de demeures propres. Peu de cultures, des prés dans les fonds, des vergers de mirabelliers et de quetschiers sur les pentes, alternant avec des vignes bien soignées. Sur quelques points, la roche mise à nu montre des bandes irrégulières de quartz d'un blanc d'ivoire. Au sommet de la colline se dresse une haute paroi de maçonnerie, reste d'un donjon des comtes de Vaudémont. Au-dessous se blottit le village de Bainville-aux-Miroirs. Malgré ce nom, on ne fabrique pas de glaces ici, il y a bien une usine active, mais elle fait des clous et des « béquets », c'est-à-dire des clous à tête pour la cordonnerie.

Du pied des ruines, la vue est fort belle sur le petit village allongé dans un vallon, la Moselle large et claire, les collines aux arbres fleuris et les croupes vertes de la forêt de Charmes.

Le chemin de fer et le canal ont bien fait diminuer l'activité sur la route, aussi la voirie a-t-elle rétréci la bande affectée aux charrois et élargi les bas côtés; ceux-ci forment deux interminables ourlets d'une herbe épaisse comme celle des meilleurs pâturages. Le canal est tou-

jours accolé à la chaussée, son ruban d'eau transparente, sur lequel passent les gabares ventruës, se perd au loin entre les peupliers. Un instant, les collines s'écartent pour décrire un grand et verdoyant hémicycle dans lequel le village de Gripport étage de hautes maisons. Les pentes sont un immense verger de pruniers-mirabelles. Toute cette partie de la vallée se livre à la production du fruit parfumé. Des marchands viennent de Paris les acheter sur place, des commissionnaires les recueillent pour les marchés de Metz et de Strasbourg, où la petite prune ambrée est la base des tartes et des confitures de ménage. La vallée de la Moselle lutte sous ce rapport avec celle de la Meuse et les côtes de la Woëvre.

Le développement donné à cette culture s'explique par le revenu assuré. Un mirabellier de dix ans donne environ 60 kilos de fruits. En comptant deux cents arbres par hectare, le produit atteint 120 quintaux métriques. Au prix minimum de 15 francs le quintal, c'est une rente de 1.800 francs. A mesure qu'il avance en âge, le prunier-mirabelle donne de plus abondantes récoltes ; de vingt à quarante ans, la production s'élève à 200 quintaux par hectare, soit une valeur de 3.000 francs ; même en déduisant les

frais d'entretien et les impôts, il reste une belle marge. J'emprunte ces renseignements à un agronome de Saint-Mihiel, cité par M. Baltet, mais les chiffres donnés pour la vallée de la Meuse sont évidemment applicables aux bords de la Moselle.

Dans ces plantations de pruniers, en face de Gripport, au pied de pentes qui portent les premières futaies de la forêt de Charmes, s'étend Chamagne, joyeux village dont la population exerçait jadis un curieux commerce : ses habitants se faisaient colporteurs de publications populaires, ce qu'il faut peut-être rattacher à l'imagerie d'Épinal. Ils allaient à travers toute la France, vendant livres de piété, almanachs, recueils de chansons et de recettes domestiques. On retrouvait les mêmes coutumes à Harrévilleles-Chanteurs, près de la Meuse (1).

A Chamagne naquit un de nos plus grands peintres, le créateur du « paysage », Claude Lorraine à qui son origine valut son surnom : le Lorrain. Fils de pauvres gens, devenu orphelin, abandonné, rien ne semblait le prédestiner à devenir l'artiste génial qui fut à Rome l'ami et le compagnon de Poussin. C'est à Chamagne,

(1) Voir pages 92 et 93.

sur ces bords de la Moselle, que sa vocation se dessina : il s'imprégna de ces larges horizons et, lorsqu'il eut trouvé sa voie en découvrant le génie de Rome où le conduisit un de ses parents, il a rendu plus d'un trait de ces campagnes lorraines. Longtemps sa maison natale, humble parmi les humbles logis, a été conservée dans son état primitif. Elle est encore respectée, une inscription rappelle la date de la naissance du Lorrain en 1600 et de sa mort à Rome en 1682.

Grippport est en Meurthe-et-Moselle, Chamagne dans les Vosges. Sur la rive gauche, la limite est marquée par une colline qui vient mourir au bord de la Moselle, laissant à peine place au canal et à la route. Aussitôt le paysage s'élargit. Socourt, le premier village vosgien de ce côté, occupe l'entrée d'une plaine consacrée à la culture du seigle, céréale surtout recherchée pour la paille, ligature des vignes. Jusqu'aux abords de Charmes, s'étend la plaine large et plate dans laquelle la Moselle et les ruisseaux descendus de la forêt semblent errer.

Des cheminées d'usine précèdent la ville. Charmes ouvre la série des vastes manufactures vosgiennes de tissu de coton, mais ce n'est pas encore un grand centre industriel. Toutefois, sa filature, les scieries qui débitent les bois de la

forêt et une puissante brasserie emploient de nombreux travailleurs. La filature seule en occupe 1.200, on a construit pour eux une cité ouvrière aux coquettes maisons.

Charmes, où l'on rencontre quelques nobles demeures d'autrefois, est d'allure prospère; les habitations, à un ou deux étages, sont peintes ou soigneusement crépies. A l'entrée est un hospice de vieillards, clair et bien tenu. Au cœur de la petite ville s'ouvre une place bordée de magasins très achalandés. Les bords du canal et de la Moselle sont la partie la plus pittoresque. Du pont majestueux qui réunit Charmes au faubourg de la gare, la vue est belle sur la vallée, la forêt et les croupes bleues des Vosges.

L'ensemble est très citadin, les larges voies, la fontaine monumentale qui orne la grande place, feraient supposer une population plus considérable (1). C'est que la ville, débordant du noyau primitif, qui montre encore des vestiges de remparts près de la Moselle, s'est agrandie sur un plan régulier par de larges voies. Les monuments sont peu nombreux : l'église, assez intéressante, possède une admirable chapelle de la Renaissance; le grand logis, dit la maison des

(1) 4.138 habitants en 1911.

Loups, à cause de ses gargouilles représentant chacune une tête de loup, attire l'attention : ce fut un hôtel des Bassompierre.

Le nom de Charmes, assez ignoré jadis en dehors de la Lorraine, est entré dans la littérature par le nom d'un de ses fils, Maurice Barrès, dont on montre avec orgueil la maison familiale. Après avoir habité au cœur de la petite ville, l'auteur des *Déracinés* a choisi pour résidence une villa située à l'extrémité du faubourg formé par la route d'Épinal, à la base de la haute butte arrondie, tapissée de vignobles, dite le Haut-du-Mont ou Signal de Charmes, derrière laquelle, à deux kilomètres seulement de la Moselle, coule un affluent du Madon.

La demeure de Maurice Barrès est ample mais simple ; sur la façade, un cadran solaire avec cette inscription :

Quæsiuit cœlo lucem ingenioque repertam.

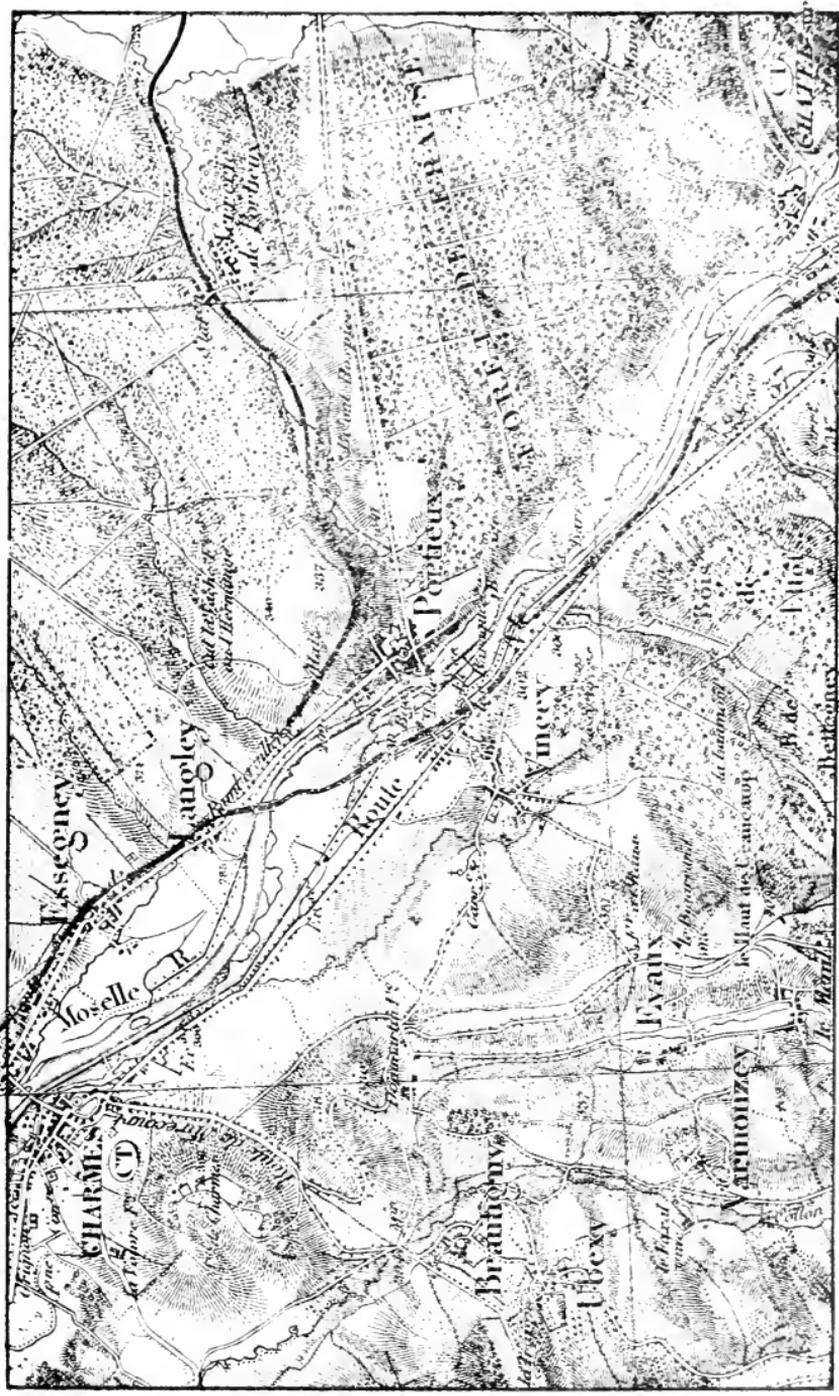
Le parc, peu étendu, descend au fond de la vallée où coule la dérivation des grands moulins que le canal de l'Est franchit sous un pont. C'est un jardin à la française, aux chemins bien sablés. Le regard s'étend sur l'ample vallée où la Moselle, entourant les îles, et le canal, sans cesse animé, mettent la vie. Les eaux de la rivière,

retenues par un grand barrage, tombent en frémissant. Paysage harmonieux et tranquille sous une lumière délicate et douce.

Le Haut-du-Mont parcouru par une route d'un caractère militaire, car Charmes est un point stratégique important, qui a donné son nom à la *trouée* volontairement établie entre les camps retranchés d'Épinal et de Toul, le Haut-du-Mont et les collines qui le continuent au sud sont la partie orientale du grand vignoble de Mirecourt. Jusqu'à la ville des luthiers le pays est sillonné de vallons dont les eaux vont au Madon et qui offrent leurs pentes au soleil : toutes sont revêtues de cépages produisant un vin léger, de moins en moins abondant car les maladies cryptogamiques et les gelées ont fait abandonner bien des vignes. De jolis villages remplissent la vallée du Colon au revers oriental du Haut-du-Mont ; un seuil à peine plus élevé que la vallée de Moselle la sépare seule de la grande rivière. Devant le village portant le joli nom de Florémont, le Colon, qui semble se diriger vers la Moselle si proche, tourne brusquement à l'ouest pour aller rejoindre le Madon.

Jusqu'à Mirecourt, toutes les vallées sont ainsi revêtues de vignobles, mais la population cultivée aussi le houblon, le cerisier à kirsch, les

Station
Bout du Port



Moselle

Worms
Lauter

pommes de terre pour la féculerie. Les femmes travaillent à la broderie et à la dentelle, comme dans toute la région. Bouxurulles est la commune où ces diverses branches d'activité sont le mieux réunies. Le canton de Charmes s'étend jusqu'au Madon et participe à l'industrie de Mirecourt : une de ses communes, Bettoncourt, possède une scierie spéciale pour les bois de lutherie. Sur le Colon, Xaronval renferme une usine pour le décorticage — l'écorçage, dit-on ici, de certaines graines de légumineuses : trèfle ou minette.

Autant le pays de la rive gauche est varié par les cultures, grâce à l'exposition de ses nombreuses vallées, autant la rive droite est de simple ordonnance. C'est un grand plateau couvert d'une forêt considérable, formant un massif unique, bien qu'il porte les noms de forêt de Charmes, de Terne et de Fraise, couvrant plus de 7.000 hectares avec les bois communaux qui s'y rattachent.

J'ai pris à travers la forêt pour me rendre à la verrerie de Portieux, malgré le mauvais état des chemins, car il a plu toute la journée précédente. Jusqu'à la lisière des bois, c'est une véritable fondrière que la route de Damas, sans cesse parcourue par les chargements de bois

conduits à la gare. Le paysage immédiat est assez morne, mais vu de la terrasse où la chaussée s'élève, Charmes, entouré de hautes collines découpées comme les bastions d'une forteresse, est un charmant décor.

Voici la forêt presque entièrement peuplée de hêtres, les charmes y sont nombreux aussi, les chênes plus rares. Jusqu'au *Rond*, où s'étoilent une dizaine de routes ou de laies, les fourrés sont monotones, mais du Rond à Portieux, le sol s'accidente, les arbres prennent des proportions plus belles. Deux profonds ravins se creusent, franchis par des ponts autour desquels se dressent des sapins. Les taillis ont disparu; ce canton est une admirable futaie offrant de majestueuses colonnades de hêtres aux troncs droits et lisses.

Les arbres s'écartent soudain, un vallon apparaît dans lequel s'étagent de grandes bâtisses d'un blanc jaunâtre, couvertes de tuiles rouges, demeures ouvrières de la verrerie de Portieux. Avant la guerre de 1870, il n'y avait ici qu'une succursale des verreries alsaciennes de Vallerythal, une partie des ouvriers de l'usine mère ont été appelés dans la forêt de Charmes, au vallon de Magnenville. Aujourd'hui plus de 800 travailleurs sont occupés dans ces vastes ateliers.

J'arrive trop tard pour visiter l'établissement : l'équipe de jour finit le travail, de nombreux ouvriers vont à la gare prendre le train qui les emmènera dans les villages voisins. L'habitation phalanstérienne n'a pas séduit tout le monde, beaucoup de verriers préfèrent à la cité-caserne la petite maison des champs avec ses carrés de choux, ses pruniers et ses fleurs.

La verrerie est loin de Portieux. Il faut encore une demi-heure de marche pour atteindre ce gros village assis sur une colline. Ses toits, rouges, la masse énorme d'un couvent, maison principale des sœurs de la Providence, lui donnent une sorte de majesté. Au pied coule la Moselle.

Une barque me fait traverser la rivière en face de la station de Vincey, sur la ligne d'Épinal. Il y a là un centre industriel en voie de création : la Société cotonnière de l'Est a construit une vaste usine renfermant 60.000 broches. La population s'est accrue de plus de 500 habitants, et nombre de travailleurs habitent Portieux. Pour donner un gîte aux ouvriers, on a dû construire une cité. Le canal apporte la houille nécessaire à l'établissement : il permet d'embarquer des quantités de pommes de terre récoltées dans la région et des-

tinées aux féculeries, si nombreuses dans les Vosges (1).

Il est nuit quand le train me dépose sur le quai de la gare de Nomexy qui dessert Châtel, joli bourg assis sur les pentes d'une colline frôlée par la Moselle. La situation, excellente jadis quand les cités devaient être fortifiées, ne répond guère aux nécessités modernes. Châtel, ville si importante lorsqu'elle était une des places d'armes des ducs de Lorraine, n'offrait pas assez d'espace à l'industrie moderne ; son voisin, Nomexy, est devenu en quelque sorte le faubourg ouvrier. Une filature occupant près de 60.000 broches avoisine la gare, entourée de l'habituel essaim de cités ouvrières ; à côté un tissage mécanique de coton renferme cent métiers. Des scieries mécaniques, une fabrique de semelles, un moulin, complètent ce petit centre qui doit aux eaux de l'Avière une partie de son activité. Là vint déboucher dans la Moselle l'effroyable trombe causée par la rupture du barrage de Bouzey, qui, le 27 avril 1895, sema tant de deuils et de ruines dans la vallée de l'Avière. Près de cent personnes périrent ; le flot, puis-

(1) La station électrique qui fournit lumière et force dans la contrée est établie à Vincey. (*Note de la 3^e édition.*)

sant de plus de sept millions de mètres cubes d'eau, ne s'apaisa qu'en ravageant les environs de Châtel et de Charmes.

Grâce à ces usines, Nomexy, qui comptait à peine 600 habitants avant la guerre de 1870, en a plus de 1.500 aujourd'hui (1), dépassant Châtel dont l'accroissement a été médiocre.

A l'heure matinale où je me suis mis en route pour gagner pédestrement Thaon, des femmes étaient déjà assises devant leurs fenêtres, à Châtel et à Nomexy, travaillant à la broderie. Il y a encore ici — et à Charmes — un centre très actif pour cette aimable industrie.

Les usines commencent à s'animer; très coquettes, au soleil du matin, ces vastes constructions blanches aux fenêtres encadrées de brique rouge. Les industriels vosgiens ont résolu le problème d'ôter aux manufactures le caractère de prison qu'elles ont trop souvent. Partout les établissements s'étalent, largement percés de nombreuses ouvertures et bien entretenus. Je retrouve le même aspect à Igney, animé par une filature, puis à Thaon où la fumée commence

(1) Nomexy, 2.195 habitants; Châtel, 1.451 habitants (au recensement de 1911).

cependant à ternir les constructions. C'est qu'il ne s'agit pas ici de fabriques isolées, Thaon avait 550 habitants avant la guerre de 1870, il en comptait 4.285 au dernier recensement, il en a peut-être plus de 5.000 aujourd'hui (1). Le village routier devient une véritable ville ouvrière, un des points vitaux des Vosges, car c'est le siège d'une puissante société qui teint et blanchit les tissus produits dans la plus grande partie de ce vaste rayon industriel. La Moselle lui fournit 500 chevaux de force; cela n'a pas suffi, plus de 1.000 chevaux sont l'œuvre de la vapeur. Dans la même usine on imprime les tissus. Une filature renferme 35.000 broches, un tissage a plus de 200 métiers. Pour les nombreux ouvriers de ces fabriques, une société coopérative de consommation s'est créée. Les écoles villageoises d'autrefois sont devenues des écoles supérieures.

La blanchisserie, la plus considérable des usines du groupe, a élevé des maisons ouvrières souvent signalées comme des modèles. Elles sont

(1) L'accroissement a été plus considérable encore que je ne le prévoyais. Thaon avait 7.258 habitants au recensement de 1911. Je reviens sur cette intéressante ville industrielle au chapitre IV, qui ne figurait pas dans la 22^e série primitive dont ce volume est détaché.

accouplées par deux et louées de 10 à 12 francs par mois.

Thaon est déjà dans le rayon d'Épinal. Du pont sur la Moselle on découvre une partie des forts du camp retranché. Sous cet aspect militaire se présente désormais le chef-lieu des Vosges autrefois si placide. Avant de pénétrer dans la gare, on aperçoit des casernes, l'arsenal, un parc aérostatique. Les douloureux événements de 1870 ont fait de la petite ville une grande forteresse. Par contre-coup, ils l'ont aussi transformée en grande cité industrielle.

II

ÉPINAL ET L'INDUSTRIE DES VOSGES

L'Épinal de notre enfance. — L'Épinal véritable. — Les trois quartiers. — Le camp retranché. — L'industrie cotonnière, ses origines, son accroissement, état actuel.

(Carte de l'État-major : feuille d'Épinal N.-O. ; S.-O.)

Épinal. Mai.

Si, dans nos imaginations de jeunes provinciaux, Paris nous apparaissait comme une cité des *Mille et Une Nuits*, toute d'or et de lumière, une autre ville luttait contre elle, plus célèbre peut-être et plus enchantée encore, entourée d'eaux d'un bleu cru, d'arbres vert-pomme arrangés en boule, avec des toits rouges, des clochers aigus d'un noir bleu ; là dedans, des bonshommes aux vestes jaunes, des petites bonnes femmes aux jupes de couleur violente. Et des soldats de tous costumes, et l'Ogre arpentant les rues à la recherche du petit Poucet, et

le Chaperon rouge fuyant le loup sorti de la « forêt prochaine ». Que sais-je encore ! La génération actuelle, gâtée par la photographie et les images à prétentions scientifiques, ne connaîtra jamais les rêves fantastiques qui berçaient notre enfance. Épinal ne l'obsédera point comme elle nous a hantés. Si par hasard on prononce le nom de cette ville devant nos enfants, il ne leur dira rien, tout au plus songeront-ils à quelque banale rue de la gare, à des locomotives et des cheminées d'usines. Les plus imaginatifs feront courir les tramways électriques par les rues.

La jeune génération aura raison contre nous, Épinal est une ville bien moderne. Depuis trente ans surtout, elle a perdu son caractère de somnolente cité des montagnes enfouie entre les hautes collines boisées, au bord de la Moselle transparente, pour prendre l'aspect des agglomérations industrielles. Elle n'a pu détruire le cadre heureux des avant-monts vosgiens où les premières forêts de sapins apparaissent, mais de longs faubourgs se construisent et marchent à la rencontre de la banlieue. Déjà Golbey constitue avec elle et les écarts de Saint-Laurent, qui sont des faubourgs de la ville, un groupe de population de plus de 30.000 âmes. Il y

en avait à peine 12.000 avant la guerre de 1870 (1).

L'humble gare de jadis a été dotée d'un hall immense abritant les trains d'un réseau étendu rayonnant vers Bussang, Cornimont, Gérardmer et Saint-Dié, Nancy, Belfort, Vesoul, Jussey et Mirecourt où s'épanouissent tant d'autres lignes. Les Vosges sont devenues à la mode et, l'été, attirent à Épinal des trains rapides destinés aux touristes.

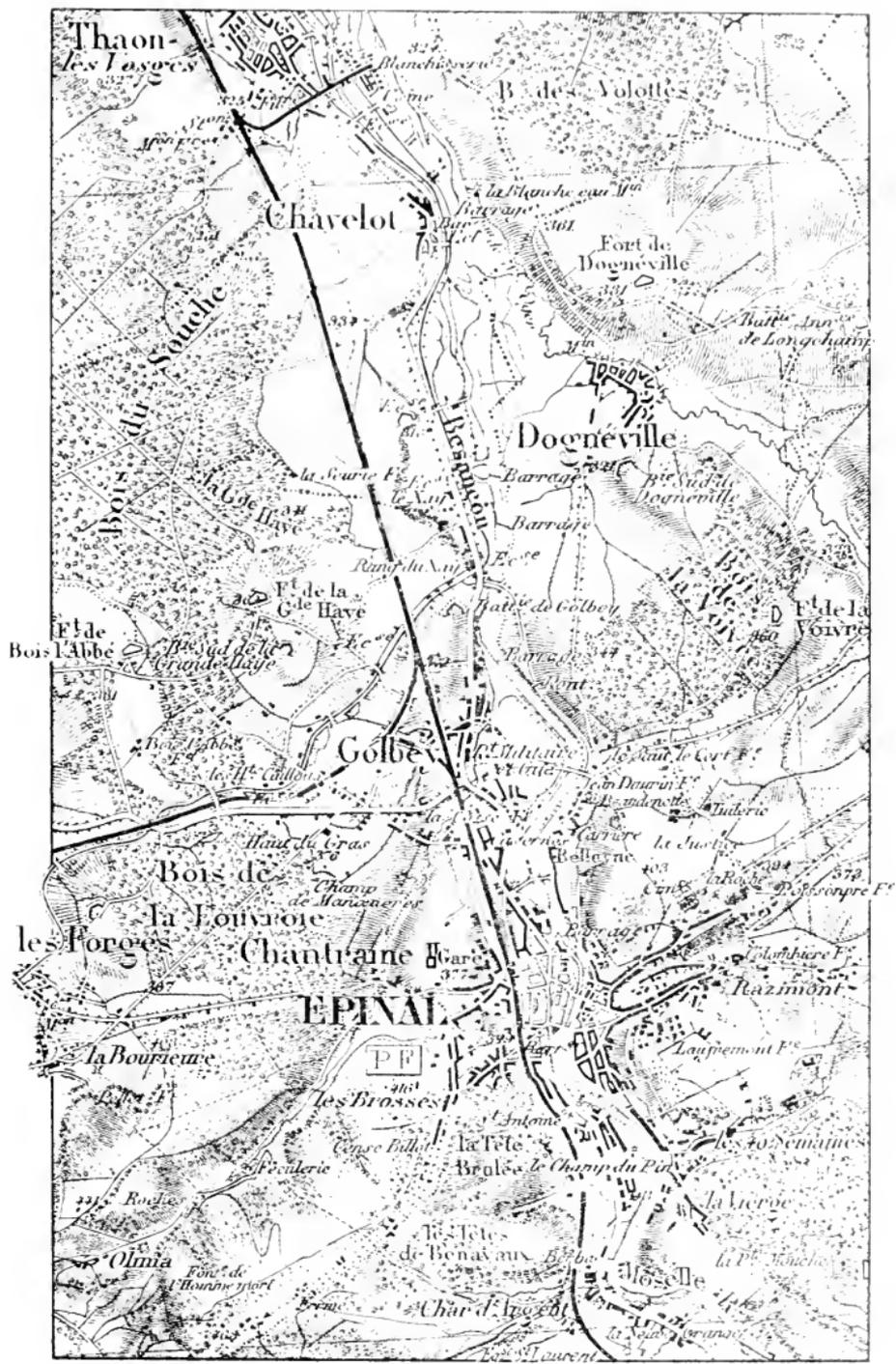
L'entrée en ville, par le faubourg de l'Hospice, ne répond pas à cette animation de la gare, une rue en pente, bordée de bazars et de cafés, conduit devant un canal étroit où coule une eau rapide. C'est un bras de la Moselle; la rivière forme une île, appelée jadis Rualmesnil, où tout un quartier s'est bâti, second accroissement d'Épinal. On le nomme la « Petite ville ». Le grand bras de la Moselle l'entoure au nord; c'est un torrent sans profondeur, les eaux ayant été dérivées pour augmenter le débit dans le canal des Grands-Moulins.

Sur la rive droite s'étend la « Grande ville »,

(1) L'accroissement s'est accentué. En 1911, Épinal seul avait 30.042 habitants (dont 6.246 de garnison, etc.). Golbey atteignait 4.178, Saint-Laurent 2.990. Au total 37.211, près de 40.000 sans doute aujourd'hui.

centre vivant d'Épinal, où sont les principaux édifices. Sauf l'église Saint-Maurice, aucun ne retient longtemps l'attention. Tout répond strictement au rôle propre à chaque monument ; on devine que la ville était trop humble autrefois pour se doter de grandes architectures ; aujourd'hui, ayant poussé trop vite, elle a dû se borner au plus pressé.

Cependant les quartiers neufs de la Grande ville, en amont, ont de l'élégance ; de jolis hôtels particuliers, des jardins privés, de belles promenades publiques font du nouvel Épinal une cité coquette bien que monotone. Pour trouver un peu de pittoresque, il faut errer autour de l'église Saint-Goëry, si curieuse par ses façades, ses bas côtés extérieurs et ses porches. Au-dessus se profile une colline étroite et verdoyante ; là était le château féodal qui protégeait la ville. Un de ces bourgeois, si rares de nos jours, qui ont au cœur l'amour de leur cité, a enveloppé les ruines dans un parc, créé des massifs, percé des allées, disposé des terrasses fleuries, veillant avec un soin jaloux à l'ornement de la colline historique ; puis, en quittant ce monde, a laissé à Épinal cette œuvre de toute sa vie. La reconnaissance publique a donné le nom de M. Doublat à la merveille ainsi créée.



Vu du sommet du jardin Doublat, le paysage est charmant mais tranquille. Dans le cadre heureux des hautes collines boisées, Épinal s'étend avec ampleur. Des toits rouges, des quartiers naissants disposés en amphithéâtre, d'immenses casernes ; sur les hauteurs, les masses lourdes des forts reliés à l'arsenal par un vaste réseau de petites voies ferrées ; puis les cheminées d'usine d'où monte une épaisse fumée. Une énorme manufacture dans une forteresse.

Épinal doit ses forts et ses fabriques à la guerre de 1870 qui démembra la patrie. C'était autrefois une petite garnison de cavalerie ; au lendemain de nos désastres, il apparut que ce débouché de la Moselle vers les plaines de Lorraine devait être maîtrisé. On se borna d'abord à occuper le massif de la forêt d'Épinal, sur la rive droite. Plus tard, cette tête de pont fut transformée en camp retranché par la construction des forts de la rive gauche occupant la ligne de faite des Faucilles, séparant la vallée de la Moselle du vaste bassin où le Coney se forme par la réunion de multiples ruisseaux et qui voit naître la Gitte, affluent du Madon. Ces hauteurs, commandant d'immenses horizons, sont à 10 kilomètres d'Épinal, aussi le développement de la ligne des forts est-il considérable : 43 ki-

lomètres ; il faudrait plusieurs corps d'armée pour opérer l'investissement d'une telle place. Mais Épinal n'a pas été conçue uniquement au point de vue de la défensive, le camp retranché est destiné à servir d'appui à une armée devant opérer dans les vallées de la Vologne et de la Haute-Moselle ou se porter sur les flancs d'un ennemi débouchant par les Hautes-Vosges.

Sur la rive droite de la Moselle, la configuration du sol a permis d'asseoir les forts à une faible distance de la ville. Toutefois, pour conserver à la défense le vallon profond du ruisseau de Saint-Oger qui, pénétrant au cœur de la forêt d'Épinal, permettrait à des troupes nombreuses de déboucher sur le plateau d'Aydoilles et dans la vallée de la Vologne, on a porté tout un groupe puissant d'ouvrages au delà de ce ruisseau de Saint-Oger, entre son embouchure et le village de Longchamp. Deux forts, Dogneville et Longchamp, couvrent une longue arête et commandent la vallée inférieure de la Moselle. Sur la rive gauche du Saint-Oger, les collines sont couronnées par la batterie-sud de Dogneville, le fort et les batteries de la Voivre, le fort et les batteries des Adelphe. Au-dessus de ce dernier, la petite montagne de Razimont, haute de 464 mètres, porte un fort regardant à la fois

dans le vallon de Saint-Oger et dans un val profond dont les eaux rejoignent la Moselle au-dessous de la ville. La forteresse du Razimont domine toutes les autres collines situées à portée de canon dans la forêt et au delà. A son pied, tracé en pleine sylve, passe le chemin d'Épinal à la Vologne vers Docelle; pour éviter toute surprise, les côtés de la route ont été essartés. Cette « tranchée » est donc bien en vue du fort de Razimont, réduit de cette vaste forteresse naturelle appelée la forêt d'Épinal, étendue sur 25 kilomètres à l'est, vers Bruyères.

Au sud du Razimont, la défense de la rive droite est complétée par la batterie de Sainte-Barbe et le fort de la Mouche, ce dernier couronnant une colline entourée en partie par un ample détour de la Moselle. Sur l'autre rive, le chemin de fer de la Haute-Moselle quitte la ligne de Belfort qui gravit les Faucilles, en traversant la Vôge, pour aller redescendre en Franche-Comté, à Aillevillers. La bifurcation est défendue par la batterie de Bésonfosse, construite sur un coteau à pic.

A Bésonfosse commence le secteur de la rive gauche de la Moselle. Sur la même arête, au-dessus du chemin de fer de Belfort, et croisant ses feux avec ceux du fort de la Mouche, est le

fort de Bambois, au pied duquel naît le Coney. Les Faucilles forment ici un massif distinct dans lequel se creusent plusieurs vallons offrant des chemins vers Épinal. La crête principale, courant à une altitude de 450 à 470 mètres, est un véritable rempart derrière lequel de grandes dépressions se creusent ; l'une d'elles, barrée à son issue, est devenue le lac tragique de Bouzey, fameux par la rupture de sa digue.

Sur cette arête, forts et batteries se suivent jusqu'au chemin de fer d'Épinal à Jussey : le fort des Fiches et sa batterie, le fort du Roulon, le fort du Ticha et trois batteries annexes et le fort de Gironcourt. La ligne de défense se replie ensuite à l'est pour couvrir la gare de bifurcation de Darnieulles. Au sud, les batteries de Sanchev et des Forges, au nord, le fort d'Uxegney, tiennent sous leur canon ce nœud de voies ferrées et la vallée de l'Avière. D'Uxegney à la Moselle, les forts de Bois-l'Abbé et la Grande-Haye, qui croisent leurs feux avec ceux du fort et des batteries de Dogneville sur la rive droite, complètent cette immense ceinture.

Épinal, qui devait être dotée d'une enceinte, muraille ou « chemise de sûreté », possède un réseau de petits chemins de fer reliant les forts à l'arsenal. Ces voies ferrées pouvant elles-

mêmes porter des affûts mobiles constituent d'autres défenses non moins fortes. Elles ne figurent pas sur les cartes, leur tracé est donc secret et la longueur totale difficile à évaluer. On me dit qu'il y en aurait de 300 à 400 kilomètres (?).

La garnison, sauf les troupes spéciales d'artillerie et du génie et un certain nombre de quatrièmes bataillons (actuellement quatre) ⁽¹⁾, est destinée à une action en avant de la place. Elle comprend deux régiments d'infanterie, un régiment de cavalerie, une batterie d'artillerie montée, sous les ordres d'un général de division gouverneur. Ces troupes actives et les troupes de forteresse font la presque totalité des 6.582 habitants « comptés à part » dans la ville et la banlieue ⁽²⁾.

Si considérable que soit la transformation militaire d'Épinal, elle est égalée par le développement industriel. Avant la guerre de 1870, le département des Vosges n'était guère qu'une annexe de l'Alsace. Les affaires se centralisaient

(1) Les bataillons ont été groupés en régiment. Épinal a vu encore sa garnison augmentée en devenant chef-lieu du 21^e corps créé en janvier 1914.

(2) 6.246 en 1911.

sur le versant du Rhin, les vallées dépendant de la Meurthe et de la Moselle n'ayant d'autre rôle que de fournir la force motrice à des satellites de la région mulhousienne. Aussi toutes les études économiques antérieures à 1870 ne font aucune distinction entre les établissements vosgiens et ceux du Haut-Rhin. Cependant le centre de Plainfaing, dans le canton de Fraize, était déjà considérable.

C'est que les Vosges lorraines ne pouvaient offrir les avantages de la plaine rhénane. Les cours d'eau sont sujets à des périodes de disette et l'on n'avait alors aucune ligne ferrée dans les vallées, aucun canal. Le transport de la houille était coûteux. C'est pourquoi Mulhouse et sa région, desservies par des chemins de fer et des canaux, purent suppléer à la force motrice naturelle; d'énormes manufactures s'y créèrent. Les vallées occidentales restèrent médiocrement dotées de petites usines produisant des articles communs destinés à l'impression.

Après la guerre, le marché français fut fermé pour l'Alsace; Mulhouse, Dornach, Thann, Ensisheim, Colmar, perdirent leur débouché le plus important. Leurs industriels songèrent alors à transporter en France une partie de leur outillage. Belfort, Héricourt, Montbéliard, reçurent

une fraction des émigrants, mais le plus grand nombre se porta dans les vallées des Vosges, sur le Rabodeau, la Meurthe, le Neuné, la Vologne, la Moselle, la Moselotte et leurs affluents. Sur chaque rivière pouvant assurer quelques chevaux de force, on vit s'élever de belles usines.

Des chemins de fer remontèrent les vallées, apportant les houilles ; les filatures augmentèrent leur nombre de broches, les tissages accrurent leurs métiers. Des villes ouvrières sont nées dans ces pays à peine fréquentés jadis. Les Vosges sont désormais une des grandes régions industrielles de France.

J'ai quelque peine à réunir des chiffres à ce sujet. La statistique officielle du ministère du Commerce pour 1896 attribue aux Vosges 565.878 broches de filature et 23.491 métiers mécaniques de tissage de coton. *L'Annuaire général des Vosges*, qui donne une liste complète des usines et, pour presque toutes, le nombre des métiers, m'a fourni par une addition des chiffres autrement considérables. Le nombre des filatures s'élève à 62, dont 15 ont en même temps un tissage, occupant un minimum de 1.038.895 broches ; le même Annuaire énumère 145 tissages (dont toujours 15 ont une filature) avec un

chiffre total de 32.039 métiers. En outre, la retorderie occupe 15 établissements avec plus de 10.000 broches (1).

Dans les hautes vallées, le mouvement de constructions d'usines semble enrayé. Actuellement, les plus grandes manufactures se créent en aval d'Épinal. Golbey, Thaon, Nomexy, Vincey, Charmes, favorisés par la navigation, prennent un grand développement et contribuent à assurer à Épinal la situation centrale. Cette ville ne possède pas beaucoup d'usines, mais elle est le marché naturel de la région cotonnière, la bourse, le comptoir et, par les apprêts et les teintureries de Golbey et de Thaon, le grand metteur en œuvre des tissus.

La production a bien changé ! Les anciens articles sont abandonnés, on fait maintenant les cotonnades blanches pour chemises et confections. Depuis que l'Alsace a perdu le bénéfice de l'admission temporaire, les Vosges, assurées de débouchés, ont pu se doter des industries annexes qui leur manquaient. L'établissement de Thaon a entrepris l'impression, le blanchi-

(1) Pour éviter de donner des chiffres formant anachronisme avec le texte de ce livre dont la note primitive a été maintenue, nous revenons sur l'industrie vosgienne dans un chapitre nouveau, le IV^e.

ment, la teinture, les apprêts. Épinal possède une puissante usine pour l'impression des « toiles peintes », une autre se crée à Saint-Étienne. Cependant les Vosges sont tributaires du Beaujolais pour une partie de leur teinture, blanchissage et apprêts. Elles font vivre et prospérer l'industrielle ville de Villefranche-sur-Saône (1).

Obligées de tout installer à la fois au lieu de s'accroître lentement comme les centres plus anciens, les fabriques des Vosges ont pu se doter d'un merveilleux outillage, de la dernière perfection. Ateliers et maisons ouvrières sont conçus d'après les principes de la science moderne au point de vue de l'hygiène. A cet égard, aucune région ne peut lutter avec les Vosges.

Un syndicat cotonnier de l'Est, réunissant 109 fabricants des Vosges, du territoire de Belfort, du Doubs (Montbéliard), de la Haute-Saône (Héricourt), s'est créé à Épinal pour étudier les questions générales, défendre les intérêts du groupe et établir les cours. Il joue un rôle important dans la vie économique de la contrée.

Quelle est la valeur des affaires dans cette région ? Je n'ai pu avoir de chiffre précis. La succursale de la Banque de France à Épinal était

(1) Voir 7^e série du *Voyage en France*.

en 1897 au trente-troisième rang, avec un mouvement de 68.785.000 francs, venant avant celles de villes bien plus peuplées comme Rennes, Nice, Bourges, Orléans, Le Mans, Toulon, Brest, etc. Mais cela ne saurait donner d'indications sur la valeur du commerce des cotons. D'ailleurs il faudrait joindre le chiffre d'affaires de la succursale de la banque à Belfort, et les banques sont nombreuses dans ces vallées où les principaux centres sont Senones, Saint-Dié, Plainfaing, Gérardmer, Remiremont, Saulxures, Le Thillot et, sur le versant de la Saône, Le Val-d'Ajol.

Épinal n'est pas sur le canal de l'Est. Pour lui amener la houille et autres matières pondéreuses, un embranchement de trois kilomètres a été dirigé sur la rive gauche de la Moselle et se termine par un port très fréquenté servant aux transports de « quatre filatures de coton, quatre tissages, une imprimerie sur tissus, deux moulins à farine, une fabrique de pâtes alimentaires et une usine à gaz ». Le mouvement oscille entre 90.000 et 110.000 tonnes par année, dont plus de 60.000 de houille.

III

LES IMAGES D'ÉPINAL

Les ateliers Pellerin. — Leur origine. — Comment naquit l'imagerie. — Le colportage. — L'histoire par l'image. — La légende de Napoléon. — Morale populaire. — Galerie populaire. — Les événements du jour. — L'imagerie moderne. — Pour les enfants. — La politique. — La publicité. — L'imagerie à l'étranger.

Épinal. Mai.

Au bord du canal est l'usine la plus intéressante d'Épinal, si elle n'est pas la plus considérable : la fameuse imprimerie Pellerin, dont les images coloriées sont répandues par le monde entier, depuis plus d'un siècle. Un incendie vient d'amener l'établissement à se transformer. Les ateliers d'où sont sorties tant d'images de sainteté, tant de légendes pieuses ou romanesques et, presque entière, la légende napoléonienne, ces ateliers sont remplacés par une manufacture conçue selon les données les plus récentes ; la vieille imagerie continue à être produite par les bois du premier Pellerin, mais des procédés

nouveaux livrent au commerce des albums pour lesquels on fait appel au crayon des plus subtils illustrateurs parisiens. Dans la nouvelle imprimerie, située à l'extrémité nord d'Épinal, l'horloger Pellerin ne reconnaîtrait plus la boutique où ses premiers essais le mirent sur la voie d'une florissante industrie populaire.

Pellerin faisait des cadrans pour la Bretagne ; il peignait sur émail des portraits de saints et de saintes qui trouvaient une clientèle suivie dans ce pays aux traditions tenaces. Mais la peinture revenait cher ; lorsque la plupart des Bretons aisés eurent des horloges, les demandes diminuèrent. Pellerin eut alors l'idée de faire des cadrans en papier à très bas prix ; le succès fut prodigieux, plus prodigieux encore celui des images pieuses, que l'audacieux Pellerin entreprit aussitôt. La Bretagne ne fut pas seule à s'engouer des enluminures d'Épinal ; quand les églises furent rendues au culte, le colportage inonda la France de ces estampes, puis l'Europe. En même temps, Pellerin commençait à illustrer l'actualité. Les victoires de la République, les éblouissements du Consulat furent racontés par les artistes spinaliens. Couleurs violentes, physionomies emphatiques, naïveté dans l'expression, répondaient au sentiment populaire. Le

monde entier fut un client pour la petite ville des Vosges. On a pu dire, de nos jours, que les pays les plus sauvages connaissaient deux villes de France : Paris et Cognac. Pendant longtemps Épinal fut plus populaire encore.

L'imagerie d'Épinal, c'était l'histoire en tablettes, à la portée de tous ; c'était, par l'estampe pieuse, le culte domestique rendu tangible. Elle plaisait et s'imposait par ses couleurs vives que les soleils les plus ardents ne pouvaient ronger. Nous obtenons aujourd'hui des teintes plus douces, plus harmonieuses, plus fondues ; mais allez voir dans la boutique du cordonnier où elles tapissent les murs ce qu'elles deviennent après quelques mois à la lumière ! On ne distingue plus rien. L'image d'Épinal, au bout de cent ans, a conservé ses teintes rutilantes.

Pellerin ne se borna pas à être l'éducateur patriotique du pays ; servi par une bonne humeur de pleine sève gauloise, vivant au milieu des artisans d'une ville qui était alors un gros bourg et où affluaient les montagnards bons vivants des Faucilles et des Vosges, il eut l'idée de s'attaquer aux petits trayers du menu peuple, de flageller narquoisement les défauts et les vices. Cette veine fut un nouvel essor pour l'imagerie et conduisit à l'illustration de contes enfantins.

On continuait cependant à sacrifier à l'actualité. Les romans et les histoires qui firent pleurer nos grand'mères vinrent se condenser à Épinal en une feuille crûment bariolée qui les sauvera de l'oubli.

Les gendres d'un Pellerin, aujourd'hui à la tête de la maison, m'ont cordialement fait les honneurs de l'établissement et m'ont envoyé, comme souvenir de ma visite, une collection de leurs images depuis les origines jusqu'à nos jours. Et j'écris ces lignes en feuilletant cette œuvre qui fait revivre si étrangement tout un siècle, le plus agité de l'histoire.

La Révolution finissait au moment où le brave père Pellerin lançait ses premières images, aussi ne possède-t-on guère de documents d'Épinal sur cette époque. Fort chauvin, l'imprimeur n'a vu que les grands faits militaires. Cependant, la prise de la Bastille fut représentée, — bien des années après, car la légende mise au bas de l'image la montre comme une des plus fécondes journées de « notre première » Révolution. La bataille de Fleurus, la résistance du *Vengeur*, la mort de La Tour d'Auvergne, eurent aussi les honneurs de cette glorification populaire.

L'épopée napoléonienne surtout fut exaltée. La vie entière de l'Empereur a été illustrée par

Épinal. Au bas de toutes ces planches est le nom du même artiste : Georgin. Il prend le héros dès Toulon et le suit fidèlement dans ses triomphes et ses revers jusqu'à l'apothéose du retour des Cendres. Certes, ce n'est point de l'art ni le souci de la vérité historique ; il y a d'étranges anachronismes : tel le Bonaparte déjà en petit caporal qui, entouré de généraux habillés comme au temps de l'Empire, dirige le passage du pont de Lodi ; mais cela est vivant, la scène est largement traitée. Même dans les compositions purement chimériques, comme le mont Saint-Bernard pendant le passage célèbre, le dessinateur sut faire vibrer l'âme du peuple et faire dire aux acteurs de l'épopée : « C'était bien ça. »

L'Égypte prestigieuse a beaucoup tenté le crayon et la brosse de Georgin : il a peuplé ses paysages de fantastiques minarets, de classiques ruines romaines. Ses palmiers ont des dattes groseilles, grosses comme des oranges ; les Mamelouks, superbement vêtus, brandissent automatiquement de formidables cimenterres. Quant aux pyramides, elles font l'effet de tentes abandonnées par les guerriers. Puis c'est l'Empire, Iéna, Austerlitz, toute la gloire impériale racontée par l'image et surtout par de brèves notices qui firent plus peut-être, pour établir la légende,

que l'illustration elle-même. Quel poème rendra jamais, par exemple, cette phrase sur la bataille de la Moskowa : « Napoléon paisible au milieu d'un *brouillard de boulets...* » ?

Viennent les mauvais jours ; Georgin doit montrer le passage de la Bérézina et il a brossé une page tragique, pleine de terreur : dans la plaine blanche, sous les vols de corbeaux, l'armée s'en va comme un troupeau. Les êtres sont informes et cependant pleins de souffrance. Avec Lutzen, l'image retrouve un moment de chauvinisme ; là encore la notice parle de la « nuée de projectiles » autour de l'Empereur.

Voici maintenant Arcis, Montereau, les adieux de Fontainebleau, le retour de l'île d'Elbe, puis toutes les anecdotes qui entretinrent le culte du demi-dieu : *Napoléon et la mère du grenadier*, *Honneur au courage malheureux*, *Ce linceul vaut bien la Croix*, et tant de traits montrant aux foules un Napoléon tout autre que le despote et le conquérant. Que de larmes ont fait couler les représentations du tombeau de l'île Sainte-Hélène ! Plus de cent compositions répandues à des millions d'exemplaires portèrent ainsi le culte de l'Empereur jusque dans les pays les plus lointains. Un voyageur égaré dans les Andes trouva dans une chaumière deux Péruviens agenouillés

devant une image d'Épinal représentant Napoléon.

Les compagnons du grand homme eurent leur part dans cette glorification. Une série de portraits de généraux parut sous le titre de *Gloire nationale*. Chaque effigie se détache sur un fond rouge, entre des drapeaux et des trophées, des aigles et des croix de la Légion d'honneur. Même Kléber, mort avant l'avènement de l'Empire, est ainsi dominé par l'aigle impériale.

La Restauration ne pouvait négliger un tel élément. La prise du Trocadéro fut célébrée par Épinal : sur un mur escaladé par nos grenadiers sortant pimpants et secs de la mer où ils se sont jetés pour courir à l'assaut, les Espagnols luttent avec le calme de soldats de bois. Leur étendard porte une inscription *française* : « La Constitution ou la mort ! »

L'Algérie fut relativement peu mise en image. Il y eut pourtant un bien étrange bombardement d'Alger et une extraordinaire défense de Mazagran contre des Sarrasins d'opéra-comique, vêtus de rouge et de bleu. Une grande composition représente la soumission d'Abd-el-Kader, mais Pellerin en a profité pour dire son fait au *despote* Louis-Philippe et chançonner à la fois le sultan vaincu, le roi détrôné et le duc d'Aumale.

Cependant Épinal avait pris une large part au deuil du roi pleurant le duc d'Orléans.

C'est moins le caractère historique de l'image d'Épinal que le côté de moralisation, de satire sans violence qui lui vaudra de vivre longtemps encore, malgré le changement apporté dans les idées esthétiques du pays par la photographie et l'illustration prétentieuse de l'actualité due aux procédés modernes. Pendant bien des années, quand le journal était inconnu dans les bourgs et les villages, l'image, ses chansons, ses légendes ont suffi aux masses. Rire de bon aloi, malices, gauloiseries même, parlaient d'Épinal et se répandaient en fusée partout où sonne la langue française. Si Pellerin se pique parfois de morale, il ne le fait pas sans ironie, il n'a rien d'un prédicant morose. Écoutez plutôt l'invocation à sainte Bouteille qui encadre une composition où des représentants de tous les métiers sont en adoration devant un Bacchus costumé en cordonnier, à cheval sur un tonneau de vin de 1834 :

Bonne sainte, protégez-nous !

Sainte Bouteille, je ne puis en conscience m'en prendre à vous ; mais avec ce que les jours de fête m'ont coûté, j'aurais la certitude de vivre maintenant à l'abri de la

misère; j'aurais pu, par une conduite rangée, procurer à ma femme et à mes enfants, qui bientôt iront tendre la main, un foyer où ils accueilleraient le pauvre voyageur souffrant... Ce sale grenier, où je suis logé, devrait être une habitation agréable et dont je serais le propriétaire... ; j'aurais aujourd'hui un petit capital avec des revenus, et, tranquille sur l'avenir, je serais heureux et indépendant... Tandis que je vais devenir mendiant, repoussé de tous, manquant de pain et cheminant vers l'hôpital.

O bonne Sainte, protégez-nous !

Suivent les litanies de la Sainte-Bouteille :

Patronne des bambocheurs — des fricoteurs — des lichers — des tapageurs — des paresseux — des flâneurs — des fainéants — des riboteurs — des renieurs de dettes — des mauvais payeurs — des mauvais maris — des tire-carottes — des faiseurs de dettes — des avale-tout — des brise-ménages — des ivrognes.

Comme si la leçon ne suffisait pas, Pellerin a encadré le même dessin en un chant adressé à saint Lundi par des gens de divers métiers. Voici comment s'exprime le premier, un imprimeur :

Que me fait enfin dans le doute
 Que notre fin soit bien ou mal,
 Si je m'amuse sur la route
 Qui me conduit à l'hôpital !

Dans le même ton, voici l'*Alambic merveilleux* où les mauvais sujets — côté des hommes —

sont transformés et le *Moulin merveilleux* qui rend les femmes parfaites. Puis les allégories sans nombre destinées à prémunir les lecteurs contre les dettes. Sous combien de formes retrouve-t-on l'adage : « Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué ! »

Maintenant c'est l'anecdote mise en image. Le conscrit partant éploré et revenant, général, dans les bras du vieux père ; l'enfant au berceau sauvé par des soldats. Et le roman larmoyant des premiers ans du siècle : les *Malheurs de Pyrame et de Thisbé*, *Victor ou l'Enfant de la forêt*, *Damon et Henriette*, *Héloïse et Abélard*, *Geneviève de Brabant*. Ces placards ont suffi aux besoins intellectuels du pays jusqu'au moment où le roman-feuilleton pénétra dans les campagnes.

L'image de sainteté, d'une naïveté charmante, est malheureusement en butte à la concurrence des odieuses chromolithographies. Pellerin, dans ses scènes religieuses, imite inconsciemment les primitifs flamands et italiens en donnant à ses personnages le costume moderne. Des gens que l'on coudoie chaque jour s'en vont à l'enfer ou au paradis, ou accompagnent le Christ au Calvaire. Dans la scène représentant la condamnation du Christ, on voit même un chevalier du

Moyen Age, armé de pied en cap et portant un superbe panache tricolore.

Tous les saints du calendrier et d'autres encore, comme les saints particuliers à la Bretagne, figurent dans la « Galerie religieuse » de Pellerin, en des cadres fleuris révélant une science réelle de la composition. Plusieurs de ces planches sont de petits chefs-d'œuvre.

L'actualité n'est pas dédaignée. Par l'image d'Épinal des millions et des millions d'êtres eurent la première idée du chemin de fer, alors que la France possédait seulement les six lignes de Saint-Étienne à Lyon, d'Alais à Nîmes, d'Épinac au canal de Bourgogne, de Montpellier à Cette, de Saint-Étienne à Andrézieux et de Roanne à Andrézieux, longues ensemble de 270 kilomètres. Pellerin explique dans une brève notice comment fonctionne le nouvel engin, représenté par d'étonnants wagons aux éclatantes couleurs. Il le chante même en couplets satiriques où se mêle, comme il sied, la note patriotique :

Ah ! si Napoléon n'était pas mort,
Pour les guerriers quel chemin de victoires !
Les chemins d'fer seraient un heureux sort.
Ils feraient voler nos braves à la gloire.

Tout cela n'est plus qu'un souvenir. Épinal a

vu se fermer, en France, du moins, le débouché aux œuvres des premiers Pellerin. Le dernier grand succès fut l'image représentant les crimes de Troppmann ; les presses ne purent suffire aux besoins du colportage.

Seule l'image enfantine a gardé sa popularité, malgré la concurrence des albums illustrés. Les Pellerin de nos jours ont conservé la bonne humeur et la fantaisie des aïeux, leurs légendes vont bien à la naïveté de l'illustration et à la naïveté des auditeurs. Du reste, ils ont su marcher avec leur temps ; pour utiliser leurs presses, ils ont donné à l'enfance plus raffinée le *nouveau* qu'elle exige. Tartarin a succédé à M. de Crac, et désormais des artistes parisiens dessinent pour Épinal. Le texte reste œuvre savoureuse du terroir lorrain ; un des directeurs de la maison Pellerin est passé maître dans cette littérature amusante qui demande des qualités bien spéciales d'humour, mais il entend garder l'anonyme.

Si la composition a déserté Épinal, cette ville demeure l'imprimerie de l'image, son personnel d'enlumineurs est hors de pair, on fait ailleurs de l'imagerie, mais ce *n'est point ça*. L'épinal se devine au premier coup d'œil par l'art parfait de la disposition et la juxtaposition des couleurs. Ce n'est point de l'*impression*, comme on pour-

rait le croire, mais de l'enluminure, des couleurs disposées à la brosse au moyen de cartons découpés, de « patrons » dont les vides se superposent sur les endroits à recouvrir. Travail en apparence inextricable, car les pièces « supérieures » exigent parfois jusqu'à onze ou douze teintes. Lorsqu'il y a trois ou quatre couleurs seulement, on doit sacrifier à la vérité pour obtenir un résultat économique. Ainsi le même bonhomme aura dans la même feuille un costume identique, mais celui-ci sera de trois ou quatre couleurs selon les nécessités du découpage.

La préparation des cartons est l'œuvre la plus délicate. Il faut quatre ans pour arriver à donner aux feuilles un degré suffisant de siccité. Des ouvriers spéciaux relèvent sur l'image-type les teintes semblables et découpent le carton en laissant des trous représentant uniquement la teinte à obtenir; on produit ainsi des cartons perforés d'un fantastique aspect. Reporté et repéré sur la feuille imprimée en noir, le carton est rapidement enduit de couleur au moyen d'une énorme brosse ronde. Un enlumineur peut faire par jour 500 feuilles à deux images, soit 1.000 images. Les ateliers d'Épinal occupent 80 ouvriers à ce travail, c'est donc une production de 80.000

images par jour. Les autres employés sont au nombre de 70.

De là sortent, par milliers, les jeux de construction et de découpage, les feuilles de soldats représentant les armées du monde entier, même celles des peuplades sauvages comme les Dahoméens et les Pavillons-Noirs. De là encore les alphabets illustrés, les livres d'historiettes enfantines, des fables, des cartes, des récits patriotiques, une variété infinie d'albums où le texte et le dessin rajeunissent l'ancienne imagerie. C'est pour l'enfance tout cela. Hélas ! pour les grands, la politique des journaux a remplacé la narquoise, simple et saine littérature du papa Pellerin. Mais les petits sont exigeants, ils ne se contenteraient plus de ce qui nous amusait autrefois, de ces bonnes histoires d'un sou que l'on conservait précieusement, que l'on lisait et relisait sans cesse. Il faut couverture fine, typographie irréprochable, des couleurs bien fondues, de la perspective. Que sais-je encore ? même la vertu punie et le vice récompensé ne sont pas pour déplaire !

Si l'on veut retrouver la simplicité d'autrefois, il faut acheter des « épinal » dans les foires reculées ou dans les feuilles coloriées distribuées à leur clientèle par les grands magasins.

Car la réclame ne pouvait laisser échapper une telle puissance. Les images disposées en une série de rectangles ne servent plus tant à punir la désobéissance d'Auguste ou à raconter la Belle au bois dormant qu'à célébrer les vertus d'un tapioca ou le bon marché fabuleux d'un déballage. Les hauts faits du grand Napoléon ont cédé la place aux proclamations de l'illustre Gaudissart. Voilà bien la grande imagerie moderne ! Épinal a lancé plus de cent millions de prospectus illustrés. Les compagnies d'éclairage inondent le monde avec la même composition, où seule la langue du texte varie, pour révéler les avantages de la cuisine au gaz. Les marchands de thé ou de café entourent leur réclame d'une fable empruntée à La Fontaine ou à Florian. Les théâtres eux-mêmes ont résumé, en une page, les splendeurs d'un spectacle. Les bouchers, pour se bien faire venir de leur clientèle de bonnes, leur distribuent de flamboyantes illustrations représentant des bœufs, des moutons et des veaux dont le corps est détaillé en morceaux numérotés. Le texte est toujours gai ; même pour ces images-réclames, il reste digne d'Épinal.

On ne saurait en dire autant de l'imagerie de propagande politique à laquelle les partis ont

recours. Et pourtant, quand les années auront passé, ce ne seront pas les feuilles les moins intéressantes de la collection. Les enluminures consacrées au général Boulanger, celles qui représentent le comte de Paris caracolant devant l'armée française, ou le prince Victor-Napoléon costumé en général de division et saluant le drapeau d'un régiment deviendront peut-être une jolie mystification historique.

Les Pellerin font preuve d'un bel éclectisme. En période électorale, ils montrent aussi bien les méfaits de la République tels que les voient les opposants, que les bienfaits du régime comme les proclament ses partisans.

L'étranger reste un client fidèle. Bruxelles est venu demander à Épinal les images où l'on représente l'œuvre d'un conseil municipal sollicitant sa réélection, le texte est tantôt en français, tantôt en flamand. Les illustrations pour célébrer une exposition belge ont été imprimées au bord de la Moselle. La Suisse elle-même fait appel à Épinal pour des fêtes populaires. Quant à l'Espagne, elle a demandé des affiches violemment coloriées pour ses courses de taureaux. Toutefois, notre industrie a fort à lutter contre la concurrence de l'Allemagne, facilitée par le bas prix de la main-d'œuvre.

D'ailleurs, la recherche des débouchés ne va pas sans quelques surprises. Ainsi en fut-il pour les pays anglo-saxons. Les gamins y sont trop pratiques pour se plaire aux enfantillages dont les nôtres font leurs délices. Ils acceptent le texte français qu'ils ne comprennent pas, laissant à leur petite cervelle le soin de forger une histoire moins naïve. Quand on vit l'Amérique demander l'image d'Épinal, les imprimeurs crurent que la traduction du texte en anglais serait une bonne affaire. Ce fut un four ! On en revint à la légende française, alors les *boys* daignèrent donner leur *penny*.

La traduction a donc laissé l'anglais. Par contre, le hollandais a réussi et le malgache eut du succès. Le général Gallieni, qui cherchait tous les moyens d'assimiler les populations de Madagascar, eut en effet l'idée d'employer l'image, et Épinal a trouvé là-bas des débouchés. Un commerçant français de Pnom-Penh a de même fait imprimer des images avec des légendes cambodgiennes. Ici, le chauvinisme français reprend ses droits : on voit mathurins et marsouins obliger les Célestes à une fuite éperdue. Les missions catholiques de Chine et d'Indo-Chine ont fait imprimer en chinois les titres des images de sainteté.

Un volume suffirait à peine pour énumérer tout ce qu'Épinal a produit et produit chaque jour ; il faut me borner à signaler encore la production des estampes pour le tirage au sort, dont l'usage est aujourd'hui si répandu. Des presses de Pellerin sortent ces éclatantes pancartes où des attributs patriotiques, des portraits, des souvenirs franco-russes, des images de l'Alsace et de la Lorraine encadrent l'emplacement du fatidique numéro. Dans ces compositions, la vieille maison spinalienne retrouve les accents de chauvinisme qui firent sa réputation.

Cependant, les vieux sujets n'ont pas perdu toute faveur. Des bois presque centenaires sont toujours mis sous presse, des pierres lithographiques continuent à répandre des sujets populaires au milieu du dix-neuvième siècle, ou des reproductions des grands maîtres italiens. Et les caractères têtes de clou servent encore à alimenter les forains et les papeteries de bourgade d'une littérature qui a conservé sa clientèle : choix de bons mots et de calembours, modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie, satires contre les maris, plaisanteries contre les femmes, clés des songes, manuels d'escamoteurs, leçons pour le laboureur, méthode pour se bien confesser, il y a de tout dans

ces opuscules où la note comique domine, depuis la *méchanceté des filles* jusqu'au fameux *devoir des savetiers*. Titres et texte font sourire, mais pendant bien longtemps ils furent pris au sérieux. Aujourd'hui encore, ces pauvres petits livres sont toute la bibliothèque de nombre de chaumières. Le journal n'a pu les supplanter.

IV

ÉPINAL ET LES VOSGES EN 1914

Les accroissements d'Épinal. — A la Chambre de Commerce. — Les statistiques du Syndicat cotonnier. — Filatures et tissages. — Les tissus recensés au millier de kilomètres. — La Banque de France. — La féculerie. — Le port d'Épinal. — Thaon-les-Vosges, son industrie, ses œuvres sociales.

(*Carte de l'État-major* : feuille d'Épinal N.-O.)

Thaon-les-Vosges. Avril 1914.

En parcourant de nouveau la Lorraine à quinze années d'intervalle, pour la nouvelle réédition de ce livre, je n'ai pas trouvé dans la région vosgienne de changements comparables à ceux dont la contrée de Briey et celle de Nancy ont été le théâtre. Il n'a pas surgi de grande industrie, mais celle qui a fait la fortune des vallées mosellanes s'est développée avec une régularité remarquable. Aucune région textile ne s'accroît à ce degré, même celles mieux avantagées pour la force motrice naturelle. Les cours d'eau vosgiens sont nombreux et abon-

dants, ils ne sauraient se comparer à ceux des Alpes et des Pyrénées. Leur utilisation paraît bien avoir atteint sa limite; il faut, pour faire face aux nécessités, recourir de plus en plus à la houille, aussi les grandes cheminées d'usine se dressent-elles maintenant jusque dans les plis les plus reculés des montagnes.

Épinal, par sa situation au centre des voies ferrées et son port sur le canal, autant que par son rang de chef-lieu, voit sans cesse sa population s'accroître. Elle est le rendez-vous des filateurs et des tisseurs, dont beaucoup y possèdent bureaux et comptoirs; sa Chambre de Commerce est le lien naturel pour toute l'industrie cotonnière, ses banques, les magasins généraux, le voisinage immédiat de Thaon où les tissus viennent se faire apprêter ou teindre lui donnent chaque jour le rang et le rôle d'une métropole indépendante comme le sont Roubaix, Reims ou Rouen. Elle échappe à la domination de Nancy et centralise l'activité particulière à la production cotonnière.

En quinze ans, de 1896 à 1911, la population civile était passée de 20.000 habitants à près de 24.000; celle des trois communes-faubourgs Golbey, Chautraine et Saint-Laurent s'était élevée de 6.000 à près de 9.000 et la progression

s'est encore accentuée depuis le dernier recensement. La ville ainsi constituée par quatre communes distinctes se prolonge surtout au long de la Moselle sur une longueur de 6 kilomètres; elle a dû se doter de tramways électriques pour amener rapidement au centre et à la gare. Des rues nouvelles, larges et régulières, se sont ouvertes en amont, des quais ont été construits, masquant la base des maisons qui plongeaient jadis si pittoresquement dans la Moselle. Tout révèle une cité active et prospère.

J'ai dû à M. Lederlin, le créateur des usines de Thaon, le philanthrope qui a doté la ville nouvelle de tant d'œuvres philanthropiques, un accueil empressé à la Chambre de Commerce et au Syndicat cotonnier de l'Est : on a mis à ma disposition des chiffres me permettant de préciser l'incessant accroissement de cette puissante industrie vosgienne qui représente, a écrit le secrétaire du Syndicat dans une notice publiée à l'occasion de l'Exposition de Nancy, « l'agglomération la plus considérable du continent européen ». Il faut entendre par là tout le rayon de l'Est : le département des Vosges a vu essaimer autour de lui de nombreuses usines en Meurthe-et-Moselle, Haute-Saône, Doubs et Belfort, mais

à ses confins immédiats. A lui seul il représente les deux tiers du nombre des filatures et des tissages. Le passage d'un chapitre précédent auquel je fais allusion donne des chiffres pour 1896 : ils sont inférieurs à la réalité, mais j'avais dû les établir à l'aide de documents incomplets. En réalité, on comptait à cette date 1.610.000 broches en activité et 42.000 métiers à tisser. Depuis lors, la progression a été énorme : cette année (1914), on compte 3.050.000 broches et 68.000 métiers.

Dans ces chiffres, le département des Vosges participe à lui seul pour 2.067.000 broches dont 402.000 filent le coton d'Égypte, les autres travaillant le coton d'Amérique. 46.445 métiers tissent le coton dans le département, sans compter 1.500 métiers consacrés au lin et 500 à d'autres textiles. Les Vosges occupent 38.605 ouvriers des deux sexes dans cette industrie et leur répartissent 40.535.250 francs de salaires.

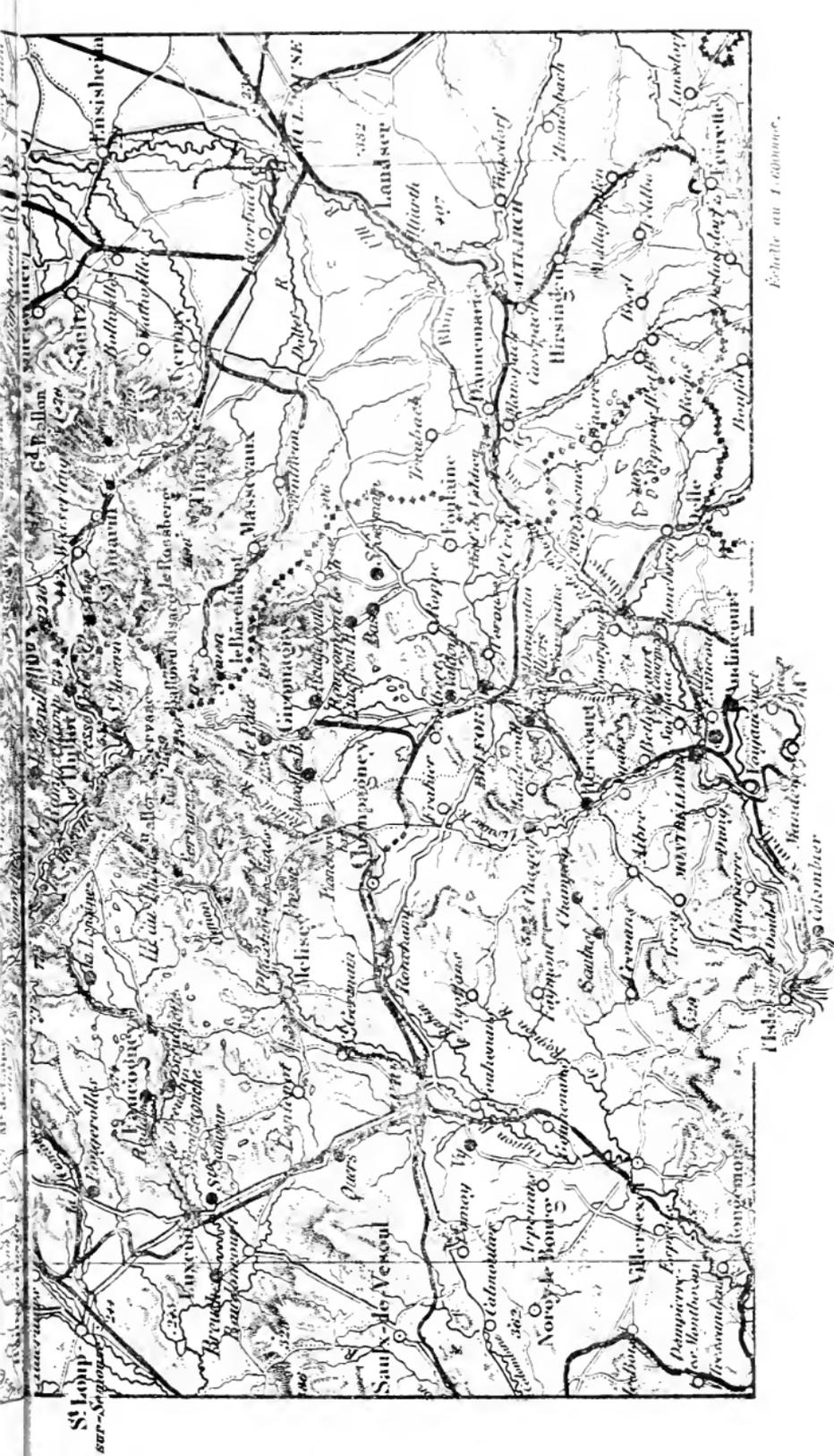
Quant à la production, voici des chiffres impressionnants : la région cotonnière a donné, l'an dernier, 57.900.000 kilos de filés et 464.450 kilomètres de tissu fabriqué ; le lin a fourni 11.250 kilomètres de tissu et les articles mélangés 5.000 kilomètres. Il s'agit uniquement de la filature et du tissage, les opérations des « indus-

tries finisseuses », blanchiment, teinturerie, impression, occupent en plus 5.000 ouvriers et répartissent 6 millions de francs de salaires.

Les usines pour la filature et le tissage ont exigé d'énormes capitaux; amortissement déduit, on les évalue à 196.687.500 francs; les manufactures finisseuses représentent de leur côté un capital de 50 millions. Ces chiffres comprennent les organisations sociales qui ont bien peu de rivales dans l'industrie française.

Depuis vingt ans, le nombre des usines s'est fort accru aussi : il y en a 166, dont 84 filatures; 52 d'entre elles ont un tissage annexe. Le nombre des établissements où le tissage a lieu s'élève à 136. Dans ces chiffres ne sont pas compris les tisseurs en *couleurs* de la région de Saint-Dié, qui possèdent ensemble 4.000 métiers.

Cette grande industrie s'est complétée par la puissante manufacture de blanchiment, teinture et apprêts de Thaon et par l'unique branche qui lui manquait pour pouvoir être comparée comme ensemble à la fabrique de Mulhouse, je veux parler de l'impression sur tissus. Une usine alsacienne de Cernay, transférée à Épinal, a comblé cette lacune et supprimé en grande partie le tribut que la France payait à l'étranger pour les



Echelle au 1:100,000.

LES VOSGES INDUSTRIELLES — • Centres industriels.

tissus imprimés. Cette belle manufacture occupe 600 ouvriers. Les articles produits dans l'usine portent le nom d'indiennerie dans le langage spécial de l'industrie cotonnière. Thaon de son côté a entrepris l'impression.

Le personnel technique des manufactures se formait autrefois sur place et, en grande partie, par un passage à l'école de Mulhouse. Depuis 1905, Épinal possède une *école théorique et pratique de filature et de tissage mécaniques* fondée sous les auspices du Syndicat cotonnier et dépendant du ministère du Commerce et de l'Industrie. Cet établissement, organisé pour recevoir une vingtaine d'élèves par an, comporte deux années d'études, une pour la filature, l'autre pour le tissage; il rend de grands services à l'industrie vosgienne.

J'ai déjà dit que les nouvelles usines se créent de préférence au long de la Moselle, en aval d'Épinal et du canal, mais ces deux cours d'eau, naturel ou artificiel, ne pouvant fournir la force motrice, c'est à la vapeur que les fabricants ont eu recours. Les usines d'Épinal, notamment, doivent bien peu à la rivière.

Cette activité manufacturière se traduit par le rang supérieur d'Épinal et de Golbey dans le classement des succursales de la Banque de

France : elle était, l'an dernier (1913), la vingt-neuvième sur 143 ; sauf Longwy (10^e), toutes les villes venant avant Épinal sont autrement populeuses et, parmi celles qui la suivent, beaucoup sont deux ou trois fois plus peuplées qu'elle ; il suffira de citer Besançon, Orléans, Le Mans, Boulogne-sur-Mer, Rennes, Toulon et Brest. Cette année-là, Épinal dépassait 208 millions comme chiffre d'opérations. De cette succursale dépendent les deux importants bureaux auxiliaires de Saint-Dié et de Remiremont.

Le mouvement d'affaires dans les Vosges n'est pas représenté uniquement par celui de la Banque de France, les grands établissements financiers de Paris, de Nancy et de Mulhouse ont également des agences locales.

La plupart des autres branches d'activité d'Épinal se rattachent à l'industrie cotonnière ; la métallurgie possède d'importants ateliers pour la construction et la réparation du matériel d'usine. La broderie, qui a dans la ville de nombreux bureaux et magasins, la fabrication des chapeaux de paille sont en dehors de ce cycle, mais la féculerie des Vosges, qui compte tant d'établissements sur toute la surface du département, livre une part importante de ses produits aux usines pour les apprêts. C'est même

à la substitution de la fécule à la farine fleur de froment dans les apprêts que les Vosges doivent le développement de cette fabrication dont la répercussion sur l'agriculture fut énorme, en nécessitant des quantités de plus en plus considérables de pommes de terre, produit favori de ce sol où les céréales viennent comme à regret.

Un moment, il y eut jusqu'à trois cents féculeries prospères dans le département, favorisées par les magasins généraux d'Épinal où fut organisé un régime de vérifications aboutissant à la création d'un type officiel de *fécule des Vosges*, offrant toutes garanties au commerce et à l'industrie. Mais la concurrence d'autres centres, et surtout de la Hollande et de l'Allemagne, a beaucoup affecté cette branche d'activité. Le chiffre de 300 féculeries s'applique à l'année 1878. En 1902, M. Dautel, dans une monographie publiée par la Chambre de Commerce, n'en relevait plus que 75 ; la production totale était tombée de 250.000 quintaux à 110.000, les établissements qui subsistaient avaient donc une importance bien supérieure à celle de ceux qui ont disparu.

De grands efforts sont faits pour ramener cette industrie à son rang d'autrefois : on incite les

cultivateurs à choisir les meilleures variétés de pommes de terre, à renoncer à certaines méthodes vicieuses de culture. Chambre de Commerce et Chambre départementale d'Agriculture unissent leurs efforts dans ce but. Il y a beaucoup à faire. « Les Vosges, dit M. Dautel, n'obtiennent que 14.000 kilos à l'hectare, et les autres régions féculières en produisent 20.000. »

La fécule des Vosges n'est pas livrée seulement à titre de matière première, elle est transformée en sirop de glucose, dextrine et autres produits utiles à l'industrie; elle donne également lieu à une fabrication importante de tapioca.

J'ai été gracieusement invité par M. Lederlin à visiter les œuvres sociales de Thaon avec mon fils Maurice, lieutenant au 15^e bataillon de chasseurs, qui avait été, pendant son enfance, mon compagnon de voyage dans les Vosges (1). Nous avons fait route au long de la Moselle en nous arrêtant au bord du bassin qui constitue le port d'Épinal, port animé, car il a un mouvement de plus de 100.000 tonnes, dont plus de 91.000 en

(1) Mon cher Maurice est tombé le 5 juin 1915 sur la terre d'Alsace, capitaine de chasseurs à pied, à vingt-six ans, déjà cité à l'ordre de sa brigade et, après sa fin, objet d'une citation superbe à l'ordre de l'armée.

provenance des régions du nord, pour la plus grande part consistant en houille. En 1907 et 1908 le mouvement dépassa 155.000 tonnes.

Épinal et Thaon font à elles deux la moitié du trafic de la branche sud du canal comprise entre Messein en Meurthe-et-Moselle et Corre sur la Saône. La plus grande partie des houilles destinées à ces deux ports provient de Prusse, puis de Belgique, cependant les charbons du Nord parviennent de plus en plus dans les Vosges, malgré la distance. Le port d'Épinal n'est pas sur le canal même, mais à l'extrémité d'un embranchement spécial qui franchit la Moselle à l'aide d'un pont-canal. Cinq grues facilitent les opérations de déchargement et de chargement et donnent au bassin l'aspect d'un organisme maritime.

La route de Thaon traverse Golbey, commune qui continue Épinal et finira par se fondre dans la commune maîtresse. De grandes usines ont fait un centre important de cet ancien village. Le tronc commun des lignes de Mirecourt et de Jussey, qui se séparent à Darnieulles, quitte ici la ligne de Nancy. Au-dessous de Golbey, la Moselle, saignée par des coulées, erre au sein de grandes prairies où le ruisseau de Saint-Oger atteint la rivière. Des pentes douces resserrent

le bassin qui s'élargit de nouveau en vue de la plaine de Thaon, sur laquelle plane la fumée des grandes usines.

La ville s'annonce par un faubourg donnant l'illusion d'une station balnéaire : de coquettes villas aux charpentes de couleurs vives, entourées de jardinets fleuris, création de M. Lederlin pour ses ouvriers, bordent la chaussée, des deux côtés d'un embranchement de voie ferrée reliant la gare aux constructions de la blanchisserie, elles-mêmes vastes comme une ville et s'étendant sur plus d'un kilomètre entre le canal et la Moselle.

Depuis mon passage, il y a quinze ans, Thaon s'est encore agrandi. La municipalité, en étroite communauté avec le personnel directeur de la puissante manufacture, a doté la jeune ville de services de salubrité et d'hygiène que de grandes cités pourraient envier. Les écoles, surtout les salles d'asile et la pouponnière, sont des merveilles d'installation. Partout de l'air, de la lumière, de l'eau pure en abondance. Un vaste restaurant populaire fournit aux ouvriers qui ne peuvent rentrer chez eux des repas sains, du vin, du café. Une idée originale autant qu'heureuse consiste en la distribution aux jeunes ouvriers, garçons ou filles, chaque jour à midi, d'un succulent sandwich renfermant 100 grammes de

viande. Pour permettre au personnel d'entrer à l'usine après s'être réconforté, des buvettes installées dans des kiosques établis à l'entrée vendent, de 5 à 6 heures du matin, du café chaud, du thé, du vin, du lait, à 5 centimes la portion. Un millier de travailleurs profitent chaque jour de cette intelligente organisation, ce sont autant de gains sur l'alcoolisme qui est, hélas ! la plaie sociale dans une grande partie des Vosges.

La caisse de retraites des usines de Thaon possède un capital de plus d'un million, assurant un minimum de pension de 360 francs aux femmes, de 480 aux hommes ; la société de secours mutuels dispose de 300.000 francs.

Ces chiffres ne sauraient surprendre, si l'on considère que la blanchisserie et la teinturerie emploient 3.000 ouvriers et employés et livrent au commerce pour 17 millions de produits. A ma première visite ⁽¹⁾, les usines étaient actionnées par 1.500 chevaux-vapeur, dont 500 fournis par la Moselle ; aujourd'hui la rivière, mieux aménagée, en fournit 600, mais on a dû porter à 5.400 chevaux le rendement des chaudières. Le blanchiment, l'apprêt, la teinture y ont atteint un haut degré de perfection. De toutes les parties

(1) Voir page 14.

des Vosges sont envoyés les calicots pour y subir des façons nouvelles en vue de leur emploi aux vêtements et à l'ameublement. Même la Normandie et l'Alsace, la Suisse et l'Angleterre dirigent leurs tissus vers Thaon. En 1911, en vingt ans, l'exportation à l'étranger était passée de 300.000 kilos à 6.100.000 ; nos colonies avaient demandé davantage encore à cette grande industrie vosgienne : de 250.000 kilos, en 1890, leurs demandes étaient montées à 5.900.000 kilos.

Thaon est parvenu à des résultats merveilleux. En teinture, sa gamme de couleurs est extraordinaire. L'Exposition de Nancy montrait, sortant des ateliers des bords de la Moselle, des échantillons de 64 pièces de percale teinte formant une gamme chromatique de 64 tons différents, qui fit l'admiration des visiteurs. Comme Rouen (1), l'usine est parvenue à donner aux tissus de coton l'aspect des étoffes de lin, de soie ou de laine. L'immense établissement est une des gloires de l'industrie française ; pour le fini, la vivacité des nuances, la variété de production, il n'a pas de rivaux, même en Angleterre et en Allemagne.

(1) Voir 6^e série du *Voyage en France* (deux premières éditions).

V

LUTHIERS ET DENTELLIÈRES

Aux abords d'Épinal. — La vallée de la Gitte. — Mirecourt. —
La lutherie. — Chez les fabricants de violons. — La dentelle
et la broderie. — L'industrie féminine dans les Vosges.

(*Carte de l'État-major* : feuilles d'Épinal N.-O. ; Mirecourt N.-E.)

Mirecourt. Mai.

Lentement s'en va, au matin, le train d'Épinal à Mirecourt, car les rampes sont fortes et le trafic n'exige pas d'express. Si quatre files luisantes de rails s'étendent sur la voie, ce luxe est dû uniquement au rôle stratégique du réseau aux mailles serrées dont Neufchâteau est le centre. La plupart de ces chemins de fer n'auraient jamais été construits s'il n'avait fallu préparer l'arrivée des convois de troupes sur les trois fossés successifs de la Marne, de la Meuse et de la Moselle. Un peu au delà de Golbey, le convoi tourne brusquement et s'élève au-dessus de la vallée de l'Avière, où le canal est parvenu par

des tranchées et des écluses. Voici ce val, encore bouleversé par la rupture du barrage de Bouzey qui fit ravager tout ce calme pays. Dominant le théâtre du cataclysme, se dressent — s'accroupissent, dirait-on plus justement — quelques-uns des forts d'Épinal : la Grande-Haye, Bois-l'Abbé, Uxegney et Sanchey. Leurs remparts dominant l'importante jonction des lignes de Jussey et de Neufchâteau.

Passé la station de Darnieulles, le train parcourt un plateau ondulé, parsemé de villages aux toits rouges, groupés autour d'églises coiffées de ces bizarres dômes renflés particuliers à la Franche-Comté, avec laquelle la Vôge a tant de points de ressemblance. Des vergers de pruniers, « quetschiers ou mirabelliers », enveloppent les hameaux. Au loin des collines s'allongent, revêtues de forêts.

Peu à peu le caractère bocager du paysage s'atténue, on descend dans la vallée évasée de la Gitte, où les plantations régulières des routes tranchent seules sur les tapis des cultures et des prairies couvertes d'un bétail nombreux, à la robe de teintes variées. Quelques ruisseaux bordés de saules étêtés se traînent et vont rejoindre la Gitte tortueuse, au bord de laquelle s'allongent les villages : Damas, Madonne, Lamerey et

le grand bourg de Dompaire, longue rue aux maisons grises ou jaunes, tapissées de vignes. Dans la gare, des troncs de chênes portés sur des wagons par les grues, révèlent ainsi le voisinage de massifs forestiers. La petite ville a bien perdu de son importance; ses trois groupes de population : Dompaire, Laviéville et Naglaincourt, n'ont pas ensemble 1.200 âmes⁽¹⁾. Peu de commerce, sinon celui de la choucroute, alimenté par les plantations de choux de la contrée.

La vallée de la Gitte se creuse, s'élargit, offre des horizons; le pays semble riche à en juger par les grandes constructions de Racécourt et de Velotte. Ici la Gitte termine son cours; ses eaux lentes et vertes atteignent le Madon, vert et lent, presque aussitôt accru par un autre ruisseau paresseux, le Saule, venu du petit pays de Montfort. Au confluent, devant le village d'Hymont, qui rêve de devenir station balnéaire et possède un embryon d'établissement thermal, une voie ferrée stratégique, venant de Langres, rejoint la ligne d'Épinal et, avec elle, atteint la gare de Mirecourt aux nombreux et vastes quais.

L'humble ville est trop peu peuplée pour animer l'ample station conçue dans un but straté-

(1) 1.058 seulement en 1911.

gique. Un jour, pourtant, ces voies eurent quelque peine à faire face au mouvement : c'est, en 1895, lorsque quatre corps d'armée furent passés en revue sur le plateau de Poussay, par M. Félix Faure, Président de la République. Des milliers et des milliers de curieux accoururent de tous les points de la Lorraine et de la Champagne; le lendemain, plusieurs régiments s'embarquaient sur les quais militaires (1). Parfois la foule donne la vie au morne embarcadère, ce sont les jours de pèlerinage à la maison de saint Pierre Fourier à Mirecourt et à l'église élevée à Mattaincourt en l'honneur de ce « saint Vincent de Paul de la Lorraine ».

Le site de Mirecourt est curieux, les rives du Madon, très escarpées, sont tapissées de vignes dans lesquelles s'éparpillent les *logettes* des bons bourgeois de la cité. Au fond de cette sorte de cirque irrégulier, Mirecourt prolonge sa rue principale, longue de près de 2 kilomètres. De petites voies étroites, aux vieilles maisons, descendent au Madon; des rues plus larges, régulières, bordées de maisons neuves conduisent à la

(1) Sur la revue de Mirecourt et l'embarquement des troupes sur les lignes stratégiques, voir *L'Armée et la Flotte en 1895*, par ARDOUIN-DUMAZET. Paris, Berger-Levrault (Ce volume contient un historique de la conquête de Madagascar).

gare. Parmi les constructions anciennes, de pittoresques halles arrêtent un instant le visiteur. Les édifices modernes sont peu nombreux ; les plus importants : l'hôtel de ville et l'école normale, répondent strictement à leur destination.

Mirecourt est une ville industrielle, d'une industrie aimable, s'alliant bien à ce paysage tranquille, à la nonchalance du Madon aux eaux glauques. Dans toutes les maisons les logis sont de petits ateliers : les femmes brodent ou font de la dentelle, les hommes travaillent aux objets de lutherie. Partout on met le bois en œuvre : sapin, érable, palissandre et autres essences précieuses, pour le transformer en violons, violoncelles, mandolines, guitares et autres instruments à cordes. La cité vosgienne est, pour cette branche particulière de la lutherie, ce qu'est la Couture, pour les instruments à vent ⁽¹⁾.

A la Couture — dont le principal fabricant exploite deux usines à Mirecourt et à Poussay — l'industrie est d'origine récente ; à Mirecourt, au contraire, elle remonte à quatre cents ans. Dès la fin du Moyen Age les gens de cette capi-

(1) Sur la Couture (Eure), ses ateliers et ceux des villages voisins, voir les trois premières éditions de la 6^e série et la 54^e série du *Voyage en France*.

talie de la Vôge sont réputés pour leurs rebecs, leurs violes d'amour et autres instruments à cordes. Telle est du moins l'opinion à Mirecourt, malgré l'histoire qui veut Nicolas Médard pour



créateur de la lutherie lorraine. Venu de Paris, Médard vécut à Nancy de 1680 à 1720; mais il s'agit évidemment de la facture d'instruments parfaits comme on devait les rechercher à l'élégante cour ducale. Mirecourt dut alimenter de

préférence les humbles orchestres et les ménestriers.

Quoi qu'il en soit, la présence à Mirecourt d'une population consacrée depuis si longtemps à la facture des violons, des serinettes et des orgues eut pour résultat d'amener la grande industrie au moment où la machine intervenait dans toutes les branches du travail humain. Car la mécanique est entrée aussi dans la préparation des violons ; les bois fendus avec tant de précautions par les vieux luthiers élevés à l'école des Stradivarius et des Guarnerius sont maintenant soumis à des engins débitant par centaines, en un jour, l'objet qu'un artisan eût mis un mois à préparer. Même pour les parties où la main de l'ouvrier reste indispensable, il n'y a plus que des praticiens connaissant seulement ces parties. La division du travail est venue : bien rares sont désormais les luthiers capables de construire un violon de toutes pièces. Il en est encore, cependant, mais ils font uniquement l'article de grand prix ; beaucoup reproduisent avec fidélité les anciens facteurs italiens, ce sont des artistes autant que des ouvriers. Hélas ! ils s'en vont ; on n'a pu créer l'éducation artistique nécessaire : une école spéciale où des professeurs de l'école normale enseignaient le dessin, la physique, les

lois de l'acoustique, des notions de science et d'enseignement général, n'a pas donné les résultats espérés. On s'adressait à des enfants qui n'avaient pas assez d'acquis pour profiter des leçons et l'on n'a pu attirer les jeunes gens de dix-sept ans à dix-huit ans. Comme cela arrive presque partout, l'adolescent se croirait déshonoré d'aller encore sur les bancs de l'école. A quoi bon devenir un ouvrier solitaire, épris de son art, capable d'imprimer au violon des lignes harmonieuses au point de vue du dessin tout en lui donnant des qualités harmoniques, lorsque, derrière une machine, on peut laisser la scie ou le rabot débiter mathématiquement le bois qu'il suffit d'assembler ensuite !

Ainsi se sont peuplées les trois ou quatre grandes usines de Mirecourt, occupant ensemble 300 ouvriers et dont une seule en renferme 150.

Je n'ai pu visiter ces établissements, ils sont jalousement clos. La seule faveur qu'ait obtenue pour moi mon ancien compagnon d'armes du corps franc des Vosges en 1870-1871, l'adjudant Parisot (1), devenu inspecteur primaire à Mirecourt, a été de pouvoir parcourir les ma-

(1) Voir *Une Armée dans les neiges. Journal d'un volontaire du corps franc des Vosges*, par ARDOUIN-DUMAZET. Paris, librairie Rouam.

gasins du principal facteur où, sur des rayons sans fin, s'alignent violons, contrebasses, altos, violoncelles, guitares, harpes et mandolines.

Dans ces ateliers, les bois viennent, grossièrement débités, des lieux d'origine. Des sculpteurs les ornent, les cisèlent, transforment par des courbes la tête jusque-là équarrie. Dans les petits ateliers de la ville et des villages voisins, les ouvriers font les pièces détachées, les archets et les manches communs. Le sapin fournit les tables résonnantes, l'érable de Bosnie et des Balkans est employé pour les fonds, les éclisses et les manches ; le palissandre et les bois de fantaisie servent aux carcasses de mandoline ; certains instruments, en érable moucheté ou en citronnier, sont de véritables bijoux. La Guyane et toute la région équatoriale sont mises à contribution par Mirecourt, les archets sont obtenus dans les bois dits de Pernambuco, abeille, amour, coco, etc.

Ces articles, surtout les violons, violoncelles et contrebasses, ne sont achevés qu'au moment des livraisons aux luthiers du dehors ; on les conserve *en blanc* pour les vernir au fur et à mesure des besoins. Après achèvement, ils sont placés dans les gaines dont la fabrication occupe beaucoup d'ouvriers, les hommes préparant la

caisse, les femmes faisant le capitonnage intérieur.

Il est assez malaisé de connaître exactement le nombre d'instruments sortis des ateliers de Mirecourt. Dans la principale maison, qui représente la moitié de la production, on fait chaque année de 26.000 à 28.000 guitares, mandolines ou violons.

A côté des instruments à cordes, les orgues tiennent une place importante dans le commerce local, et de nombreux ouvriers travaillent à la fabrication des serinettes.

Pour la fabrication des instruments à cordes, les luthiers de Mirecourt forment en France le noyau le plus considérable — le nombre d'ouvriers atteint 1.200 et la valeur de la fabrication est estimée à trois millions. D'autres villes, Paris, Lyon, Nancy, ont d'habiles luthiers, mais on ne peut les considérer comme de grands industriels. Mirecourt, au contraire, est pour notre pays, à un degré égal, ce que sont Markneukirchen et Klingenthal en Saxe, Grasslitz et Schœnbach en Bohême, Mittenwald en Bavière. Ses produits peuvent lutter avec avantage contre ceux des centres étrangers, le seul reproche qu'on leur fasse est le bon marché. Et ce reproche, si j'en crois le rapporteur du jury à l'Exposition de

1889, vient de ceux-là mêmes qui doivent à Mirecourt d'être devenus de bons ouvriers. A l'appui de cette affirmation, ce rapporteur, M. Thibouville, lui-même un des grands fabricants de Mirecourt et de la Couture, fait remarquer qu'à cette exposition toutes les médailles d'or ont été remportées par des enfants de Mirecourt ou par des luthiers ayant fait leur apprentissage dans cette ville. L'ouvrier de Mirecourt a un tour de main que l'on n'apprend que là, au milieu d'une population façonnée à la lutherie depuis des siècles. Si les cours de l'école de lutherie étaient régulièrement suivis, si les praticiens se doublaient de musiciens, la petite ville vosgienne n'aurait rien à envier à ses rivales étrangères.

Il y a beaucoup à apprendre encore, certaines choses restant mystérieuses : ainsi le même ouvrier, mettant en œuvre les mêmes matières premières et façonné de longue date à son travail, aura produit vingt violons, et l'on constatera des différences considérables dans la sonorité, dans la pureté des sons. Les uns seront fort bons, d'autres moyens, d'autres médiocres. Tous les efforts des fabricants mirecurtiens tendent à produire des appareils identiques quant au son. Le problème est difficile.

La lutherie a fait naître quelques industries

accessoires. Plusieurs ateliers font uniquement les chevalets ; d'autres décorent les instruments ; quelques mécaniciens ou taillandiers produisent l'outillage spécial des luthiers. A Poussay, une importante usine scie les bois, fabrique les accessoires : chevilles, boutons, cordiers, sourdines, capotastos, mentonnières, touches, etc.

Dans sa *France pittoresque*, publiée il y a quelque soixante ans, Abel Hugo, signalant que la partie masculine de la population était entièrement occupée par la lutherie, ajoutait : « Les femmes font de la dentelle au coussin et se tiennent ordinairement assises devant leurs portes pendant que leurs maris restent renfermés dans leurs ateliers, ce qui, aux yeux du voyageur qui passe, donne à Mirecourt l'apparence d'un lieu peuplé uniquement de femmes (1). »

Le tableau est encore vrai à certaines heures, mais ce n'est plus à la dentelle que travaille la partie féminine de Mirecourt, la dentelle mécanique a porté un coup funeste à cette aimable

(1) Depuis l'époque (vers 1830) où écrivait le frère de Victor Hugo, la population de Mirecourt eut un moment de décroissance : elle atteignait alors 5.574 habitants, elle n'était en 1886 que de 5.063 ; en 1901, malgré les chemins de fer, la petite ville n'en comptait que 4.953. Mais un nouvel essor se manifeste : le recensement de 1911 révèle 5.967 âmes.

industrie. Comme je l'ai signalé à Alençon, à Bayeux, à Loudun, à Bailleul ⁽¹⁾, ce travail délicat ne nourrit plus l'ouvrière. Il y eut 80.000 dentellières dans le rayon dont Mirecourt est le centre, comprenant une partie de Meurthe-et-Moselle et toutes les Vosges, surtout les cantons vosgiens de Darney, Vittel et Monthureux. Aujourd'hui on trouverait à peine 10.000 femmes ou jeunes filles capables de faire le *gothique* et cette dentelle torchon qui fit la fortune de Bayeux et de Mirecourt, transformée en Belgique et au Puy.

La dentelle a cédé la place à la broderie et à ses dérivés : 50.000 ouvrières ⁽²⁾ font le feston, la paillette et autres articles. La dentelle est négligée, car ce travail rapporte à peine 40 centimes par jour ; les vieilles femmes seules en font encore, on ne forme presque plus de dentellières malgré l'existence d'une sorte d'école qui maintient un petit noyau autour de Ville-sur-illon. Les dentellières essaient bien de dresser de nouvelles ouvrières en montrant à leurs filles l'art de faire le « torchon », mais bientôt les

(1) Voir les 2^e, 6^e, 16^e et 18^e séries du *Voyage en France*. Voir aussi la 34^e série (dentelle du Puy).

(2) 35.000 à 40.000, dit un rapporteur de l'Exposition de Nancy de 1909.

enfants abandonnent cette dentelle pour les articles nouveaux, uniformément désignés sous le nom d'*arabes*, assurant un gain de 1 franc à 1 franc 20 par jour. Et ainsi s'en va peu à peu cet art charmant qui, dès la fin du dix-septième siècle, avait rendu célèbre le nom de la cité lorraine et lui valait un commerce considérable avec l'Espagne. Beaucoup de jeunes filles de vingt à vingt-deux ans sont incapables de faire de la dentelle. En dehors de Ville-sur-Ilлон, on cite comme une curiosité le village d'Avillers, où l'on est resté fidèle au vieux travail : on n'y trouverait pas une seule « perleuse ».

Les travaux qui se rapprochent le plus des beaux articles d'autrefois sont eux-mêmes peu recherchés par les ouvrières : ainsi, les mouchoirs brodés, parfois des merveilles, comme ceux que l'on me montrait, valant jusqu'à 24 francs la pièce, sont l'œuvre d'une femme sur cent ; on préfère travailler au mouchoir plus simple, au linge de table, aux fonds de chapeaux, etc.

L'arabe constitue surtout des broderies dans lesquelles la division du travail est intervenue. Pour produire des garnitures de robes, de corsages, des rideaux, on demande à chaque brodeuse une pièce unique ; des ouvrières maîtresses accomplissent des *tournées* en portant dans les

campagnes les modèles et le fil et donnent une partie du dessin : telle ouvrière fera la fleur, une autre un bouton, une troisième une palme, etc., et reproduira le même type jusqu'à l'achèvement de la commande. Ces pièces détachées, rapportées dans certains villages ou à Mirecourt, seront disposées et cousues dans l'ordre indiqué par le dessinateur. Avec la mobilité extrême des modes actuelles, le changement est incessant dans les dessins ; jadis, le même article se faisait pendant cinq ou six ans. Sans la division du travail, on ne pourrait donner les broderies aux prix consentis par la fabrique. Telle paire de rideaux vendue 225 francs serait autrement chère si, au lieu de la confectionner avec des parties juxtaposées, il avait fallu confier le travail à la même patiente ouvrière.

J'ai dû ces renseignements à MM. Mougenot et Cassin, qui m'ont courtoisement et cordialement accueilli ; ils m'ont montré des dentelles, des guipures, des broderies d'un art charmant. La plupart des dessins sont faits à Mirecourt par les fabricants eux-mêmes, mais la nouveauté vient de Paris.

Jusqu'ici Mirecourt et Nancy restent en possession du monopole pour l'arabe ; le Puy n'est pas encore parvenu à le faire, la concurrence ne

se fait donc pas sentir. Les difficultés du commerce avec l'Amérique n'ont pas trop éprouvé l'industrie vosgienne ; ce pays reste le principal débouché, les commandes viennent au printemps et sont expédiées en octobre ou novembre. Londres est également un marché important. Le plus grand embarras du commerce est dans le manque de main-d'œuvre au moment où les commandes affluent : alors les travaux des champs retiennent les ouvrières. Au contraire, en hiver, quand on pourrait avoir toutes les paysannes des villages, on n'a guère à répartir que de maigres commissions.

Malgré la broderie mécanique, qui s'est emparée d'une partie de la clientèle, par les usines de Saint-Quentin notamment, la broderie à la main reste donc fort vivace dans les Vosges entre Neufchâteau, Mirecourt, Épinal et Monthureux, ayant même poussé jusqu'à Remiremont, Bruyères, Rambervillers et Saint-Dié. *L'Annuaire des Vosges* énumère près de cent fabricants. Il faut souhaiter que les progrès de la machine ne viennent pas détruire cette prospérité et enlever aux campagnes, au profit des villes industrielles, une population travailleuse et heureuse, en somme.

VI

DU XAINTOIS A LA MEUSE

En Xaintois. — Le berceau de la famille Victor Hugo. — Châtenois. — Au bord de la Meuse naissante. — La terrasse du plateau de Langres et les petits monts. — Bourmont. — L'agriculture entre la Meuse et le Mouzon. — Goncourt. — Harréville-les-Chanteurs. — La vallée du Mouzon. — La montagne de la Mothe. — A travers les ruines. — De Bourmont à Neufchâteau.

(*Carte de l'État-major* : feuille de Mirecourt N.-E., N.-O., S.-O.)

Neufchâteau. Mai.

Le chemin de fer de Mirecourt à Neufchâteau traverse le sud du Xaintois, dont la partie la plus vaste appartient au département de Meurthe-et-Moselle, mais ici le nom de cette ancienne subdivision ou province de la Lorraine s'affirme plus nettement par les noms de lieux. Rouvres, Dombasle, le Mesnil ajoutent à leur nom *en-Xaintois*. Ces villages sont très rapprochés l'un de l'autre. Depuis Mirecourt, jusqu'à Châtenois, il y a rarement une demi-lieue sans un centre de population. Tous offrent quelque intérêt par

leur église souvent riche d'objets d'art provenant de monastères. Un de ces groupes d'habitations, Baudricourt, évoque le souvenir de Jeanne d'Arc : un sire de Baudricourt, ayant cru, des premiers, à la mission de l'héroïne, la conduisit à Charles VII. Baudricourt a un autre titre à l'attention, c'est le berceau de la famille Hugo. Dans un livre publié à Mirecourt en 1876 par M. Charton, l'auteur signale l'existence de nombreux Hugo. Le père du poète qui devait devenir général et comte était, on le sait, fils d'un menuisier de Nancy.

Le pays traversé est assez nu, les villages, seuls, offrent quelques groupes d'arbres. Au sud, les hautes collines du pays de Montfort ont leurs sommets tapissés de bois, elles ensèrent de jolis et tranquilles vallons où les villages sont très nombreux mais menus. Le Val d'Arol, la Vraine, le Vair mènent les eaux au Madon et à la Meuse. Bien desservie par de beaux chemins, cette contrée offre aux baigneurs de Vittel et de Contrexéville des buts intéressants d'excursion. Sur la Vraine, près du chemin de fer, au flanc d'une croupe à demi entourée par la petite rivière, le château d'Houécourt, qui fut un des séjours des Choiseul, possède une chapelle où reposent plusieurs mem-

bres de cette famille ducale et de celle des Lignéville, non moins illustre dans l'histoire de la Lorraine.

Châtenois, centre principal de la contrée, est un modeste bourg de 1.200 âmes, célèbre lui aussi dans les fastes de la province. Gérard d'Alsace, son premier duc, y possédait un château dont il reste à peine des vestiges au sommet de la colline, autour du quartier dit le Haut-Bourg. La femme de Gérard, Edwige, voulut y être inhumée ; ses restes, retrouvés en 1815, ont été transportés à Vienne à la demande de l'empereur d'Autriche, lequel est, on le sait, de la famille de Lorraine et ne descend des Habsbourg que par les femmes.

J'étais venu à Châtenois avec l'intention d'aller, par Aulnois et Beaufremont, visiter le site célèbre de la Mothe. A Beaufremont je comptais voir l'emplacement du château qui donna son nom à des princes du Saint-Empire, dont les descendants possèdent le château de Brienne. Un orage m'a retenu, j'ai dû rentrer coucher à Neufchâteau d'où, ce matin, j'ai gagné Bourmont.

La Meuse, si pauvre ruisseau entre sa source et Neufchâteau, où elle commence à peine à

prendre l'aspect d'une rivière, dut être un courant formidable aux époques préhistoriques. Lorsque, du bord du plateau de Langres, à Clefmont ou Romain-sur-Meuse, on contemple la vallée, on est frappé par l'évident travail des eaux. Tout un plateau a été rongé, laissant çà et là des témoins puissants de ces siècles si reculés : à l'est, dans la *Montagne*, c'est une terrasse capricieusement frangée ; dans le bassin meusien, des collines restent debout : ici, minces et longues arêtes, là, hauteurs symétriquement arrondies et modelées. La régularité et la simplicité des lignes feraient la joie d'un auteur de cartes en relief. Ces accidents topographiques sont particulièrement nombreux entre la Meuse, le Mouzon et l'Anger, à la limite de la Champagne et de la Lorraine. Pour le militaire, il y a là toutes les assises d'un camp retranché formidable, assiette de forts aux escarpements naturels énormes. Aussi, les princes lorrains avaient-ils renforcé cette partie de leur frontière : leurs villes de Bourmont et de la Mothe, cette dernière surtout, étaient des places puissantes qui résistèrent héroïquement aux armées françaises. Le dernier siège de la Mothe fut suivi d'une de ces destructions radicales dont notre histoire donne de si douloureux exemples avec Hesdin,

Thérouanne et Vitry-en-Perthois ⁽¹⁾. Mais ces trois dernières ont été remplacées par des cités nouvelles, tandis que la Mothe est un plateau couvert de décombres.

Si la population a été dispersée, le souvenir du grand désastre reste vivace ; on me signalait à chaque village des descendants des bourgeois de l'héroïque cité lorraine. Il en est à Bourmont et dans son faubourg de Saint-Thiébault qui constitue l'agglomération la plus considérable de cette partie de la vallée.

Bourmont est de noble aspect encore, ses hautes et épaisses murailles, ses quarante-deux tours, son château ont disparu pendant la guerre de 1670, le maréchal de Créqui ayant fait détruire la forteresse, mais la montagne est raide, les maisons la couronnent fièrement, la bourgade est un de ces sites qui s'imposent au voyageur. Vu de près, c'est un petit noyau de maisons coquettes, groupées autour de la belle église d'un couvent et de la lourde tour carrée de l'église paroissiale, relié à la vallée et à la gare par une rue large et rapide.

Aucune voie directe ne relie Bourmont à la

(1) Sur les ruines du Vieil-Hesdin et Thérouanne, voir la 58^e série du *Voyage en France* ; sur Vitry-en-Perthois, voir la 21^e série.

montagne isolée où s'élevait la Mothe. Pour s'y rendre, le voiturier qui me conduit descend la vallée de la Meuse; c'est un commissionnaire chargé de recueillir le lait dans les campagnes et de le porter à la fromagerie de Saint-Thiébauld pour la fabrication du « coulommiers ». J'ai la bonne fortune de trouver en lui un homme à l'esprit ouvert, excellent cultivateur, originaire du Morvan, venu en Lorraine (1) pour reprendre une ferme qui périssait. Il a apporté avec lui les méthodes d'élevage du Nivernais et contribué à la transformation agricole de cette contrée.

Nous suivons la route de Neufchâteau, tracée entre la Meuse et les derniers talus du plateau de Langres. Le fleuve, encore ruisseau (2), est une sorte de fossé sinueux encombré de roseaux où dort, immobile, une eau glauque, entre de beaux prés; nombreux paissent les bœufs et les chevaux. Le paysage est très agreste, grâce à ces prairies couvertes d'une herbe touffue dont les inondations hivernales maintiennent la fertilité.

(1) Le canton de Bourmont en partie et le site de la Mothe sont lorrains, bien que cette contrée ait été dévolue au département de la Haute-Marne, considéré comme champenois.

(2) Sur la source de la Meuse, voir la 21^e série du *Voyage en France*.

Ces prés étaient jadis la fortune du pays. La région appelée la *Montagne* ⁽¹⁾, que l'on définit ici comme commençant à 3 kilomètres de la vallée sur chaque rive, venait s'approvisionner de fourrage sur les bords de la Meuse; ses cultivateurs louaient la *fauchée*, c'est-à-dire 21 ares 66, au prix de 35 à 40 francs. Mais l'agriculture a fait des progrès, les habitants de la Montagne produisent en quantité les fourrages artificiels et les racines; le foin leur étant moins nécessaire, le prix de la fauchée est tombé de 20 à 25 francs.

Pour compenser cette dépréciation, qui s'est marquée il y a dix ans à peine, vers 1889, les propriétaires de la vallée de la Meuse ont tenté avec grand succès l'engraissement du bétail. Plusieurs d'entre eux vont acheter en Nivernais et en Charolais des bœufs de trois ou quatre ans et les mettent dans les prés de la Meuse, où ils *s'embouchent* presque aussi bien que dans leurs prairies d'origine.

A ces renseignements j'eus la bonne fortune de joindre ceux que m'a fournis M. Rolland, directeur de l'école pratique d'agriculture de Saint-Bon. Cet éminent praticien considère cette

(1) 21^e série du *Voyage en France*.

partie de la vallée de la Meuse comme le Bassigny agricole, par opposition à la Montagne :

Tout autre (que la Montagne) est le Bassigny proprement dit, qui comprend les cantons de Montigny-le-Roi, une partie des cantons de Clefmont, de Nogent et de Bourmont, me dit M. Rolland. C'est la vallée de la Meuse avec ses belles prairies, ses terres fortes, profondes, assez tenaces. Dans ce pays, l'agriculture s'est métamorphosée depuis une quinzaine d'années, grâce à l'initiative de quelques hommes, tels que MM. Michel, Voillemier, Mouillet, Flammarion, etc. ; presque toutes les terres confinant aux prairies de la Meuse ont été clôturées,ensemencées en prairies permanentes, et sont aujourd'hui des prés d'embouche et d'engraissement ; plus tempéré que celui des plateaux de la Montagne, le climat du Bassigny se prête à la spéculation de l'engraissement rapide. Les nourrisseurs l'ont compris, et, comme conséquence, ils ont introduit sur leurs pâtures la race charolaise, plus tendre, plus précoce que nos animaux de la Montagne.

Dans la Haute-Marne, on compare volontiers au Bassigny le canton de Montier-en-Der et une partie de celui de Saint-Dizier qu'on appelle le Bas-Pays. Si cette partie de notre département ressemble au Bassigny par sa fertilité, elle en diffère par sa constitution géologique. Le Bassigny reposant sur le lias est beaucoup plus apte à la création des prairies d'embouche.

Au long de la grande route s'allonge un village de prospère apparence ; à chaque carrefour, des fontaines versent à flots une eau limpide : c'est Goncourt. Peut-être était-il le fief de

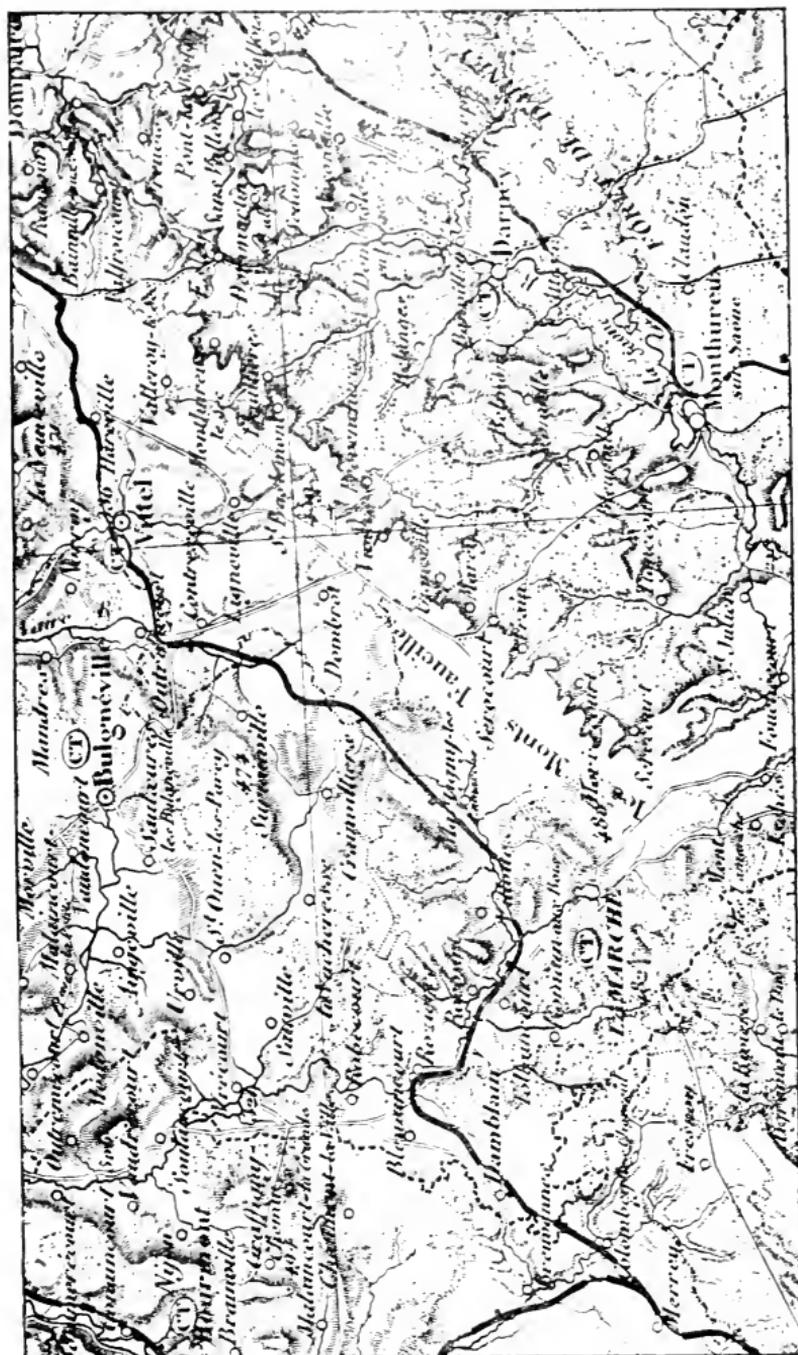


Tableau de la Région.

la famille Huot de Goncourt, à laquelle appartenaient les deux frères qui, après avoir eu un rôle si bruyant dans la littérature du dix-neuvième siècle, après avoir voulu fonder une académie rivale de l'Académie Française, semblent entrer dans l'oubli dès la disparition du dernier d'entre eux. Il n'y a que deux Goncourt en France, *un lieudit* (dans la Marne) près de Saint-Dizier et ce village barrois de la Haute-Marne. Or, le grand-père des écrivains, Huot de Goncourt, était représentant de la Lorraine aux États généraux de 1789. J'ai interrogé des habitants du village pour savoir si quelque souvenir restait de ceux qui, un moment, donnèrent de l'éclat au nom du pays ; on n'a pas compris ma question :

— C'était peut-être un chanteur d'Harréville, m'a dit l'un d'entre eux, d'un air profond.

— Eh oui, riposta un autre, tous les gens d'Harréville étaient autrefois des gens qui allaient faire, vendre et chanter des chansons à travers la France. Ces Goncourt, dont vous parlez, faisaient peut-être des chansons ?

Et voilà la gloire !

J'ai voulu voir Harréville-les-Chanteurs, comme l'appellent la carte de l'État-major et le chemin de fer de l'Est ; c'est un bourg très industriel,

d'aimable aspect, où l'on fond et travaille le cuivre pour les articles de sellerie et la chaudronnerie, où l'on fait des chaussures. Mais les colporteurs de *cartes de Saint-Hubert*, qui allaient chanter dans les foires, ne sont plus. Leurs naïves enluminures d'Épinal, retraçant de pieuses légendes, ont été remplacées par les odieuses chromolithographies allemandes. Avec ces *troubadours lorrains de Saint-Hubert* qui jouissaient, paraît-il, d'un privilège exclusif de la police sous Napoléon I^{er}, s'en est allée une grande part du pittoresque de la vie rurale.

Le chemin de la Mothe traverse la Meuse, à Goncourt, et s'élève dans les beaux bois de Bourmont. Soudain, le rideau vert s'entr'ouvre, la large et fraîche vallée du Mouzon apparaît, au-dessus se dresse une montagne de forme trapézoïdale, robuste piédestal d'un plateau boisé, çà et là supporté par des roches à pic. C'est une merveilleuse position militaire, ayant encore tout l'aspect d'une forteresse dont les formidables glacis seraient revêtus de cultures diaprées. Ce mont, aujourd'hui désert, était autrefois couronné par les remparts, les tours, les flèches, les toits pressés de la ville illustre de la Mothe. Rien n'apparaît des ruines, sinon,

dans la vallée, un vieux pont en dos d'âne jeté sur le Mouzon. C'est un contemporain de la cité disparue, il servit au passage des troupes françaises pendant les sièges de la forteresse lorraine.

Le chemin traverse le grand village de Sommerécourt pour aller franchir le Mouzon, coulant au sein de prairies superbes, et se confond un instant avec la grande route. Mon compagnon me laisse au pied du mont, dont j'entreprends l'ascension, d'ailleurs facile et courte. Le plateau est à 506 mètres au-dessus de la mer, 200 mètres seulement au-dessus du Mouzon, mais la chaleur est forte, j'atteins avec plaisir les premiers arbres croissant sur la contrescarpe encore reconnaissable et sur l'emplacement des fossés comblés par les ingénieurs français.

La ville n'est plus qu'un bois, il faut être prévenu pour deviner des ruines dans ces intumescences revêtues d'un manteau serré de pins et ces creux feutrés d'un gazon ras sur lequel rampent les ronces. Les fouilles opérées par les sociétés savantes de la Lorraine font apparaître sur quelques points des substructions informes. Au-dessus d'une tranchée, un écriteau nous apprend que là était l'église collégiale. Je m'assieds sur une pierre retirée des décombres et

portant encore une inscription en caractères gothiques.

Au milieu de cette solitude, que ne trouble aucun cri d'oiseau, s'ouvre une clairière ; au centre, une pyramide crénelée, écussonnée d'une croix de Lorraine, se dresse sur un massif de maçonnerie. Du côté regardant la Champagne est cette inscription :

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

1896

ICI FUT LA MOTHE

Gloria Victis.

1634 — 1642 — 1645

Du côté regardant les campagnes lorraines et le rideau des Vosges :

Ibi Pugnatum

Occisorum Cineres.

L'avenue ouverte entre les pins conduit à une porte dont les fouilles ont mis les côtés à jour.

Les trois dates 1634, 1642, 1645, rappellent les sièges subis par la place contre les armées françaises. Le dernier, le plus terrible, fut entrepris par l'ingénieur italien Magalotti, général au service de la France, tué en conduisant l'assaut. Le gouverneur Clicquot, obligé de capituler, ob-

tint des conditions honorables, mais la régente Anne d'Autriche ne tint pas compte des stipulations et ordonna que la pauvre ville, menace permanente pour la France, serait rasée. La mesure fut rigoureusement exécutée ; pour comble, chaque paroisse voisine dut fournir une corvée de travailleurs ; ainsi Neufchâteau fut taxé à soixante hommes pendant quinze jours. Rien ne fut épargné, les remparts servirent à niveler les fossés ; édifices privés et églises disparurent ; bientôt la végétation s'empara des décombres. Les habitants purent cependant emporter leurs objets mobiliers ; ils se répandirent dans les campagnes voisines.

Leur nombre devait être peu considérable, car le plateau de la Mothe est fort exigü. Les deux éperons de la montagne sont à 750 mètres au plus l'un de l'autre, la plus grande largeur n'atteint pas 300 mètres. Il serait malaisé de faire tenir plus d'un ou deux milliers d'habitants sur un tel emplacement. La Mothe était donc plutôt une forteresse qu'une ville, cela explique pourquoi les émigrés n'ont pas fondé une autre cité dans la vallée.

Au pied de la Mothe, sur les bords du Mouzon, un ample bassin présente un spectacle heu-

reux par ses jolis villages aux toits rouges, entourés de bosquets et groupés autour de la flèche d'ardoise de leur église. Partout se dressent ces mamelons isolés, caractéristique des confins d'entre Lorraine et Champagne. De Soulaucourt à Bourmont, nous prenons au retour un chemin qui tourne ces hautes buttes et, vers Nijon, se confond un instant avec le tracé rigide d'une voie romaine bien reconnaissable encore, bordée par les maisons du gros hameau de Chemin, dont la fontaine publique est surmontée d'une effigie de Jeanne d'Arc. A l'entrée de Graffigny, nous abandonnons la voie antique pour monter sur la montagne de Bourmont, entre des vignobles qui donnent un vin léger mais apprécié dans le pays. La route traverse le plateau irrégulier de la colline et se dirige à mi-hauteur, au sein de jolies campagnes, jusqu'au quartier supérieur de la ville. Une partie des terres, la ferme des Noyers, a été donnée à la commune de Bourmont par un vieux brave, le général Baudon, à la charge de prendre soin de son cheval pendant sa vie et de laisser ce compagnon d'armes errer à sa guise dans les récoltes, les revenus de la ferme servant à payer les dégâts. A sa mort, le général a voulu reposer dans sa ferme, le cheval, atteint avant lui, y était enterré déjà. Le maître

et l'animal dorment ensemble du dernier sommeil.

En quelques minutes, le chemin de fer conduit de Bourmont à Neufchâteau qui a hérité du rang militaire de la Mothe. La ville est modeste, elle couvre une colline au-dessus du vallon où le Mouzon atteint la Meuse, un moment appauvrie par sa *perte* à Bazoilles, et qui revient au jour en de nombreuses fontaines. Au sommet, sur le versant sud-ouest de la cité primitive ou ville haute, près d'une place ornée d'une statue de Jeanne d'Arc, — Domremy est près d'ici ⁽¹⁾ — se dresse l'église Saint-Christophe, de très ancienne origine puisqu'elle fut incendiée au onzième siècle, restaurée au douzième et retouchée à l'époque ogivale à laquelle elle doit une chapelle baptismale très fleurie. Du reste Neufchâteau malgré son nom est de très antique origine, c'est la *Neomagus* (Neuve Maison) de l'itinéraire d'Antonin. Dans ce quartier, les vieilles maisons des quinzième et seizième siècles sont nombreuses et, par leur architecture, révèlent une époque de prospérité et de goût. Au nord de la ville haute, près de l'emplacement où les pre-

(1) Sur Domremy, voir la 21^e série du *Voyage en France*.

miers ducs de Lorraine avaient leur château, est une autre église, Saint-Nicolas, recouvrant une intéressante crypte composée de trois chapelles.

La ville basse est moins pittoresque, ses rues larges et propres n'ont rien pour retenir le visiteur.

Peu d'industrie ; cependant, les nécessités de la défense nationale ont fait de Neufchâteau un des principaux points de jonction de voies ferrées. Dans la gare aux multiples quais, aboutissent des lignes rayonnant sur Toul et Nancy, Pagny-sur-Meuse, Bar-le-Duc, Chaumont et Nuits-sous-Ravières, Dijon et Épinal. Ce sont tous des chemins de fer à deux voies devant servir à la concentration d'une armée. Pour défendre les magasins de mobilisation et ce nœud de communications, un grand fort a été construit au sommet de la colline de Bourlémont, près du vaste château du comte d'Alsace, prince d'Hénin. Sur la rive gauche de la Meuse est née une ville de baraques et de casernes ; elle ne dépend pas de la commune de Neufchâteau, mais de celle de Rouceux, qui doit à cette garnison de 900 hommes et à son école pratique d'agriculture transférée de Saulxures (1) un rang impor-

(1) Voir page 270.

tant dans le chiffre de la population ⁽¹⁾. Le voisinage de Liffol-le-Grand ⁽²⁾ a fait naître quelques ateliers de chaisiers et de sculpteurs de vieux chêne. La broderie occupe une partie de la population féminine. La garnison et le chemin de fer, par ses employés, sont en somme les principales ressources de la petite ville. Elle voit aussi, chaque année, passer d'assez nombreux touristes attirés par Domremy.

(1) Au recensement de 1911, Neufchâteau comptait 4.010 habitants, dont 175 officiers ou autres militaires; Rouceux, 1.831 habitants, dont 324 militaires.

(2) Voir 21^e série du *Voyage en France*.

VII

LES FAUCILLES ET LEURS STATIONS THERMALES

Que sont les Faucilles? — La vallée du Vair. — Vittel. — La montagne et le pays de Montfort. — Contrexéville. — Martigny-les-Bains. — Lamarche. — Les francs-tireurs de la Délivrance. — Rupture du pont de Fontenoy. — Visite au camp de la Délivrance.

(*Carte de l'État-major* : feuille de Mirecourt S.-O., S.-E.)

Lamarche. Mai.

Neufchâteau est voisin des stations balnéaires qui ont amené la vie dans les vallons creusés au sein de ce plateau des Faucilles, baptisé *Monts* par les géographes amoureux de la symétrie, afin de rattacher les Vosges à la Côte-d'Or, au Morvan et aux Cévennes au moyen d'une ligne de faite digne de ce nom. Mais aucun chemin de fer ne relie directement la ville à Vittel et à Contrexéville; les relations se font par Mirecourt au nord, par Merrey au sud.

Abandonnant ce trajet détourné, je suis venu *dans* les Faucilles par Bulgnéville. Le chemin de

fer de Mirecourt conduit jusqu'à Aulnois ; de là une route de deux lieues permet de gagner le bourg, fameux dans l'histoire de Lorraine, où le duc René fut battu et pris par le comte de Vaudémont. Le trajet est sans intérêt ; un des villages aperçus au passage est ce Beaufremont que je regrettais de n'avoir pu visiter. Je n'y aurais rien perdu, me dit-on. A peine subsiste-t-il quelques débris du château. Le plateau, fort accidenté vers l'Anger et le Mouzon, où les collines de la Mothe sont déjà les Faucilles, serait monotone autour de Bulgnéville, si le pays ne se relevait en une rangée de hauteurs couvertes de belles forêts, promenades favorites des baigneurs, qui vont y admirer de vieux arbres comme le chêne des Partisans. Un moment, on put croire que cette contrée prendrait un développement industriel, on avait découvert du charbon et une mine fut exploitée dans la forêt, une autre s'ouvrit près de Norroy. Les résultats ont été médiocres, mais plus au nord, à la limite du Xaintois, une petite extraction de houille se continue autour du village de Gemmelaincourt. Peut-être trouvera-t-on un jour des couches plus considérables dans l'ancien pays de Montfort.

Le plateau, au delà de Bulgnéville, se termine en abruptes collines, bien découpées, sous les-

quelles se creuse la vallée du Vair, séparée du petit Vair par de hauts monticules dont le point culminant, le bois de Châtillon, atteint 454 mètres. Au pied, dans un bassin verdoyant, s'étendent les maisons de Vittel ⁽¹⁾, un des grands rendez-vous balnéaires de France, gros bourg assez banal — dont l'église est cependant intéressante — nettement séparé par le chemin de fer de la coquette cité thermale née comme d'un coup de baguette ; une large avenue, bordée d'hôtels, de pensions, de jolies villas, conduit à l'établissement ; le Casino et les autres installations constituent une cité luxueuse dans ce paysage plutôt médiocre. Ces édifices sont pour la plupart l'œuvre de Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra de Paris.

Les eaux de Vittel, découvertes en 1865 seulement, sont les adversaires de la goutte et de la gravelle, aussi les malades sont-ils sédentaires, ils ne sortent guère du parc dessiné à leur intention. Cependant, au delà du petit Vair, les Faucilles offrent de beaux paysages. Le massif secondaire qui porte encore le nom d'une ville disparue, Montfort, présente de grands panoramas. La petite montagne de Montfort est une

(1) Carte page 105.

immense fortification naturelle, crête presque circulaire enfermant un bassin au milieu duquel repose le village de They. Le sommet est une arête si étroite, qu'il y a juste place pour un sentier ; lorsqu'on l'examine attentivement, on voit qu'elle est en partie l'œuvre de l'homme : il a relié par une muraille de pierres sèches les divers sommets de la colline. Sur cette muraille les arbres ont poussé. Le château et la petite ville qui se blottissait entre les remparts n'ont pas laissé d'autre trace, mais ils vivent dans le souvenir des populations, tous les villages voisins ajoutent à leur nom ces deux mots *sous-Montfort*. Du sommet de Montfort, la vue s'étend sur tout le plateau des Faucilles, hérissé de petits monts aux formes très saillantes.

Vers l'est, les campagnes sont moins accidentées, mais lorsqu'on les a parcourues pendant quelques kilomètres, on voit tout à coup le sol se creuser en un immense abîme forestier. Le plateau a été rongé par un cataclysme géologique. Les escarpements sont moins raides et moins hauts que ceux du plateau de Langres. Çà et là, pourtant, de petites falaises, de belles lignes de rochers, les vallons ouverts sur les pentes sont des merveilles de grâce. Partout ruissellent de claires eaux nées sous les bois

épais, elles vont rejoindre la Saône naissante et, rapidement, la transforment en rivière. Ce grand bassin de bois, c'est la Vôge, région bien à part : petites collines, immenses forêts, gorges solitaires, clairières plantées de cerisiers et de pruniers.

Les eaux, allant à deux mers, naissent à l'arête même, tel ravin dirigé vers le Madon, c'est-à-dire la Moselle, est séparé par un espace de 100 mètres à peine de la tête d'un ravin de la Saône. Ainsi, le vallon de Dombrot-le-Sec, qui va former la jolie conque où Contrexéville étale sa rue coquette, ses vastes hôtels, ses thermes somptueux, entourés d'un grand parc. Cette station attire en foule les malades atteints de gravelle et se développe chaque année ; Contrexéville est d'ailleurs bien plus anciennement connu que Vittel, il était déjà célèbre dans les dernières années du dix-huitième siècle. Toutefois le nombre des baigneurs est moins grand que dans la station voisine. Plus encore que celle-ci, c'est surtout un rendez-vous de baigneurs cherchant la guérison de leurs maux.

Le plateau s'élève insensiblement vers le sud pour entourer une de ces hautes buttes isolées qui sont la caractéristique du paysage. La côte de Hautmont se dresse à 501 mètres d'altitude.

A ses pieds naissent le Mouzon et son principal affluent l'Anger. Une partie des eaux qui accroissent la rivière sont d'origine minérale, les sources issues près du village de Martigny ont fait naître un bel établissement qui traite les mêmes maladies que Vittel et Contrexéville, mais il n'y a point encore ici de *ville d'eau* dans le sens propre du mot. Pourtant Martigny est dans la partie la plus pittoresque des Faucilles, non loin de la calme et solennelle bourgade de Lamarche, aux édifices vieillots, assise au pied du *mont* des Fourches et dont la place principale est ornée par le buste du maréchal Victor, duc de Bellune, enfant du pays (1). Lamarche, bien tenue, s'enorgueillit de ses belles fontaines. Ce fut une cité forte, quelques débris de ses défenses subsistent encore.

Le canton dont Lamarche est le chef-lieu est le cœur des Faucilles ; ses petits monts, ses gorges, ses grands bois, en font une sorte de forteresse. Là, pendant la guerre de 1870, se réunissaient les francs-tireurs qui devaient accomplir le plus brillant coup de main de la campagne. J'y reviendrai au jour anniversaire de cet exploit.

(1) Lamarche a vu naître aussi le colonel Renard à qui l'on doit le premier ballon dirigeable (note de la 3^e édition).

Lamarche. 21 janvier.

Les événements de 1870-1871 commencent à pénétrer dans un domaine quasi légendaire, comme ceux de la Révolution et de l'Empire. Avec le recul, beaucoup d'entre eux se précisent, prennent une importance inattendue. Tel incident jusqu'alors noyé dans la formidable tempête devient souvent de premier plan.

Ainsi en est-il pour la destruction du pont de Fontenoy-sur-Moselle, dont ce village lorrain célèbre demain le vingt-neuvième anniversaire. Pendant longtemps ce fait d'armes merveilleux resta presque ignoré, sinon pour les officiers qui se sont voués à l'étude de nos désastres. Puis les passions soulevées par les actes principaux du grand drame : Sedan, Metz, Paris, étant apaisées, on a pu porter l'attention vers les faits secondaires. La guerre sur les communications allemandes a fait naître de nombreux ouvrages qui démontrent comment, avec un abandon des vieilles formules tactiques, on aurait pu changer le cours des événements. Si nos jeunes armées avaient été couvertes par des troupes décidées de partisans, si elles avaient pu se préparer par des coups de main, peut-être l'invasion aurait-



Echelle au 1/600000

elle été limitée à la Champagne et à la Lorraine et aurions-nous vu un nouveau Valmy.

L'affaire du pont de Fontenoy se produisit trop tard, elle fut malheureusement isolée. Venue trois mois plus tôt, imitée sur d'autres points des lignes de communication de l'ennemi, elle aurait rendu le siège de Paris bien difficile et l'armée d'investissement eût pu subir un irréparable désastre. Mais il semble que nous n'ayons vu le salut que dans les rencontres d'armées. Or, avec nos jeunes levées, l'infériorité était trop grande.

Pour tenter une entreprise semblable, il a suffi cependant d'une poignée d'hommes. Un ancien sergent, Bernard, devenu capitaine de francs-tireurs, un officier de l'armée active, le sous-lieutenant Coumès, des sous-officiers évadés, des fonctionnaires, un garde général des forêts, avaient réuni autour d'eux quelques volontaires, citoyens ou soldats échappés aux grandes capitulations, et formé plusieurs compagnies qui choisissaient pour opérer le terrain difficile des Faucilles. Appuyés sur la place de Langres que l'ennemi ne menaça jamais sérieusement, ils avaient aguerris leur groupe par de petits coups de main sur les convois et rêvaient une entreprise hardie : détruire sur un point le chemin de fer de Paris à Strasbourg par lequel les Alle-

mands recevaient leurs munitions, leurs vivres et leurs renforts. Plusieurs endroits se prêtaient à merveille à ce projet, surtout le tunnel de Foug, près de Toul, et le pont de Fontenoy, en aval de cette ville. On se décida pour le pont. Gambetta, avisé de ce projet, put dire avec raison que « le succès équivaldrait à deux victoires ».

Mais il fallut compter avec l'autorité militaire de Langres ; le gouverneur, qui pouvait seul délivrer la poudre nécessaire, refusa son concours. Le 10 janvier seulement, un nouveau chef consentit à fournir les munitions et les hommes de renfort. C'était trop tard, la résistance de Paris touchait à son terme.

La tâche semblait presque irréalisable. La forêt de Boëne, où les partisans étaient allés installer leur camp, est fort loin de Toul : à près de 100 kilomètres, dans une contrée sillonnée de routes occupées par l'ennemi. Mais en évitant les villes, en se jetant sous bois, on pouvait tenter l'aventure, malgré la nécessité de transporter les munitions sur des voitures et des animaux de bât.

La préparation fut une merveille. Ces volontaires surent tout prévoir. Rien ne fut laissé au hasard. Comme on marchait la nuit, des soldats alsaciens injuriaient en allemand les habitants des villages traversés pour faire croire à une

expédition prussienne. La neige était souvent étalée avec un râteau pour empêcher de suivre les traces. Partis le 18 du camp de la forêt ou camp de la Délivrance, les francs-tireurs, ayant eu à traverser la Moselle en bac, ayant fait dans la neige de pénibles étapes, dont une de 40 kilomètres, arrivaient à Fontenoy dans la nuit du 20. Avec une hardiesse superbe, ils enlevaient le poste : la sentinelle était tuée d'un coup de sabre par le capitaine Coumès avant qu'elle eût jeté un cri. Le télégraphe fut coupé. Alors, fiévreusement, on rechercha la chambre de mine, on y disposa les poudres et, au point du jour, le pont sautait.

Les hardis partisans pouvaient rentrer au camp sans être inquiétés.

J'ai voulu chercher dans la forêt de Boëne les traces de leur asile. Il n'en reste aucune, sinon la maison forestière autour de laquelle fut établi le campement (1). J'en reviens avec un sentiment de vive admiration pour l'esprit organisateur de ce petit groupe de vaillants. Même dans le choix de leur retraite, ils montraient des qualités de prévoyance trop rares à cette époque.

(1) Elle est à environ 6 kilomètres au nord-ouest de Martigny-les-Bains.

Les Faucilles, dans cette partie du plateau où naît le Mouzon, offrent de hautes terrasses abruptes portant des bois striés de vallons et de ravins très profonds. Aucune route empierrée n'y pénètre, de larges tranchées sont ouvertes dans la forêt, les chars des bûcherons n'y circulent qu'en sacrifiant à chaque instant des bourrées pour combler les ornières. Dès le village de Rocourt, on est dans les fondrières. Il avait gelé cette nuit, je pouvais espérer un sol ferme, mais la croûte de glace était peu forte, à chaque instant mon pied pénétrait dans une bouillie jaunâtre d'où j'avais peine à me dépêtrer. Le passage de l'artillerie serait absolument impossible en un tel pays. L'accès des crêtes ne peut être tenté que par des fantassins.

A partir du logis forestier de Maison-Neuve, la route s'en va, régulière, entre les grands hêtres et les chênes, mais toujours pleine d'ornières et envahie par les joncs palustres. Aucun bruit, sinon le murmure du ruisseau du Frènes descendant en petites cascades au fond d'une combe. Pas d'autre trace de vie qu'un campement de charbonniers contemplant avec un peu de stupéfaction ce touriste marchant dans ce désert par la glace et la neige.

Voici, à l'issue d'un chemin plein d'eau, la

maison forestière de Boëne, appelée, depuis la guerre, le *Camp*. Cette habitation n'est occupée par les gardes que pendant les coupes. Sa façade jaune est fort morose avec ses volets clos. Là autour, au point culminant du petit massif, les volontaires élevèrent leurs baraques. Le lieu était si bien choisi que les Allemands ne purent le découvrir. Aujourd'hui encore, dans ces bois coupés de rares sentiers souvent impraticables, la sécurité serait presque complète.

Je suis revenu par Villotte. Une longue tranchée encombrée de joncs mène à ce village. Longtemps cette percée dans les arbres se maintient horizontale, puis, brusquement, on est en présence d'une déclivité extrême. Le sol mis à nu est d'une roche effritée, teinte en rouge, où les pluies ont creusé des sillons profonds de plus d'un mètre.

L'escalade contre un adversaire dissimulé dans les arbres serait pénible, peu d'assaillants auraient chance d'atteindre la crête.

Toute cette région forme une série de positions admirables pour des troupes de partisans. Si jamais les jours noirs revenaient (1), il faudrait faire

(1) Il est inutile de rappeler que ces pages étaient écrites avant la guerre de 1914. Mais elles ont été cruellement confirmées pour d'autres régions forestières insuffisamment organisées.

occuper ces bois par des corps territoriaux composés de gens du pays aux ordres des forestiers. On a trop négligé l'utilisation de cet élément local dans l'organisation actuelle ; on l'a versé dans des formations régulières où son concours sera moins efficace. Toute la zone de collines isolées, de tertres, de grands bois qui constituent les plateaux des Faucilles et de Langres, de Mirecourt aux abords de Dijon, devrait former un impénétrable rideau. Une défense appuyée sur une place d'armes vaste et puissante équivaldrait à une armée nombreuse. Il est regrettable qu'on ne s'y soit point décidé et que le camp retranché de Langres, pour lequel on a dépensé tant de millions, soit à la veille d'être abandonné (1). Cependant, assurées d'être ravitaillées et renforcées par une telle forteresse, des troupes hardies pourraient être une menace constante pour l'envahisseur. L'exemple du camp de la Délivrance ne devrait pas être oublié.

(1) Cette faute n'a pas été commise, mais pour l'empêcher il a fallu une vive campagne de presse à laquelle je m'honore d'avoir pris une part très active. (*Note de l'auteur, en mai 1914.*)

VIII

DANS LA VÔGE

Aux sources de la Saône. — Le Coney et le canal de l'Est. — Passavant. — Monthureux-sur-Saône. — Darney et ses industries. — La forêt de Darney. — Vioménil. — La fontaine de la Saône. — La source du Madon. — Quetschs et mirabelles. — Aux bords du Madon.

(*Carte de l'État-major* : feuilles de Mirecourt S.-E. ; Langres N.-E.)

Xertigny. Juillet.

En route pour les sources de la Saône. J'ai vécu si longtemps à Lyon, « où finit l'Arar dans le Rhône fougueux », j'ai tant fréquenté les rives heureuses de la fin de son cours, que c'est un pèlerinage pour moi d'aller boire à ses fontaines. Un chemin de fer accompagne presque sans cesse la rivière, dès l'origine ; il lui est rarement infidèle. Un moment le Coney, dont la vallée est longée par le canal de jonction avec la Moselle et la Marne, semble attirer à lui la voie ferrée, mais celle-ci l'abandonne bientôt pour rejoindre à Monthureux les bords de la rivière maîtresse.

La Saône est déjà paresseuse, elle a abandonné la région des grands bois pour errer au pied de la terrasse des Faucilles. Lente, décrivant d'incessants méandres, elle est descendue à la rencontre de l'Apance qu'elle reçoit au pied du fier village de Châtillon. Bientôt puissante, elle va boire le Coney à Corre et devenir une grande rivière soutenue par des barrages et servant au transit de la Lorraine, de la Champagne et des Flandres avec Lyon et la Méditerranée.

La canalisation est facile; la pente, jusqu'au Rhône, sur 374 kilomètres est de 68 mètres seulement. Aussi croirait-on plutôt à une voie artificielle qu'à un cours d'eau, si la Saône ne prenait presque aussitôt la largeur d'un fleuve.

Le Coney est d'une portée sensiblement égale, mais ses eaux sont moins mortes. Aussi ne participe-t-il à la navigation qu'en fournissant son onde au canal de l'Est. Dans cette partie de son cours, la vallée est ample, sans grand caractère. Demangevelle, avec ses hautes tours en ruines, arrête un instant l'attention. Le chemin de fer quitte un peu plus haut les rives du Coney, à la Basse-Voivre où rivière et canal, débouchant de l'est, descendent vers le sud. On a créé là un de nos rares ports intérieurs reliés à la voie ferrée, celui de Passavant, dépendant d'un gros

bourg qui fut, de tout temps, un lieu de transit, et situé à trois kilomètres au nord. Cependant il ne semble pas que ce port ait pris un grand développement : du bois, des briques, un peu de charbon, du sable, quelques piles de meules à aiguiser, venues des carrières voisines, ne suffisent pas à remplir les quais.

Passavant, simple commune du canton de Jussey, dans la Haute-Saône, département taillé dans la Franche-Comté, n'appartenait cependant pas à cette dernière province; il était divisé en deux quartiers séparés par un ruisseau. La rive droite était champenoise, la rive gauche, ou la Côte, était lorraine. La tradition veut que les deux États féodaux aient eu là une douane chargée de délivrer les laissez-passer ou *passé-avant*. Le nom du bourg en serait venu. De ces époques lointaines, il reste encore un donjon dominant fièrement les maisons du bourg champenois groupées autour de lui. Par la suite des temps, la ville devint partie du comté de Bourgogne et s'attacha à sa nouvelle patrie. M. Henri Bouchot raconte que le bourg, attribué aux Vosges lors de la formation des départements, refusa à main armée de faire partie d'un territoire découpé dans la Lorraine. Les gens de Passavant ont oublié ces vieilles hostilités, tout en

devenant davantage francs-comtois par la force des intérêts matériels. Le canal et le chemin de fer conduisent de préférence vers la Saône les produits de l'industrie locale : verrerie et tuileries.

Passavant est donc à la porte de la Vôge, région bien à part, entre la terrasse des Faucilles et les hauteurs appelées aussi monts Faucilles qui bordent la Moselle vers Remiremont. C'est toute la contrée arrosée par la Saône et le Coney depuis leurs sources jusqu'au confluent et comprenant les cantons de Bains, de Xertigny, de Darney et Monthureux.

Maigre et pauvre est le seuil de la Vôge entre le Coney et la Saône : les friches sont nombreuses. Par contre, les bois sont fort beaux, la forêt de Martinville, simple canton de l'immense forêt de Darney, a de superbes hêtraies et des massifs de chênes. La Saône borde la grande sylve en une vallée étroite, profonde, sinueuse sur laquelle s'ouvrent des ravins arrosés par des ruisseaux clairs. Dans l'un des replis les plus caractéristiques de la rivière naissante, une arête capricieuse porte l'unique rue, aux toits rouges, de Monthureux-sur-Saône. Le site est fort pittoresque. Des abords de la petite ville la vue s'étend au loin jusqu'à la grande terrasse des

Faucilles qui prennent d'ici l'aspect d'une véritable chaîne de montagnes. Monthureux est un petit centre industriel. La colline renferme un banc de grès activement exploité pour la production des meules à aiguiser. La fabrication des meubles sculptés et des chaises, si répandue dans les Vosges, est importante (1).

Bien étroite est la Saône; en plus d'un point on la franchirait d'un bond; cependant ses eaux sont assez abondantes pour faire mouvoir les roues d'une filature de coton dans une partie solitaire du val. Un affluent, le ruisseau de la Hutte, vient de la forêt de Darney en une gorge profonde animée par l'industrie. Des forges à Droiteval et Senenne, une taillanderie, à la Hutte, une importante verrerie à Clairey, mettent la vie dans ce pli ombreux de la Vôge forestière où les ducs de Lorraine avaient attiré l'industrie par le droit de porter l'épée accordé aux verriers. Dans les étroites clairières du plateau rient de beaux villages, Claudon et Hennezel.

De la terrasse des Faucilles descendent, disposés en éventail, de nombreux ruisseaux; leurs ondes cristallines arrosent des vallons agrestes; la plupart aboutissent à l'endroit où la Saône,

(1) Sur cette industrie, voir la 21^e série du *Voyage en France*.



Echelle au 1/250,000.

elle aussi faible ruisseau venu de l'est, prend la direction du sud qu'elle suivra désormais jusqu'à Lyon où elle l'imposera au Rhône. Au point où convergent les branches de l'éventail de cours d'eau est née la petite ville de Darney, sorte de capitale pour de nombreux villages des Faucilles et de la Vôge. Darney couvre une colline dressée entre la Saône et le ruisseau de Relange. Ville forte, puissante jadis, car elle commandait le facile passage entre la Saône, le Madon et la Moselle, *Darney aux trente tours* n'a gardé que des débris de ses remparts et de son château, où la mairie s'est installée. La forêt l'enrichissait en assurant le combustible des forges, des verreries, de petits ateliers de quincaillerie rustique. Comme ailleurs, ces industries ont en partie disparu par la concurrence de la houille et des minerais plus riches. La boissellerie, l'exploitation des grès à aiguïser et la production des couverts en fer battu et métal aciéré conservent un peu de vitalité à la petite ville.

Darney apparaît un instant lorsqu'on a dépassé le joli village d'Attigny, qui couvre si gentiment le flanc de collines sur les deux rives de la Saône, assez élargie pour qu'un pont de plusieurs arches soit nécessaire. Le vallon est étroit, pro-

fond, boisé de sapins, de bouleaux et de frênes dont les groupes semblent aménagés pour le plaisir des yeux. Sur le chemin je croise des voitures chargées de cercles en boissellerie destinés à la confection des tamis. La forêt a conservé un peu de son activité ouvrière, le village de Bonvillet, dans le coude où la Saône tourne brusquement au sud, transforme les hêtres en ustensiles nombreux. Les flancs des collines, de la gare de Darney à Bonvillet, sont entaillés en carrières où le grès est débité en meules à aiguiser, grès blanc, fauve ou rosé ⁽¹⁾.

A mi-chemin entre la gare et Darney, se dresse un monument évoquant à l'esprit la Bretagne de la Cornouailles et du pays de Léon. C'est un grand calvaire de grès, où cette roche peu artistique s'est pourtant assouplie sous le ciseau dans le style tourmenté de Louis XV.

A un tournant, voici de nouveau Darney, groupant sur la colline des maisons portées par de hautes terrasses; des restes de tours et de remparts enveloppent la ville primitive; au bas, sur la rivière, s'allonge un grand faubourg; devant les portes les femmes sont assises, travaillant

(1) Sur la préparation des meules, voir la 21^e série du *Voyage en France*.

activement à la broderie sur tulle et sur toile. Darney et toute la Vôge sont pour Mirecourt une pépinière d'ouvrières. Une autre rue traversant la Saône, dont les eaux sont captées, est bordée de petites usines où la jeune rivière met en mouvement la machinerie peu compliquée qui transforme en couverts le fer, l'acier et divers alliages. Mais la Saône ne peut guère donner qu'une dizaine de chevaux de force, on a dû faire appel à la vapeur pour les 100 chevaux supplémentaires. Les cheminées fumantes, les jets de vapeur, le bruit, donnent à ce bas quartier de Darney un caractère très manufacturier. Pourtant le nombre des bras occupés est assez faible : une vingtaine d'ouvriers dans chaque usine. Darney, pour cette industrie spéciale, constitue un centre intéressant dans la région de l'Est, comme l'est, dans l'Ouest, Sourdeval⁽¹⁾ pour la fabrication du couvert en métal blanc. Il y a des usines similaires, plus considérables, à Fontenoy-le-Château, à l'extrémité de la Vôge, et à Bussang ; d'autres ont été créées aux forges d'Uzemain sur le Coney.

La Chambre de Commerce d'Épinal m'a communiqué une courte notice sur cette industrie

(1) 6^e série du *Voyage en France*.

intéressante. Elle m'a appris que celle-ci apparut vers 1800. Des forgerons et des étameurs entreprirent la fabrication à la main. Trente ans plus tard on comptait trente-quatre ateliers dans la petite ville.

La production mécanique apparaît vers 1860, sans faire cesser encore le travail de la forge dans les usines qui s'installent peu à peu. Vers 1880 l'emploi des tôles d'acier doux permet le laminage et l'estampage à froid. Alors naissent d'importantes manufactures où la division du travail devient possible, amenant un abaissement considérable du prix de revient. Darney et les autres centres vosgiens emploient aujourd'hui environ 500 ouvriers produisant pour trois millions de francs de couverts, la plus grande part — 2.250.000 francs — exportée. Au dehors la fabrique vosgienne trouve une concurrence assez active, les droits protecteurs qui atteignent jusqu'à 50 % de la valeur en Espagne ayant permis la création d'usines dans ce pays, en Italie et en Belgique. Le concurrent le plus dangereux est l'Allemagne grâce aux primes à l'exportation dont jouit cette industrie.

La fabrique de Darney lutte cependant, elle le ferait avec plus d'efficacité si les manufacturiers formaient un comptoir de vente analogue

à celui de Beaucourt (1) dans le Doubs et du comptoir métallurgique de Longwy. Elle trouverait aussi un gage sérieux de développement dans l'application de la loi — que, seule, elle respecte — fixant la proportion maxima des métaux pouvant être adjoints à l'étamage.

La ville proprement dite est une large rue montueuse sur laquelle débouchent d'étroites ruelles. L'église est un de ces lourds pâtés classiques chers aux Vosges et à la Franche-Comté ; le château, devenu l'hôtel de ville, a gardé une élégante tourelle à cinq pans.

En route pour les sources de la Saône et du Madon. J'ai pu trouver une voiture qui me ramènera avant la nuit à la station de Lerrain. Nous parcourons dans le coude de la Saône un plateau d'où l'on a une vue étendue sur la lointaine terrasse des Faucilles, bien belle grâce aux forêts qui recouvrent les pentes. Les villages se distinguent de fort loin, dans la nappe sombre des futaies, par leurs toits d'un rouge ardent, mais le chemin pénètre dans les bois et les horizons disparaissent. Les essences sont très variées : les sapins se mêlent aux frênes, aux chênes, aux bouleaux ; souvent ils dominant, faisant prévoir

(1) Voir 25^e série du *Voyage en France*.

les Vosges prochaines. Entre les arbres se creuse le val étroit où la Saône encore ruisseau se mutine parfois contre les roches de grès. Partout s'ouvrent des carrières, la plupart épuisées déjà et envahies par une végétation vigoureuse. Il n'y a pas de grandes exploitations; trois ou quatre ouvriers au plus, à chacune d'elles, détachent la roche blanche ou rose et la débitent en disques à émoudre.

La forêt s'entr'ouvre par de belles avenues percées entre les chênes et les hêtres. Dans une clairière, la vaste ferme du Bon-Jacques donne un peu de vie et, de nouveau, on est en plein bois, si touffu, que l'on ne peut deviner les étangs, pourtant nombreux. Après une longue course, voici enfin la lumière, un beau paysage, intime et doux, la clairière de Vioménil, bassin de prairies et de moissons encadré par les hautes ramures. A la lisière de la forêt le village, tout petit, égrène ses toits rouges autour d'une église dont la flèche ardoisée pointe, élégante et grêle. Tout autour, des plantations de cerisiers couvrent les jardins et les champs, nous sommes ici en pays producteur de kirsch.

Vioménil est entièrement rural, pas d'industrie. De grands chars traînés par des bœufs et des vaches à la robe souillée de boue amènent

des prairies le foin embaumé. Un des attelages est conduit devant une série d'auges de pierre se déversant l'une dans l'autre, alimentées par une conduite en plomb venant d'un premier bassin où parvient un filet à peine sensible : il faut assez longtemps à la maîtresse de l'auberge de la *Source de la Saône* pour remplir une carafe. Cette humble naïade est en effet la fontaine de la grande rivière de Gray, d'Auxonne, de Chalon, de Mâcon et de Lyon.

Ce filet d'eau sorti du bassin et des abreuvoirs traverse la route, pénètre dans les prés et, ainsi appauvri par l'irrigation des pentes, coule au bas des prairies en une combe fraîche et fleurie. D'autres sources naissent à chaque instant, descendent par des plis, et voilà un ruisseau ; à 1.000 mètres de Vioménil, la carte indique un premier moulin ; d'autres se suivent dans la gorge profonde.

Des abords de la fontaine, l'œil découvre de beaux horizons. La grande terrasse des Faucilles apparaît comme une chaîne régulière au-dessus de laquelle se dressent les buttes isolées des environs de Lamarche, de Contrexéville et de Bourbonne. Une petite montagne masque cette dernière ville et, par l'éloignement, prend un véritable caractère de grandeur. Décor vrai-

ment superbe, il compense la déception que fait éprouver l'indigence de la source de la Saône.

Vioménil n'est pas seulement la tête des eaux pour la grande rivière de la Franche-Comté, de la Bourgogne et du Lyonnais, le village domine aussi la source du Madon. La carte indique, à 400 mètres à peine de la fontaine de Saône, celle où naît le premier grand affluent de la Moselle. J'eus peine à la découvrir, les habitants ne placent pas l'origine du Madon au même point que les cartographes. D'ailleurs la source « géographique » n'est plus, elle a été captée pour alimenter les fontaines de la commune et cette opération d'édilité a pour résultat d'amener à la Saône les premières eaux du Madon, rapt fait au Rhin par le Rhône. Pour les gens de Vioménil, le Madon naît plus bas, dans un vallon de la forêt, entre un hameau appelé Maupotel et la chapelle Saint-Martin, près d'une pierre creuse appelée le Cuveau des Fées.

Je m'obstine cependant à chercher les premières eaux; un faucheur à qui je m'adresse quitte sa prairie pour m'accompagner. En dépit de ses tentatives pour m'amener au Cuveau des Fées, je gagne avec lui une combe de gazon au fond de laquelle des joncs et des roseaux, des taches de renoncules aux fleurs d'or révèlent un

ruisseau. Voici, en effet, une eau courante ; en la remontant nous découvrons une petite fosse d'où sort un filet limpide. C'est bien la source du Madon, les autres fontaines sont plus bas, dans la gorge, et ne sauraient prétendre à l'honneur d'être l'origine de la rivière.

Nous regagnons Vioménil après avoir élucidé ce petit problème. Mon compagnon est un homme d'intelligence ouverte. Il me signale les progrès accomplis par l'agriculture dans ce pays réputé pour son esprit arriéré. Le méteil, autrefois base des cultures, disparaît, remplacé par le froment, l'étendue des prairies s'accroît, on élève un bétail plus nombreux. La broderie emploie toutes les femmes et répand le bien-être. Les immenses vergers de cerisiers, pruniers-quetschs et mirabelliers donnent en abondance des eaux-de-vie réputées. J'étais venu ici dans l'espoir d'assister à la cueillette des cerises. Mais l'année a été mauvaise, il n'y a pas un fruit sur les arbres. C'est une grosse perte pour la contrée. La merise, récoltée d'ordinaire en cette saison, est mise en tas et livrée à la fermentation jusqu'en septembre. A cette époque, elle est soumise à la distillation. Cette production diminue, me dit-on, les cultivateurs trouvent plus d'avantages à obtenir les prunes, la récolte est

plus facile et l'eau-de-vie de quetsch trouve une clientèle de jour en jour plus grande.

Je suis descendu dans la vallée du Madon jusqu'à Lerrain; la route, toute droite, s'en va à Escales au sein de campagnes nues ayant pour perspective lointaine de jolies petites montagnes aux formes nobles, baignées dans la fluide atmosphère d'un beau soir. Je reconnais Sion-en-Vaudémont et les collines qui lui font cortège; à l'ouest, se plaquant sur le ciel flamboyant, se profile la haute crête de Montfort.

Voici Escales, village aux jardins fleuris. Devant chaque maison sont assis des groupes de brodeuses, proprement, presque élégamment vêtues. La vallée est d'un charme pénétrant; sur les deux rives du Madon, les prés récemment fauchés forment un tapis d'un vert tendre et doux; sur les pentes, les moissons blanches se courbent sous le vent léger, des groupes d'arbres vont se confondre avec la nappe des grands bois. Dans ce cadre presque auguste, la flèche de l'église de Lerrain accroît encore l'impression de douceur et de paix. Des fumées bleues s'élèvent, les sons de l'*Angelus* troublent seuls le silence.

A Lerrain, bourg d'aspect aisé, des fillettes

assises autour d'une fontaine monumentale sont activement occupées à la broderie ; le travail est disposé sur un cylindre creux servant en même temps de magasin pour le fil et le menu outillage de brodeuse. Le passage d'un voyageur dans le petit bourg, si rarement visité, cause un moment d'arrêt dans le travail. Si l'aiguille ne court plus, les langues sont joliment déliées !

IX

LE VAL D'AJOL ET PLOMBIÈRES

Les Faucilles à Xertigny. — Le vallon du Baignerot. — Les cerisiers à kirsch. — Bains-en-Vôge. — Fontenoy-le-Château et le Coney. — La gare d'Aillevillers. — La vallée de la Combeauté. — Fougerolles et ses distillateurs. — Le Val-d'Ajol. — Faymont et Hérival. — Plombières. — Le vallon de l'Augrogne.

(*Carte de l'État-major* : feuilles d'Épinal S.-O., Langres S.-E., Lure N.-O.)

Aillevillers. Mai.

La partie des Faucilles que traverse le chemin de fer d'Épinal à Aillevillers est une des plus fraîches et des plus riantes de ce vaste plateau profondément creusé, où le Coney se forme d'innombrables ruisseaux venus par des vallons solitaires. Quand, vers Dounoux, on a vu disparaître les Vosges bleuies par l'éloignement et gravi le « toit » d'où les eaux coulent vers les sous-affluents du Rhône, on parcourt de charmantes campagnes, vertes, fraîches, boisées de groupes de sapins, semées de maisons isolées,

blanches et gaies. Cette contrée à laquelle la carte de l'État-major applique plus particulièrement le nom de Monts Faucilles, offre toute une suite de tableaux agrestes et captivants. Peu de villages, mais des fermes isolées, *censes* ou granges réparties au long de sentiers sinueux. Pauvre sol pourtant, ingrat, marécageux, parsemé de tourbières. La ténacité vosgienne s'efforce de le transformer, le chemin de fer aidant, qui apporte les engrais chimiques. Jadis, le seul amendement connu étaient les cendres lessivées, que les habitants allaient chercher dans toute la Lorraine sur leur voiture primitive. Ces *cedrillons* ont aujourd'hui disparu.

Pour se rendre compte de la dispersion des habitants sur ces plateaux ondulés, il suffit de signaler que le bourg principal, Xertigny, chef-lieu d'une commune de 3.588 âmes, en renferme seulement 854 au centre ; la Chapelle-aux-Bois, avec près de 2.000 habitants, en possède le sixième à peine au centre de l'agglomération⁽¹⁾. Ces villages sont au sein de beaux paysages, vallons remplis de vergers de cerisiers, tapissés de belles prairies. L'industrie est rare ; cepen-

(1) Le recensement de 1911 donne les chiffres suivants : Xertigny, 3.422 âmes, dont 734 agglomérées ; la Chapelle-aux-Bois, 1.844 âmes, dont 431 agglomérées.

dant Xertigny possède une vaste brasserie, et la Chapelle-aux-Bois fabrique des clous.

Plus beau, superbe même parfois, est le versant des Faucilles tourné vers le val du Baignerot et dont le massif du Noirmont forme le centre. Il y a là des coins adorables, grâce à la végétation des cerisiers qui couvrent les pentes. Toute la lisière des grands bois de Noirmont, vers le Clerjus et Bains, est un interminable verger enveloppant de petits hameaux blancs. Au printemps, lorsque cerisiers, quetschiers, mirabelliers, mettent la neige blanche de leurs fleurs sur ces collines, c'est un éblouissement. L'été, quand la population entière se livre à la cueillette, la scène est d'un charme inexprimable. Tout ce versant des Faucilles tourné vers le midi et les vallées vosgiennes du bassin du Rhône se livrent à cette culture, pour la fabrication du kirsch et des autres eaux-de-vie de fruits.

Dans ces beaux sites, sur les deux rives du gai torrent de Baignerot, se blottit la petite ville de Bains-en-Vôge ⁽¹⁾, devenue Bains-les-Bains pour affirmer son caractère de ville d'eaux. Station

(1) Et non Bains-en-Vosges. Cette contrée appartient en effet à la Vôge, c'est-à-dire au bassin supérieur de la Saône.

tranquille, loin de la gare pourvue de grands quais de débarquement militaires, comme la plupart des stations de cette ligne. Il y a près de cinq kilomètres pour atteindre le cœur de Bains, mais le vallon offre une véritable promenade de parc ; la route, bien entretenue, court entre des bois et des prés et domine le torrent mutin du Baignerot. Les deux pentes sont couvertes de cerisiers à kirsch ; cet arbre est ici dans son habitat favori. M. Baltet ⁽¹⁾ cite comme exemple la production d'un jardin de Bains, ayant une superficie de 27 ares, âgé de quarante ans, et qui a fourni en 1891 pour 800 francs de kirsch. Le savant spécialiste évalue la récolte d'un arbre de vingt à trente ans à 30 ou 60 kilos de fruits, valant, suivant la saison, de 20 à 40 francs les 100 kilos. Dans la région de Bains, la plupart des cultivateurs distillent eux-mêmes ; il y a peu d'usines. Pourtant, beaucoup de paysans vendent leur fruit « égrené » ou à la queue aux distillateurs d'Aillevillers et de Fougerolles. Pour obtenir un litre de kirsch, il faut dix-sept livres et demie de cerises. Mais tous les kirchs ne sont pas obtenus avec des fruits ; des décoctions alcooliques de feuilles de laurier-amande et de

(1) *Horticulture des cinq parties du monde.*

noyaux concassés remplacent bien souvent l'authentique liqueur des Faucilles.

Jusqu'à Bains, le paysage se continue ainsi, agreste. Le Baignerot, bondissant dans un lit étroit, faisant mouvoir une fabrique de sabots qui a remplacé une clouterie, et passant au bas de la ville, se grossit des eaux chaudes qui alimentent les thermes. Malgré l'efficacité des sources pour le traitement des affections nerveuses et rhumatismales, Bains n'a pas encore obtenu la vogue. Aussi, à part un bel établissement et quelques villas, la ville ne s'est guère modifiée; c'est une simple bourgade de montagne, étoilée à la jonction de quatre grandes routes et de quatre chemins. L'industrie, nulle dans la ville, est active au-dessous; des féculeries, deux grandes fabriques de clous et de quincaillerie bordent le Coney, dans lequel afflue le Baignerot; ces usines sont favorisées par le canal de l'Est, qui descend avec le Coney au fond d'une vallée étroite et profonde. Plusieurs ports desservent les usines. Celui du Pont-du-Coney, à 3 kilomètres de la ville de Bains, est un des plus importants de toute la voie navigable, grâce au voisinage de puissantes carrières de granit, de grès métamorphique et de pavés échantillonnés. Les pavés sont envoyés

jusque dans le Nord. En 1898, le port a expédié 11.277 tonnes de pierres cassées pour l'empierrement des routes, 8.571 tonnes de moellons et 2.598 tonnes de pavés. En 1896, le mouvement fut plus considérable encore ; il avait dépassé 30.000 tonnes (1). Les usines de la Manufacture et de la Pipée contribuent aussi à alimenter le canal, avec le port de Grurupt ; il y eut là 2.629 tonnes embarquées ou débarquées.

Important aussi (4.500 tonnes) est le trafic du port de Fontenoy-le-Château, dans l'industrielle petite ville de ce nom, située sur les deux rives du Coney, au fond d'une gorge étroite remplie de vergers de cerisiers. C'est un centre fort actif : la clouterie, la fabrication des couverts de fer battu, la production des meules à aiguiser, la boutonnerie, la broderie et la passementerie occupent une population de 2.000 âmes ; plus loin, toujours sur le Coney et le canal, Montmotier participe à l'industrie. Dans un hameau de Fontenoy, au sud du bourg, aux Molières, naquit Gilbert, l'auteur du *Poète malheureux*, pièce qui lui vaut de survivre et a fait naître la légende de Gilbert mourant à l'hôpital, aujourd'hui démentie.

(1) 18.881 tonnes en 1910.

Toute cette région de la Vôge est charmante ; la vallée du Coney mériterait d'être visitée, même après les grands sites de la montagne voisine. Il lui manque un chemin de fer pour sortir de son isolement. La jonction principale des voies ferrées a délaissé cette route naturelle d'Épinal à la Saône, pour se faire dans le large bassin où la Semouse, l'Augrogne, la Combeauté mêlent leurs eaux. Le village jadis ignoré d'Aillevillers, appartenant à la Haute-Saône, est devenu un des grands centres de communication de l'Est de la France. Là se détachent de la ligne primitive de Nancy à Gray les embranchements de Plombières et du Val-d'Ajol et la ligne qui, par Luxeuil et Lure, assure les communications du Luxembourg et de Nancy avec la Suisse et l'Europe Centrale.

Malgré cette situation, Aillevillers ne s'est guère développé ; c'est un bourg de 1.500 âmes (1), chef-lieu d'une commune dont la population atteint deux fois ce chiffre ; le reste est réparti sur un vaste territoire aux confins des Vosges. Deux gros hameaux, Lyaumont et la Chauveau, constituent les autres groupes. Ce

(1) 1.740 en 1911 sur les 2.893 habitants de la commune d'Aillevillers-et-Lyaumont.

dernier possède de belles forges dans le fond de la vallée de la Semouse, au pied de la colline qui porte le joli village vosgien du Clerjus, enfoui sous les cerisiers. La Semouse est un torrent travailleur, bordé de forges et de scieries.

Le bassin d'Aillevillers constitue un paysage captivant. La verdure des prés, celle plus sombre des forêts se fondent en une délicate harmonie. La Semouse et l'Augrogne, abondantes, rapides et claires, animent le site heureux du bourg, disposé en écharpe au flanc d'un coteau bas. Partout des cerisiers; ils ont valu à Aillevillers une florissante industrie. Au kirsch des cerises est venue s'ajouter la préparation d'autres liqueurs : absinthe, bitter, eau-de-vie de marc. Pour alimenter un tel commerce — on relève dix-sept distillateurs au *Bottin*, — la distillerie industrielle du Nord est intervenue, car je rencontre le dépôt d'une des plus puissantes usines des environs de Lille. La production des eaux-de-vie est donc la grande industrie d'Aillevillers⁽¹⁾, qu'enrichissent encore ses forges, une

(1) La production annuelle et moyenne du kirsch pur dans le canton de Saint-Loup-sur-Semouse atteint 40.000 à 45.000 litres, dont 18.000 à 20.000 pour Fougerolles, 10.000 à 12.000 pour Aillevillers et 13.000 à 17.000 pour le reste du canton.

fabrique de formes pour chaussures et une papeterie.

Tout ce bassin est d'ailleurs fort actif; les rivières aux lits errants se réunissent près de la ravissante petite ville de Saint-Loup-sur-Se-mouse⁽¹⁾ et la vallée de la Combeauté possède le centre si riche de Fougerolles à l'entrée du Val-d'Ajol.

Le bois de Corbenay sépare Aillevillers de cette vallée de la Combeauté, gardée à son ouverture sur la plaine par le beau village de Corbenay, aux pignons blancs portant des toits brunis, en vue du rideau sombre des Vosges. La campagne, tout autour, est très ample; entre les grands bois s'étendent des champs de cerisiers, seule richesse de la contrée, car la culture des plantes annuelles révèle un sol maigre : seigle, sarrasin, pommes de terre et trèfle. Mais la variété de ces cultures, les vergers qui enveloppent les habitations, les eaux abondantes de la Combeauté donnent de la splendeur à cette large lèvre des monts.

A l'endroit où celle-ci se ferme, la petite ville de Fougerolles borde la rivière, très coquette, entourée de villas élégantes et cossues. Cette

(1) Voir 23^e série du *Voyage en France*.

richesse évidente a pour origine la cerise à kirsch ; ce fruit a fait naître ici plus de quarante distilleries ou maisons d'achat, qui ne se bornent pas à distiller la cerise, mais produisent encore des liqueurs nombreuses par la transformation des alcools d'industrie. L'absinthe, le vermouth, l'eau-de-vie de marc, donnent lieu à des affaires considérables. Pour contenir tant de liquides, il faut des bonbonnes : des ateliers se sont créés pour livrer ces récipients. On cultive même un peu l'absinthe, l'hysope et la mélisse autour de Fougerolles. Le plus grand édifice de la petite ville est une distillerie qui montre orgueilleusement au passant l'organisme de ses grands réservoirs de tôle. Cette année, la cerise a manqué, et l'on évalue à plusieurs millions les pertes éprouvées.

La commune est très peuplée ; elle compte près de 6.000 habitants⁽¹⁾, mais il n'y en a pas 2.000 dans la ville ; le reste est réparti entre de nombreux hameaux enfouis sous les cerisiers. Le plus important est Fougerolles-le-Château, situé au pied d'une colline où l'on devine des ruines. Une filature de coton utilise ici les eaux de la Combeauté.

A mesure que l'on remonte le torrent, les col-

(1) 5.645 en 1911, dont 1.857 agglomérés.

lines se haussent, deviennent de petites montagnes ; au fond, de grandes croupes sombres semblent barrer l'horizon. Pour les géographes, ce sont encore les Faucilles, mais l'aspect est bien vosgien.

De chaque côté de la rivière, la vie rustique se donne cours. Les foins sont mûrs ; tombés ce matin sous la faux, il faut les retourner ; hommes, femmes, jeunes filles, travaillent avec ardeur ; une saine et forte odeur d'herbes parfumées emplit la vallée.

Une borne sur le chemin indique l'entrée dans le département des Vosges, au hameau de Larrière⁽¹⁾, le premier des soixante groupes d'habitations qui composent cette vaste commune du Val-d'Ajol, dans laquelle on s'est habitué à voir une ville considérable⁽²⁾.

En réalité, il n'y a pas de centre portant ce nom ; le chef-lieu se nomme Laitre. La commune comprend le val jusqu'à Faymont, la partie supérieure du bassin appartenant à la petite commune de Girmont-Val-d'Ajol, étalée sur un plateau marécageux et froid.

(1) Bien qu'appartenant à la Haute-Saône, Fougerolles n'est pas comtois mais lorrain.

(2) La commune du Val-d'Ajol renferme 7.586 habitants dont 1.862 au chef-lieu.

Dès Larrière, le paysage s'agrandit, les monts se haussent, se hérissent de sapins, se creusent de vallons tranquilles que les cerisiers emplissent. Il est peu de plus belle et gracieuse conque de montagnes que ce val égayé par sa rivière. Jusqu'à Laitre, la course est une joie pour les yeux. Le bourg, vaste, riche, possède de grandes usines ; les maisons couvertes de zinc ou de fer-blanc, se groupent autour d'une église de pierre grise dominée par une flèche d'ardoise. Beaucoup d'habitations sont des villas. Les collines encadrent harmonieusement le bourg ; sur l'une d'elles, des bandes de toiles exposées à l'air pour blanchir mettent géométriquement des effets de neige. Vers l'est s'ouvre, très large, le vallon du Rupt ; au fond, les croupes sombres de la forêt d'Hérival ferment l'horizon.

Jusqu'à Faymont, le val garde son aspect lumineux et gai. De chaque côté, dans les prés, sont les demeures des ouvriers qui travaillent dans les manufactures animées par la Combeauté, maisons à pignons très bas, uniformément crépies d'une teinte jaunâtre, entourées de pruniers et de poiriers, car ici le cerisier devient rare.

La vallée semble se fermer brusquement au pied de monts abrupts, sur le village manufac-

turier de Faymont, où la Combeauté fait mouvoir les machines d'une fabrique de couverts en fer battu. Les débris de tôle ont chargé les eaux de rouille et la rivière a déposé sur les roches un dépôt ferrugineux. Pour loger ses travailleurs, l'usine a construit au bord de la route des habitations à auvents abritant des balcons. Devant les portes, les femmes, assises, brodent des guipures d'art. Une pauvre vieille, laide, sale, les yeux chassieux, me montre son ouvrage, véritable œuvre de fée. C'est merveille de voir ce tissu sortir de telles mains.

A Faymont, plusieurs vallons débouchent sur la Combeauté ; avec leurs hameaux blottis dans la verdure, ils donnent l'impression d'un petit monde bien à part, à la limite de la grande forêt vosgienne révélée par les massifs de sapins. La vie semble s'arrêter ici ; pas une fumée industrielle dans ces gorges. Le chemin de fer s'achève dans la plus minuscule des gares-terminus que l'on puisse voir.

Un gamin vient m'offrir ses services comme guide ; il veut à tout prix me conduire à la cascade de Faymont, fort curieuse, paraît-il, en cette saison, car elle n'a pas d'eau ! Mon refus ne le lasse pas, il est disposé à me mener dans la vallée d'Hérival. J'ai quelque peine à me dé-

barrasser de lui et à prendre seul le chemin de Plombières.

Oh ! l'admirable route, dans le val étroit, tapissé de forêts ! La Combeauté se fraie passage, bondissant de roche en roche en jetant le bruit frémissant de ses eaux. C'est un des plus jolis coins de ces Vosges où il y a tant de sites aimables. — Pour les géographes ce ne sont pas les Vosges encore, mais la Vôge. — Si la Combeauté n'est plus qu'un ruisseau, il est assez abondant pour faire mouvoir des scieries séparées par le ruban étroit de petites prairies. Les sapins descendent en nappes irrégulières sur les hautes croupes. Au fond, c'est un *bout-du-monde* fermé par une montagne arrondie.

A Hérival, quelques maisons en pleine solitude, le chemin tourne brusquement pour s'élever au-dessus de la gorge. Les pentes abruptes sont revêtues de pins entre lesquels les hêtres, les frênes et les érables mettent des teintes plus douces. Après quelques minutes de marche, voici le sommet de la petite chaîne allongée entre la Combeauté et l'Augrogne (1). L'altitude est médiocre, 614 mètres au-dessus de la mer, moins

(1) On écrit aussi *Augronne* et *Eaugrogne*.

sont rouges de fruits. Les arbres masquent d'abord la vue ; bientôt les horizons s'entr'ouvrent ; on aperçoit le grand plateau des Granges-de-Plombières.

A partir du hameau des fermes du Roulier, la route, très raide, dévale vers Plombières, entre des prairies. Un ruisseau naît dans ce pli des Vosges ; il a été capté et emprisonné dans des biefs en bois qui conduisent les eaux sur les roues des scieries. D'autres ruisseaux descendent en cascades ; un industriel s'en est emparé, et, les conduisant par un aqueduc, met en mouvement les roues d'une *casserie*, c'est-à-dire d'une fabrique de fer battu. Avec cette usine commence Plombières. Une belle avenue de quatre rangées d'arbres ; d'un côté la montagne, de l'autre des habitations ouvrières, tel est le premier aspect. Puis des maisons hautes, bien bâties, dignes d'une ville populeuse, bordent une rue fort étroite, car le val est une simple fissure. D'autres artères élégantes, propres, aux magasins coquets s'amorcent sur cette voie ; tout cela gai, avenant, heureux, respirant la prospérité.

Les bains sont un édifice monumental, digne du renom de la charmante station. Le casino, les hôtels, la gare, font une cité de luxe au-dessous

de la bourgade primitive. Étant donnée l'exiguïté du ravin, on est émerveillé du parti que les créateurs de Plombières ont su tirer de ces étroits espaces.

Tout en devenant un lieu de rendez-vous pour la foule cosmopolite, Plombières reste une cité vosgienne par l'industrie. Ses cinq *casseries* fabriquent la quincaillerie en fer poli et les objets en fer battu ; trois ateliers fabriquent des cannes ; de nombreuses scieries débitent les bois.

Au-dessous de Plombières, l'Augrogne descend entre de hautes collines boisées de hêtres. D'abord sauvage, elle se fait aimable, coule, sinueuse, à pleins bords, irrigue sur son passage de petites prairies. C'est une succession de paysages pleins de fraîcheur, égayés par des maisons semées sur les pentes. Brusquement, les hauteurs s'écartent ; voici les cerisiers innombrables, les hameaux abrités sous leurs branches et, là-bas, en écharpe sur la colline, le gros village d'Aillevillers.

X

LA VOLOGNE

La Moselle à Arches. — Un souvenir de Beaumarchais. — En remontant la Vologne. — Bruyères. — Un anniversaire de l'année terrible : le combat de Brouvelieures. — Cérémonie patriotique. — A travers Bruyères. — L'industrie et le rôle militaire de la ville. — Les perles de la Vologne.

(*Carte de l'État-major* : feuille d'Épinal [les quatre parties].)

Bruyères. Octobre.

En amont d'Épinal, la Moselle change d'aspect. Au lieu de l'indolente rivière coulant dans un lit de graviers trop large pour ses eaux, c'est un abondant et preste torrent de montagne, engainé dans un mince ourlet de prairies d'un vert doux. En la remontant, on la trouve à chaque instant différente. Ici, c'est un lac profond, d'un bleu sombre, plus loin elle roule en rapide entre d'énormes blocs de grès. Cette sorte de défilé prend fin dans le beau bassin d'Arches, où la vallée élargie est désormais une plaine de prairies, jusqu'à la source même de la grande

rivière. Arches sur la rive gauche, Archettes sur le bord opposé, commandent le défilé ; en amont, le fort d'Arches maîtrise le passage et bat l'entrée de la Vologne, au-dessus des villages de Pouxoux et de Jarménil.

Arches et ses voisines sont des centres industriels importants. La première possède une filature et tissage de coton et une papeterie occupant 250 ouvriers ; celle-ci a succédé à un « moulin à papier » qui appartient à Beaumarchais. L'auteur du *Mariage de Figaro* aurait habité le bourg, on montre encore sa maison. Il y dirigea notamment la fabrication des papiers destinés à l'édition dite de Kehl des œuvres de Voltaire et de Rousseau. L'établissement, qui a des ateliers à Archettes, est d'âge respectable : parmi les actes de propriété des usiniers, un parchemin remonte à 1498. Longtemps Arches et Archettes fabriquèrent le papier de la Banque de France, aujourd'hui produit par l'usine spéciale du Gouffre, près de la Ferté-sous-Jouarre (1).

Un chemin remonte la rivière jusqu'à l'embouchure de la Vologne. Ici, la Moselle est encombrée de blocs de grès rouge ; plus haut, au saut de Broc, elle a dû creuser son lit dans la roche.

(1) 21^e série du *Voyage en France*.

Aux basses eaux, le spectacle de ce « torrent de rochers » strié de filets d'eau est étrange.

Moins large, mais abondante et profonde, rapide et claire, la Vologne débouche d'une vallée étroite encadrée par les avant-monts boisés des Vosges; des prairies bien irriguées, semées de bouquets d'arbres, de grands bois, des villages aux toits rouges forment une succession d'aimables *fabriques* comme les aimaient les peintres du dix-huitième siècle. De jolis vallons s'entr'ouvrent dans les collines et montrent des perspectives heureuses. Certains paysages arrêtent longtemps l'attention : ainsi le bassin lointain de Tendon, encadré de sapinières, d'où tombe en cascade un des plus charmants torrents des Vosges; ainsi Deycimont, où le vert des prés est si tendre par contraste avec le sombre manteau des forêts. Plus loin, Lépanges a des allures de ville avec ses hautes maisons à étages. Les montagnes voisines sont creusées de carrières où l'on débite la roche bleue en pavés destinés à toutes les villes de l'Est jusqu'à Paris; le canal de l'Est, à partir d'Épinal, les transportera vers Dijon et Lyon.

Les hauteurs sont de plus en plus élevées, les collines deviennent de petits monts. Sur les premières pentes s'étendent de belles cultures, les

pommes de terre dominant dans les champs ; exploitation plutôt industrielle, car les tubercules sont destinés à la production de la fécule. Dans cette contrée, presque chaque village a sa féculerie.

Après Laval, sur une colline trouée d'un tunnel, s'alignent les baraquements d'un camp. A l'autre issue du tunnel — formé de deux galeries accolées, une pour chaque voie, — est la gare de Bruyères. Cette petite ville une des places d'armes de la défense des Vosges, possède une importante garnison d'infanterie et d'artillerie⁽¹⁾.

Nous arrivons tard à Bruyères, mes compagnons d'armes du corps franc des Vosges et moi. Un pieux devoir nous a amenés ici : nous devons, le lendemain matin, aller à Brouvelieures pour l'inauguration du monument élevé à nos camarades tombés dans le combat livré par les compagnies du commandant Bourras aux troupes allemandes, victorieuses à la bataille de la Bourgonce. Je n'étais pas à cette affaire, ma compagnie était alors désignée pour opérer en Bourgogne, mais mes camarades m'ont choisi

(1) 4.550 habitants dont 1.705 de garnison (recensement de 1911).

pour parler au nom des anciens volontaires résidant à Paris, notre vénéré président, le capitaine de Perpigna, étant retenu par la maladie.

Ma joie est grande de pouvoir dire ce que je pense de mes chers compagnons de lutte qui, dans cette journée du 11 octobre 1870, montrèrent tant de ténacité et d'ardeur. Le corps franc, hâtivement formé par la réunion de compagnies de volontaires accourues à Épinal pour essayer de défendre les Vosges, y reçut la consécration du feu. Plusieurs de ses éléments avaient eu déjà de petites escarmouches et s'étaient aguerris, mais la plupart des compagnies n'étaient pas équipées, on leur distribua des fusils au moment même d'aller à l'ennemi. Les officiers chargés de l'organisation n'avaient qu'une médiocre confiance ; leur chef, le capitaine du génie Bourras, promu chef de bataillon, venait d'être privé de ses collaborateurs les plus sûrs. Le polytechnicien Pistor, aujourd'hui colonel ⁽¹⁾, nommé capitaine à titre auxiliaire, avait été blessé en allant à la Bourgonce prendre les ordres du général Dupré ; le capitaine Varaigne, officier d'ordonnance de ce dernier et plus tard commandant de corps d'armée, avait été gravement atteint. Le chef des

(1) Devenu commandant de la division de Tunisie.

compagnies franches était donc réduit à des officiers sans expérience militaire ou à des sous-officiers placés à leur tête par les volontaires. Rares étaient les anciens officiers dans ces corps disparates.

Bourras essaya cependant de contenir la marche de l'ennemi dans la haute région boisée, creusée de vallons profonds, où se forme la Mortagne.

Les Allemands, débouchant de la Bourgonce, pénétraient, le 11 au matin, dans la gorge des Rouges-Eaux ; ils avaient l'avantage du nombre : une brigade badoise, un régiment de cavalerie, une batterie et une section de pontonniers. Le commandant Bourras résolut pourtant de disputer pas à pas cette sorte de défilé. Disposant ses jeunes troupes à l'abri des bois, il donna l'ordre aux premières lignes de n'engager le feu que lorsque l'ennemi serait près d'elles, de tenir le plus longtemps possible et de se replier sur les compagnies de soutien qui devaient engager le combat. Telle était la confiance inspirée par ce chef énergique, que ces ordres furent suivis « d'une manière surprenante ».

Devant cette résistance, le colonel badois Bayer fit un mouvement tournant, la compagnie Gérard réussit à le contenir longtemps et se re-

plia pas à pas. Cette compagnie (la 10^e) était recrutée dans le canton même ; elle défendait son sol, aussi opposa-t-elle une résistance acharnée.

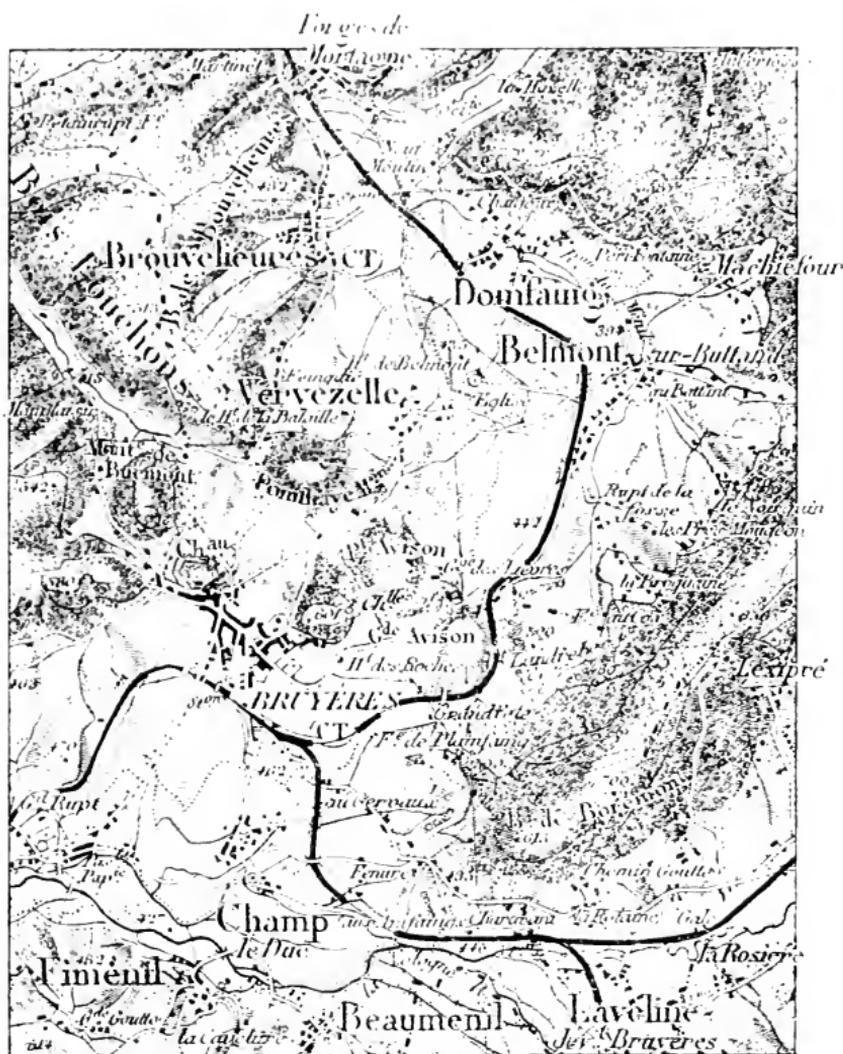
Une seule section eut 13 tués, 2 disparus et 1 blessé : Jacquot, alors étudiant en médecine, aujourd'hui médecin à Creil et chevalier de la Légion d'honneur. A côté, la 5^e compagnie eut 5 tués.

Les Allemands durent employer l'artillerie pour enlever les deux villages de Domfaing et de Brouvelieures, mais leur succès n'avait pas entamé Bourras : il avait occupé, à 1.500 mètres en avant de Bruyères, la colline dite Haut-de-la-Bataille. Il fallut un nouveau combat et une vive canonnade pour nous déloger et nous rejeter sur Laval que les Allemands enlevèrent, mais dont ils furent bientôt chassés. Et le corps franc, ayant ainsi glorieusement subi le baptême du feu, put s'arrêter derrière la Vologne ; il ne quitta la vallée que sur l'ordre formel du général Cambriels.

Trente-six francs-tireurs avaient été tués.

Je ne veux pas refaire ici l'historique de ce corps, mais il ne sera pas sans intérêt de dire ce que sont devenus quelques-uns des volontaires qui, à Brouvelieures, en Bourgogne, en Franche-Comté, montrèrent ce que peut un chef éner-

gique, soucieux de la santé de ses hommes et sachant leur inspirer une confiance aveugle.



Bourras n'est plus. Après avoir été colonel, puis général auxiliaire commandant des gardes

nationales du Rhône durant la Commune, il fut remis simple chef de bataillon du génie et mourut avec ce grade en parlant dans son agonie de ses « chers petits francs-tireurs ».

J'ai dit la fortune militaire si méritée du capitaine Varaigne et du polytechnicien Pistor, qui avait été décoré à Reichshoffen, à dix-huit ans.

Le lieutenant Marquiset devint député de la Haute-Saône. Le capitaine Godard est ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Alger ; le lieutenant Gevrey, qui avait quitté ses fonctions de procureur de la République aux colonies pour s'enrôler, est conseiller à la Cour d'appel de Grenoble ; son père, médecin en chef de l'hôpital de Vesoul, qui partit avec lui et ne voulut jamais être autre chose que simple soldat, est mort : la ville de Vesoul a érigé son buste sur une de ses avenues.

Dans les premiers combats, on vit un volontaire en jaquette et chapeau haut de forme se présenter avec un fusil Chassepot, un ceinturon et des cartouches. C'était un inspecteur de la Compagnie de l'Est, qui, après avoir sauvé le matériel entassé dans la gare de Metz et n'ayant plus rien à inspecter sur un réseau envahi, voulut faire le coup de feu. Bourras le nomma lieute-

nant. C'est M. Mansuy, devenu chef adjoint du contrôle de la Compagnie de l'Est (1).

Le capitaine de Perpigna fut maire de Luxeuil; il présida la Société des survivants du corps franc (2).

Pendant une grand'garde, près de Vougeot, un franc-tireur avait tiré un livre de sa poche et lisait à haute voix : c'était l'*Illiade*, en grec ! Un sous-officier lui donna la réplique, ce fut l'origine d'une amitié qui dure encore, aussi robuste. Le lecteur est le poète Charles Grandmougin, le sergent se nomme Hermann Ligier; il est devenu trésorier général, après avoir été longtemps préfet.

Le capitaine Wolowski s'est fait journaliste; le franc-tireur Merciéca fut secrétaire général de préfecture et conseiller du gouvernement de l'Algérie.

A Abbévillers, un sergent tombait, frappé d'une balle en pleine poitrine, le colonel lui cria :

— Feffer, vous avez la médaille militaire !

Le soir, le bruit se répandait que Feffer était

(1) Décoré en décembre 1913 pour sa conduite en 1870 par la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur. Décédé au commencement de 1916 alors qu'il espérait la délivrance de Sarrebourg, sa ville natale.

(2) Décédé en 1902.

mort. La médaille fut attribuée à un autre. Après la guerre, Feffer revint ; il avait été transporté à Hérimoncourt et soigné par les habitants. On n'a jamais pu lui faire obtenir la médaille militaire, sous prétexte qu'il faut la perte absolue de l'usage d'un membre. Or, le sous-officier fut traversé de part en part ; sa capote, avec les deux trous, est au Musée de l'armée. Et lui, Feffer, est commis principal à la préfecture de police.

Le colonel n'envoyait jamais un officier en reconnaissance ou en expédition sans lui remettre un croquis copié sur l'unique carte d'état-major qu'il possédât. Ces copies étaient l'œuvre de son secrétaire, le sergent Guénon, dessinateur à la Compagnie de l'Est.

Le caporal Coutagne, entré à l'École polytechnique après la guerre, est devenu ingénieur des Poudres et Salpêtres.

Deux enfants de quinze ans s'étaient enrôlés. L'un, Mesny de Boisseaux, blessé à Nuits, rencontré par les Badois, fut atrocement torturé et mourut de son martyre ; son monument se dresse près de Nuits, sans cesse couvert de fleurs par M^{me} Mesny de Boisseaux, sa mère, que rien n'a pu consoler. L'autre enfant, Mariani, est à Nancy à la tête d'une industrie prospère.

Et Boulay ! ce brave sergent du génie, évadé

de Sedan, rencontré à Épinal par Bourras, nommé capitaine et dont la compagnie fut une des plus solides du corps franc ! Boulay, décoré, refusa d'être maintenu comme officier et demanda simplement un modeste poste d'adjoint du génie. Il passa d'ailleurs à son tour de bête ; à son tour encore il fut promu adjoint principal. En cette qualité, il fut attaché à l'École polytechnique, où sa croix, gagnée sur le champ de bataille, était une haute leçon pour nos futurs officiers.

Que d'autres je pourrais encore citer parmi les bons camarades qui viennent à nos dîners du Cercle militaire ! Fafournoux, notre porte-drapeau ; Albert, instituteur à Paris ; notre capitaine trésorier Bondonneau, qui devint percepteur ; Jules Bourras, frère du colonel, adjoint à notre intendant ; puis le brave cordonnier Lœbs, cet Alsacien qui alla en costume du pays porter un bouquet à M. Félix Faure à son retour de Russie ! Lœbs, fait prisonnier à Nuits et sur le point de se voir fusiller, fut sauvé par sa connaissance de l'allemand et choisi comme cuisinier par le général de Werder, chef du corps d'armée badois.

Combien aussi, hélas ! ont disparu de ces vaillants camarades ! Nos rangs se sont bien éclaircis

déjà, mais les liens qui unissent les derniers n'en sont que plus solides et plus doux⁽¹⁾.

Au point du jour, avant même de visiter Bruyères, nous sommes en route pour Brouvelieures où nous attendrons nos invités : le général de Benoist, les députés, le sous-préfet, des détachements d'artillerie et d'infanterie de la garnison de Bruyères. La route traverse une exquisite contrée, rappelant en miniature les monts popularisés par l'art japonais : pitons boisés de pins aux reflets bleus, laissant deviner l'ossature de grès rouge de la montagne vosgienne, longues crêtes ondulées revêtues d'un épais manteau de bois, aimables prairies dont le vert doux ourle délicatement la base des forêts sombres. Dans un beau cirque, Belmont et son église au dôme renflé, couvrant une croupe allongée; plus loin Brouvelieures, bourg fort menu. A l'entrée se dresse la pyramide de granit qui perpétuera le souvenir de nos camarades.

Autour du monument, deux compagnies d'infanterie et une batterie d'artillerie sous les ordres du chef d'escadron Levêque, commandant d'armes de Bruyères, formaient un cadre. La foule

(1) Hermann Ligier, Guénon, Bondonneau, Mariani, Lœbs sont décédés depuis que ces pages étaient écrites.

se pressait sur les pentes de la montagne. Une salve d'artillerie a annoncé la cérémonie, plusieurs discours ont été prononcés et écoutés avec une pieuse attention. Mes camarades me demandent de reproduire, dans ce chapitre du *Voyage en France*, les paroles prononcées en leur nom. Les voici :

Le président de notre Association parisienne du corps franc des Vosges, M. le capitaine de Perpigna, retenu à Paris par une douloureuse maladie, m'a demandé de le remplacer devant ce monument élevé à nos chers morts de Brouvelieures.

D'autres mieux que moi auraient pu parler au nom de notre vénéré président, resté fidèle au souvenir des compagnons d'armes. Je n'appartenais pas encore au corps franc des Vosges lorsque notre fanion, aujourd'hui au Musée de l'armée, était pour la première fois à l'honneur.

Mais peut-être cela rendra-t-il ma tâche plus facile et pourrai-je dire de nos camarades ce que leur modestie leur interdirait de rappeler.

Le corps franc, il nous est bien permis de le proclamer, a su faire son devoir. A cette heure douloureuse où la discipline avait faibli, où tout semblait perdu, il a suffi d'un homme de grand cœur et de grand courage, servi par une volonté puissante, par la plus pure exaltation patriotique, pour faire de cet amalgame inconsistant de volontaires n'ayant jamais vu le feu, à peine armés et équipés, une légion dont la ténacité ne s'est jamais démentie.

Certes, vous aviez au cœur, mes chers camarades, les vivants comme nos morts glorieux, vous aviez le désir

profond de lutter contre l'envahisseur, de lui disputer pas à pas le territoire de la patrie. Mais qu'auraient été les sentiments qui vous armèrent, qu'auraient-ils produit sans le chef aimé et vénéré dont l'influence s'imposa à vous dès qu'il apparut ? Si près de quarante des vôtres sont tombés ici, s'ils ont regardé la mort sans faiblir, s'ils ont obéi sans hésitation aux ordres qui les mettaient en présence d'un ennemi aguerri, bien supérieur en nombre, c'est qu'ils avaient en Bourras un chef digne de ce nom, ayant su leur inspirer l'esprit de sacrifice poussé à son paroxysme.

Chers camarades qui avez souffert comme nous des premières et épouvantables défaites, qui avez vu la vieille et glorieuse armée de Sébastopol et de Magenta tomber sous les coups de la fatalité, vous avez eu au moins la vision glorieuse d'une France, en apparence agonisante, se relevant à la voix de Gambetta et faisant sortir de jeunes légions du sol.

En vous sentant capables de résister ici, en voyant les évadés de Sedan : Bourras, Varaigne, Pistor, Boulay et tant d'autres encore relever le drapeau tombé dans le sang, vous avez pu croire que le destin allait être favorable. A votre dernier moment, quand la balle ou l'obus vous ont renversés, vous avez pu voir l'ennemi contenu et troublé par cette résistance inattendue d'une poignée de citoyens et d'enfants.

Vous êtes donc morts pleins d'espérance dans le succès final. Et c'est pour cela que nous vous avons enviés, que nous vous envions encore. Les suprêmes douleurs vous ont été épargnées. Vous n'avez pas vu ces Vosges, dont les lignes bleues se profilent à l'horizon, devenir en partie la proie du vainqueur.

Mais si vous n'avez pas connu nos tristesses, chers et glorieux morts auxquels nous élevons aujourd'hui cet humble monument, vous n'avez pas connu la joie de voir

la patrie se relever de ses ruines, de voir naître une armée nouvelle plus nombreuse que celle d'autrefois, digne des plus glorieuses périodes de notre histoire par les qualités dont elle fit preuve dans la création de notre nouveau domaine colonial.

Si nos morts, mes chers camarades, n'ont pu assister à ce réveil de la nation, ils n'ont pas connu les tristesses de l'heure présente, ils n'ont pas vu les chefs de cette jeune armée — les hommes derrière lesquels beaucoup d'entre nous, malgré l'âge, marcheront demain — injuriés et insultés. Le projectile aveugle qui les a frappés leur épargna de telles douleurs.

Elles ne nous ont pas été épargnées à nous. Mais de quelle joie profonde ne sommes-nous point envahis aujourd'hui en voyant ici, près de ce monument élevé à nos camarades morts pour la patrie, les représentants de cette armée qui est notre chair, notre sang, qui est la patrie elle-même !

Ces officiers bassement attaqués sont là, devant votre mausolée, ils ont tenu à rendre hommage à ces citoyens qui s'armèrent pour défendre le drapeau. Et c'est pour nous tous, mon général, qui êtes le digne fils d'une glorieuse famille de soldats, c'est pour nous une joie dont rien ne saurait dire la puissance et l'intensité, de rencontrer sur le sol où tombèrent nos camarades les officiers qui conduiraient demain nos jeunes soldats et nos réserves comme Bourras sut conduire ses petits volontaires.

C'est pourquoi nous partirons d'ici avec la pensée reconfortante que le sang répandu ne l'a pas été en vain, que l'esprit de sacrifice qui inspirait nos chers morts inspire encore la jeune armée. Elle a de plus que nous la cohésion, la science des chefs à tous les degrés, elle n'a pas connu nos désastres. Et si parfois, nous autres, les vétérans qui avons passé par ces souffrances, nous les

lui rappelons, c'est pour glorifier nos morts et dire à ceux qui sont appelés à les venger :

« Nous comptons sur vous, nous espérons en vous, « vous saurez ramener triomphant dans nos chères provinces le drapeau que nous n'avons pu maintenir. »

C'est pourquoi, au nom de tous nos camarades présents et absents, je jette ce cri qui incarne tous nos souvenirs et tous nos espoirs :

Vive l'armée !

Après un discours du général de Benoist, les troupes ont défilé devant le monument. Dans ce paysage vosgien où Bourras avait essayé de résister, elle était réconfortante, cette marche de nos fantassins alertes, aux sons entraînants des tambours et des clairons ! Ils passaient droits et fiers, heureux de rendre hommage aux aînés. Après eux, les artilleurs bien campés sur leurs caissons, précédés de leur entraînant fanfare, ont salué à leur tour la pyramide commémorative. Et la foule, d'abord recueillie, n'a cessé de jeter le cri vibrant, passionné, de : « Vive l'armée ! »

Nous voici de retour à Bruyères. La petite ville contraste par sa placidité avec les rumeurs qui ont un instant réveillé sa voisine Brouvelieures ; elle est fort coquettement solennelle ; le bon roi Stanislas est passé par là et a transformé

en cité l'humble villette des ducs de Lorraine ; à son exemple, les bourgeois ont bâti des maisons de grès rouge, d'une ornementation élégante et sobre. Une place régulière, conquise sur un marais, entourée d'ormes plantés au temps de Louis le Bien-Aimé, est ornée d'une fontaine des dernières années de la monarchie, où des inscriptions apprennent que ce lieu a été aménagé « comme champ de foire au bétail, principal commerce des Vosges, pour joindre l'agréable à l'utile ». L'église et un élégant Hôtel de Ville dû au duc François III montrent que Bruyères avait un rang administratif important dans le petit État.

Peu d'industrie, sinon les menus métiers d'un centre en pays agricole, mais de nombreux entrepreneurs de broderies groupent le produit du travail féminin effectué dans les vallées des Rouges-Eaux, de la Mortagne et du Neuné. Toutes les femmes des environs sont brodeuses, on attribue à ce fait le peu d'activité de l'agriculture, les ménagères agricoles faisant défaut.

Le charme de Bruyères est dans sa campagne accidentée de collines aiguës : celle du château encore couronnée de ruines, les deux Avison dont l'une porte une gracieuse chapelle. Une longue arête, le Boremont, ferme l'horizon vers l'est.

Si Bruyères n'est point une ville forte, elle n'en occupe pas moins une position militaire précieuse, car elle commande le passage entre les vallées de la Vologne et du Neuné et la vallée des Rouges-Eaux ou Mortagne. C'est pourquoi on l'a dotée d'une garnison formant, avec celle de Gérardmer, une sorte d'avant-poste pour la défense d'Épinal.

La Vologne coule à deux kilomètres de la ville, dans un riant bassin à l'entrée duquel elle reçoit le Neuné. Ce cours d'eau paresseux lui apporterait un petit mollusque, la *mulette allongée*, qui prend un développement considérable et produit des perles. Depuis la Révolution, la pêche étant libre, on a vu disparaître presque complètement ce coquillage; autrefois, on recueillait assez de perles pour pouvoir confectionner des colliers. Les princesses de Lorraine se faisaient honneur de porter ces bijoux dans les grandes solennités. Aujourd'hui, la Vologne, contaminée par les usines : féculeries, papeteries et blanchisseries, ne renferme plus de mulettes, il faut fouiller longtemps les eaux du Neuné pour en découvrir quelque spécimen.

XI

RAMBERVILLERS ET BACCARAT

Les Rouges-Eaux et la Mortagne. — Les « collines » de Mortagne. — L'abbaye d'Autrey. — Rambervillers. — L'Hôtel de Ville. — Autour de Rambervillers. — La route de Raon-P-Étape. — Au col de la Chipotte. — De Rambervillers à Baccarat. — Deneuvre. — Baccarat et sa cristallerie. — Les œuvres sociales.

(*Carte de l'État-major* : Épinal N.-E., N.-O. ; Lunéville S.-E., S.-O.)

Baccarat, Septembre.

Les clairs ruisseaux du bassin de Brouvelieures s'en vont entre les prés encadrés des petits monts couverts de sapins. La tendre verdure des pelouses fait ressortir davantage la teinte profonde des grands bois. Les coulées de cristal parviennent en face d'un long couloir dont la solitude est troublée seulement par les scieries auxquelles le ruisseau des Rouges-Eaux donne la vie. Ainsi accrues, les Rouges-Eaux, qui ont suivi depuis le Noirmont une des vallées les plus tranquilles des Vosges, deviennent la Mortagne.

La rivière, très vive, descend dans l'étroite fissure sur laquelle s'ouvrent des vaux dont le fond de prairies, simple ruban, semble fuir entre les bois. Les petits monts, couverts de sapins et de hêtres, sont parfois couronnés par des roches de conglomérat tapissées de lichens, les ressauts que la grande végétation n'a pas envahis sont revêtus de bruyère. Tout ce pays est charmant. Les couloirs de la rive droite d'où s'échappent de pures ondes sont bordés de pentes raides couvertes d'une puissante végétation forestière. Chacun porte le nom de colline, assez bizarre puisque ce sont des vallons : ainsi la colline des Rouges-Eaux, la colline de Mersans, la colline de Chilimont, la colline des Eaux. Ces percées presque régulières s'ouvrent dans les vastes massifs sylvains : forêt de Champ, forêt de Mortagne, forêt de Rambervillers, simples divisions de l'immense sylvie qui commence à Épinal sur la Moselle et finit sur la Meurthe à Baccarat.

Sauf les constructions d'une forge éteinte et des scieries, les bords de la Mortagne n'ont pas d'habitations dans le défilé qui va s'ouvrir à Autrey. Ici la vallée a pour fond un ample bassin de prairies. Autrey possède un vaste hospice départemental, installé dans les bâtiments d'un

petit séminaire désaffecté, lequel succédait à une tréfilerie qu'avait occupée une abbaye d'Augustins ; une élégante chapelle rappelle le caractère monastique du site.

Au-dessous d'Autrey, la Mortagne s'élargit, enserre entre deux bras de belles prairies. Les pentes jusqu'alors boisées se dénudent, se cou-



vrent de champs où l'on cultive surtout les pommes de terre pour les féculeries. Ces cultures s'étendent sur la rive droite, autour d'Housseras et de Jeanménil ; les pentes de la rive gauche, au contraire, sont revêtues de la belle hêtraie dite bois de Sainte-Hélène qui s'étend jusqu'aux abords de la glorieuse Rambervillers.

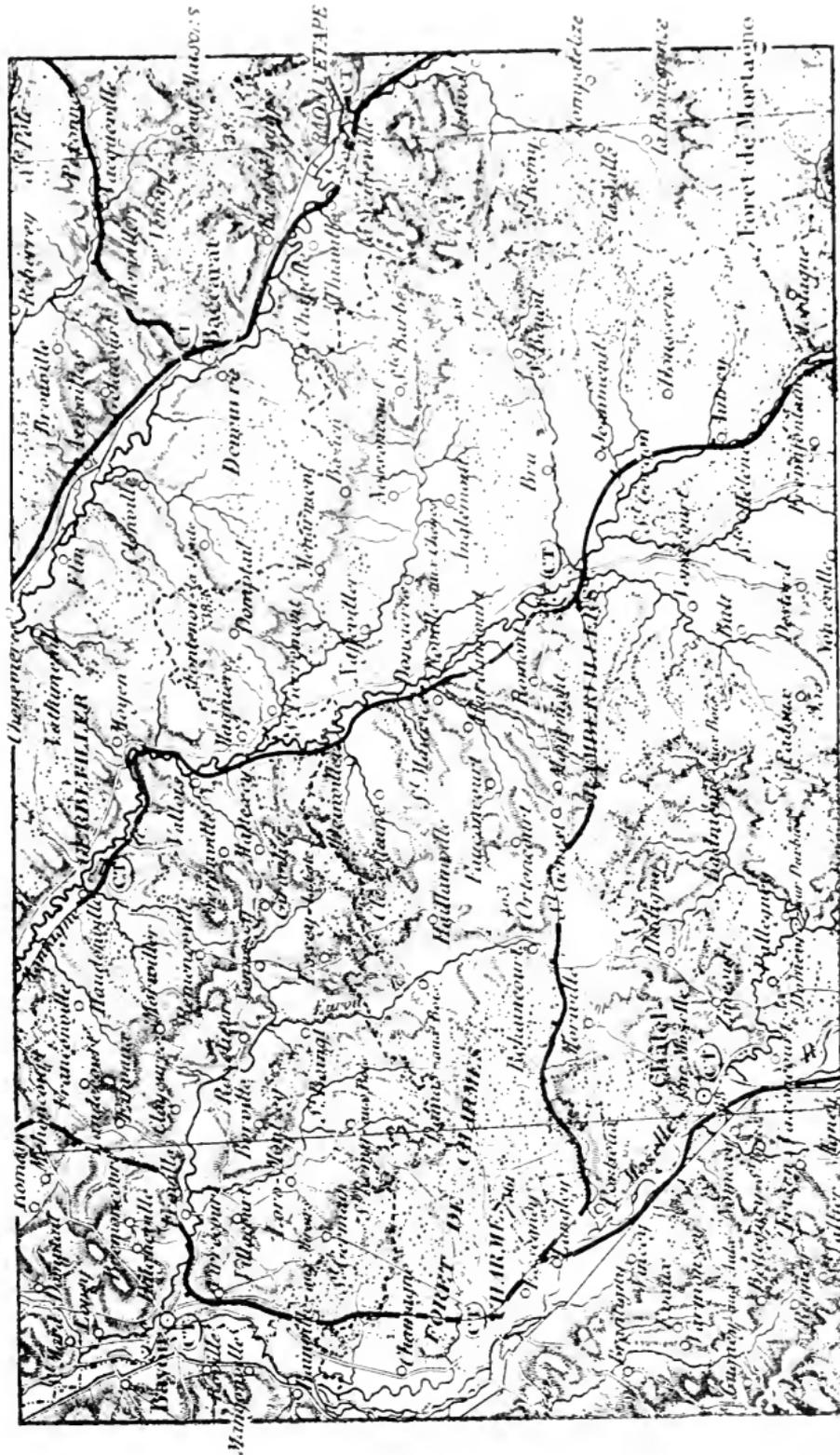
Rambervillers, cité ouverte, peuplée de moins

de 6.000 âmes (1), mérite cette épithète de glorieuse, car elle ne craignit pas de s'opposer à l'entrée des Allemands ; la journée du 9 octobre 1870 restera pour les générations futures un exemple de ce que des citoyens résolus peuvent faire pour s'opposer à la marche des envahisseurs. Rambervillers a été récompensée de l'héroïsme de ses gardes nationaux par la croix de la Légion d'honneur, désormais attachée sur ses armes à côté de la croix de Lorraine, qui figurait son blason.

Rien dans son aspect ne semblait prédire à Rambervillers ces jours d'héroïsme. La cité est simple, jolie et gaie, mollement assise dans sa large vallée entre les prairies, les houblonnières et les bois. Une large rue centrale, bordée de maisons propres, traverse la Mortagne limpide, retenue entre des quais.

Un seul édifice retient le regard : l'Hôtel de Ville, œuvre pittoresque et charmante de la Renaissance. De ses voûtes à arcades, de ses fenêtres à meneaux on aperçoit le monument, d'une belle simplicité, élevé à la mémoire des défenseurs de la ville ; celle-ci est personnifiée

(1) 5.848 habitants dont 519 de garnison au recensement de 1911.



par une statue de marbre blanc — œuvre de M. Roger — pressant le drapeau sur son cœur.

L'Hôtel de Ville a remplacé, « aux frais du commung », un édifice plus ancien, détruit en 1557 par une troupe d'Impériaux, comme la plus grande partie de la cité. Une inscription placée au-dessus de la porte d'entrée rappelle le désastre ; en voici quatre lignes :

Maison de ville suys appelée
De cette ville bien renommée,
Laquelle par accident de guerre
Fvt comburée et mise en grande misère.

L'église ne fut pas épargnée, le vénérable édifice du douzième siècle, en partie détruit, a été restauré après la catastrophe. Les architectes de la Renaissance, tout en lui imposant leur style, la dotèrent de belles verrières.

Rambervillers n'est pas une ville industrielle, pourtant elle possède une importante usine pour la filature et le tissage de la laine, où l'on produit surtout des droguets ; le même établissement fait des feutres ; une fabrique de bijouterie et d'orfèvrerie, une vaste tuilerie donnent quelque animation commerciale. Depuis la guerre, un bataillon de chasseurs y tient garnison, prêt à se porter à la défense des

Vosges avec les bataillons de Baccarat et de Saint-Dié (1).

La situation de la petite ville l'avait privée jusqu'ici du réseau de chemins de fer qu'elle aurait pu espérer, le génie militaire s'est opposé au prolongement vers la Meurthe de la ligne de Charmes, dans la crainte de fournir à l'ennemi un moyen de tourner le camp retranché d'Épinal, mais il a consenti à laisser poursuivre jusqu'à Bruyères la ligne de Gerbéviller. Quant aux relations avec la vallée supérieure de la Meurthe, elles devront continuer à se faire par voiture, soit vers Raon-l'Étape, soit par Baccarat.

Bien que située à moins de 300 mètres d'altitude et assez loin de la montagne vosgienne proprement dite, Rambervillers est un centre de séjour assez fréquenté, il le sera davantage avec l'ouverture du chemin de fer de Bruyères (2). Pour les touristes qui ne cherchent pas les grands sommets et à qui suffisent l'ombre des grands bois ou les fraîches vallées, l'aimable

(1) Ce bataillon a été transféré à Baccarat et remplacé par un bataillon d'infanterie de ligne.

(2) La ligne aujourd'hui ouverte suit la montagne jusqu'aux abords de Brouvelieures, puis, desservant Domfaing et Belmont, contourne l'Avison pour rejoindre la ligne de Saint-Dié à Épinal. (*Note de la 3^e édition.*)

cité offre des buts d'excursions intéressantes. La vallée de la Mortagne et les « collines » qui y débouchent sont, on l'a vu, parmi les plus gracieuses des Vosges, les promenades vers Étival, Senones ou Baccarat s'accomplissent au sein de forêts superbes. Même, à l'ouest, les forêts de Rambervillers et de Charmes, les vallées de l'Arentelle et du Durbion offrent de vastes futaies ou de riants paysages.

La course de Raon-l'Étape est celle que les promeneurs font le plus souvent. Si la route, malgré la fraîcheur du vallon parcouru par le ruisseau Monseigneur, est assez monotone jusqu'à Saint-Benoit, elle offre à partir de ce point d'admirables paysages sylvains, les hêtraies que l'on parcourt sont de toute beauté. Parfois les hêtres font place à des massifs de pins, à des clairières revêtues de bruyère et encadrées de bouleaux. La hêtraie couvre tout le versant tourné à l'ouest jusqu'au col de la Chipotte ouvert au cœur du massif, à 470 mètres d'altitude, sorte de toit des eaux d'où s'écoulent de jolis ruisseaux se dirigeant vers tous les points de l'horizon pour atteindre la Meurthe ou la Mortagne. Le col de la Chipotte, malgré sa modeste altitude, est considéré comme ayant une valeur militaire, car les routes d'Alsace venues

du Donon en suivant les vallées de la Plaine et du Rabodeau s'y réunissent pour gagner le bassin de Rambervillers. Le 5 octobre 1870, une poignée de francs-tireurs résista pendant une demi-heure aux Allemands.

Sur le versant de l'est le paysage forestier change d'aspect, le sapin domine en superbes futaies ombreuses, les hêtres isolés ou en petits groupes font ressortir davantage la teinte sombre des sapinières. La descente vers la Meurthe, à Raon-l'Étape, offre les plus beaux tableaux de la forêt vosgienne aux hauteurs moyennes.

La route de Baccarat n'offre pas de sites comparables, elle est charmante cependant, à travers une jolie campagne ondulée, égayée par les petites forêts en miniature que simulent les houblonnières. Au fond, vers l'est, les croupes bleuies des Vosges ferment l'horizon. Un seul village, le Ménil, borde le chemin, longue rue encombrée de fumier et de bois de chauffage, mais où coulent de nombreuses fontaines. Au delà s'étendent de grands bois couvrant un épais massif de collines dont les eaux vont à la Meurthe. Au débouché de cette zone sylvaine, de vastes horizons apparaissent soudain : la vallée de la Meurthe, large et profonde, de grandes forêts revêtant la rive droite, au fond les Vosges,

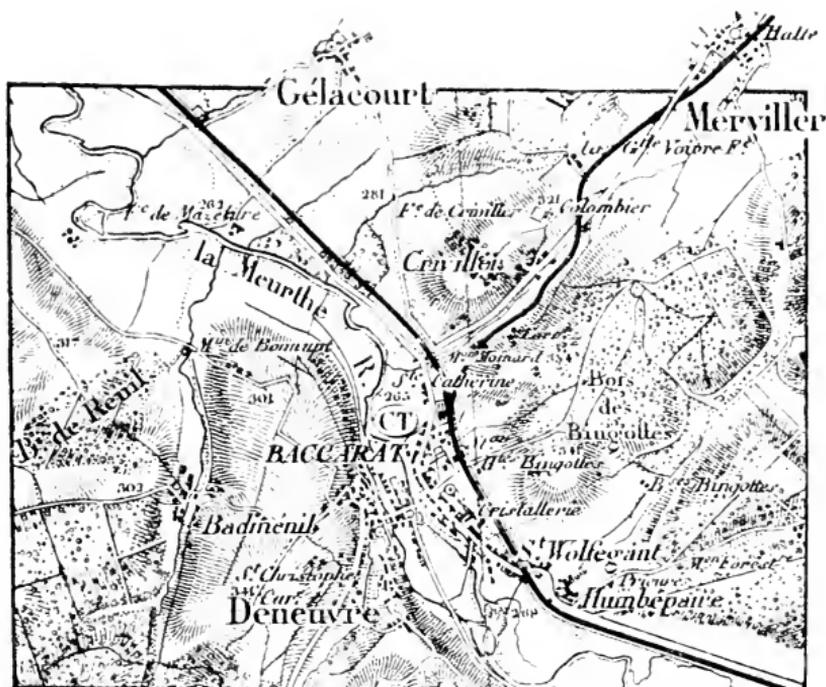
superbes d'allure, dont les cimes se découpent harmonieusement sur le ciel. Au premier plan, des toits rouges et un noir nuage de fumée révèlent Baccarat.

Bientôt voici la ville : vaste, propre, mais banale ; comme la plupart des cités vosgiennes de la plaine, elle doit ce caractère à la régularité des constructions, aux façades plates recouvertes d'un enduit jaunâtre. Baccarat est dominée par un faubourg de féodale allure, commune particulière, mère de la cité actuelle. Au Moyen Age, Deneuvre était la forteresse de cette partie de la vallée. Baccarat, fortifiée à son tour, mieux placée pour le commerce à un point de passage de la Meurthe, ne tarda pas à la supplanter. Aujourd'hui, Deneuvre n'est plus qu'un village de 900 habitants, et Baccarat contient une population de 6.772 âmes, y compris une garnison de 900 hommes, formée par un bataillon de chasseurs (1).

L'accroissement est dû à la vaste cristallerie, une des gloires industrielles de la France, dont

(1) En 1911, la population s'est élevée à 7.277 habitants dont 993 militaires. Ce chiffre s'est beaucoup augmenté en 1913 et 1914, Baccarat ayant vu accroître sa garnison par un second bataillon de chasseurs et un escadron de cavalerie. Baccarat devait devenir le siège d'une des brigades d'infanterie du 21^e corps.

les bâtiments couvrent une longue bande de terrain de la rive droite de la Meurthe, entre le chemin de fer et la rivière. La route de Lunéville à Saint-Dié forme ici une large rue, très animée par l'usine, la gare, la caserne.



L'entrée de la manufacture est interdite, la consigne rigoureuse n'a pu fléchir pour moi, je ne saurais donc décrire le superbe établissement ni ses procédés de fabrication. Il a d'ailleurs donné lieu à des publications nombreuses. Les rapports des expositions, notamment, fournissent

sur Baccarat d'intéressants renseignements. En 1889, une notice évaluait à 2.000 ouvriers, dont 500 femmes, le nombre des travailleurs, la production oscillait, depuis dix ans, entre 6 et 7 millions de francs. Les articles livrés au commerce comprennent une infinité d'objets en cristal, moulés, taillés ou ciselés. Mais ces derniers ne trouvent plus d'acheteurs éclairés comme autrefois, les amateurs se font rares qui sont capables de distinguer le cristal gravé à la main de la gravure obtenue par le décalquage à l'acide fluorhydrique, « procédé qui est le tombeau de l'art en fait de gravure », a dit M. Michaut, administrateur de Baccarat ⁽¹⁾. On est parvenu à une rapidité extraordinaire pour ce genre de gravure mécanique. Dix presses travaillent du matin au soir et fournissent de 4.000 à 5.000 pièces par jour; cela, évidemment, ne vaut pas la gravure à la main, mais la différence dans le prix est énorme; aussi, peu à peu, les ouvriers ou plutôt les artistes habiles disparaissent.

Même avec la décoration à l'acide, il faut du

(1) Déposition devant la Commission d'enquête sur la situation des ouvriers et des industries d'art (séance du 9 juin 1883). J'ai emprunté à cette déposition et au rapport fait au nom de la Commission d'économie sociale à l'Exposition de 1889, la plus grande partie de ces renseignements.

temps pour produire un bon ouvrier cristallier. La taille nécessite un tour de main sans cesse exercé ; le service militaire, enlevant les jeunes gens quand ils connaissent bien leur métier, a causé un mal considérable ; il n'y a guère d'exemple qu'un homme revenant du régiment puisse rattraper le temps perdu ; les mieux doués retrouvent tout juste le niveau qu'ils avaient atteint.

Baccarat est une trop petite ville pour pouvoir fournir à l'usine tous ses apprentis ; les enfants dont les parents habitent ici entrent à treize ans dans les ateliers et, rapportant leurs salaires à la maison, sont naturellement nourris dans leur famille. Ceux qui viennent des environs sont en quelque sorte mis au collège dans une vaste habitation installée pour eux ; elle renferme 130 ou 140 enfants ; chacun reçoit en entrant un salaire mensuel de 14 francs, augmenté chaque mois de 1 franc pendant le premier semestre. Sur ce salaire il verse 8 francs pour sa nourriture, son lit, l'éclairage, le blanchissage et le raccommodage ; avec le reste il doit s'habiller.

Au bout de six mois, l'enfant interné ou dans sa famille gagne donc 20 francs ; à partir de ce moment, les augmentations se font d'après les aptitudes de chacun. Après deux ans ou deux

ans et demi d'apprentissage, les salaires sont de 35 à 38 francs.

Dès les premiers jours, on cherche la vocation particulière, c'est-à-dire ceux qui peuvent être verriers, tailleurs ou graveurs. Les mieux doués entrent dans une école spéciale, « véritable école polytechnique de l'art du verrier ». Elle reçoit de trente-cinq à quarante élèves par année au moyen du concours. A la fin des études, la valeur professionnelle s'est déjà affirmée ; les élèves sont admis à choisir leur carrière d'après leur numéro de sortie ; ils deviennent ciseleurs, graveurs, dessinateurs ou tailleurs. Dans la taille, il y a encore des catégories.

Sauf les modèles, qui viennent de Paris, tout est produit à Baccarat. L'outillage industriel est probablement le plus parfait qui existe. Malgré la cherté du combustible, tiré de Sarrebruck, le kilogramme de cristal revient moins cher à Baccarat que dans les usines anglaises, cependant favorisées par le bas prix du charbon. On produit très en grand ; au lieu des petits fours pouvant fondre 1.000 à 2.000 kilogrammes, comme cela a lieu en Bohême, il y a des fours énormes où 20.000 kilogrammes sont en fusion.

On ne trouve pas à Baccarat d'institutions ou-

vrières unissant le travailleur à l'usine par des liens rigides. Les directeurs ont su assouplir les nécessités aux mœurs locales. Nulle part on ne rencontrerait une population plus attachée à la fabrique ; il n'y eut jamais de grève. On ne travaille pas la nuit ; le dimanche, les ateliers sont fermés ; le travail est de dix heures par jour, de dix heures et demie pour un quart des ouvriers. Le samedi, les femmes sortent à quatre heures du soir, afin de vaquer aux travaux du ménage.

Chaque ouvrier touche un salaire mensuel fixe, accru par une *gratification* proportionnelle au travail accompli. Une partie seulement des ouvriers sont logés et disposent d'un jardinet de deux à trois ares, la grande majorité se logent à leurs frais ; ils ont à la campagne une petite maison et une modeste exploitation rurale. Le chemin de fer de Lunéville à Saint-Dié et celui de Badonviller leur permettent de résider loin de Baccarat.

XII

LES PETITES VOSGES

La vallée de la Verdurette. — La culture de l'osier. — L'industrie céramique. — Badonviller. — Les plantes méridionales en caisses. — Les forêts. — Un chemin de fer forestier. — Dans la forêt des Élieux. — Le col de la Chapelotte. — De la Blette à la Vezouse. — Val-et-Châtillon. — Cirey. — La manufacture des glaces. — Blâmont. — Avricourt. — Le fort de Manonviller.

(*Carte de l'État-major* : feuille de Lunéville S.-E., N.-E., N.-O.)

Lunéville. Août.

Le chemin de fer de Badonviller, en quittant Baccarat, longe les murs de la belle caserne Haxo, et s'élève lentement sur les collines riveraines de la Meurthe, pour pénétrer sur un plateau verdoyant, égayé par les toits rouges des hameaux et des fermes. Le paysage serait assez monotone sans le majestueux rideau des Vosges, déroulant au premier plan de belles futaies de hêtres et, plus haut, la nappe sombre des sapinières. Une petite rivière, la Verdurette, étroite et paresseuse, se forme de maigres ruisselets

descendus de ces bois. Une de ses sources est à Pexonne, sur une sorte de seuil dominant au nord le vallon de la Blette et la petite ville de Badonviller.

La Verdurette, au nom d'un charme à la fois si pimpant et rustique, a pour vallée un des terroirs de prédilection de l'osier. Le centre principal pour la culture et le commerce est le village d'Ogéviller, au confluent de la Blette.

Tous les vallons aboutissant à la Vezouse : ruisseaux d'Albe et du Gué de Convey, Blette, etc., offrent des terrains favorables à l'oseraie. Dans une trentaine de communes des cantons de Lunéville, Blâmont, Badonviller, Baccarat et Gerbéviller, cette culture a une réelle importance, mais elle ne couvre que des champs exigus, et demeure le lot des petits cultivateurs et des ouvriers agricoles. La rareté de la main-d'œuvre n'a pas permis à la grande propriété de s'y adonner.

D'après des renseignements recueillis à la Chambre de Commerce de Nancy, les oseraies de la région de Lunéville couvrent environ 400 hectares. Le premier établissement est coûteux : 1.000 francs par hectare, et l'exploitation demande un travail intense. C'est pourquoi les petites exploitations paraissent seules possi-

bles. La production, en 1905, atteignait 160.000 kilogrammes d'osier sec valant de 700.000 à 800.000 francs. Un quart de ces quantités est employé sur place à confectionner des objets de vannerie commune, en osier *gris*, c'est-à-dire non pelé, qui se vendent en France, dans les pays annexés, et jusqu'en Angleterre. Les villages occupent à cette fabrication de 400 à 500 personnes. Une partie, rougie par une certaine cuisson, est vendue à des vanniers du Luxembourg. Plus importante est la préparation de l'*osier blanchi*, obtenu par la séparation de l'écorce. Il n'y a pas moins de 1.500 hommes, femmes ou enfants employés au pelage des brins. Les 1.200.000 kilogrammes d'osier blanchi ne se vendent pas seulement en France; la Suisse, l'Angleterre, l'Amérique en demandent de grandes quantités.

Après les Ardennes, dont les oseraies de Vouziers sont fameuses et alimentent la vannerie de la Thiérache, après l'Aisne qui a les mêmes débouchés, la Haute-Marne, qui a Fayl-Billot pour centre de transformation, et la Gironde, Meurthe-et-Moselle tient la tête de l'industrie agricole de l'osier. Comme on l'a vu, les plantations sont concentrées dans une zone fort restreinte à laquelle elles procurent le bien-être.

Pexonne, un des villages osiéristes (1), forme, avec Fenneviller, un bourg unique, habité en partie par les ouvriers d'une vaste tuilerie; une cité a été construite pour les travailleurs venus du dehors.

La céramique se développe dans cette région. Près de la gare de Badonviller s'étendent les bâtiments d'une faïencerie, occupant, me dit-on, 400 ouvriers. Plusieurs individus chargés de ballots descendent des wagons. Ils viennent chercher du travail dans la nouvelle manufacture. Parmi ces immigrants, je remarque une famille, le père, la mère, un garçonnet et une fillette; celle-ci, en sortant de la station, aperçoit des pâquerettes et des boutons d'or au revers d'un fossé; elle se précipite vers les fleurs et cueille un bouquet, pendant que les parents soulèvent avec peine la malle renfermant leurs nippes. Joie intense et profonde d'une enfant venue de quelque faubourg misérable, où les fleurs doivent être inconnues.

Badonviller n'a qu'une large artère et, au

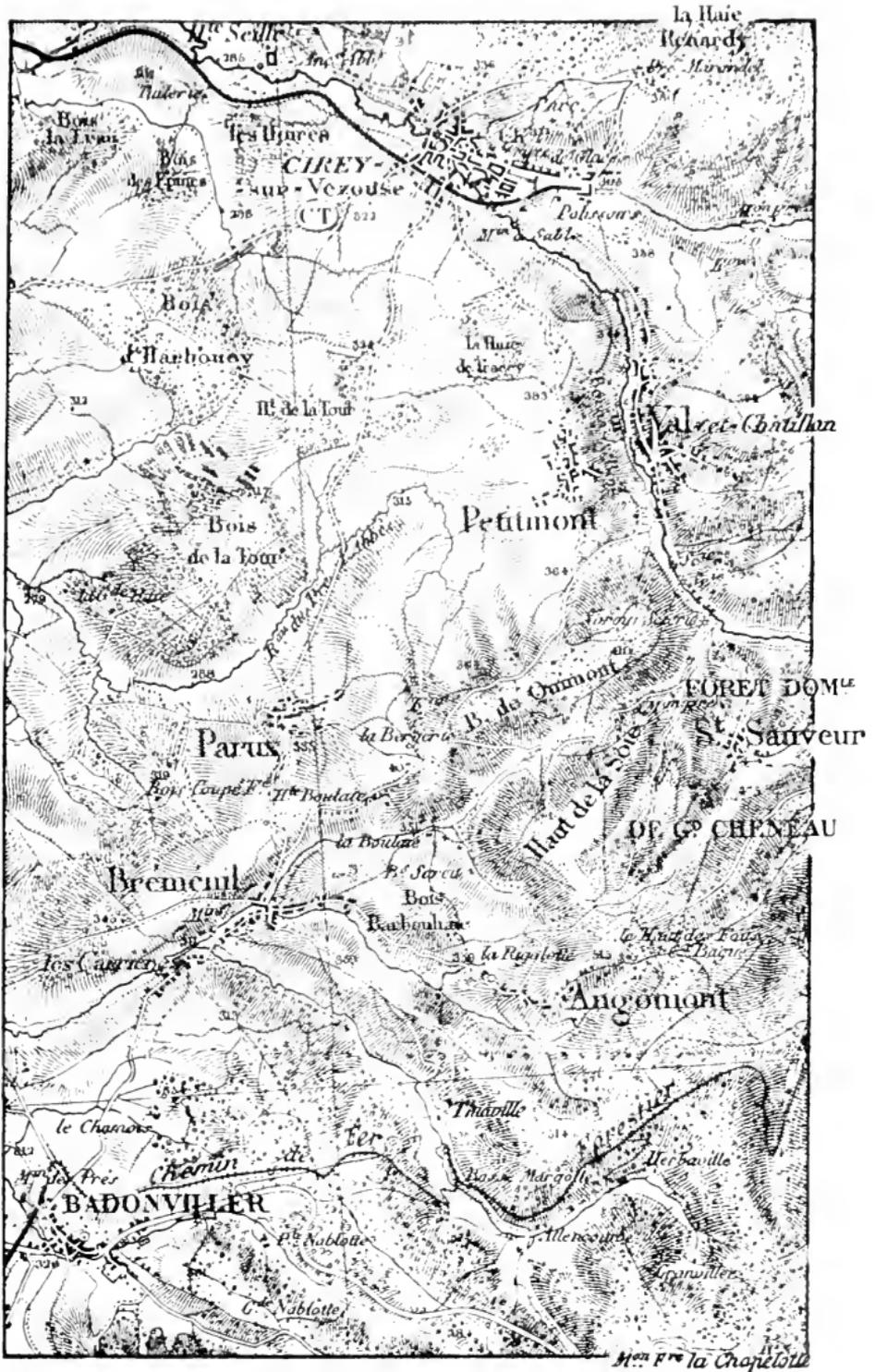
(1) J'ai consacré plusieurs passages du *Voyage en France* à la culture de l'osier et à l'industrie de la vannerie. Les études les plus complètes sont dans la 42^e série (Valois); 58^e (vannerie de Thiérache); 21^e (culture de l'osier près de Vouziers); 23^e (Fayl-Billot); 56^e (Villaines). Les index de chacun de ces volumes indiquent ces passages.

centre, une autre rue circulaire, indiquant sans doute le tracé de remparts disparus. Une voie courte, mais ample, conduit à une grande église de grès rouge, aux allures de petit Panthéon. Cet embryon de place publique est bordé de maisons bourgeoises ayant toutes des plantes en caisses : figuiers couverts de fruits, grenadiers, lauriers-roses, yuccas, lauriers-sauce. C'est comme une évocation de la Provence. Dans chaque quartier on retrouve ce goût pour les plantes méridionales, le figuier surtout (1).

On aime la campagne en ce coin de Lorraine. Tout autour de la ville ce ne sont que vergers et jardins bien entretenus, couvrant de riants coteaux étagés jusqu'aux grands bois qui séparent Badonviller de la vallée de la Plaine, si profondément vosgienne. Ici le département de Meurthe-et-Moselle possède ses véritables montagnes dans le massif compris au nord de la rivière de la Plaine. Région accidentée, sauvage, couverte de forêts, dont le point culminant, le Roc de Taurupt, atteint 732 mètres.

Ces forêts alimentent de nombreuses scieries; beaucoup sont de grandes usines; un chemin de

(1) Badonviller est maintenant rattachée à Lunéville par un chemin de fer à voie étroite. (*Note de la 3^e édition.*)



fer forestier, unique exemple d'une telle organisation, avec la petite ligne de la Coubre dans les dunes de Royan (1), permet de transporter les bois à une distance considérable du point d'abatage et de centraliser ainsi le débit en planches et madriers, puis d'amener facilement les produits à la gare. Cette voie ferrée est étroite, ses wagonnets sont conduits par des chevaux, mais elle a un développement de 12 kilomètres jusqu'à la scierie de Thiaville, près de laquelle une retenue du torrent de France sert à l'élevage des truites. Cet étang aux eaux vives est peuplé d'une multitude de ces salmonidés. La forêt est admirable, les hêtres y atteignent des proportions superbes. Du sommet des petits monts on découvre toute la plaine lorraine et une grande partie des Vosges alsaciennes.

Le réseau des routes forestières, bien conçu, très complet, permet de multiplier les excursions dans ces montagnes plissées en une foule de vallons offrant sans cesse de nouveaux aspects, où la colonnade des hêtres atteint une extrême splendeur. La plus importante de ces voies est une chaussée large, bien tracée, conduisant de Lunéville à Strasbourg par la base du Donon et

(1) Voir 3^e série du *Voyage en France*.

Schirmeck. Elle passe au pied de la pente où le chemin de fer forestier de Thiaville est tracé pour s'élever au sein de la forêt des Élieux, peuplée pour la plus grande part de sapins et de hêtres. Vaste de plus de 2.000 hectares, elle n'est qu'une partie très modeste de l'immense massif couvrant dans cette région les deux versants des Vosges.

La route est charmante, ses détours offrent à chaque instant sous de nouveaux aspects les grands bois, jusqu'à la dépression ou col de la Chapelotte, qu'elle atteint par de brusques lacets. La Chapelotte, située à 446 mètres seulement, moins de 100 mètres au-dessus de la vallée de la Plaine, est la clé du passage entre le versant de la Vezouse et celui de la Plaine, où la chaussée descend à travers des pentes couvertes de pins.

Moins pittoresque, mais charmant encore, est le pays traversé entre Badonviller et Cirey. D'un côté les forêts, de l'autre un plateau très ondulé, couvert de prairies et de cultures. Le chemin est égayé par une double rangée de beaux cerisiers en plein rapport, dont les fruits servent à la fabrication du kirsch. Ces plantations appartiennent au département, qui afferme chaque année la cueillette.

A partir du hameau des Carrières, le paysage se fait plus varié et riant, de petits vallons se creusent entre les bois, des ruisseaux murmurent. Cette base de la grande chaîne est d'un charme agreste. Les habitations participent de cette douceur ; si les rues de Bréménil sont encore encombrées de fumier, des vignes tapissent les façades, des fleurs sourient aux fenêtres. Les montagnes s'élèvent de croupe en croupe, revêtues de hêtres et de sapins. Le bois de Quimont, traversé par la route, offre d'admirables hêtres, hauts, droits et minces, dominés par la ramure plus puissante encore des chênes. La sortie est une surprise. Profonde se creuse la vallée de la Vezouse ; sur une colline s'étale Petitmont ; au-dessous, Val est gracieusement allongé au bord de la rivière. La vue est immense vers le nord, sur une contrée traversée par la frontière nouvelle ; mais le ciel, transparent tout à l'heure, s'est soudainement embrumé, les détails sont voilés.

Rapidement le chemin dévale vers la Vezouse aux flancs de la gorge assombrie par la verdure des pins. Voici le village, chef-lieu de la commune de Val-et-Châtillon. Les constructions, les bâtiments indiquent un riche terroir. En ce moment on édifie presque à chaque pas de

grandes fontaines de grès rouge avec lavoirs et abreuvoirs destinées à remplacer les anciennes, cependant abondantes déjà et dont plus d'une ville serait fière. Plusieurs scieries, une filature avec tissage de coton, donnent de la vie à ce bourg sans cesse parcouru par les chars amenant les planches débitées dans l'immense sylvé dont la forêt de Bousson n'est qu'un quartier. Au-dessous de Val, la vallée est fraîche, mais va buter contre un énorme et noir talus de déjections industrielles, derrière lequel montent les fumées épaisses de grandes usines. Au delà de ce triste monticule débouche une autre branche de la Vezouse, venue de la frontière par le vallon de Châtillon.

Ces manufactures sont les établissements de Cirey, dépendant de Saint-Gobain (1). Comme pour les autres usines de la compagnie, il y a interdiction de visiter. Je n'ai pas essayé de violer la consigne et me suis borné à regarder de loin ces murs noirs derrière lesquels un millier d'ouvriers produisent les vastes glaces destinées aux boutiques des villes et aux larges fenêtres des maisons modernes. La petite cité, enrichie

(1) Sur Saint-Gobain et Chauny, voir la 20^e série du *Voyage en France*.

par la cristallerie, est coquette; elle étale ses toits rouges au fond du vallon, entre les deux bras de la Vezouse. La gare est un gigantesque chantier de bois, toutes les forêts de cette partie des Vosges y envoient des planches, des madriers, des poutres. Le cocher qui me conduit est fier de cet amoncellement :

« Une planche, ça vaut vingt-trois sous en premier choix, me dit-il, et il y en a des planches ! »

J'aurais mauvaise grâce à m'inscrire en faux contre cette assertion; il y a beaucoup de planches, en effet; il semble que le chemin de fer ne pourra jamais emporter ces prodigieux amas.

Cirey est au pied même des Vosges. Échappée des monts et des forêts, la Vezouse coule désormais dans une vallée sans grand caractère, aux pentes revêtues de champs de houblon, mais, en amont, la chaîne des Vosges, ou plutôt le massif du Donon, se dresse avec majesté.

Le cœur de la vallée est la petite ville de Blâmont (1), gentiment groupée au pied d'une colline à l'endroit où la Vezouse descend un moment au sud pour se diriger vers Domèvre et

(1) Il ne faut pas confondre ce Blâmont lorrain avec le Blâmont franc-comtois du Lomont dont il est question dans la 23^e série du *Voyage en France*.

Lunéville. Le promontoire qui domine la mignonne cité est couronné de belles ruines féodales. Du milieu des toits s'élèvent les deux flèches de l'église. Les ruines, la ville, les usines, sont encadrées dans un paysage tranquille et doux : des jardins, des vergers, des houblonnières.

Blâmont est un petit centre industriel où se file et tisse le coton, des ateliers produisent des outils pour l'agriculture : bèches, fourches, tridents et haches.

Le chemin de fer conduit à Avricourt, à travers des campagnes ondulées où passe la frontière ; un instant, la limite est formée par la voie elle-même ; une des stations, Foulcrey, porte le nom d'une commune aujourd'hui allemande et dont les maisons apparaissent à un kilomètre à peine. A la halte de Foulcrey, un poteau porte ce mot : *Frontière* ; à côté se montre l'écusson allemand. La plupart des villages de la plaine ont des noms bien français encore : Richeval, Ibigny, Faye-des-Allemands, Attigny, Réchicourt-le-Château. Et une poignante tristesse saisit à la pensée que ces terres qui furent nôtres, où battent encore des cœurs français, sont tombées sous le joug germanique.

A l'endroit où la grande ligne de Paris à Strasbourg franchit la nouvelle frontière, le village d'Avricourt est lui-même allemand; un quartier nouveau s'est formé sur le territoire de Meurthe-et-Moselle, dans la commune d'Igney; il sert de résidence aux employés de la vaste gare et aux douaniers. Cette station d'Igney-Avricourt est le point de départ de la ligne de Cirey. Au delà s'étend la gare allemande, Deutsch-Avricourt, qui, elle aussi, a fait naître un hameau habité par les douaniers et les employés du chemin de fer. De cette station se détache un embranchement vers Château-Salins et Metz.

Ce nœud de chemins de fer semble destiné aux grandes luttes de l'avenir. De chaque côté l'on s'y est préparé. En France, un fort puissant défend le passage, mais en arrière, à 12 kilomètres. Il couvre un massif de collines nues dressé entre la Vezouse et la vaste forêt de Parroy et porte le nom du village de Manonviller. Depuis que de nouveaux explosifs ont rendu précaire la situation des forts construits au lendemain de la guerre, celui de Manonviller a été recouvert d'une épaisse carapace de béton d'où émergent les coupoles cuirassées. La forteresse à laquelle est dévolu le rôle glorieux de premier obstacle contre l'invasion se distingue à peine,

tant elle est basse, tant elle se confond avec le renflement de terrain dont elle occupe le sommet. Si l'on ne connaissait son existence, on ne la devinerait pas ; bien des voyageurs passent chaque jour sur le chemin de fer de Strasbourg sans se douter qu'il y a là une citadelle.

XIII

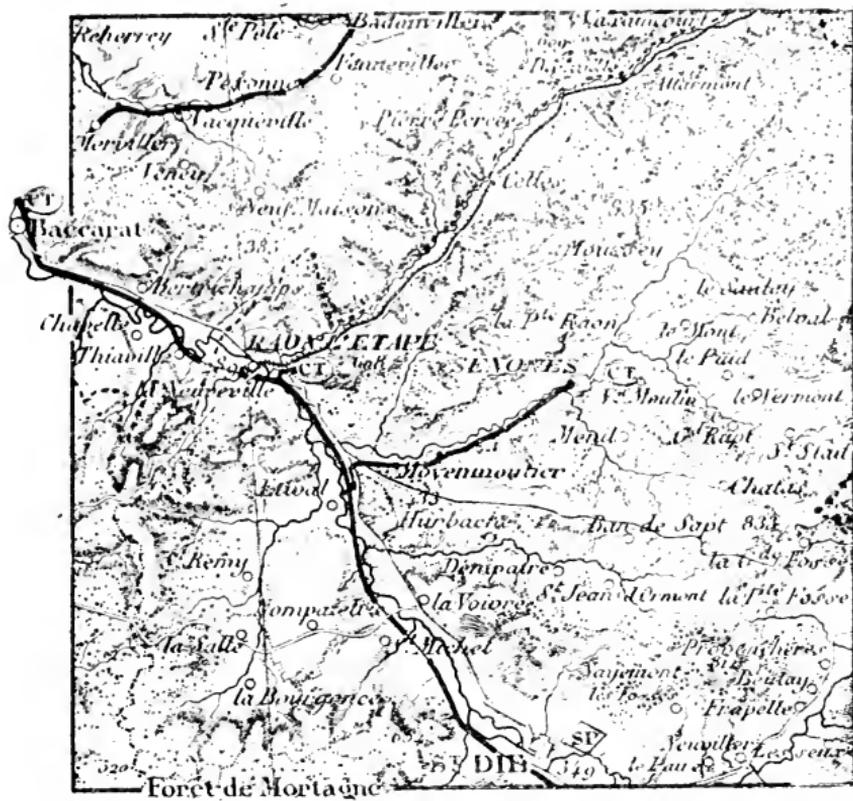
LA PRINCIPAUTÉ DE SALM-SALM

La Meurthe à Raon-l'Étape. — La Neuveville. — Le port aux Bois. — Grandeur et décadence du flottage dans les Vosges. — Flotteurs. — Schlitteurs. — Étival. — La papeterie de Clairefontaine. — Moyenmoutier. — Senones, capitale du Salm-Salm. — Un État minuscule. — En remontant le Rabodeau. — En descendant la Plaine. — Celles-sur-Plaine.

(Carte de l'État-major : feuille de Lunéville S.-E.)

A cette sorte de porte des Vosges entre Baccarat et Raon-l'Étape, la vallée de la Meurthe est d'une beauté sereine. La rivière, que ne maîtrisent ni digues ni écluses, déroule son flot clair entre les prairies bordées de collines boisées ; celles-ci, peu à peu, se haussent et deviennent des monts. En face de Bertrichamps, la Meurthe décrit une boucle coupée par un canal artificiel, dont les eaux font mouvoir les turbines de la grande usine de Lachapelle, où se transforment en papier les bois des forêts des environs ou amenés des hautes Vosges par le flottage sur la Meurthe et ses affluents. Désormais, jusqu'à

Raon-l'Étape, les manufactures se suivent. La vallée semble barrée par de hautes croupes boisées, au pied desquelles s'étalent les toits rouges d'une petite ville dominée par des clochetons de



Echelle au 1:320,000.

grès de même teinte ardente. C'est une ville double, peuplée de près de 7.000 âmes. Sur la rive gauche La Neuveville, qui possède la gare ; sur la rive droite, Raon-l'Étape, centre prin-

cipal, traversé par l'abondante riviérette de la Plaine, descendue de la frontière par la fraîche vallée de Celles (1).

La Neuveville est donc le faubourg. La ville véritable, Raon, est une des plus coquettes et des plus vivantes des Vosges, égayée par des fontaines d'eaux vives, jaillissant de petits édifices ornés de groupes et de statues provenant, me dit-on, de la rue du Faubourg-Saint-Martin à Paris. Le flottage des bois fit jadis sa fortune ; malgré la concurrence du chemin de fer, c'est encore une industrie assez importante, les bois arrivés à bûches perdues de la Meurthe et de ses affluents y sont formés en train à destination de Lunéville, de Nancy, de Pont-à-Mousson et même de Metz. Tout un réseau de rivières ou de gros ruisseaux a Raon pour point de transit : la Meurthe, la Fave, le Taintroué, le Rabodeau, la Plaine, les Ravines, la Goutte-de-la-Maix (2).

(1) Raon-l'Étape compte 4.987 habitants, La Neuveville-lès-Raon en a 3.386, soit 8.373 d'après le recensement de 1911. A ces chiffres il faudrait ajouter l'effectif des bataillons de chasseurs pour lequel de belles casernes ont été construites, en amont de la ville. (*Note de la 3^e édition.*)

(2) Voici la longueur flottable de ces rivières en amont de Raon-l'Étape : Meurthe, 24^{km} 124 ; Fave, 18^{km} 263 ; Taintroué, 5^{km} 812 ; Rabodeau, 18^{km} 824 ; Ravines, 7^{km} 420 ; Plaine, 34^{km} 015 ; Goutte-de-la-Maix, 2^{km} 570.

En tout 147 kilomètres qui eurent jadis une animation extrême. Je n'ai pu me procurer de chiffres anciens, ceux du ministère des Travaux publics remontant le plus haut sont de 1889. En 1890, la Meurthe, à Raon-l'Étape, avait encore un mouvement de 5.629 tonnes; la Fave lui en avait fourni 1.896, la Plaine 36, le Rabodeau 610, les Ravines 237, le Taintroué ne donnait déjà plus rien. Depuis lors, le flottage n'a cessé de décroître d'année en année. En 1897, on constatait seulement 1.812 tonnes arrivées à Raon-l'Étape.

Les « flottes » de petites dimensions venues de la Meurthe et des affluents sont arrêtées devant la ville dans un bassin de retenue ou « port d'empaquetage », fermé par un barrage à hausses et fermettes mobiles. On y transforme les trains élémentaires en radeaux ou flottes d'un tonnage moyen de 42 tonnes.

Mais c'est une industrie en grande décadence. Je m'étais proposé d'assister à la préparation et à la conduite d'une flotte, je n'ai pu en voir aucune, pas plus que je n'ai, jusqu'à présent, rencontré un seul *schlitteur* dans la forêt. Par ouï-dire seulement je puis parler de ces énergiques « flotteurs » dirigeant les radeaux larges de 2^m 50 et attachés en file de quinze ou vingt, consti-

tuant la flotte, longue de 120 mètres, que deux ou trois hommes suffisent à guider : « Obligés de travailler dans l'eau, souvent jusqu'à mi-corps, disent MM. Parisot et Houot, les flotteurs exercent une profession aussi pénible que celle des schlitteurs. »

Ceux-ci tirent leurs noms de la schlitte ou traîneau à semelles recourbées, sur laquelle on place les bois abattus pour les descendre du haut des montagnes : en les faisant glisser soit sur la neige, soit, en été, sur des madriers placés en travers du chemin. Le schlitteur marche en avant, enfonçant ses talons dans le sol, le dos appuyé contre son instrument. Mais, je le répète, j'en parle d'après d'autres, je n'ai pas aperçu le moindre schlitteur dans mes nombreuses courses à travers la forêt. Comme tout le monde, je connais ces braves gens par les images qui font d'eux comme la personnification de la montagne vosgienne.

Raon-l'Étape, en perdant sa situation prépondérante dans le commerce et le transport des produits des forêts, n'en est pas moins resté un centre industriel, grâce aux bois. Les belles papeteries de La Neuveville et des Châtelles transforment en papier des quantités énormes de sapin. L'une d'elles ne se borne pas à produire

le papier, elle le dispose encore en registres, en cahiers, en albums. Des ateliers de photogravure produisent de véritables œuvres d'art. Les chantiers de bois couvrent les rives des deux rivières. D'autres industries : la faïence artistique, la filature de la laine, une fabrique de chaussons, la broderie à la main, contribuent à l'activité des deux villes jumelles.

Sans pouvoir prétendre au rôle de Gérardmer, Raon-l'Étape n'en est pas moins un centre de rendez-vous pour les touristes. Quand le chemin de fer à voie étroite projeté dans la vallée de Celles sera construit, la foule s'y portera, car on atteindra les abords du Donon, c'est-à-dire de la partie la plus sauvagement belle des Vosges (1).

En amont de Raon-l'Étape, la Meurthe coule dans une vallée si étroite, qu'elle semble l'œuvre de la rivière elle-même, rongéant les montagnes pour s'ouvrir un passage. Aux hêtres, dont les futaies entourent la petite ville, succèdent les pins noirs assombrissant le site déjà sévère. Mais soudain s'ouvre un paysage ample et lumineux, une des belles choses des Vosges, grand bassin de prairies où le Rabodeau apporte à la

(1) Cette ligne est aujourd'hui en exploitation.

Meurthe les abondantes eaux de sa vallée ; tout autour se dressent des collines aux formes nobles, revêtues de bois aux teintes harmonieuses. Au milieu surgit la tour rouge de l'abbaye d'Étival, seul reste intéressant de ce monument fameux jadis, dominant un bourg aux maisons éparpillées.

La Meurthe, retenue par un barrage, fait mouvoir ici la plus grande papeterie des Vosges, dite de Clairefontaine, où 600 ouvriers produisent plus de 15.000 kilogrammes de papier par jour. Comme à Raon, l'usine ne se borne pas à la fabrication de la matière brute, elle la transforme en cahiers et en registres ; une fabrique spéciale d'enveloppes de lettres en produit 800.000 par jour, 240 millions par an ; une imprimerie permet de préparer tous les imprimés nécessaires pour les bandes, les boîtes, les enveloppes de cahier. Là encore la photolithographie et la phototypographie sont appliquées (1).

A Clairefontaine, le Rabodeau atteint la Meurthe ; il débouche d'une jolie vallée, à l'issue

(1) J'ai éprouvé de telles difficultés à visiter les établissements industriels de l'Est, que, sauf dans le cas d'industries curieuses ou très spéciales, je n'ai guère tenté de parcourir les ateliers ; j'ai cherché les renseignements dans les documents officiels ou les rapports sur les expositions universelles.

de laquelle le rejoint le ruisseau des Ravines. Les deux cours d'eau réunis ont à peine un kilomètre de cours commun avant de se jeter dans la rivière maîtresse. Leurs deux vallées constituèrent, jusqu'à la Révolution, la principauté indépendante de Salm-Salm, comprenant une trentaine de paroisses sur les deux versants des Vosges, et peuplée de 10.000 âmes. Petit pays tranquille sous des princes qui n'y résidaient guère, sous des abbés qui avaient fait de la vallée un de ces centres intellectuels dont la disparition a été sensible. La contrée tout entière était une sorte de terre sainte ; à côté de l'abbaye d'Étival s'élevait le monastère de Sainte-Odile ; à un quart de lieue de l'embouchure des Ravines, se dressait la vaste abbaye de Moyennoutier. Enfin, à l'ombre d'une autre maison célèbre, s'abritait Senones, devenue, en 1751, la capitale de la principauté. Le chef-lieu originaire était le château de Salm dans la commune de La Broque, avec Vieil-Salm dans le Luxembourg belge actuel. Les ruines du château de Salm sont annexées aujourd'hui à l'Allemagne comme le reste du canton de Schirmeck.

La population se pressait surtout dans la vallée du Rabodeau, celle des Ravines était et est encore peu habitée. On n'y rencontre que

des scieries et des maisons de bûcherons ; son unique hameau est, presque à l'issue du val, Saint-Prayel, peuplé de 235 habitants. Mais cette solitude est une merveille ; à peine la route desservant les nombreuses scieries trouve-t-elle à s'asseoir au bord du torrent ; de chaque côté la montagne se dresse, abrupte, revêtue d'un splendide manteau de sapins. Il y a là des arbres d'un port superbe, comme les Vosges elles-mêmes en offrent rarement.

La vallée du Rabodeau est aussi vivante que celle des Ravines est déserte. Partout des usines animées par les eaux rapides de la rivière ; les barrages sont troués de pertuis larges de 3 mètres seulement pour le passage des trains de bois. Ici l'on retrouve l'industrie du coton : filatures et tissages sont parmi les plus importants des Vosges. L'ancienne abbaye de Moyennouvier, si monumentale par les sobres lignes de ses bâtiments en grès rouge, est devenue une filature. Le village n'a pu contenir les travailleurs accourus de l'Alsace et de la Lorraine, des maisons ouvrières ont été construites pour les abriter.

Le Rabodeau, abondant et clair, fournit la force à ces manufactures ; plus haut, d'autres retenues alimentent un canal souvent épanoui

en petits étangs. A Senones, la rivière n'est pas moins active : elle va de turbine en turbine donner la vie aux tissages.

C'est un type précieux d'une petite capitale d'autrefois, cette gentille ville de Senones. Pré-lats, abbés et princes de Salm-Salm ont tenu à cœur de l'aménager, de la rendre élégante et coquette. De l'église abbatiale, détruite à la Révolution, il reste une chapelle, où étaient les sépultures des abbés et des princes de Salm. Elle fait aujourd'hui partie de l'église paroissiale et possède le beau tombeau de Dom Calmet. Le savant historien de la Lorraine fut abbé de Senones ; il y accomplit la plus grande part de l'œuvre prodigieuse qui inspira à Voltaire le désir de visiter le savant religieux. Le patriarche de Ferney vécut un mois près de l'illustre bénédictin et partagea la vie des moines. Il écrivit ici l'*Essai sur les mœurs*.

La cité s'est peu embellie depuis ce temps. Les bâtiments de l'abbaye restés debout et le château des princes se sont transformés en filature et en tissage ; d'autres usines font les fils à coudre et à broder ou tissent la laine. Il semble que Senones ait voulu garder son caractère monastique ; malgré une population de plus de 4.000 âmes, le gaz et l'électricité sont inconnus,

l'éclairage des rues a lieu par les antiques réverbères (1). Pourtant les fontaines ont été ornées de statues de fonte.

L'Hôtel de Ville est un édifice placide. Dans la cour de l'ancien château princier, d'où surgit une haute cheminée d'usine, une pyramide a été érigée en 1893 pour commémorer le centenaire de l'annexion à la France. Le petit État est représenté par les armes des princes de Salm, la France par un coq chantant. Quant à l'abbaye, l'industrie n'a pu lui faire perdre entièrement son aspect de majesté ; les bâtiments du dix-huitième siècle, construits en grès rouge, évoquent les temps disparus. A cet édifice du passé fait face, au bord du Rabodeau, une synagogue d'origine récente.

Les usines de Moyennoutier et de Senones, les carrières de pierres à aiguiser et de granit se prolongent par d'autres établissements dans la haute vallée, plus étroite et plus belle encore. Il n'y a que deux villages au bord du Rabodeau, mais la Petite-Raon a plus de 1.500 habitants

(1) Ces détails ne sont plus exacts. Senones qui vient (1914) de recevoir un bataillon de chasseurs dont les casernes couvrent un plateau dominant la ville près du hameau de Saint-Maurice avait, avant cet afflux de population militaire, 4.719 habitants dont 3.789 agglomérés (recensement de 1911).

et Moussey plus de 1.700. Tous les deux filent et tissent le coton.

Les vallons latéraux ont également accueilli l'industrie. Si la montagne est trop abrupte sur la rive droite, elle s'ouvre à gauche en combes parcourues par de clairs ruisseaux. Sur leurs bords, Ménil, Vieux-Moulin, Le Mont, Belval, Le Saulcy, possèdent des filatures, des tissages, des blanchisseries. Aussi le canton de Senones est-il un des plus peuplés des Vosges.

Le chemin de fer ne dépasse pas Senones ; pour achever la visite de la vallée, il faut ou prendre la voiture de Moussey ou accomplir le trajet à pied. Par une soirée douce, j'ai entrepris l'excursion. Malgré le cordon d'usines, le paysage reste gracieux ; la rivière murmurante, les prés, les bois étagés offrent, à chaque pas, de nouveaux paysages.

Après une nuit passée dans l'interminable village de Moussey, je remontais, au point du jour, la vallée désormais solitaire. Sauf de rares scieries, rien n'y rappelle la vie. Par de raides sentiers, on atteint la conque profonde où dort le lac de la Maix, nappe minuscule assombrie par les sapins réfléchis dans les eaux transparentes. Une chapelle ajoute à la grâce du site, charmant déjà. Au-dessous se creuse la vallée

que parcourt, torrent abondant et limpide, descendant des Vosges alsaciennes, la Goutte-de-la-Maix. Elle se jette dans la Plaine, à Vexaincourt.

Par sa solitude même, toute cette contrée est d'une beauté pénétrante. On resterait longtemps à errer dans les bois pleins d'ombre et de bruit d'eaux murmurantes portant le nom si juste de « Forêt des Bois-Sauvages ». Mais il est tard déjà, et la route sera longue jusqu'à Celles-sur-Plaine, où je trouverai la voiture de Raon-l'Étape. Le temps me fait défaut pour aller à Raon-sur-Plaine et accomplir l'ascension classique du Donon.

L'industrie s'est portée jusqu'ici. A Luvigny une importante usine file le coton pour obtenir les fils à coudre et à broder. Cette manufacture est au sein d'un paysage superbe, de grandes prairies, des bois revêtant de belles montagnes. La crête de la rive gauche sert de tracé à la frontière.

Vexaincourt est un village de bûcherons ; en descendant la vallée on retrouve bientôt les manufactures. La Plaine fait mouvoir les machines de grands établissements semblables à celui de Luvigny, et appartenant à la même raison sociale. Sur les deux rives, dans les

Vosges et Meurthe-et-Moselle, à Allarmont, à Celles, à la Pierre-Percée, on fait le fil de coton pour la couture et la broderie. L'industrie est aimable en un tel paysage. Rien ne saurait rendre la splendeur de cette vallée, large, claire, lumineuse, où les prés sont d'une végétation exubérante ; le manteau sombre des sapins revêtant les monts en fait mieux ressortir la fraîcheur.

Entre Allarmont et Celles, la vallée est un instant resserrée entre des hauteurs boisées ; bientôt elle s'entr'ouvre largement pour former le bassin au milieu duquel s'allonge le bourg de Celles-sur-Plaine, qui a donné son nom à ce grand pli du système vosgien. Celles est un centre industriel ; on y file le coton, les femmes brodent la toile, de nombreux boisseliers mettent en œuvre les bois des forêts et les transforment en seaux et en cuveaux. C'est le cœur de la vallée, le rendez-vous des montagnards, le point de jonction des routes. Le grand massif de la forêt des Élieux le sépare de Badonviller.

De là jusqu'à Raon-l'Étape, sur 10 kilomètres, on ne rencontre pas un village. La vallée, très étroite mais charmante, n'a plus que des scieries et le petit hameau de la Trouche. Sur tout le

parcours de la route, l'activité est grande : à chaque instant je croise des voitures chargées de bois, de ballots, de pavés de trapp à destination du chemin de fer (1) !

(1) Le tramway à vapeur reliant aujourd'hui la vallée de Celles à la gare de Raon-l'Étape a pris une partie de ce trafic.

XIV

LE BASSIN DE SAINT-DIÉ

Le vallon de la Valdange. — Champ de bataille de la Bourgonce ou Nompatelize. — Retour à la Meurthe. — Apparition de Saint-Dié. — La ville et son cadre de montagnes. — La cathédrale, le cloître et la Petite Église. — Les industries. — La bonneterie. — Les bois. — Autour du massif d'Ormont. — Du Ban-de-Sapt à la Fave. — Provenchères. — La vallée de la Morte. — La Croix-aux-Mines.

(*Carte de l'État-major* : feuille d'Épinal N.-E. ; Lunéville S.-E. ; Colmar N.-O.)

La Croix-aux-Mines. Août.

Dans le bassin d'Étival s'ouvre le clair vallon de la Valdange, entre des croupes cultivées et les hautes collines que recouvrent les forêts se rattachant au grand massif de Rambervillers. Je l'ai remonté ce matin pour aller parcourir le champ de bataille que les historiens appellent la Bourgonce, mais auquel les gens du pays donnent de préférence celui de Nompatelize. En réalité la lutte s'est portée dans les campagnes que ces deux villages, Saint-Remy et la Salle entourent. Nos troupes couvraient, au début,

une ligne concave de Saint-Remy à Nompate-lize et leur retraite les amena à la Bourgonce. Les Allemands avaient leur rassemblement à Étival.

Le chemin qui parcourt le théâtre de la lutte du 6 octobre 1870 passe devant l'église abbatiale d'Étival et remonte la rive gauche du ruisseau par une rue de fermes et de maisons habitées par les ouvriers des grandes papeteries voisines. En pente douce, il atteint Saint-Remy où s'appuyait l'aile gauche de la petite armée commandée au début par le lieutenant-colonel Hocédé, qui, grièvement blessé, succomba trois jours après. Saint-Remy occupe le point culminant du champ de bataille, il a reçu le monument commémoratif rappelant cette rencontre de médiocre importance par le nombre d'hommes engagés, mais où nos soldats, qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu le feu et ne savaient même pas tenir un fusil, résistèrent courageusement devant des forces supérieures en leur infligeant de grosses pertes, et assurèrent la retraite de notre première armée de l'Est.

Le village occupe le sommet d'une croupe, en face des pentes sur lesquelles un régiment de marche, le 32^e, nos mobiles et nos francs-tireurs firent une si belle résistance. De là un chemin

descend à la Salle en longeant à distance la Valdange. La Salle fut défendu à la fin de la journée, il résista longtemps. La Bourgonce est à un kilomètre au sud, Nompatelize à 1.500 mètres à l'est. En réalité, tous ces petits centres sont comme soudés par des chemins ruraux bordés d'habitations capricieusement disposés à la base des hauteurs portant les forêts de Rambervillers et de Mortagne, petits monts surmontés d'amoncellements ou de blocs de rochers dont les aspects bizarres, autant que les beaux horizons offerts par leurs plates-formes, attirent les touristes.

A la Bourgonce aboutit le chemin venu de la vallée de Mortagne par la *colline* de Chilimont. D'autres, parcourant de belles parties de l'immense sylve, gagnent Brouvelieures par la vallée des Rouges-Eaux. Toute cette contrée est très fréquentée en été par les promeneurs ayant fait de Saint-Dié leur centre d'excursions. Les routes, chemins et sentiers aménagés avec soin par le Comité des Promenades de la vivante cité voisine sont pourvus de plaques indicatrices.

Le bassin de Nompatelize est desservi par la gare de Saint-Michel-sur-Meurthe que domine une église juchée au sommet d'un coteau isolé offrant de belles vues sur la vallée et le champ

de bataille, au sein duquel se dressent les deux cônes boisés du Petit et du Grand Jumeau qui jouèrent un rôle important le 6 octobre 1870. De Saint-Michel à Saint-Dié, chemin de fer et route encadrent le large plan de prairies entre lesquelles étincelle la belle rivière et d'où se détachent d'étroites coulées. Longtemps avant de l'atteindre, on aperçoit Saint-Dié. Les constructions occupent tout le fond de la vallée entre de belles collines couvertes de pins s'exhaussant en montagnes sur la rive droite.

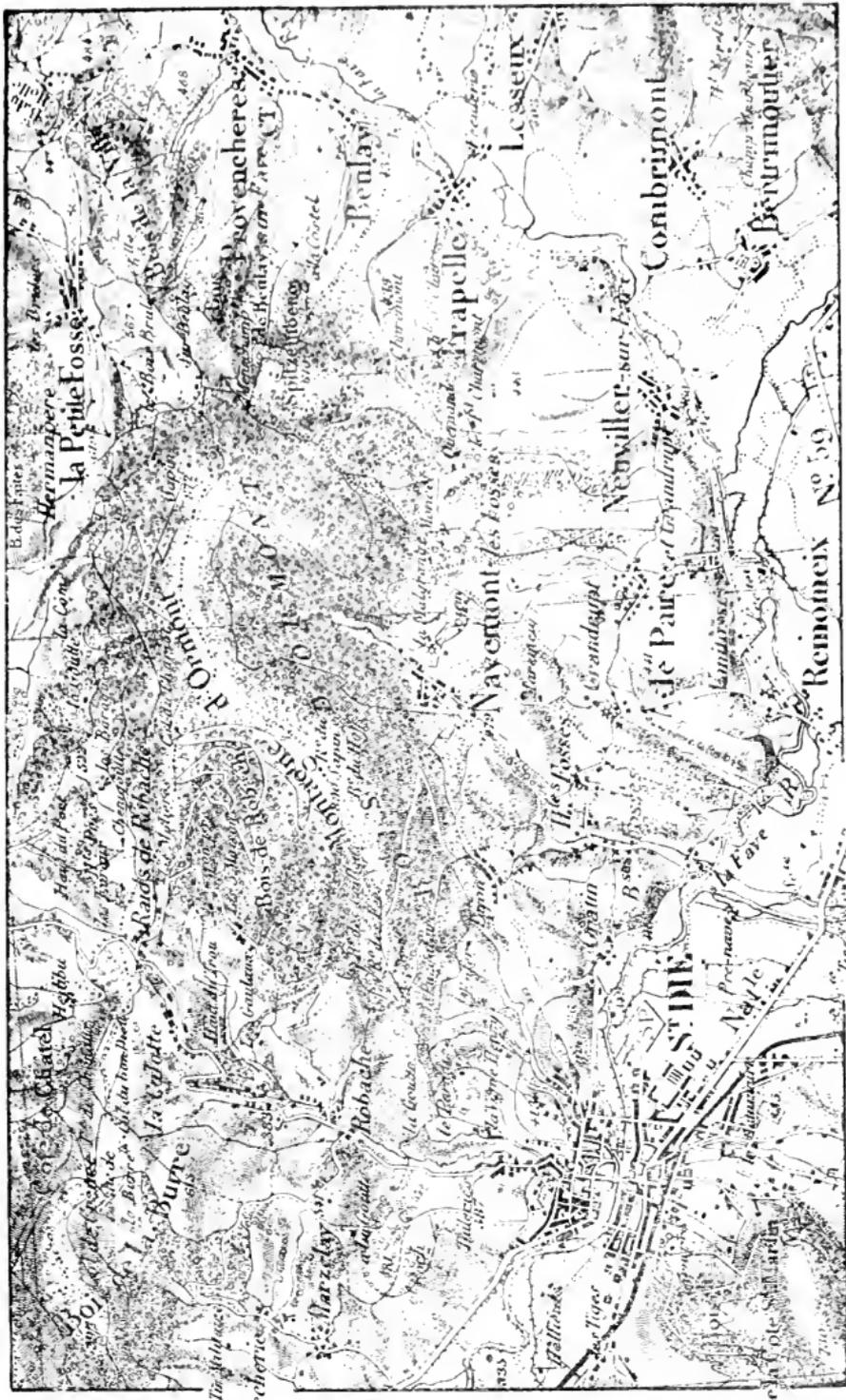
La capitale religieuse des Vosges est au sein d'un paysage contrastant fort avec les vallées si fraîches des montagnes voisines. Au lieu des longues croupes noires de sapins, d'où descendent des torrents jaseurs, les monts qui encadrent le bassin de Saint-Dié sont de hautes collines coniques, où les eaux sont rares, où le grès rouge, décomposé, apparaît en falaises ou en écroulements. Les pins le disputent aux sapins, en bien des endroits ils sont la base du régime forestier. Le massif d'Ormont sur la rive droite de la Meurthe, ceux du Kemberg et de la Madeleine, sur la rive gauche, font de Saint-Dié un site très curieux. Cette région des grès rouges mérite d'être parcourue.

La ville, propre et avenante, est trop vaste et

régulière. Les guerres et les incendies n'ont pas laissé beaucoup de vestiges du passé, sauf la cathédrale, monument assez modeste, de style fort hétéroclite, et que sa situation sur un tertre formant terrasse, ombragée d'un grand tilleul, fait ressembler de loin à une église de village.

L'édifice possède cependant quelques détails intéressants, sa vaste nef romane, œuvre du douzième siècle, a de curieux chapiteaux reliés par un élégant cordon sculpté courant à la hauteur de la voûte. A côté de la cathédrale sont un beau cloître ogival entretenu avec soin et une autre église communiquant avec le cloître. C'est un monument précieux surtout par son âge, il remonte au neuvième siècle. Ses faibles dimensions lui ont valu le nom de Petite Église. Heureusement maintenu dans son état primitif, il renferme une série de tableaux consacrés à la vie de saint Déodat ou saint Dié. Celui-ci créa en 660 dans la vallée alors sauvage, qu'il appela val de Galilée, un monastère devenu le noyau de la ville, si longtemps sorte de principauté religieuse.

Sauf ce groupe d'édifices religieux, Saint-Dié n'offre guère de constructions intéressantes. Mais l'ensemble n'est pas sans caractère, grâce à la robustesse des matériaux, le grès rouge



S. Marguerite

la Pecherive

de la Côte St. Julien

Remouex No 59

Benimouquet

Combrinont

Neuville-sur-Fosse

Noyenmont les Fosses

Noyenmont

Lesseix

Penlay

Noyenches

La Petite Fosse

R. Orlin

MONT

St. Marguerite

Remouex

Neuville-sur-Fosse

de la Côte St. Julien

utilisé pour la construction des habitations particulières et des édifices publics. La ville doit cet aspect au roi Stanislas. Celui-ci, après l'effroyable incendie de 1757, ouvrit à travers les ruines les voies droites, bordées de maisons parfois solennelles, constituant le Saint-Dié du commerce et des touristes. Une fontaine monumentale rappelle le souvenir du souverain; elle avoisine la statue de Jules Ferry, le grand homme d'État vosgien, qui repose dans le cimetière de sa ville natale, « en face de la ligne bleue des Vosges, d'où vient à son cœur fidèle la plainte des vaincus ».

Saint-Dié suit de près Épinal pour l'importance de la population, elle atteint près de 22.000 âmes (1). C'est un centre industriel considérable, dont dépendent toutes les usines cotonnières de la haute Meurthe. Mais ici l'on produit des articles spéciaux : les draps de coton, les coutils, les molletons, les cretonnes, les foulards. Une vingtaine d'établissements dans la ville et la banlieue emploient un grand nombre de bras. La bonneterie s'y est maintenue; sans prétendre d'abord à une importance comparable

(1) En 1901. La population atteignait 23.108 habitants dix ans après, dont 20.956 de population municipale.

aux industries de Troyes, du Santerre, de Falaise, de Ganges et du Vigan (1), elle n'en constitue pas moins un groupe intéressant. Sept manufactures y produisent la bonneterie de coton et la bonneterie de laine. D'importants ateliers de blanchiment et d'apprêts ont été créés pour ces diverses branches de l'industrie textile, qui ont en outre fait naître la confection des vêtements et sarraux.

D'abord modeste, cette industrie se développe chaque année, abordant des genres nouveaux. Le gilet marin, les gilets de coton à envers blanc, le pantalon vigogne sont devenus des branches importantes. Le mouvement d'affaires pour cette seule partie, la bonneterie, dépasse 6 millions par année. C'est peu auprès des 200 millions que représente cette industrie en France, mais elle est ici de récente origine et trouve dans la filature et le tissage du coton une gênante concurrence pour la main-d'œuvre.

Les bois sont naturellement une branche considérable du commerce de Saint-Dié. Les usines ne se bornent pas à débiter les sapins en planches ou lames de parquets, elles les transfor-

(1) Sur Troyes, voir la 21^e série du *Voyage en France*; sur le Santerre, la 17^e série; sur Falaise, la 6^e série; sur Ganges et Le Vigan, la 36^e série.

ment en stores, en baguettes d'encadrement et d'ameublement. Une d'elles emploie 100 ouvriers à la fabrication des baguettes dorées. Les ateliers de construction sont importants, deux manufactures produisent des toiles métalliques. Enfin, les femmes travaillent à la broderie. L'activité se traduit par un grand mouvement d'affaires dans les banques. Si Saint-Dié n'a pas de succursale de la Banque de France, mais seulement un bureau auxiliaire, celui-ci dépasse par le chiffre d'affaires bien des succursales de villes importantes (1).

L'industrie de Saint-Dié est donc plus variée que celle d'Épinal, aussi la population civile dépasse-t-elle celle du chef-lieu. Si Épinal est plus peuplée, elle le doit à une garnison plus considérable, Saint-Dié possédant seulement deux bataillons de chasseurs, prêts à se porter au premier signal sur la crête des Vosges, avec ceux de Baccarat et de Rambervillers, et les bataillons d'infanterie de Bruyères et de Gérardmer. On y compte 19.169 habitants de popula-

(1) En 1913, Saint-Dié était au dixième rang des 71 bureaux auxiliaires de la Banque de France, avec un chiffre d'affaires de 55.369.000 francs, 43 des 143 succursales avaient un chiffre moins élevé et, parmi elles, des villes comme Montluçon, Chartres et Périgueux.

tion municipale, il y en a 18.580 seulement à Épinal (1). Mais le chef-lieu du département, ayant une population moins exclusivement ouvrière, offre davantage de rues élégantes.

Saint-Dié s'accroît par des quartiers nouveaux, coquettement étalés au pied des hauteurs et dans la plaine. Partout de jolies villas révèlent une prospérité croissante. La ville est très fréquentée par les touristes, car elle est placée au cœur des grandes excursions des Vosges. Par les bords de la Fave elle offre la route la plus courte vers la vallée de la Bruche et les plus belles parties de l'Alsace montagnaise.

Le massif d'Ormont, dont le point culminant appelé le Sapin Sec (890 mètres) domine immédiatement Saint-Dié de plus de 600 mètres, est naturellement le but favori des promeneurs pour lesquels de nombreux sentiers en pentes douces ont été tracés. Ce massif, presque isolé, doit à ses grands bois, aux amoncellements de rochers sur les crêtes, aux grands escarpements rou-

(1) Épinal, dans ces dernières années, a de beaucoup dépassé Saint-Dié. La population civile du chef-lieu du département atteint 24.000 habitants sans compter celle des énormes faubourgs, Saint-Dié en possède 20.356 sur un total de 23.108. La garnison s'est accrue en 1914 d'un troisième bataillon de chasseurs et est devenue le siège d'une division du nouveau 21^e corps d'armée.

geâtres et surtout aux admirables vues offertes des sommets, de retenir les visiteurs.

Je l'ai contourné pour aller au col de Saales par le frais pays à travers lequel s'éparpillent les hameaux du Ban-de-Sapt. Une jolie route s'élève dans le vallon étroit du Robache, parcouru par un ruisseau que la moindre pluie teinte d'une rouille sanglante, due à la boue enlevée au plateau de grès rouge friable portant la montagne supérieure, constituée par le grès vosgien. Le val n'est guère qu'une rue, la route est sans cesse bordée de maisons jusqu'à un petit col faisant communiquer le pli du Robache avec celui de l'Hurbache. Le passage porte le nom de Saint-Jean-d'Ormont, village assis au fond du cirque où se forme ce dernier cours d'eau. Une antique église bâtie sur le site d'un des oratoires dont saint Déodat peupla le pays couronne une butte.

La rive droite du ruisseau offre des pentes abruptes sur lesquelles la route de Senones monte par de grands lacets. A mesure que l'on s'élève par cette chaussée dominant un vallon profond et solitaire, les vues grandissent, la montagne d'Ormont se présente avec une réelle majesté.

Au sommet de la côte, la route devient rue,

de jolies demeures rustiques constituant le hameau de Launois. Bien que celui-ci possède une mairie et une église il n'y a pas de commune de ce nom, mais un groupement administratif appelé le Ban-de-Sapt, dont dépendent de nombreux hameaux : la Fontenelle, Laitre, Noyemont, etc. Launois est le chef-lieu. Là viennent rayonner de nombreux chemins conduisant aux vallées qui se partagent le massif : Plaine, Hurbache, Robache et Fave. Le Ban-de-Sapt, c'est un plateau extrêmement découpé, très accidenté, dominé à l'est par un massif de hauteurs de médiocre apparence, malgré leur altitude dépassant 800 mètres, mais le plateau atteint lui-même 630 mètres; le relief de la chaîne frontière est donc peu prononcé, vue d'ici.

Toute cette région est fraîche, agreste, fort variée d'aspect grâce aux plis nombreux qui s'ouvrent vers les grandes vallées voisines. La course de Launois jusqu'à la Fave, au-dessous du col de Saales, offre sans cesse d'heureux horizons.

La vallée de la Fave contraste avec cette variété de paysages. Dès sa naissance elle est large, entre des pentes assez douces que dominent au loin l'Ormont d'un côté, la chaîne faîtière des Vosges de l'autre. A partir de Proven-

chères, longue rue routière prolongée par Beulay, le fond de la vallée devient une ample nappe de belles prairies admirablement irriguées. De la grande chaîne descendent des ruisseaux vifs au sein de vallons où se blottissent des villages : Colroy et Lubine, où passe la route de Schlestadt par le col d'Urbeis, Lusse, Wissembach, à la tête de la charmante vallée de la Blanc qui permet d'accéder au col de Sainte-Marie par une route très fréquentée. Malgré les efforts des Allemands, les relations restent constantes entre les deux industrieuses cités sœurs, Saint-Dié et Sainte-Marie-aux-Mines — qui n'a pas accepté son nouveau nom de Markirch.

Le cadre de la vaste vallée de la Fave est superbe. La chaîne des Vosges, l'Ormont ont une apparence de grandeur contrastant avec les réelles altitudes, c'est qu'ils se dressent au-dessus de la nappe de verdure des grandes prairies de la Fave, allant se confondre au couchant, vers Sainte-Marguerite, avec celles de la Meurthe. L'Ormont offre de ce côté de grandioses escarpements.

Au sud les Vosges s'exhaussent peu à peu. Les cimes de 1.000 mètres commencent au delà du col de Sainte-Marie. Une cime, ou plutôt une saillie, le Violu, atteint 993 mètres et domine

sur le versant alsacien la profonde vallée de la Petite Liepvre. Dans cette partie du massif, la vallée de la Morte renferme des filatures, à Laveline, à la Croix-aux-Mines, qui possède une industrie inattendue en cette région vouée au coton : une filature de bourre de soie. L'usine dépend d'une société ayant des établissements en Lyonnais, près d'Avignon et à Bâle. On appelle bourre de soie les déchets produits par le dévidage du cocon et la filature de la soie.

La Croix-aux-Mines, qu'il ne faut pas confondre avec Sainte-Croix-aux-Mines, sur le versant alsacien, doit son nom aux mines de plomb argentifère qui, longtemps, donnèrent de riches revenus. On attribue leur abandon à des inondations produites par l'arrêt des travaux pendant la Révolution, mais les géologues estiment le gîte épuisé. Un historien alsacien, Sébastien Munster, assurait que, découvertes en 1315, elles donnaient en 1581 un produit de 1.500 écus d'or par semaine, ce que l'on a traduit par 750.000 francs par an. Ce serait peu de chose pour l'industrie minière moderne !

XV

LA VOLOGNE ET SES LACS

La Vologne et l'industrie. — Les usines de Granges. — Les féculeries et la production des pommes de terre. — La papeterie de la Souche. — Fraize. — Les usines de Plainfaing. — Aux sources de la Meurthe. — Le Rudlin. — Le Valtin. — Au col de la Schlucht. — Ascension du Hohneck. — Les lacs : Retournermer et Longemer.

(*Carte de l'État-major* : feuille d'Épinal N.-E., S.-E.)

Gérardmer. Avril.

De toutes les rivières vosgiennes, la Vologne est la plus précieusement utilisée. L'industrie l'a domptée à l'extrême limite de puissance; à peine un canal de dérivation a-t-il rejoint la rivière par le canal de fuite sorti des turbines, qu'un autre barrage s'empare des eaux pour les amener à une nouvelle usine, papeterie, tissage ou filature. Le surplus est capté pour l'irrigation : par d'innombrables filioles, les ondes limpides vont rafraîchir les prés et faire croître l'herbe épaisse au vert velouté, charme du pays

vosgien. Vers le confluent du Neuné, toutes ces prairies sont entourées d'arbres qui donnent parfois à la vallée l'aspect d'une forêt aux multiples clairières. Les petits monts, de forme conique, se dressent au-dessus de ce tapis vert, revêtus d'un épais manteau de sapins.

La Vologne descend des hautes cimes qui ferment au sud l'horizon et, après avoir reçu le Neuné, prend la direction de l'ouest. Très large au débouché dans le bassin de Laveline et Bruyères, la rivière est descendue de Gérardmer par une gorge étroite au débouché de laquelle est né, de nos jours, le centre industriel de Granges, peuplé de près de 4.000 âmes (1). Des filatures et tissages de coton, une fabrique de pâte à papier, des carrières de granit destiné au pavage, sont les branches d'activité de cette grosse commune. Tous les villages des environs possèdent quelque établissement industriel : tissage, filature, papeterie ou féculerie. Cette région d'entre Vologne et Meurthe est la plus riche en usines où se prépare la fécule.

D'après les chiffres publiés par MM. Parisot et Houot, la vallée de la Vologne possède

1) 3.683 en 1911.

la cinquième partie des 300 féculeries des Vosges (1).

Pour alimenter ces établissements, le département s'est placé au premier rang des cultivateurs de pommes de terre industrielles. En 1892, l'étendue consacrée à cette culture atteignait 8.231 hectares, plus du sixième de la surface pour la France entière (46.659). Les départements qui venaient ensuite sont Seine-et-Oise avec 6.234 hectares et le Nord avec 4.978, deux autres départements dépassaient 4.000 hectares : Haute-Saône (4.248) et Loire (4.149). Les Vosges ont donc, à ce point de vue, une importance exceptionnelle. La récolte en pommes de terre atteignit, cette même année 1892, le chiffre de 1.514.304 quintaux, valant 5.225.039 francs (2).

La vallée du Neuné est un des grands producteurs, toutes les pentes des collines et des montagnes où la culture est possible sont couvertes de champs de pommes de terre. Ceux-ci sont particulièrement nombreux autour de Cor-

(1) Comme je l'ai exposé dans le chapitre IV, le nombre est tombé à 75 par suite du bas prix de la fécule. Ces usines travaillent annuellement 750.000 quintaux de pommes de terre.

(2) L'enquête de 1906 donne 30.000 hectares pour surface consacrée à la pomme de terre dans les Vosges, mais elle ne fait pas la part de la culture pour emploi industriel.

cieux, gros bourg animé chaque année en été par une garnison de chasseurs à pied ou d'infanterie de ligne qui vient occuper des baraquements construits aux abords. Ces troupes pourraient rapidement se porter sur Gérardmer ou dans la haute vallée de la Meurthe, c'est-à-dire vers la route qui conduit à Munster et à Colmar par le col de la Schlucht. Le camp étale ses longues files de toits rouges au flanc d'un coteau qui frôle le Neumé.

Entre ce ruisseau et la Meurthe, les Vosges projettent une étroite arête couverte de bois, franchie au moyen d'une grande courbe et de fortes rampes par le chemin de fer de Lunéville. Au pied de ces hauteurs, dans une vallée large et de médiocre caractère, coule la Meurthe déjà abondante. La rivière, qui vient de déboucher des montagnes, est toute écumante encore des efforts exigés par l'industrie. De Saint-Léonard, où se détache le petit embranchement de chemin de fer desservant Fraize, jusqu'à Plainfaing, on trouve sans cesse des usines. Au hameau de Souche est une des plus grandes papeteries de France; la Meurthe lui donne 176 chevaux de force motrice, la vapeur en fournit plus de 600. Le nombre d'ouvriers atteint 350. La manufacture produit elle-même la pâte de bois néces-

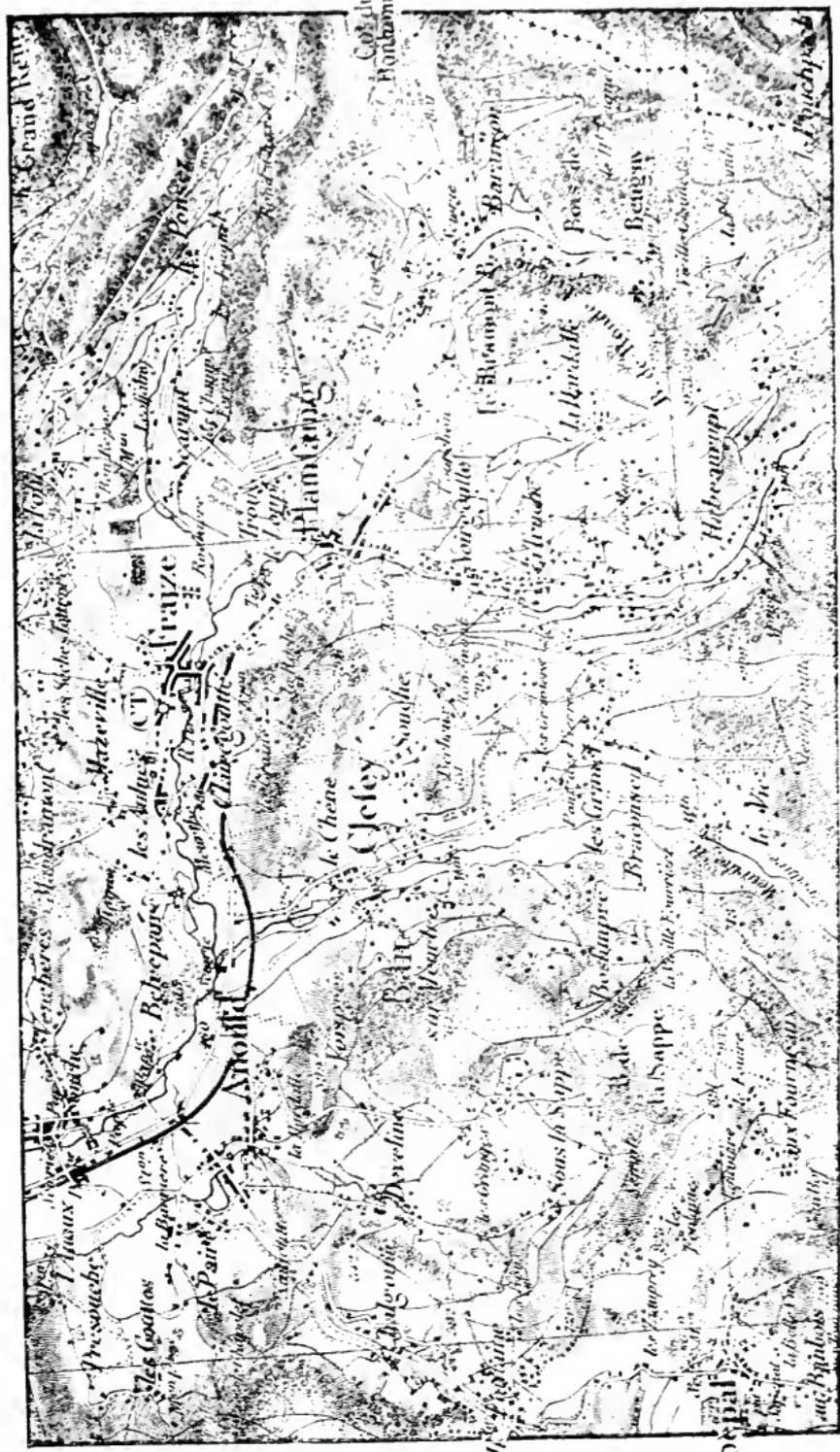
saire à ses besoins ; de grands tas de bûches de sapins et d'autres bois blancs avoisinent les constructions. Les bâtiments clairs et gais d'une cité ouvrière constituent le principal hameau de la vaste commune d'Anould. La gare, très active, sert de débouché à un grand massif forestier.

Toute la vallée est une rue d'usines et de hameaux. Des scieries débitent les bois de la montagne. Jadis, les produits des forêts descendaient la Meurthe par le flottage, aujourd'hui le chemin de fer charge directement poutres, planches et madriers. La gare de Fraize est un immense chantier.

Le bourg de ce nom, avec ses 1.300 habitants, est le chef-lieu d'une commune trois fois plus peuplée (1). Il n'a guère d'intérêt ; ses maisons, amples et propres, entourent une église de style classique, dont la flèche est coiffée d'un dôme bulbeux. Fraize, centre d'excursions dans la partie la plus pittoresque des Vosges, se fait coquette pour retenir les touristes ; de jolis hôtels se construisent.

L'industrie est représentée par un tissage de coton, dépendance des vastes établissements de

(1) Fraize a 4.345 habitants dont 1.511 agglomérés, Plainfaing en a 5.127 dont 1.212 agglomérés (en 1911).



Codit
Hontamune

Gerbail

Plainfaing, qui furent longtemps les plus considérables des Vosges occidentales et, par leur ensemble, constituent encore le plus grand organisme manufacturier de la contrée. De Fraize à Plainfaing et à Habeaurupt, hameau de cette dernière commune, sur une longueur de 5 kilomètres, la seule maison Géliot possède 5 filatures avec 121.356 broches, et 6 tissages avec 2.262 métiers ; elle a un autre tissage à Saulcy, près de Saint-Dié, renfermant 361 métiers. Le premier de ces établissements est aux Aulnes, au-dessous de Fraize.

Ces grandes ruches ouvrières s'épanouissent dans un site aimable. Elles n'ont rien de la ville industrielle, ce sont des hameaux échelonnés au bord de la rivière, entre les montagnes couvertes de sapins. Pendant plus d'une lieue se suivent ainsi manufactures et maisons coquettes, au pied des hautes croupes revêtues de bois, de prairies ou de bandes étroites de culture. Chaque usine est le centre d'un quartier au delà duquel s'égrènent des habitations avenantes, grâce à la blancheur des façades se détachant sur le vert doux des prés et la verdure sombre des bois. Près de la manufacture est un éconamat destiné à satisfaire aux besoins des familles ouvrières, elles trouvent à prix réduit le pain,

la viande et autres produits indispensables à la vie.

Plainfaing, malgré sa nombreuse population, le nombre et l'importance de ses usines, n'est pas desservi par les rails. Le chemin de fer s'arrête à Fraize, devenu le cœur des communications pour ces belles vallées de la frontière. De la gare de Fraize partent les voitures conduisant à la Poutroye, bourg alsacien où aboutit un chemin de fer venant de Colmar. La route franchit la chaîne au col du Bonhomme après avoir parcouru une des plus gracieuses contrées des Vosges, elle s'élève par de grands lacets que les piétons peuvent éviter en suivant l'ancien chemin remontant le vallon profond du Barancon et se terminant par une pente très rude ; de là on jouit d'heureuses vues sur les verdoyantes montagnes plissées de combes solitaires où l'on ne rencontre que les maisons de gardes forestiers.

La nouvelle route offre elle-même de riants tableaux, chacun de ses détours présente des sites nouveaux. Elle commence à s'élever sur les pentes en quittant le vallon du Barancon aux Auvernelles et se dirige au nord-ouest comme pour atteindre la Croix-aux-Mines. Au hameau du Trou-du-Loup sous lequel s'étend, au nord,

le frais vallon de Scarupt, la chaussée se replie à angle aigu pour prendre la direction de l'est. Par un harmonieux tracé au flanc de belles croupes, elle monte en pente régulière vers le col du Bonhomme. La forêt fait souvent place à des pâturages d'où les vues s'étendent sur de profonds vallons et l'ample bassin où se réunissent la grande et la petite Meurthe. C'est une suite de panoramas heureux dont quelques-uns atteignent à la grandeur; on est frappé surtout par la multitude des habitations qui emplissent les vallées, façades blanches, toits rouges surgissent partout sur le tapis vert des prairies. Les manufactures, très amples, dominées par les hautes cheminées, animent le paysage sans le souiller.

Des prairies, des bois de pins, d'autres prés, une avenue de frênes formée par la route et voici le col où, pour quelque temps encore, finit le territoire français; un poste de douanes, une auberge sont les dernières constructions. Au delà, se creuse la vallée de la Béchine; l'ancienne route y descend directement, très raide, jusqu'au Bonhomme, tandis que la nouvelle s'en va, infiniment moins rude, mais sans cesse repliée sur elle-même, dessinant son ruban blanc entre les sapinières d'abord, puis entre

les prairies et les champs. Ce coin d'Alsace, dominé par la haute Tête des Faux, est superbe (1).

La vieille route de Fraize ramène rapidement à Plainfaing d'où nous allons remonter la grande Meurthe. Nous quittons les dernières usines à Habeaurupt. La vallée, déjà étroite, se transforme en gorge. Désormais l'activité n'est représentée que par des scieries mues par les eaux de la Meurthe, torrent coulant dans un plan étroit de prairies; elle bondit, cristalline, en de petits rapides où se joue la truite.

C'est la montagne solitaire, après tant d'usines et de cités ouvrières. De profonds vallons s'ouvrent entre de hauts mamelons coniques revêtus de sapins. Le granit affleure partout; il n'est pas encore creusé de carrières, on l'exploite seulement parmi de grands éboulis d'allure morainique; les ouvriers sont d'origine italienne. La roche est belle, assez facile à débiter, mais les essais de scierie mécanique ont échoué. En dehors des pierres taillées expédiées au loin, le granit est utilisé sur place pour construire des murs cyclopéens, endiguer des canaux, border

(1) Sur le Bonhomme et ses environs, voir la 48^e série du *Voyage en France (Haute-Alsace)*, chapitre XX.

des routes ; ces travaux massifs donnent au paysage un grand air de robustesse.

Dans cette partie de la vallée, la population se livre de préférence aux travaux du sol. La prairie est sa principale ressource. Partout, hommes et femmes la mettent en état, étendent le fumier, étalent les taupinières, ratissent soigneusement les feuilles et les ramilles. Et, comme heureuses de cette toilette, les pelouses se font d'une souriante fraîcheur.

Voici une grande scierie, puis le hameau du Rudlin, assis dans un vallon qui fut peut-être un lac. Au fond, dans un paysage sévère, apparaît le village du Valtin. En une demi-heure nous l'avons atteint.

Je me proposais de gagner directement Gérardmer par le Valtin et le col de Surceneux, mais mon fils Pierre⁽¹⁾, qui m'accompagne dans cette course, veut aller au Hohneck. En vain, je lui montre là-haut de grandes plaques de neige, puis, plus haut encore, des nuées menaçantes, je dois céder, traverser le hameau, si monta-

(1) Pierre Ardouin-Dumazet, signalé plus haut et dans les pages suivantes, n'est plus. Mais l'auteur du *Voyage en France* a tenu à conserver ces passages remontant à plusieurs années. L'enfant, devenu jeune homme et qui promettait d'être un *homme*, a été enlevé par la maladie contractée au régiment. Il fut de bonne heure et longtemps le compagnon de son père dans ce voyage en

gnard d'allure par ses maisons à grands auvents, et remonter la Meurthe descendant en cascades au fond d'une gorge solitaire. Des forestiers rencontrés en route nous indiquent un chemin non tracé sur ma carte et qui doit nous conduire droit au col de la Schlucht. C'est le plus merveilleux des sentiers de montagne : pente régulière et douce, large, bien aplani, traversant sur des ponceaux les ravins dont la tête est à la crête frontière ; il est adorable de silence. Sous les grands sapins revêtus de lichens croissant parmi les éboulis où se plaisent les airelles, nous montons sans fatigue. Parfois, à une grande profondeur, on revoit l'étroit bassin de prés dans lesquels la Meurthe met un sillon d'argent.

Voici une grande plaque de neige qu'il faut traverser dans un brouillard soudain descendu ; des chiens aboient, on distingue confusément des murs, nous sommes à l'hôtel de la Schlucht, sur la crête des Vosges. Un poteau de fer, supportant un disque écussonné de l'aigle allemande, nous révèle la frontière.

France où son nom revient si souvent, avec celui de ses trois frères, Jacques, Maurice et Marcel, devenus officiers. Maurice, à ja mémoire duquel ce livre, sous sa forme nouvelle, est dédié, est tombé, capitaine de chasseurs, sur la terre d'Alsace. Tous deux, Pierre et Maurice, ont collaboré à ce *Voyage en France*. Je voyais en eux les continuateurs de ces livres. (*Note de l'auteur.*)

Hélas ! la brume est épaisse ; chassée par un vent âpre, elle monte des profondeurs de la vallée de Munster. Nous faisons quelques pas sur la route alsacienne, jusqu'au débouché d'un tunnel sans pouvoir découvrir le fond de l'abîme creusé au-dessous du grand chemin. Quant à aller au Hohneck, il n'y faut songer.

Ces brouillards, réguliers en cette saison, sont fréquents même pendant les beaux jours. Je me souviens d'une excursion au Hohneck avec la foule moutonnaire venue de Gérardmer. Le temps était superbe ; la course, par l'étroit sentier tracé dans les *chaumes*, avait été délicieuse, l'arrivée sur le renflement qui porte le nom de Hohneck, à l'altitude de 1.366 mètres, un des points culminants des Vosges, fut un éblouissement. La chaîne entière se déroulait aux yeux, du ballon d'Alsace au Donon. Au-dessous, se creusait la vallée sylvestre de la Fecht. Toute la plaine d'Alsace avec Munster, Colmar et vingt autres villes, le Rhin, la Forêt-Noire, apparaissaient. Avec quelle fièvre passionnée je contempiais la belle et chère province perdue, dans laquelle on ne pouvait alors pénétrer sans d'extrêmes difficultés ! Cela faisait un peu l'effet de la Terre promise aux yeux de Moïse.

Soudain, accourut une nuée épaisse, en quel-

ques secondes le paysage avait disparu. On espérait un coup de vent qui aurait balayé les brumes, celles-ci s'épaissirent encore, il fallut reprendre le sentier du col, bien distinct heureusement. Depuis lors, j'étais venu une seconde fois au Hohneck, la pluie m'avait confiné à l'hôtel. Aujourd'hui, on ne saurait davantage entreprendre l'excursion. D'ailleurs, l'hiver a été long, dans tous les creux la neige est amoncelée; le chemin, nous dit-on, est en grande partie recouvert (1).

Après un moment de repos, nous descendons par la route tracée au flanc des monts boisés, joyau des Vosges. Les sapins, hauts et droits, aux branches revêtues de houppes de lichen d'un vert de bronze, forment de merveilleuses colonnades; ils sont admirables, surtout à l'espace de vallon ou col du Collet qui domine d'un côté les sources de la Vologne, de l'autre la source de la Meurthe. Bientôt, on surplombe de très haut la vallée où la première de ces rivières coule de cascabelle en cascabelle jusqu'à la conque boisée, splendide abîme de verdure au creux

(1) Depuis que ces pages ont été écrites, un chemin de fer électrique relie Gérardmer au Hohneck et à Munster.

duquel dort une petite nappe d'eau d'un bleu profond, encadrée d'une étroite pelouse dans laquelle des chalets semblent des jouets de Nuremberg. Ce miroir resplendissant est le plus petit (5 hectares et demi), mais le plus gracieux des lacs de la Vologne, le *Retournemer*. A chaque instant, les lacets de la route le montrent sous une physionomie nouvelle, à travers les échappées entre les pins.

Il est charmant surtout près du tunnel de la Roche-du-Diable, où, d'un belvédère aménagé par l'homme, on le domine presque à pic. Cela ne ressemble en rien aux lacs bleus des Alpes farouches, endormis entre les hautes parois de roches, de neiges et de glaces. Rien de brutal ni de hardi, c'est une vasque tapissée de sapins reflétés dans le cristal.

Plus loin apparaît une autre nappe lacustre, moins saisissante, mais bien belle encore et considérablement plus vaste. Le lac de Longemer couvre 85 hectares; il s'allonge sur 1.800 mètres et une largeur de 300 à 500 mètres, entre une abrupte montagne plantée des sapins de la forêt de la Brande formant sur la rive droite une côte régulière, et, sur l'autre bord, des pentes plus douces projetant des promontoires de prairies égayées d'habitations. Là encore la végéta-

tion des pentes et des rives donne au bassin une grâce indicible.

Le lac n'a pas fait naître de centre de séjour sur ses rives, ce n'est qu'un but d'excursion pour les hôtes de la grandissante Gérardmer. A l'issue, où la Vologne qui a alimenté le bassin se reforme, plus abondante, en une sorte de fjord d'où elle s'échappe en un ruisseau vif, une pointe de terre porte une insignifiante chapelle dite de Saint-Florent, très populaire jadis pour un pèlerinage qui avait lieu le dimanche de Pentecôte.

XVI

GÉRARDMER ET SON LAC

La toile sur le pré. — Le blanchissage. — Origine de la toile des Vosges. — Développement de l'industrie. — Son état actuel. — Descente de la Vologne. — Le Saut-des-Cuves. — Gérardmer, la ville saisonnière et l'industrie. — La broderie. — De Gérardmer à Remiremont. — Le Rupt de Cleurie. — Autour du Tholy. — Les cascades : Tendon, Saut-de-la-Cuve.

(Carte de l'État-major : feuille d'Épinal, S.-E.)

Remiremont. Avril.

Le lac de Longemer était plus étendu jadis ; à l'issue, du côté où s'échappe la Vologne, tout un vaste plan de prairies s'est formé, constitué par les apports des torrents, comme, en amont, s'est comblé un golfe allongé. Cette prairie, bordée de chalets capricieusement répartis sur les pentes, semble couverte de neige disposée en bandes régulières. De près, on reconnaît des toiles exposées à la rosée pour le blanchiment. Cette partie des Vosges forme un îlot industriel bien à part, on n'y tisse pas le coton comme dans les autres vallées, mais le lin et le chanvre pour

les Biches, Broches

Beloeuil

le Buisson

le Buisson



le Buisson

le Buisson

le Buisson

le Buisson

le Buisson

préparer les belles étoffes appelées « toiles des Vosges ». Le département ne filant pas ces textiles, il faut tirer les fils des pays producteurs, du nord de la France surtout. Le climat se prête à merveille à l'antique méthode du blanchiment sur le pré, aussi toutes les pelouses autour des lacs de Longemer et de Gérardmer sont-elles utilisées pour cette opération. On attribue aux vertus et à la pureté de l'eau des Vosges le degré remarquable de blancheur auquel parviennent les toiles de Gérardmer.

Gérardmer est le principal centre de cette fabrication, la ville — ou plutôt la commune — compte 7 usines ayant ensemble 428 métiers; Vagny, dans la vallée de la Moselotte, a 1 tissage et 7 métiers; le Tholy, sur le Rupt de Cleurie, 1 usine et 64 métiers; enfin, loin d'ici, au Val-d'Ajol, un établissement renferme 23 métiers (1).

C'est une industrie de très vieille date, longtemps demeurée familiale. Dans ces montagnes où l'on ne parvenait qu'à grand'peine, à cause de l'absence de routes, les foyers devaient se suffire à eux-mêmes pour la nourriture et l'ha-

(1) J'ai emprunté ces chiffres à l'*Annuaire général des Vosges*, mais ils sont inférieurs à la réalité. Cinq usines, à elles seules, ont ensemble 1.000 métiers. Le nombre des fabricants est maintenant de 10 (1914).

billement. Chaque ménage avait un coin de champ consacré à la culture du lin ; en août on arrachait les tiges qui, séchées sous un hangar, étaient égrenées et rouies. Le climat ne permettant pas de faire sécher en plein air, le lin était placé dans le four après la cuisson du pain. Le teillage avait lieu à la veillée, en commun, par les jeunes filles qui se réunissaient successivement dans chaque maison. Avec un matériel barbare, les ouvrières obtenaient la filasse ; la maîtresse de maison filait elle-même pendant les longues soirées d'hiver, aidée par ses enfants ; le père employait la mauvaise saison à tisser sur un métier primitif une toile rude mais solide, pure ou tramée de coton teint. Ces tissus entraient pour une part prépondérante dans l'habillement de la famille.

A la fin du dix-huitième siècle seulement apparurent les premiers tisserands à façon ; il fallut longtemps pour qu'un commerce s'implantât, grâce aux foires rendues accessibles par la création de chemins. Les premiers produits amenés à la foire de Bruyères firent connaître les toiles de Gérardmer. Les désirs de la clientèle firent apporter plus de soins dans les filés, le tissage et le blanchiment. Peu à peu le nombre des tisserands s'accrut, même on ne tarda pas à

voir quelques fabricants faire le voyage de Lille pour demander aux filatures de Flandre les fils fins que le rouet des Vosgiennes ne pouvait donner. Le métier montagnard, sur lequel on avait produit si longtemps des toiles solides mais grossières, larges de 60 centimètres, l'aune de Bruyères, fit place à des engins perfectionnés. Ces progrès furent rapides à partir de 1840, mais jusqu'à la guerre de 1870 les fabricants restaient des artisans isolés, tissant à leur métier et blanchissant eux-mêmes sur le pré. Les acheteurs avaient reconnu l'avantage de chercher la toile chez le producteur, ils parcouraient la montagne, payaient comptant et emportaient les tissus.

Les Alsaciens étaient les principaux clients. Après l'annexion ce débouché fut fermé à l'industrie de Gérardmer. Alors des mœurs commerciales nouvelles durent être adoptées; on chercha des représentants au dehors, des voyageurs allèrent solliciter la clientèle. La toile des Vosges se fit connaître ainsi; pour répondre aux demandes, il fallut abandonner l'industrie patriarcale, employer les métiers mécaniques, par conséquent créer des usines. L'ouverture du petit réseau de chemins de fer dits de la Vologne, aujourd'hui incorporé au réseau de l'Est,

accrut encore l'activité. Peu à peu le tissage à la main a, sinon disparu, du moins bien diminué, on ne trouve guère de tisserands que dans la montagne, où quelques habitants continuent à produire, l'hiver, certains articles difficiles à obtenir mécaniquement.

Aux articles d'autrefois s'est jointe la production de la toile damassée pour table, dite genre damier. C'est une des branches les plus actives de l'industrie gérômoise. On évalue à dix millions la valeur des toiles produites dans la ville et ses environs immédiats.

Une partie de la fabrication : le blanchiment, est restée ce qu'elle fut jadis. Il se fait plus en grand ; la toile écrue, lessivée dans de vastes cuves, est ensuite étendue sur le pré.

En ce moment, l'activité est grande dans les prairies : armés de récipients évasés, emmanchés au bout d'un bâton, les ouvriers jettent l'eau des ruisseaux sur la toile. Cet arrosage, les pluies, la rosée, font disparaître la matière grise des fils de lin ou de chanvre, la toile prend la blancheur mate chère aux ménagères. Toute la campagne de Gérardmer présente le même spectacle, jadis commun en France et devenu bien rare depuis que les procédés chimiques de blanchiment et l'emploi des lins de Russie ont

centralisé vers Lille et Armentières la presque totalité de la production française des toiles, maintenue à grands frais dans quelques centres comme Fresnay-sur-Sarthe, Loudéac et Voiron (1).

Partout où des ressauts de terrains ont permis de créer des prairies, les rives de la Vologne sont ainsi utilisées pour le blanchiment. Mais ces emplacements sont rares, la rivière a dû se frayer un passage entre les monts, à travers les éboulis, jusqu'à sa jonction avec la Jamagne qui lui porte les eaux du lac de Gérardmer.

Sur plusieurs centaines de mètres, la Vologne est un admirable torrent, bondissant et tournoyant au Saut-des-Cuves, s'élançant de roche en roche, jetant son écume aux branches des sapins qui se penchent sur l'abîme. Paysage peut-être trop arrangé, trop embelli au goût des touristes qui veulent une dose raisonnée d'émotions.

Lacs et torrents ont fait le succès de Gérardmer. En dehors des villes d'eaux, c'est aujourd'hui le plus grand centre estival français, com-

(1) Sur Fresnay-sur-Sarthe, voir le *Voyage en France*, 2^e série; sur Loudéac, la 5^e série; sur Voiron, la 9^e série; sur Lille, Armentières, Halluin, Bailleul, etc., divers chapitres de la 18^e série.

parable aux riches stations de la Suisse. Depuis quelques années surtout, il semble qu'une fée est venue promener sa baguette magique dans ce pays. La grande bourgade dégingandée qui bordait une route irrégulière est désormais le faubourg d'une opulente cité de majestueux hôtels, de chalets, de villas bâtis sur de larges avenues aboutissant à la rive étincelante du lac. Aucune station des Alpes françaises n'atteint encore à ce degré de coquetterie.

Le site est d'ailleurs exquis. Le lac, le plus vaste des Vosges — 122 hectares de superficie — entouré de belles montagnes couvertes de chalets et de villas, est une des plus séduisantes nappes que l'on puisse voir. L'homme n'a pas trop gâté ce coin harmonieux et doux de notre France dont la Lorraine s'enorgueillit plus encore que de Nancy, son opulente capitale, comme le prouvent ces proverbes :

— Sans Gérardmer et un peu Nancy, quoi donc serait la Lorraine ?

— Si la Lorraine était un mouton, Gérardmer en serait le rognon.

Malgré les thuriféraires, il ne faut pas chercher ici la Suisse. Les Vosges ne possèdent ni les glaciers, ni les immenses parois rocheuses. Le paysage est ample, calme et gracieux. La

grâce, le mot peint les Vosges; elles ont droit d'être fières de ce lot. Au lieu de cet agaçant lieu commun : « une petite Suisse », pourquoi ne pas dire, simplement : « les Vosges » ?

Les villas gagnent peu à peu les rives du lac; un casino donne à la cité une allure de ville d'eaux. A côté de ce Gérardmer de plaisir, séjour de touristes ayant le tort d'apporter ici les toilettes multiples et voyantes exigées par la mode, est le Gérardmer du travail, fort vivant lui aussi. Outre les grandes usines à toile qui alimentent les nombreux magasins où se fournissent les visiteurs, des ateliers de boissellerie, l'exploitation des granits porphyroïdes pour pavés, une fabrique de feutre, utilisent beaucoup de bras. La montagne nourrit des milliers de vaches dont le lait sert à fabriquer d'excellents fromages appelés *Gérômés*. Partout, au bord des torrents, des scieries débitent les bois des forêts.

On ne saurait négliger dans l'énumération des industries de Gérardmer la transformation de la toile en produits ouvrés, devenue une branche importante du commerce gérômôis; c'est l'application à la toile des Vosges du travail de la broderie, dont j'ai dit l'importance économique pour la région lorraine. Les femmes de Gérardmer et des environs cousent et brodent les

draps de lit, les taies d'oreillers, d'autres articles encore. Les dessins à jour, la dentelle, merveilles de la main-d'œuvre féminine, sont devenus pour Gérardmer une source d'aisance. La production des ateliers ou du labeur à domicile trouve un débouché important sur place même, grâce au grand nombre de visiteurs attirés par les beautés naturelles de la région.

Les fabricants de toile sont donc des confecteurs de lingerie, surtout de lingerie de luxe ; ils ont pu, grâce à cette organisation particulière, maintenir le travail du lin dans une contrée isolée des grands centres de la production linière : Lille, Armentières, Cambrai, Valenciennes et Cholet. L'îlot gérômois au milieu du grand foyer cotonnier rappelle celui de Voiron au sein de la région de la soie (1).

Malgré l'activité de l'industrie à Gérardmer et sur les bords de ses torrents, la principale richesse est la station estivale. Chaque année s'accroît la foule des visiteurs. Pour eux on construit un tramway, vers le lac de Longemer,

(1) Sur l'industrie linière du Nord, voir 18^e série (la Flandre) et 19^e série (Hainaut et Cambrésis) du *Voyage en France* ; sur Voiron, la 9^e série (Graisivaudan et Oisans) ; sur Cholet, la 56^e série (Touraine et Anjou). Voir aussi, dans la 5^e série (Haute-Bretagne intérieure), les pages sur Loudéac.

fonctionnant l'été seulement. Une autre ligne reliera Gérardmer à Remiremont par la belle vallée du Rupt de Tholy (1).

La facilité des excursions, le charme continu des paysages, expliquent cette vogue. Les Vosges sont par excellence une villégiature de familles et de touristes aux ambitions modestes. Il n'y a ni dangers ni fatigues. Peut-être reprocherait-on au pays d'être trop toujours le même. On n'a pas ici l'imprévu des Alpes et des Cévennes; la plupart des vallées et, dans les vallées, tous les villages se ressemblent : une étroite bande de prairies entre des monts revêtus de sapins jusqu'à leur cime. Vallée du Menaurupt, vallée de la Moselotte, vallées d'innombrables rupts, *collines* de la Moselotte et de la Petite-Vologne, présentent toujours cette même grâce robuste. Il faut aller sur les hautes Vosges de la frontière pour trouver les chaumes âpres et les grands escarpements.

Cependant, la Vologne, entre Gérardmer et Granges, quand on a quitté les prés si remplis de narcisses que l'on voudrait cette fleur pour emblème héraldique de l'aimable ville, la Vologne joue encore au torrent de la grande mon-

(1) Ces lignes sont maintenant ouvertes.

tagne, tant elle est emprisonnée entre des pentes raides, tant elle bondit et frémit sur les roches en échappant aux roues des usines qui utilisent ses eaux. Ce couloir étroit, comme la vallée des lacs, est une région bien à part dans le système vosgien, rappelant en petit les gorges les plus belles de la Savoie et du Dauphiné.

Mais pourquoi faut-il que ce doux pays soit menacé par les haines de races ? La frontière sanglante est près ; si nous pouvions l'oublier, les deux bataillons d'infanterie baraqués à la sortie de la ville le rappelleraient⁽¹⁾.

Gérardmer, grâce au nombre croissant des touristes qui la fréquentent chaque été, est devenue indépendante des villes voisines plus importantes, Saint-Dié et Remiremont ; elle a sur elles l'avantage d'être desservie durant la saison par des express composés en partie de wagons attachés aux rapides de Paris. Elle devient pour les populeuses cités du voisinage un centre d'attraction plus qu'elles ne le sont pour elle-même. Cependant le tramway de Remiremont attirera vers le confluent de la Moselle

(1) Gérardmer compte 10.421 habitants, dont 4.320 agglomérés, y compris la garnison de 1.575 hommes, résidant désormais dans de vastes casernes qui ont remplacé les baraquements.

et de la Moselotte une partie des visiteurs de Gérardmer ; ils pourront, de Remiremont, aller visiter les pittoresques vallées, jusqu'alors peu accessibles, qui, du Hohneck au ballon d'Alsace, s'ouvrent jusqu'aux deux grandes rivières vosgiennes.

La petite voie ferrée est tracée sur la route la plus courte, mais la moins pittoresque aussi, tout en parcourant un bassin riant et frais. Les rails empruntent les accotements du grand chemin du Tholy qui longe étroitement toute la rive nord du lac, rive presque rectiligne, tandis que le bord opposé est festonné de petites baies où accourent des ruisseaux. A l'extrémité, on reconnaît nettement la moraine provenant des anciens glaciers ; formant barrage, elle a retenu les eaux dont la pente naturelle eût été à l'ouest. Sur un long espace, jusqu'au hameau du Beillard, on retrouve ces hauts bourrelets formant digue entre les montagnes revêtues de forêts de sapins. Puis la route descend rapidement dans un bassin de prairies, bientôt élargi, où des ruisseaux d'eau limpide viennent se réunir en un courant abondant, le Rupt de Cleurie. Presque aussitôt formée la petite rivière devient travailleuse, elle fournit l'onde purifiante aux blanchisseries de toiles, la force motrice à des scieries

et à des tissages dépendant du Tholy, joli centre assis au flanc d'une petite montagne, au confluent du Noir-Rupt.

Le Tholy est un séjour assez fréquenté grâce à sa situation, à la réunion de belles routes parcourant d'aimables coins de la campagne des Vosges. L'une d'elles vient d'Épinal par Tendon et passe près de la jolie chute formée par le ruisseau du Scoutet. Une autre, venant de Bruyères, remonte le vallon du Barba par Rehaupal. Entre ces deux routes le plateau dit Charme de l'Ormont offre d'immenses vues sur les Vosges.

Sur la rive droite du Rupt de Cleurie, d'autres buts de courses intéressantes sont offerts par le chaînon qui sépare le Rupt de Cleurie du Menaurupt. Depuis le sommet de Chèvre-Roche, d'où l'on peut descendre à Vagney par un beau chemin en lacets, jusqu'au-dessus de Gérardmer, l'arête suivie par des chemins bien tracés commande de superbes horizons. Chèvre-Roche est à 828 mètres, altitude presque régulière jusqu'à la forêt de Lyris qui atteint 930 mètres, 926 mètres à la Tête de la Neuve-Roche et 1.006 au Sapin du Phény, dominant le col du Phény par lequel on passe du versant de Menaurupt dans celui de Gérardmer.

Au-dessous du Tholy, jusqu'au point où il accroît la Moselotte, le Rupt de Cleurie descend rapidement dans l'étroite vallée, faisant mouvoir des scieries, irriguant des prairies. Aucun village sur les rives, mais quelques maisons isolées. Cleurie, qui donne son nom à la petite rivière, est une poignée de maisons, la mairie elle-même est à l'écart dans les campagnes d'une vaste commune. Les eaux du Rupt tombaient jadis en aval, près de Saint-Amé, en une cascade appelée le Saut-de-la-Cuve ; maintenant accaparée par une papeterie, la chute a perdu tout ce qui en faisait la beauté ; les abords sont aimables cependant.

La cascade est voisine de Saint-Amé, grand et beau village allongé sur des chemins franchissant le Rupt et la Moselotte, dont le confluent est au milieu d'un bassin de prairies sillonné par les dérivations de la grande rivière.

Large, claire, rapide, la Moselotte, gonflée du Rupt de Cleurie, descend, sinueuse, dans un large plan couvert de prés entre de petits monts revêtus de forêts, à la rencontre de la Moselle. Celle-ci débouche dans la vallée commune par deux bras principaux d'où s'échappent une multitude de filioles. La première rencontre des flots est près du hameau de Celles, où subsis-

tent quelques débris de la résidence d'été des abbesses de Remiremont, devenue ferme. Au-dessus s'escarpe, très raide, la montagne du Saint-Mont, dominant de 300 mètres le niveau des eaux.

Remiremont apparaît au fond du paysage ; la route, pour l'atteindre, va franchir la rivière à Saint-Étienne, véritable faubourg de la ville, possédant une partie de la garnison, mais commune indépendante. La Moselle forme une île traversée par l'avenue des Deux-Ponts, conduisant au cœur de la jolie cité.

XVII

REMIREMONT ET LA MOSELOTTE

Remiremont. — Le chapitre de chanoinesses. — Restes de sa domination. — L'industrie et le commerce. — La vallée de la Moselotte. — Vagney. — La vallée du Bouchot et la vallée du Menaurupt. — La chute du Bouchot. — La vallée de Basse-sur-le-Rupt. — Le Haut du Roc. — La haute Moselotte. — Saulxures. — Cornimont. — La Bresse. — Colline de Chajoux et colline de Vologne. — Les lacs de Lispach, de Blanchemer et du Corbeau. — Au col d'Oderen.

(*Carte de l'État-major* : feuille d'Épinal S.-E. ; Lure N.-E.)

Bussang. Avril.

Les destins des cités sont changeants. Au dix-huitième siècle, Remiremont était une sorte de petite capitale aristocratique et religieuse relevant d'un chapitre de chanoinesses classé parmi les plus illustres communautés du monde chrétien. Jusqu'à la veille de la Révolution, la supérieure du chapitre, choisie parmi les princesses de race souveraine, jouissait de l'autorité sur cinquante-deux grandes et vingt-deux

petites seigneuries. L'histoire de cette théocratie féminine est une des plus curieuses du temps passé.

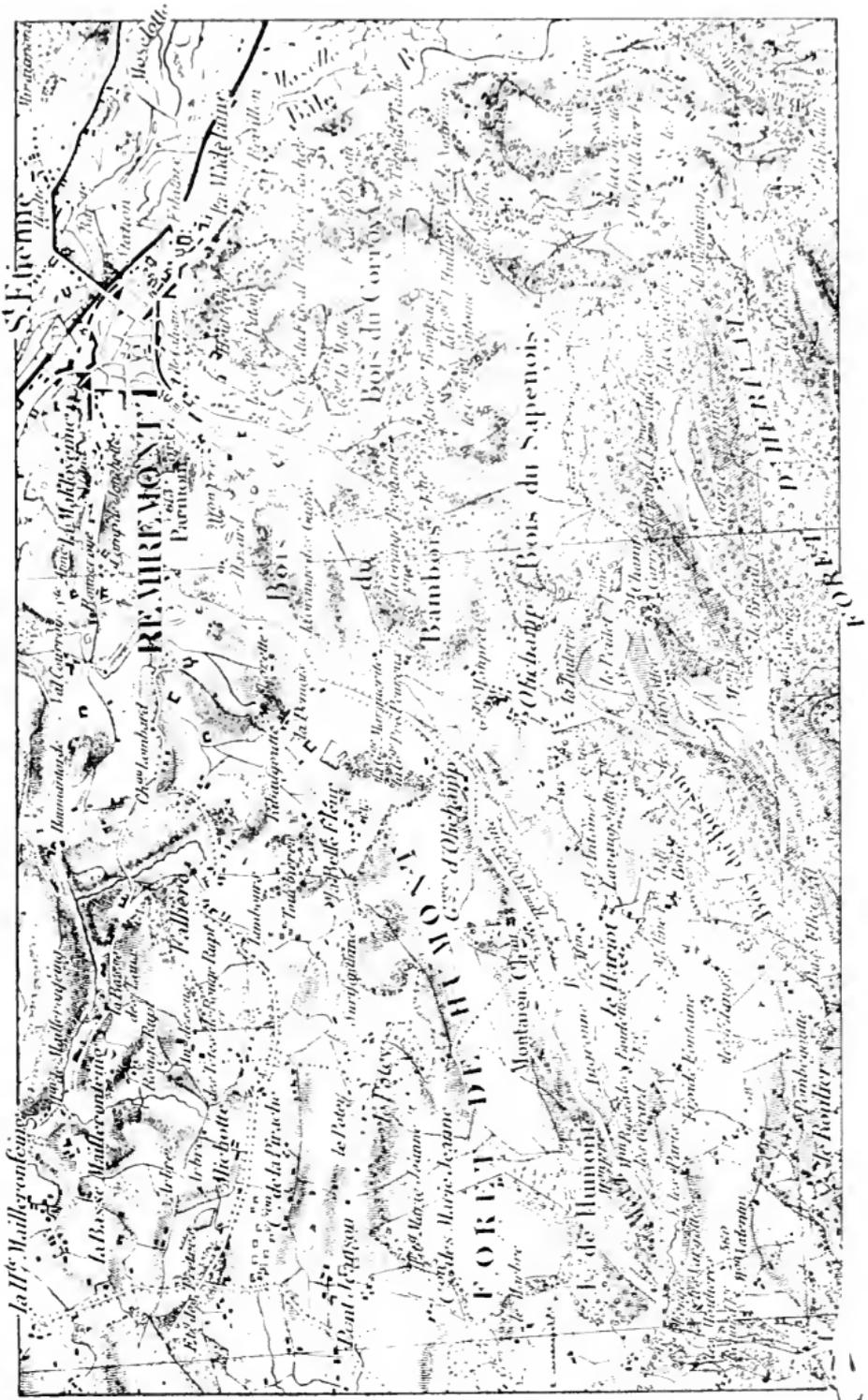
Les abbesses et les dames chanoinesses, qui devaient faire preuve d'une noblesse d'épée remontant à plus de deux cents ans, ont tenu à embellir la petite ville où elles régnaient en maîtresses, où elles avaient leur cour et leurs officiers, où la plus célèbre d'entre elles, Catherine de Lorraine, avait résisté à Turenne.

Vue de loin, Remiremont, grâce à ses vastes casernes, construites sur un coteau, a des allures de métropole que ne démentent point les boulevards d'accès. En pénétrant à l'intérieur, on découvre une des plus pittoresques parmi les cités vosgiennes. La rue principale, très large, soigneusement entretenue, est presque entièrement bordée d'arcades portées sur des piliers trapus boutés de contreforts; les ruisseaux sont animés d'eau vive. Sous les galeries, beaucoup de magasins. C'est le rendez-vous des promeneurs, bourgeois, fonctionnaires, officiers, à des heures en quelque sorte traditionnelles.

Le quartier le plus intéressant avoisine l'église. Le palais abbatial est resté debout, œuvre délicate du dix-huitième siècle, où le grès blanc et le grès rouge se sont pliés docilement aux volutes

et aux fleurons du style Pompadour. Ce palais, devenu monument administratif et abritant mairie et tribunaux, la petite place qui précède la principale entrée, les maisons canoniales, forment un ensemble d'une gracieuse majesté.

De la plupart des rues, mais surtout de la place de la Courtine que domine immédiatement le cône du Parmont, couronné d'un fort, on jouit d'une intéressante vue sur les petits monts qui encadrent la cité. De nombreuses fontaines jaillissent. Celle de la place de la Courtine est une vasque soutenue par trois dauphins. En somme, cité avenante et coquette, à laquelle sa situation à l'entrée des plus riantes vallées des Vosges a valu de devenir un centre d'excursions. De belles promenades ont été aménagées; l'une, le Tertre, où les fanfares des bataillons de chasseurs se font entendre, est petite mais charmante avec ses grands et vénérables tilleuls, peut-être contemporains des dernières chanoinesses. Celle du Calvaire, plus étendue, est du côté opposé de la ville. Ses pelouses, la vaste place d'armes qui la précède, ses grandes allées, la vue offerte des abords du calvaire à laquelle elle doit son nom, en font une des plus remarquables promenades de France, que continue un chemin délicieux de fraîcheur



établi à la base de beaux rochers enveloppés de hêtres.

Remiremont n'avait pas 4.000 âmes au temps où les nobles dames du chapitre commandaient à la contrée. La ville paraissait devoir rester très menue, mais le développement est enfin venu ; à la veille de la guerre de 1870, l'industrie l'avait déjà fait grandir : elle comptait 6.000 habitants ; aujourd'hui il y en a plus de 10.000 (1). Cet accroissement est dû à l'immigration alsacienne, mais aussi, pour une grande part, à l'importante garnison installée au pied du Parmont. La ville, siège d'une division et d'une brigade, possède deux bataillons de chasseurs, dont un à Saint-Étienne, et un groupe d'artillerie.

Les chemins de fer, en faisant de Remiremont le centre d'attraction et de commerce pour les vallées vosgiennes où les manufactures de coton ont pris un effort si prodigieux, ont largement contribué à cet accroissement. Aux abords immédiats de la ville quelques grandes usines se sont élevées et lui donnent une part assez considérable dans l'activité cotonnière. Filatures, tissages, blanchisserie emploient de nombreux ouvriers.

(1) 10.991 en 1911, dont 1.723 pour la garnison, etc. A cette population il faudrait ajouter celle de Saint-Étienne, commune limitrophe : 3.793 habitants dont 964 militaires.

A ces industries qui semblent incarner les Vosges sont venues s'ajouter des fabriques de brosses ; la broderie emploie une grande partie de la population féminine. Mais il ne faut pas considérer uniquement la ville pour juger de son rôle économique ; en réalité les bassins de la Moselle et de la Moselotte, avec leur multitude de fabriques, relèvent de Remiremont : là sont les agences des grandes banques ⁽¹⁾.

Remiremont n'est pas encore rattaché par voie ferrée avec les parties méridionales de son arrondissement, Plombières et le Val-d'Ajol, mais les belles routes qui le relie à la station balnéaire de l'Augronne et à l'active vallée de la Combeauté sont desservies pendant la belle saison par des services de voitures ⁽²⁾.

La course est charmante, celle du Val-d'Ajol surtout, le paysage étant plus accidenté et boisé. Mais les touristes se portent moins de ce côté que vers les hautes Vosges de la Moselotte et de la Moselle.

Les environs de Remiremont mériteraient déjà

(1) La Banque de France a ouvert en 1913 un bureau qui s'est classé, dès les débuts, au 60^e rang sur 71, avec un chiffre d'opérations s'élevant à 12.565.600 francs.

(2) Actuellement par automobiles (1914).

de retenir le visiteur si la ville n'était un incomparable centre d'excursions. Outre les deux grandes vallées et celle du Rupt-de-Cleurie, les vallées plus sauvages du Menaurnpt et du Bouchot renferment de beaux sites atteignant parfois à la grandeur. Tous ces couloirs de la montagne lorraine conduisent vers le bassin de Gérardmer. La plus ample des vallées, celle de la Moselotte, offre un large plan de prairies semé de mamelons rocheux semblables à des îles. Les collines ne se resserrent qu'à Vagney ; le Bouchot, grossi du Menaurnpt, y débouche de l'étroit vallon où, bondissant de chute en chute, il a apporté la vie. Comme dans la vallée de la Moselle, les communes sont des agglomérations de hameaux : Vagney figure dans les statistiques pour près de 3.000 habitants, le bourg en renferme 700 seulement.

Celui-ci possède pourtant physionomie de ville ; il eut d'ailleurs rang citadin au temps des abbesses de Remiremont, comme chef-lieu d'un des *bans* relevant du chapitre. C'est aujourd'hui le centre d'attraction pour les habitants des belles vallées qui débouchent sur la Moselotte. Pendant l'été c'est un rendez-vous de touristes. La beauté du paysage, la bonne tenue de ses petits hôtels en ont fait un séjour pour de nom-

breuses familles auxquelles les montagnes voisines offrent des promenades superbes. Tout le pays est d'une grâce parfaite; vers la tête des vallées il atteint à la grandeur.

La vallée du Bouchot est la plus fréquentée, car elle est parcourue par une route conduisant à Gérardmer à travers des paysages plus pittoresques encore que ceux du Rupt-de-Cleurie, d'où se détache, à Sapois, un chemin remontant le Menaurnpt jusqu'au col du Phény. Cette vallée du Menaurnpt, étroite, ne possède aucun village, mais une suite de métairies et de scieries lui donnent la vie. Un chaînon très étroit la sépare de celle du Bouchot; cette arête présente de superbes tableaux par la raideur de ses pentes, la hauteur de ses escarpements, ses beaux rochers, dont un groupe, la Roche des Ducs, s'élance à 855 mètres entre le hameau de Menaurnpt et le village de Rochesson.

Une gorge coupe le chaînon et livre passage au Bouchot dont la direction est brusquement changée. Le torrent pénètre dans le défilé et tombe en trois chutes successives d'une hauteur totale de 35 mètres. Cette cascade est la plus remarquable des Vosges par la masse de ses eaux — le Bouchot étant une rivière abondante — et sa hauteur. Pendant l'hiver et à la suite des pluies

elle offre un spectacle rappelant les belles chutes des Alpes et des Pyrénées. L'été, c'est-à-dire pendant que Vagney est la résidence des touristes, le tableau est moins impressionnant, mais le flot clair tombant de ressaut en ressaut dans un cadre de verdure est d'un charme extrême.

Non moins heureuse d'aspect est la vallée en amont de la cascade. Les montagnes où les prairies ourlent la base de grands escarpements tapissés de bois sont revêtues de forêts qui alimentent de nombreuses scieries, vie et gaieté de ce verdoyant couloir. Un village, Rochesson, emplit le fond du val. Plus haut, on ne rencontre plus que des maisons isolées et des scieries ; la rivière, vive et preste, étincelle dans les prairies dont la verdure tendre contraste avec les futaies des forêts : Noire-Goutte et Gérardmer, sur la rive gauche, Urson sur la rive droite. D'un côté dominant les hêtres, de l'autre les sombres sapins semblent monter à l'assaut de grands escarpements. Sur trois lieues séparant Rochesson de Gérardmer se suivent ainsi les sites aimables et les grands paysages, animés par le Bouchot dont les sources sont si abondantes que, dès l'origine, aux Rupts, il donne la vie à un tissage. Aux Rupts le chemin rejoint

la superbe route qui, par la Bresse, ramène à Cornimont ou à Vagney.

Une autre vallée des environs de Vagney débouche sur la Moselotte en amont du bourg, près des grandes usines cotonnières de Zainvillers, classées parmi les plus importantes des Vosges. Elle est parcourue par le ruisseau abondant de Basse-sur-le-Rupt, nom d'une commune qui a pour chef-lieu le hameau de Planois. Cette vallée fort étroite, parcourue par la route de la Bresse, est animée, elle aussi, par l'industrie cotonnière et visitée par les touristes amoureux des grands horizons. Au-dessus de Planois se dresse une belle cime des avant-monts vosgiens, le Haut du Roc, couronnée, à 1.017 mètres, par un étroit plateau porté sur un amoncellement de roches à pic, d'où l'on jouit d'une des plus larges vues offertes par les Vosges : toutes les grandes cimes vers le Hohneck et le ballon de Servance, les montagnes de Gérardmer, de Bruyères, de Saint-Dié, et, par-dessus les hauteurs de Remiremont, les croupes lointaines des Faucilles et le plateau de Langres.

Au nord de la vallée le chaînon va se relier à des sommets plus élevés encore, offrant d'aussi beaux horizons, ainsi le Rondfeing atteint 1.060 mètres. Ces belvédères sont moins fréquentés

que le Haut du Roc plus facilement et rapidement accessible.

Le ruisseau de Basse-sur-le-Rupt atteint la Moselotte dans une des parties les plus pittoresques de la vallée ; celle-ci est resserrée, les bords de la rivière sont un couloir de prairies hérissées de grands rochers morainiques fort curieux, parfois buttes de granit envahies par la végétation, parfois dykes isolés, parfois encore semblables à des traînées allongées dans le sens de la rivière. Ces témoins de l'époque glaciaire sont nombreux aux abords de Thiéfosse, village gardant un étranglement de la vallée à l'entrée d'un vallon dont le Haut du Roc domine l'extrémité. La Moselotte paraît de plus en plus travailleuse, les usines se suivent. Même dans cette partie rétrécie du val, nombreux sont les hameaux travailleurs bâtis au sein de prairies toujours semées de ces monticules rocheux qui donnent tant de pittoresque à la contrée.

Saulxures doit son riant aspect à l'industrie et à la générosité de plusieurs de ses enfants, les Gehin et les Claude des Vosges qui l'ont doté d'hôpitaux et d'écoles, notamment d'une belle école départementale d'agriculture et de laiterie, qui a pris le nom de son fondateur, Claude des Vosges. Les études sont dirigées surtout

vers l'industrie laitière et plus spécialement la fabrication du fromage. Grâce à elle, les mauvaises méthodes pour la production du *gérômé* ont disparu, ce produit a acquis une finesse inconnue autrefois. L'école fut créée en 1885, on la signalait, dès l'Exposition de 1889, comme ayant eu une influence marquée. Un cours spécial de pisciculture est appelé à rendre de grands services à ce pays où l'industrie et le braconnage menacent de faire disparaître le poisson⁽¹⁾.

L'industrie cotonnière a fait la fortune de Saulxures et cette fortune s'est manifestée par une des plus opulentes constructions modernes, château où le marbre s'allie au granit : « Palais, a dit un de ceux qui le virent naître, qui éblouit par la richesse et l'éclat de ses dorures, de ses sculptures, de ses tentures, de ses meubles, de ses glaces, de ses tapis et par la prodigalité de son faste architectural⁽²⁾. » Et l'auteur regrettait qu'il n'y eût autour de ces « splendides résidences » aucun établissement philanthropique. Aujourd'hui l'hôpital, les écoles, les maisons ouvrières de Saulxures répondent à ces critiques.

(1) Cette école a été transportée, en septembre 1905, à Rouceux, commune contiguë à Neufchâteau.

(2) E. CHARTON : *Les Vosges pittoresques et historiques* (1876).

Le chemin de fer de la Moselotte remonte au delà de Saulxures jusqu'à Cornimont, centre le plus peuplé de la vallée et agglomération la plus considérable de l'arrondissement de Remiremont après le chef-lieu.

Cornimont est cependant une simple commune. Sur ses 5.328 habitants, 2.500 résident dans le bourg dont les rues remplissent l'étroit bassin et se prolongent dans un vallon latéral⁽¹⁾. Le chemin de fer possède une gare importante, car elle dessert les nombreuses fabriques de tissus de coton qui font vivre la population et, par le camionnage, les vallées travailleuses de Ventron et de la Haute-Moselotte.

Ainsi placée à la jonction de routes conduisant en Alsace par les cols d'Oderen, de Bramont et de la Schlucht, au terminus d'une voie ferrée, Cornimont est en quelque sorte la capitale commerciale de la Moselotte, le centre naturel des excursions dans ce massif aux vallées profondes, aux belles forêts, aux roches superbes. Le bourg a des allures de ville, grâce à sa belle église, à ses usines, aux jolies villas entourées de parcs et de jardins.

(1) Population de Cornimont au recensement de 1911 : 5.607 habitants dont 2.937 agglomérés ; de Saulxures, 4.103, dont 1.564 agglomérés.

Longtemps encore, en amont, la vallée de la Moselotte reste industrielle. Pendant deux lieues, en remontant la rivière, on ne cesse de rencontrer des filatures et des tissages. Ces usines sont l'idéal du travail en manufacture par le cadre charmant de prairies, de forêts et de pâturages revêtant les pentes.

C'est la contrée vosgienne où ces établissements sont le plus nombreux. La commune de la Bresse, à laquelle elle appartient, n'en possède pas moins de quinze ; ils filent le coton, tissent le calicot et autres étoffes et renferment ensemble près de 2.000 métiers. Beaucoup appartiennent à des Alsaciens immigrés qui ont voulu rester à proximité du cher pays. Dans la vallée de Ventron, il est même des usines au pied du col d'Oderen.

La Bresse, grâce à ces manufactures, est une grosse commune ; elle compte près de 5.000 habitants dont 1.700 dans l'agglomération principale ⁽¹⁾, située à la jonction des deux beaux torrents qui forment la Moselotte. C'est un centre d'excursions pour les vallées les plus profondes du versant français des Vosges, région pittoresque grâce à ses grandes forêts, à ses hameaux

(1) 5.607 dont 1.885 agglomérés en 1911.

de *marcaireries* où l'on produit d'excellents gémés, à ses belles arêtes ou cimes rocheuses, aux petits lacs : du Corbeau, Blanchemer, de Lispach, endormis en d'adorables solitudes. Ces minuscules nappes d'eau doivent être accrues par des travaux de barrage. On projette d'augmenter le volume de Blanchemer et de Lispach et de transformer en lac le plateau marécageux des Feignes de la Lande, d'où sort la branche méridionale de la Moselotte appelée Petite-Vologne. Les eaux de pluie et de fonte des neiges accumulées dans les réservoirs seraient conduites par une rigole au canal de l'Est pour remplacer celles du néfaste réservoir de Bouzey. Une partie serait dérivée en chemin pour les irrigations des prairies.

La Bresse, une des communes les plus vastes de France, couvre près de 6.000 hectares de superficie et possède en entier les deux vallées supérieures de la Moselotte et du Chajoux. Ces vallées, comme celles ouvertes sur la Mortagne entre Brouvelieures et Rambervillers ⁽¹⁾, présentent la singularité de porter le nom de collines : colline du Chajoux et colline de Vologne; cette dernière n'a d'ailleurs rien de commun

(1) Voir le chapitre XI.

avec la rivière de ce nom, elle est parcourue par la Moselotte.

La vallée du Chajoux est un long couloir régulier dans lequel le ruisseau fait mouvoir des tissages et des scieries ; une multitude d'habitations isolées donnent quelque variété à un paysage un moment monotone mais qui devient charmant aux approches du lac de Lispach, lorsqu'on a dépassé les métairies isolées du Haut-Veaux. Les montagnes, couvertes de belles sapinières, dessinent un cirque au fond duquel dort un laquet où vont les visiteurs. Partout ailleurs que dans les Vosges, où les bassins naturels sont rares et peu étendus, il n'attirerait guère les touristes. C'est le « lac » de Lispach, mare limpide au milieu d'une tourbière tremblante dont l'accès n'est pas sans danger.

Le minuscule bassin, d'où s'échappe le Chajoux, est voisin du lac de Longemer que l'on atteint en moins d'une heure en traversant la forêt de Saint-Jacques. Proche aussi le lac de Retournemer : un raide chemin conduit au col de Feignes-sous-Vologne, d'où l'on descend à Retournemer en quelques minutes. Au col naît un ruisselet, entre des prairies marécageuses, la Moselotte des Feignes, ou Petite-Vologne, que rejoint plus bas une autre Moselotte née au

flanc du Hohneck par une fontaine bien connue des visiteurs de la célèbre cime.

Ici commence la *colline* de Vologne, vallée où les ruisseaux deviennent promptement rivière par l'afflux des torrenticules descendus de la chaîne maîtresse couverte de chaumes. Un de ces cours d'eau s'épanche de la charmante conque du lac de Blanchemer, endormi au milieu des forêts, un autre amène le flot d'un lac transformé en étang infime brillant au milieu d'une tourbière. Le sort de ce lac du Marchais attend le Blanchemer, sans cesse s'y forme la tourbe. Le bassin de Marchais touche à la frontière, où la chaîne s'abaisse légèrement par le col de l'Étang, ouvert à 1.024 mètres, plus haut encore que son voisin, le col de Bramont (957 mètres), franchi par un chemin devenant, sur le versant alsacien, excellente route en lacets.

Dès qu'elle a reçu le ruisseau de la Goutte de Marchais, sorti de l'étang, la Moselotte est astreinte au travail. Scieries et tissages la bordent sur la rive droite, d'abondants ruisseaux, nés de belles sources, descendent au fond de combes solitaires revêtues par la forêt de Cornimont. Le plus abondant de ces torrents, le plus régulier aussi, grâce aux travaux de retenue effectués par les industriels de la vallée, amène

les eaux du lac des Corbeaux, charmant bassin ovale dont la ceinture de roches rouges couronnées de sapins accroît la beauté. Tout autour, la montagne décrit un cirque superbe de régularité; la partie suprême, à 1.116 mètres, domine de plus de 200 mètres le calme miroir.

Un raide sentier conduit à cette arête d'où, à travers la forêt, des chemins non moins rudes amènent dans le vallon du Rouge-Rupt au pied du Grand Ventron. Vallon presque désert: des maisons forestières, une ou deux métairies au Rouge-Rupt, une scierie évoquent seules la vie jusqu'à la rencontre du ruisseau de Noulxe; alors le val se peuple. Blanfeing, Noulxe sont de grands hameaux que des habitations égrenées au long du chemin relie à Cornimont.

A l'issue du bourg, près de la gare, s'ouvre une autre vallée parcourue par une belle route conduisant à la vallée alsacienne de la Thur par le col d'Oderen. C'est la vallée de Ventron, animée par l'industrie, comme ses voisines. Le village de Ventron a ses filatures et ses tissages dont les ouvriers habitent en grande partie les maisons éparpillées sur les pentes du large bassin de pâturage où paissent de nombreuses vaches; le lait sert à la production de fromages

réputés. Maisons et usines se suivent jusqu'à l'entrée de la « colline » du Ventron, vallée forestière dont la tête est au Grand Ventron. La route du col passe à l'entrée de la colline, décrit un grand lacet et, par des pentes douces, atteint le col d'Oderen ouvert à 885 mètres. A l'aide de beaux lacets elle descend vers la Thur, qu'elle atteint à Kruth (1).

(1) Sur la vallée de la Thur, voir la 48^e série du *Voyage en France (Haute-Alsace)*.

XVIII

LA HAUTE MOSELLE

Le tunnel de Bussang. — La source de la Moselle. — Bussang. — Le Drumont. — Saint-Maurice. — La vallée des Charbonniers. — Une rue d'usines. — Le canton du Thillot. — Le Thillot. — La vallée du Ménil. — Au fort de Rupt. — Retour à Remiremont.

(*Carte de l'État-major* : feuille de Lure N.-E.; Epinal S.-E., S.-O.)

Remiremont. Mai.

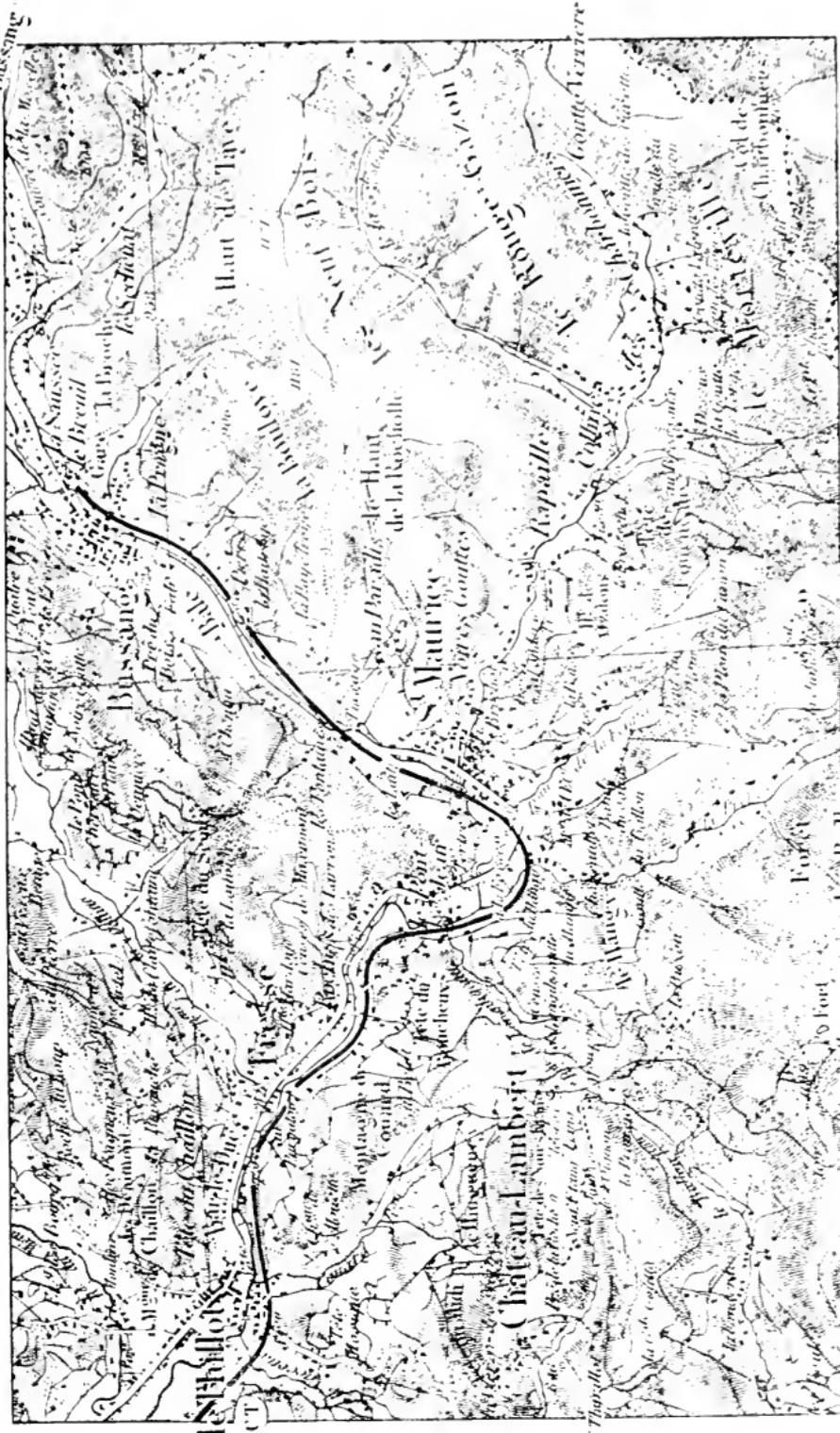
D'une pénétrante tristesse, la sortie de France par le tunnel de Bussang. Le vallon creusé entre la Tête-des-Allemands et la côte des Russiers est une âpre gorge aux pentes abruptes couvertes de sapinières. Une maison de cantonnier, encore française d'aspect, anime seule la solitude; devant la porte se tient un douanier coiffé du casque à pointe, le sabre au côté. La conquête s'affirme, dès le premier pas en Alsace, par ce surveillant venu d'Urbès.

Tristement je retourne à l'autre issue du tunnel, en pleine lumière, en pleine gaieté. Une

vallée s'entr'ouvre bordée de cimes boisées, d'une grâce un peu âpre, aux pentes gazonnées parsemées de maisons blanches. Au fond, dans un pli de plus sévère aspect, entre une paroi de roches moutonnées et une épaisse forêt de sapins brille un petit bassin circulaire, de deux mètres de diamètre, d'où s'écoule un filet d'eau à peine sensible. Ce bassin tapissé de mousse et de conferves est la source officielle de la Moselle; l'humble ruisseau, sans cesse grossi, deviendra bientôt la douce rivière d'Épinal et de Toul, ce sera le fleuve de Metz et de Trèves.

Nous sommes seuls à contempler la pauvre naïade, mon fils Pierre et moi. La saison n'est pas assez avancée, les touristes sont absents. Vienne juillet et les Allemands feront cercle pour boire l'eau de la fontaine de Moselle en lui récitant des *lieds*. A leurs yeux, la Moselle, au nom si gaulois, sonnait clair et doux, est une rivière allemande. Heureux les peuples qui ont ainsi la passion des fleuves et s'identifient en quelque sorte avec eux! Chez nous, cette affection filiale n'existe plus guère, depuis le temps où Joachim du Bellay chantait le *Loyre gaulois*; il faut aller au Rhône des félibres pour la retrouver.

Le premier affluent de la naissante Moselle est



le superflu des sources minérales de Bussang, qui alimentent un établissement près duquel est construit un vaste hôtel. Du vallon de Gazan descend en cascates un autre ruisseau, très abondant, véritable origine de la Moselle. Ce petit torrent venu du mont Drumont, ne fait qu'une lampée du filet écoulé du bassin arrondi entretenu par la main de l'homme. Au-dessous du parc de l'hôtel, un autre gros ruisseau, plus puissant encore, accourt de chute en chute. Désormais, la rivière est formée, la voici capable de faire mouvoir des usines; chaque vallon lui apporte des eaux cristallines.

Au confluent de ces premiers ruisseaux, à la tête du chemin de fer de la Haute-Moselle, est assis le joli village de Bussang, animé par une industrie variée et le passage des touristes en été. La Moselle donne la vie à plusieurs tissages de coton, à une importante fabrique de couverts en fer battu, d'étrilles et autres articles de quincaillerie. Les habitants font encore des pipes en bois de merisier et de menus objets nécessaires à l'industrie. Dès sa formation, la Moselle est donc une rivière travailleuse.

A l'issue du bourg, vers le sud, s'étend un camp de baraques où, chaque été, des compagnies de chasseurs ou de ligne viennent prendre

leur cantonnement ⁽¹⁾. A côté se dresse une vaste construction rustique, pouvant contenir des centaines de personnes assises sur des gradins. C'est un théâtre populaire en plein air, fondé par le littérateur Pottecher, fils du maire de Bussang, où l'on donne chaque année des représentations analogues à celles du fameux théâtre bavarois d'Oberammergau. Elles attirent une foule considérable. L'idée a été reprise par Gérardmer, qui a construit son « théâtre du peuple » dans le paysage romantique du Saut-des-Cuves.

Le cadre est plus beau encore à Bussang, non par l'entourage immédiat, mais par l'ampleur du paysage. Les hauts sommets du Drumont, du Gresson, du ballon d'Alsace et du ballon de Servance, croupe puissante, allongée, aux flancs encore plaqués de neige, décrivent un hémicycle d'une réelle majesté.

La Moselle, dont on voit à chaque contour se gonfler les eaux mugissantes, devient une rue d'usines. Le gros torrent est la vie de la vallée, car le sol se prête malaisément à la culture.

(1) Depuis octobre 1913 ce camp était occupé en permanence par deux compagnies de chasseurs à pied, malgré la rudesse du climat. Un des officiers, le lieutenant Maurice Ardouin-Dumazet, fils de l'auteur de ce livre, devait tomber en Alsace, comme capitaine, en 1915.

« Des pierres, de l'eau, du bois, de l'herbe, nous n'avons que cela », me disait une bonne femme du vallon de Presles chez qui j'étais entré demander un peu de lait en descendant du ballon de Servance. L'industrie a complété les maigres dons de la nature et amené une population très dense.

Terminus de la voie ferrée au sein de vallons qui sont parmi les plus frais des fraîches Vosges, Bussang doit à cette situation plus encore qu'à ses eaux minérales, auxquelles la vogue n'est pas encore venue, d'être un rendez-vous de touristes ; un excellent hôtel au cœur du village en rend le séjour facile. Les courses sont courtes si l'on ne veut pas dépasser la crête frontière. De la plupart des sommets, des *chaumes*, les vues sont superbes sur la chaîne en entier, surtout du côté lorrain où les altitudes vont en s'abaissant, tandis que, vers l'Alsace, les hauts sommets du massif dominé par le ballon de Guebwiller masquent les horizons lointains. Une des courses les plus faciles, celle du Drumont, offre un des plus remarquables panoramas des deux provinces. Le massif du Drumont — je l'ai déjà dit — est à la tête des ruisseaux qui sont les premiers affluents de la Moselle et, mieux que la fontaine, peuvent être considérés comme l'origine

de la grande rivière de Lorraine. Le sommet le plus proche de Bussang, le Chaume de Drumont, dont les pelouses sèches, à 1.156 mètres, sont partagées par la frontière, offre un immense panorama sur les Vosges occidentales, s'abaissant, découpées, en multiples vallées, vertes du vert profond des bois, du vert doux des prairies. Au midi, le ballon d'Alsace, le ballon de Servance ferment nettement le tableau.

Du Chaume du Drumont au sommet principal, appelé aussi la Tête de Fellingring, le sentier de la crête suit la ligne des bornes frontières et conduit rapidement à cette croupe, à peine saillante, se bosselant à 1.223 mètres. De là, toutes les Hautes-Vosges sont en vue, les cimes les plus élevées du système, du Hohneck au ballon de Guebwiller. Ces montagnes, d'altitude modeste si on les compare aux Alpes et aux Pyrénées, sont, vues d'ici, d'une majestueuse grandeur. Le massif entre la Thur et la Fecht ne se présente de nulle part avec tant d'ensemble et de majesté.

Les courses sont plus difficiles vers le sud ; aucun chemin bien tracé n'amène directement aux crêtes sous lesquelles, du côté alsacien, se forment les ruisseaux alimentant la Doller. Les touristes atteignent plus facilement cette région

presque sauvage, que domine le Gresson, par Saint-Maurice, d'où s'élèvent des chemins bien tracés.

La descente de Bussang à Saint-Maurice est charmante. La vallée, harmonieusement dessinée, a des pentes de cultures et de prairies dominées par des grandes forêts de sapins et de hêtres. La Moselle s'accroît sans cesse par des ruisseaux ruisselant de plis parsemés de métaïries. A Saint-Maurice elle se double par les eaux du ruisseau des Charbonniers descendu d'un superbe hémicycle de montagnes dont le Rouge-Gazon, le Gresson et le ballon d'Alsace sont les sommets les plus élevés.

Le ballon d'Alsace, qui doit à son nom une célébrité plus grande que celle de cimes autrement hautes et remarquables, est surtout accessible de Saint-Maurice par le versant de la Moselle, pour les touristes qui ne mesurent pas la satisfaction aux fatigues éprouvées et aux difficultés surmontées.

Saint-Maurice, comme tous les autres centres de la vallée, a dû la grosse population de sa commune à l'industrie. Les filatures et les tissages ne bordent pas seulement la Moselle, on en rencontre jusqu'au cœur de la montagne, dans ce val des Charbonniers qu'enclosent de hautes

croupes boisées portant de vastes étendues de chaumes.

Le bourg, très avenant, entouré de belles demeures, est au point de départ de la route de Giromagny franchissant la chaîne au ballon d'Alsace, mais cette chaussée fameuse est pour une moindre part que le cirque des Charbonniers dans l'activité de ce joli centre. Même les touristes séjournant à Saint-Maurice s'égarent plus volontiers au long du torrent que sur les lacets du grand chemin reliant la Moselle au Doubs. La vallée des Charbonniers est moins sauvage que ne pourrait le faire croire la disposition en apparence fermée du bassin. Longtemps elle eut une réputation farouche, ses habitants, issus d'émigrants germains et scandinaves venus pour exploiter les forêts et faire le charbon, d'où le nom de la vallée ou *colline*, se cantonnaient dans la montagne dont ils finirent par se croire les maîtres, plus que les ducs de Lorraine ou le roi de France. Aujourd'hui encore, si des usines sont venues profiter de la force motrice du torrent, l'exploitation des forêts demeure la principale industrie des Charbonniers.

Le torrent reçoit sur chaque rive des ruisseaux appelés *goutte*. Lui-même, vers sa source, se nomme la Goutte-Verrière. Au confluent de

la Goutte-de-Rieux, un hameau enveloppe un tissage. Dans une partie élargie accourent la Goutte-des-Fontaines, venue du ballon d'Alsace, et la Grande-Goutte, descendue du chaume des Neuf-Bois par un vallon solitaire enveloppé de forêts. A la jonction des trois ruisseaux est le village des Charbonniers, devenu assez peuleux, grâce aux usines établies sur les « gouttes ».

En remontant ces cours d'eau clairs et vifs, on atteint l'arête faîtière des Vosges, d'où la vue est fort belle sur les vallons allant à la Doller et dont la plupart ont à leur tête un réservoir. Ces « lacs », aménagés par des barrages, servent aux usines bordant la rivière de Massevaux ⁽¹⁾. La ligne des crêtes est d'une régularité singulière et ne s'abaisse guère; la principale dépression, le col des Charbonniers, est encore à 1.105 mètres, le point culminant, le Gresson, sous lequel dort le lac alsacien de la Perche (Stern-See), est à 1.244 mètres.

Les nuées qui couvrent les sommets m'ont empêché de faire les courses projetées; arrivé au col des Charbonniers, j'ai dû redescendre, tant le brouillard montant d'Alsace devenait dense et

(1) Sur Massevaux et la vallée de la Doller, voir 48^e série du *Voyage en France* (Haute-Alsace).

froid. Aux Charbonniers seulement j'ai retrouvé la lumière et, à Saint-Maurice, le soleil. Maintenant je redescends la Moselle, coulant vive, d'usine en usine, au sein de campagnes dont la multitude d'habitations est une surprise pour qui s'attend à un paysage alpestre. Dans ce canton du Thillot, toutes les communes ont plus de 1.000 habitants; quatre en ont de 1.200 à 2.000, deux de 2.600 à 3.000, le chef-lieu en a 3.203 et Rupt 4.373 (1). Ces chiffres sont dus aux manufactures. Sur le territoire de Saint-Maurice s'échelonnent six tissages entre les scieries, les filatures et une fabrique de fibre de bois.

Même spectacle vers Fresse, populeuse commune dont le chef-lieu se compose de quelques maisons groupées autour de l'église et, surtout, au Thillot, jadis simple écart de Ramonchamp, devenu une façon de petite ville fière de sa grande rue ornée de maisons à arcades, de son église et de sa mairie, neuves comme le reste de l'agglomération (2). De vastes fabriques animent la banlieue, entourées de leurs cités ouvrières : telle une mère poule au milieu de ses poussins.

(1) Le Thillot, 3.965; Rupt, 4.780 (chiffres de 1911).

(2) Un embranchement du chemin de fer vicinal de Franche-Comté relie le Thillot à Lure en franchissant la crête vosgienne (*Note de la 3^e édition*).

Elles couvrent non seulement les rives de la Moselle, mais encore le joli vallon du Ménil remonté par une route conduisant à Cornimont. Maisons et usines se suivent au long du chemin, courant au fond de ce pli étroit aux pentes revêtues de prairies et dominé sur la rive droite par les belles futaies de la forêt du Géhan. On jouit de vues fort belles en remontant ce bassin travailleur, un de ceux que l'industrie a le plus transformés en y amenant la vie. Le coton est l'aliment de ces ruches, mais au Thillot même l'industrie lainière s'est implantée par une vaste usine.

Plus nombreuses encore sont les manufactures autour de Ramonchamp, où le ruisseau du Ménil atteint la Moselle. La vallée a perdu la grandeur majestueuse des environs de Bussang; les Vosges ne sont plus que de très hautes collines couronnées de sapins, de hêtres et de chênes. Sur l'une d'elles, sorte de bastion isolé, est construit le fort de Château-Lambert, dont les « traverses » font des bosses sur l'arête.

Peu à peu le thalweg se remplit de maisons; entre les usines se suivent des toits rouges et des façades d'un blanc jaunâtre. De Ramonchamp à Ferdrupt, un large plan de prairies repose un instant le regard. Autour de Fer-

drupt, où s'ouvre, sur la rive droite, la « colline » de Grand-Rupt, les cultures apparaissent, la verdure est coupée de clairières rougeâtres, glèbes retournées par la charrue. Une partie de la population de Rupt est composée de cultivateurs. D'ailleurs cette grosse commune n'est pas une ville, le septième à peine de ses habitants, soit 639 (1), constitue la population du centre, village très allongé, à l'issue d'un vallon ouvert dans la forêt de Longegoutte, la « colline » Aude-sus-de-Rupt.

Sur la rive gauche est bâti un fort destiné à battre à la fois la vallée de la Moselle et, sur le versant de la Saône, l'origine du vallon du Breuchin. J'ai fait l'ascension de cette colline en apparence assez basse, mais la course est longue ; le fort atteint 773 mètres d'altitude, le fond de la vallée est à 420 à peine. Un chemin tracé par le génie militaire s'élève par des lacets que les pieds des soldats ont coupés au moyen de raides sentiers rocaillieux. De petites plates-formes ont été aménagées, offrant des lieux de repos d'où la vue s'étend sur la riante vallée.

Le fort de Rupt, dans une situation superbe, au sommet d'une petite montagne, domine d'un

(1) 1.057 sur 4.680 en 1911.

côté les vallons profonds où naissent le Breuchin et la Combeauté, de l'autre la Moselle. D'ici, la chaîne des Vosges se détache merveilleusement sur le ciel, des monts de Saint-Amarin au ballon de Servance et à la Planche-aux-Belles-Filles, pour venir s'abaisser sur les plaines au delà desquelles s'estompent confusément les chaînes du Jura. Au sud-est s'étend un immense plateau criblé d'étangs, invisibles d'ici, d'où coulent vers la Saône des torrents qui formeront le Rahin et l'Ognon.

Sur le versant de la Moselle la vue est plus nette. La vallée se creuse, profonde et verte. La rivière, d'un bleu doux, décrit de beaux méandres. Partout des maisons blanches aux toits rouges, de minuscules hameaux, mais ni villes ni bourgs considérables. Des montagnettes aux formes mouvementées encadrent le paysage, revêtues de bois de hêtres et de chênes, semées de petits bouquets de sapins. Sur les cimes les plus hautes les sapinières sont continues. L'extrémité de la vallée, appuyée à la chaîne frontière, donne la sensation de la fin d'un monde.

Autour du fort, beaucoup de jardins appartenant aux habitants de la commune comtoise de la Rosière. La limite entre les Vosges et la Haute-Saône, la Lorraine et la Comté, passe sur cette

arête séparant les eaux allant au Rhin de celles descendant au Rhône. Le fort lui-même est assis sur la limite ; la belle route stratégique de Remiremont aux forts de Rupt, de Château-Lambert et du ballon de Servance ne s'en écarte guère. En moins de deux heures, le piéton peut atteindre la première bourgade comtoise, Faucogney, dans la riante vallée du Breuchin.

Las de mes courses dans ces petites Vosges, d'aspect si modeste, pourtant, je suis rentré à Remiremont par le chemin de fer. A l'heure crépusculaire, le paysage parcouru est harmonieux et doux. La vallée étroite est renfermée, au premier plan, entre des monticules rocheux. Le blanc et le rouge dominant dans les constructions. Blanches les usines, les cités ouvrières, blancs les chalets et les fermes, rouges les toits. Souvent retenue par des barrages, la Moselle forme comme un collier de petits lacs d'émeraude. Au-dessous du village manufacturier de Vecoux arrive la Moselotte, plus longue de cours, ayant des eaux aussi abondantes. En aval du confluent, au pied du sommet arrondi du Parmont couronné par un fort, voici Remiremont.

XIX

LE BALLON DE SERVANCE

Ma première visite au ballon de Servance. — Les soldats du fort. — De Champagny à Plancher-les-Mines. — Plancher-Bas. — Les quincailleries de Plancher-les-Mines. — La vallée du Rahin. — Poste militaire du Rozely. — Dans la forêt. — Au ballon de Servance. — Le panorama. — Le fort. — Existence de la garnison.

(Carte de l'État-major : feuille de Lure N.-E., S.-E.)

Fort du ballon de Servance. Avril.

La vie militaire est active dans toute cette vallée. A diverses reprises je suis venu pour y participer. La première fois c'était en 1893, au retour de Saint-Dié où j'avais accompagné Jules Ferry à sa dernière demeure. J'ai gardé un souvenir ému de cette excursion au ballon d'Alsace. La montagne se dressait, noire de sapins sur ses pentes. Au sommet, les talus du fort du ballon de Servance, couverts d'une neige immaculée, étincelaient sur le ciel d'un bleu implacable. Je profitai de ce printemps hâtif pour visiter les

cantonnements d'hiver, d'où nos troupiers surveillent les passages.

Je suivais les lacets de la route : au delà des pâtures et des premières sapinières, la neige apparut tout à coup ; amassée par le vent dans le couloir formé par la percée au milieu de la forêt, elle devenait de plus en plus épaisse à mesure que je m'élevais davantage. Bientôt, fossés et parapets eurent disparu sous la couche blanche dont la surface gelée supporte le piéton. Aux endroits où les souffles tièdes avaient ramolli la neige, on enfonçait brusquement, à grand'peine je pouvais sortir du trou et reprendre le chemin. J'allais abandonner la partie et redescendre à Saint-Maurice, sans avoir pu gagner le col du Ballon, quand j'entendis au-dessus de moi la marche populaire dont le troupiér s'accompagne aux montées :

Il y a la goutte à boire, là-haut,
Il y a la goutte à boire,

mais rythmée d'une façon lente, comme si quelque bouvier avait voulu faire monter ses bœufs en scandant le refrain sur le pas paisible de ses bêtes. Bientôt, au tournant du chemin, j'aperçus trois soldats armés de longs et lourds bâtons coupés dans quelque taillis. Les pantalons dans

les guêtres, la capote relevée, le képi réglementairement posé en bataille sur le front, ils avançaient à la file indienne, sur la neige, sans paraître la faire céder sous leur poids. Cependant chacun d'eux était chargé d'une de ces lourdes valises à bas prix, chères au soldat en congé, évidemment pleines de charcuteries succulentes rapportées de la maison natale et destinées à rendre moins fastidieuse la nourriture de la caserne. Ils ne tardèrent pas à me rejoindre ; je lus sur le képi le n° 151, celui du régiment régional de Belfort. Sans doute des permissionnaires gagnant à pied leur garnison pour éviter l'immense détour par Arches et Lure.

— Hé ! les camarades, il y a encore du chemin d'ici à Belfort, vous n'y serez pas de bonne heure !

— Nous n'allons pas si loin, me répondit l'un d'eux, nous montons au fort.

— Au ballon de Servance ?

— Eh oui, il n'y en a que pour deux heures dans la neige.

J'accompagnai quelque temps les troupiers, jusqu'à la maison forestière du Plan-du-Canon ; chemin faisant, nous causions de la vie que l'on mène là-haut, sur ce sommet de 1.189 mètres d'altitude, d'où la vue s'étend sur l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté.

— L'été, me dit l'orateur de la petite troupe, ça va encore. Le régiment est dans la montagne, il manœuvre, nous voyons du monde. La section qui garde le fort est assez tranquille; les anciens, ceux qui ont plus d'un an de service, se « baladent » dans la forêt, où ils ramassent du bois mort en prévision de l'hiver; les jeunes font la corvée de quartier, montent la garde. Mais l'hiver, il n'y a ni anciens ni nouveaux, tout le monde est de « corvée de neige ». On a déblayé la cour, dégagé le chemin qui descend à Plancher-les-Mines et, le lendemain, il y en a encore deux pieds à enlever. Tout le temps se passe ainsi à remuer de la pelle et de la pioche la neige qui couvre les abords, quand on n'a pas à creuser des tunnels pour faire communiquer toutes les parties du fort. Heureusement, on *boulotte* bien; il faut que le temps soit très mauvais pour que le fournisseur ne puisse monter la *bidoche* fraîche, et ces jours-là on ouvre les boîtes de conserves. C'est pas mauvais, les conserves !

Sur ce mot, les trois soldats me dirent au revoir et, de leur pas égal et pesant de montagnards vosgiens, grimpèrent parmi les sapins et la neige pour rejoindre le fort du ballon de Servance, pendant que je reprenais le chemin du ballon d'Alsace.

Ce fort du ballon de Servance est le lien entre le camp retranché d'Épinal et le camp retranché de Belfort. C'est la forteresse la plus élevée de toute la frontière entre Albertville et la mer du Nord. De là, nos canons maîtrisent la route d'Épinal à Mulhouse, ligne d'invasion dangereuse, et l'admirable route de Saint-Maurice à Belfort par le ballon d'Alsace. L'ouvrage, susceptible d'une longue résistance, est un des plus remarquables parmi ceux qui barrent la frontière imposée à la France par le traité de Francfort.

Je n'avais pu monter au ballon en ce premier voyage qui m'avait permis de parcourir les pentes du versant de la Moselle. J'y suis revenu aujourd'hui, par le versant sud, en remontant le Rahin. L'excursion est plus longue, mais plus belle ; les vallons ouverts du côté franc-comtois ont une longueur autrement considérable que le cours des ruisseaux descendus en Lorraine. Un petit chemin de fer à voie étroite conduit d'ailleurs à l'entrée des gorges, épargnant au voyageur les 10 kilomètres qui séparent la grande ligne de l'Est du bourg industriel de Plancher-les-Mines.

La voie ferrée est un simple tramway tracé sur l'accotement de la route. Avant de se diriger

vers les Vosges, elle a desservi les houillères de Ronchamp et le bourg de Champagny. Rapidement le train court dans une petite plaine où le Rahin arrose de belles prairies et se rapproche des premiers contreforts des Vosges, aimables collines revêtues de chênes et de hêtres. La vallée se resserre peu à peu et devient gorge, barrée par le village de Plancher-Bas entouré de pommiers et dont l'église est surmontée par une tour coiffée d'un dôme. Le Rahin, tout à l'heure fécondant, est ici un outil précieux : il donne la vie à des usinettes. Plancher-Bas fait de la bonneterie, du papier, broie les écorces des chênes ; à peine le torrent a-t-il échappé à une roue et il fuit pour en actionner une autre. On voit, dans les maisons, des ouvriers travailler sur de petites enclumes, pliant, perforant, contournant des fils de cuivre et d'acier. Ce sont des fabricants de clefs et de chaînes de montre. Passé Plancher-Bas, le train court dans une partie de vallée si rétrécie, que l'on se croit en pleine gorge ; des maisons s'égrènent au flanc de la montagne dont la crête sépare la Haute-Saône du territoire de Belfort. Dans un court épanouissement, le hameau du Mont entoure une usine de quincaillerie. Les habitations ouvrières sont propres ; aux abords jouent des enfants à mine florissante.

A un kilomètre plus loin, la gorge s'entr'ouvre de nouveau, remplie de maisons et de grandes usines d'où s'élèvent la fumée et le bruit. Aux abords de la petite station, un élégant hôtel a été construit; de bonnes auberges révèlent que Plancher-les-Mines aspire à devenir un centre d'excursions.

De mines il n'y en a pas, ou plutôt il n'y en a plus. Des gisements de plomb argentifère sont abandonnés depuis un siècle, les frais de transport et d'extraction dépassant le revenu. La population entreprit alors la fabrication des *carrés* de montre; le succès fut rapide, bientôt Plancher-les-Mines alimentait de carrés le monde entier. On fit ensuite la clef de montre, puis, ce travail ne suffisant pas à entretenir tous les établissements qui se créaient, on commença la vis à bois; en 1815, les premiers cadenas apparaissaient; les années suivantes ce fut le tour des boulons et des serrures.

L'invention du remontoir eut pour effet d'enrayer la production des clefs et carrés de montre, celle-ci persiste cependant; aujourd'hui, elle s'exécute mécaniquement et a son principal centre à Plancher-Bas. Mais l'industrielle vallée ne s'est pas découragée. En même temps que la montre se transformait et que la machine, rem-

plaçant le travail à la main, menaçait la population de lui enlever son gagne-pain, d'autres articles étaient produits; la fonderie de cuivre prenait de grands développements, fournissant à Paris des objets bruts à mettre en œuvre. Le voisinage des houillères de Ronchamp favorisait cette transformation; loin de périliter, ce centre industriel, né du cataclysme de la fermeture des mines, se développait davantage. Les deux communes de Plancher ont ensemble 5.000 habitants. A Plancher-les-Mines il y a plus de 1.000 ouvriers dans les usines, fondant le cuivre, faisant carrés, clefs de montre, vis, boulons, étrilles, vis de lits, rivets, boulons à fer, boulons de courroie et autres objets de quincaillerie d'un usage courant.

De nombreuses scieries débitent les bois de la montagne et en transforment une partie en caisses pour l'emballage des articles de la fabrication locale.

Plancher-les-Mines est au pied d'une des principales cimes des Vosges méridionales, la Planche-aux-Belles-Filles, haute de 1.151 mètres, dominant les deux vallées du Rahin et de la Savoureuse. C'est un but d'excursion, comme le ballon de Servance, auquel on parvient par une route stratégique suivie, pendant un quart

de lieue, par le prolongement du chemin de fer destiné à desservir l'usine de Saint-Antoine. Passé cet établissement, le val du Rahin n'est qu'une gorge de montagnes offrant de beaux sites, des métairies et, à la scierie de Crémillot, une cascade divisée en deux bras par un rocher.

La pluie tombe à flot, un instant j'ai envie de rebrousser chemin, mais Pierre a peur de voir abandonner la partie et insiste pour poursuivre l'ascension. D'ailleurs nous sommes attendus au fort, le ministre de la Guerre nous a autorisés à coucher dans les baraquements militaires, nous ne serons pas sans abri. Nous continuons donc. La chance nous favorise : quand nous atteignons le *Saut-de-la-Truite*, l'averse a cessé, le soleil a percé les nuages ; jusqu'au soir le ciel restera d'une pureté idéale.

Le *Saut-de-la-Truite* est la plus belle des cascades du Rahin. Le torrent s'étrangle entre deux parois de rochers, la fissure est d'un mètre de largeur à peine. L'eau, échappant au-dessus du barrage de la scierie de Saint-Antoine, bondit, tourbillonne, écume dans le cirque ombragé de sapins.

Le chemin de Plancher-les-Mines au ballon ne

sert guère qu'au transport des bois charroyés par de beaux bœufs noir et blanc et au courrier militaire chargé de porter les lettres au fort. Sous les sapins moussus, d'une inexprimable solitude, au flanc de vallons et de ravins pleins d'eaux murmurantes, il s'élève par de grands lacets. Une maison forestière et le poste militaire de Rozely, voilà tout ce qui rappelle la vie. Le poste sert de refuge pendant les tempêtes. Quatre hommes et un caporal, relevés tous les mois, y séjournent et font le courrier avec Plancher-les-Mines. Là se trouve le champ de tir de la petite garnison du fort, là aussi le potager. Les tempêtes sont d'une telle violence au sommet de la montagne, que l'on ne peut y obtenir même un pied de laitue, les bourrasques du sud-ouest y détruisent toute végétation. Pour s'alimenter de légumes frais, la compagnie du fort a donc créé le jardin du Rozely.

Les quatre hommes et le caporal supportent bien l'isolement du poste. Pendant ces trente jours, d'ailleurs, ils ignorent toute garde et tout exercice. Ils font leur soupe, la mangent, cultivent leur jardin, se chauffent à leur poêle, car le bois ne manque pas en forêt. Pour le troupier c'est peut-être le suprême bien-être.

Il y a une traverse pour grimper au fort, mais

elle est si raide, caillouteuse, pleine de ruisseaux dégoulinant en cascade, que nous l'abandonnons pour reprendre les cinq kilomètres de lacets sous les sapins et les hêtres. Ici, le calme semble plus profond encore. L'altitude dépasse 1.000 mètres ; jusqu'à 1.146 mètres on est sous bois, les clairières sont encore pleines de neige.

Brusquement cesse la forêt, voici de vastes *chaumes* roussis, la route militaire y monte en corniche, présentant un des plus merveilleux panoramas de la France. A gauche, profonde comme un abîme, se creuse la vallée où l'Oignon roule ses premières eaux ; au delà, un immense plateau est criblé de nappes miroitantes ; près de cent étangs reflètent le pâle soleil, enchâssés entre des bruyères, des bois, des chaumes et des prés. Ces étangs dorment sur le massif qui sépare la Moselle des premiers affluents de la Saône, de l'Oignon à la Combeauté. Plus loin, une vallée s'ouvre entre de belles montagnes boisées. Là coule la Moselle. A l'est, c'est le ballon d'Alsace, puis les hautes cimes de la crête frontière vers Bussang et Ventron.

Au sommet des chaumes, à 1.189 mètres d'altitude, à plus de 600 mètres au-dessus de la Moselle, le fort du ballon de Servance s'étale, trapu, ses traverses semblables à d'énormes tau-

pinères. Ce fort, dominé d'une trentaine de mètres par le ballon d'Alsace où passe la frontière, est le séjour le plus pénible de tous nos postes. A cette altitude, dans les Alpes, on serait encore entre les cultures, ici rien ne croît qu'un maigre gazon. Les hivers sont parfois terribles, le vent souffle en tempête. Aussi n'y laisse-t-on qu'une faible garnison à partir du moment où les frimas apparaissent : une cinquantaine d'hommes, fantassins, artilleurs, sapeurs du génie, sous les ordres d'un lieutenant. Pour les sous-officiers et les soldats ce n'est point la solitude, mais l'officier, réduit à sa propre société pendant six mois, doit avoir un caractère fortement trempé. Ses camarades des garnisons voisines montent charitablement le voir ; c'est œuvre pie que venir donner à l'exilé l'écho des bruits d'en bas.

Le fort a des annexes ; la cantine est en dehors, elle s'ouvre aux passants ; grâce à elle, j'ai pu trouver bon gîte en partageant la table du commandant du poste. La cantinière est ici depuis vingt et un ans, c'est-à-dire depuis la construction du fort, et paraît décidée à y finir sa vie, malgré le souvenir des durs hivers et des accidents survenus à des soldats pendant les tourmentes de neige. Son gendre construit un

hôtel qui sera une bonne fortune pour les touristes.

Au ballon de Servance, le troupier vit tranquille, en grand enfant. Pour secouer sa torpeur, l'officier le traite d'ailleurs un peu en collégien. Actuellement on joue beaucoup aux quilles et aux barres. Mais il a été difficile de faire mordre le soldat à ce dernier jeu. Tant que le lieutenant y participait, c'était bien ; aussitôt l'officier parti, on cessait ; maintenant les barres se jouent sans l'obéissance à un ordre et le détachement y prend goût.

La grande distraction est la sculpture. Il prit un jour fantaisie à quelque désœuvré de tailler une canne, de fouiller le bois et de faire enrouler un serpent autour du bâton. Le sculpteur improvisé réussit, son serpent ondulait à souhait ; les camarades de l'artiste, émerveillés, se piquèrent d'émulation. Tous les couteaux devinrent gouges et burins. On sculpta avec passion. Toujours des serpents, par exemple ; des serpents aux écailles patiemment dessinées. Par centaines les cannes serpentine sortirent des casemates ; chaque soldat allant en congé en emportait une douzaine pour ses parents et ses amis. Les officiers s'intéressant à ces tentatives, conseillèrent en vain d'autres sujets, le serpent

restait le fond hiératique de la composition. Timidement, on essaya du feuillage, puis des imitations de *chicots* de branches coupées. On semblait condamné au serpent à perpétuité, quand le lézard apparut ; ce reptile grimpe dans les endroits laissés libres par les plis du serpent. Pour montrer au lieutenant que l'on peut faire mieux encore, ces braves garçons, ayant trouvé une lame d'épée de combat, l'ont munie d'une poignée autour de laquelle s'enroule un rameau de lierre.

Il est difficile d'obtenir un échantillon de cet art du ballon de Servance. On donne des cannes aux amis, on n'en vend pas aux étrangers. Cependant un artilleur a consenti à m'en céder une, il m'a présenté un choix de vingt serpents de toute taille et de toute écaille, j'ai jeté mon dévolu sur une vipère et trois lézards. Ma vipère est opale, les lézards sont l'un rouge, l'autre vert, le troisième bleu. Et c'est amusant au possible.

Ma précieuse emplette accomplie, je m'en vais coucher ; le ciel est voilé, le vent gémit, la pluie s'abat à grand bruit, des nues épaisses enveloppent le sommet du ballon. Triste présage pour demain.

XX

AU BALLON D'ALSACE

Du ballon de Servance au col de Stalon. — Les marcaireries de Beurey. — Dans le brouillard. — La marcairerie de la Jumenterie. — Au sommet du ballon d'Alsace. — Descente à Giromagny. — Giromagny, ses usines, ses ouvrages de défense. — Montée au Bärenkopf. — Sur la crête frontière. — Le ballon d'Alsace par un beau jour. — Descente à Saint-Maurice.

(*Carte de l'État-major* : feuille de Lure S.-E., N.-E.)

Belfort. Avril.

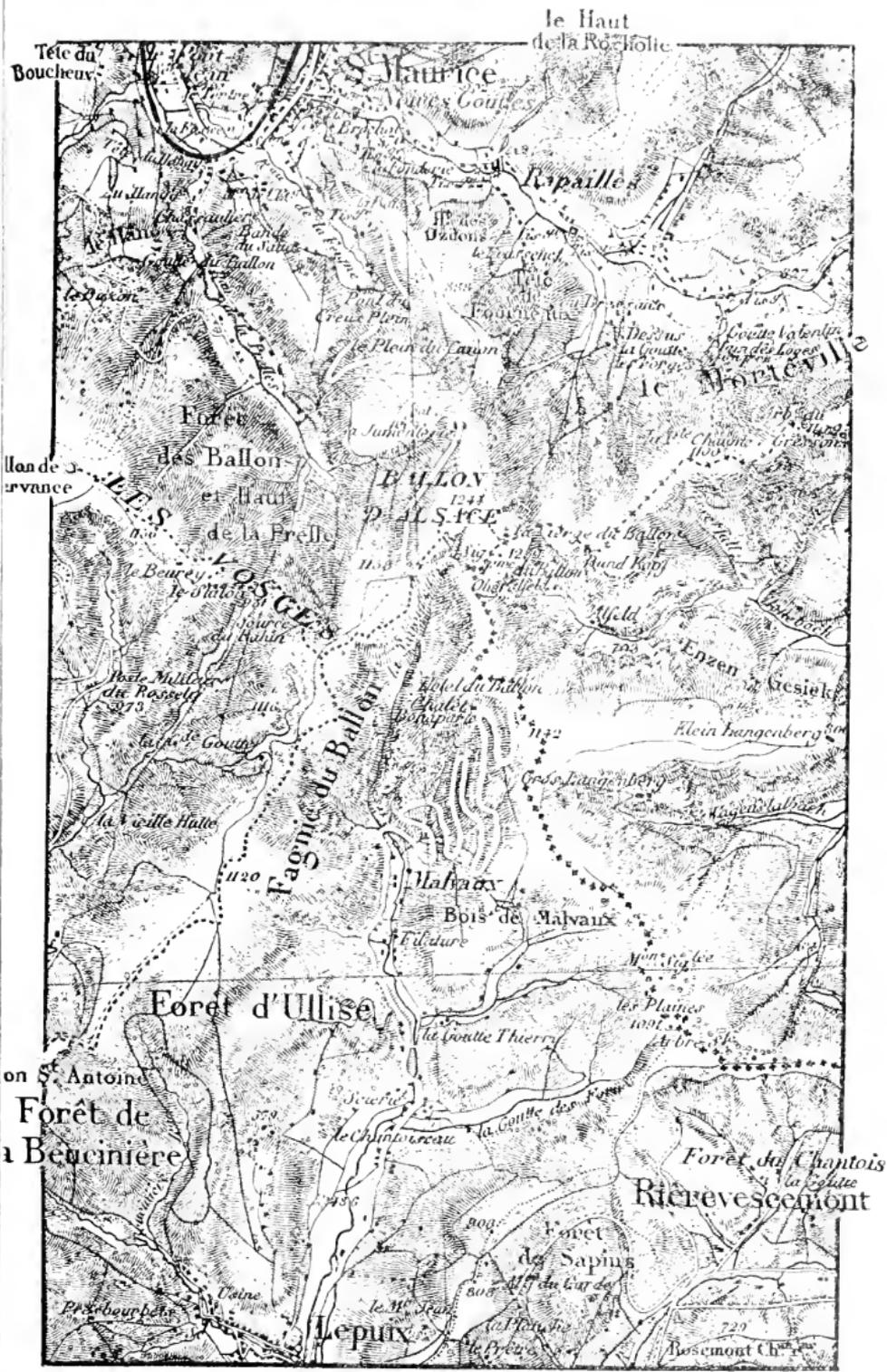
Au matin, quand le soldat qui nous servait d'ordonnance est venu nous éveiller dans la case de planches, *chambre* d'officier où nous avons passé la nuit, il pleuvait ; une bruine fine, masquant les horizons, laissant à peine deviner les formes trapues de la forteresse. Triste journée pour gagner le ballon d'Alsace par les « chaumes » et les forêts ! Nous nous décidons cependant à nous mettre en route ; le lieutenant nous accompagne quelques centaines de mètres pour nous indiquer le sentier étroit tracé dans les

bruyères, entre les sapins rabougris. Sous la pluie on devine une gorge profonde ; là naît une des branches du Rahin, le ruisseau de Rozely.

Le chemin semble bien indiqué, le lieutenant nous serre la main, nous le remercions de son cordial accueil et nous voici en route, déjà à demi trempés, malgré nos manteaux. Il faut veiller avec soin à ne pas perdre la voie ; à chaque instant des coulées vont à la Moselle ou descendent au Rahin. Nous réussissons cependant à garder la bonne piste ; voici les chalets ou marcaireries de Beurey dont le lieutenant nous a parlé : quatre ou cinq constructions basses, de granit et de planches, complètement abandonnées. Les portes sont ouvertes, car il n'y a rien à emporter.

Mais nous avons oublié de demander à l'officier quel chemin l'on doit prendre à partir de là ; sous les pieds des marcaires allant au plus court pour gagner Saint-Maurice ou Plancher-les-Mines, il s'est tracé des sentiers entre lesquels on doit deviner le bon. Pour comble d'ennui, la pluie devient un brouillard épais : à peine distinguons-nous la lisière de la forêt, cependant proche. Il fait froid, l'eau de la pluie nous a glacés.

— Faisons du feu ! s'écrie Pierre.



Hélas ! pas d'allumettes. Et je commence à trouver que le plaisir de fumer a du bon. Si j'étais fumeur, nous aurions du feu, nous pourrions ainsi attendre une éclaircie ! Je tâte tous les sentiers : la plupart aboutissent à des déclivités énormes ; où cela nous mènerait-il ? La carte ne peut me tirer d'embarras, le 1/80000^e est bien noir pour cette région.

L'heure avance, la brume semble s'éclaircir un peu, nous nous décidons pour une piste qui paraît continuer à suivre la ligne de faite. L'inspiration est heureuse. Après une descente gênée par la boue diluée, voici un petit col et un poteau du Club Alpin, indiquant que nous nous dirigeons sur le col du Stalon. En avant ! maintenant. Il y a une ascension assez pénible, le sol est détrempé par la pluie et l'on glisse souvent, mais le chemin est facile à reconnaître ; après une descente, voici le col et la première fontaine du Rahin ; à quelques pas de là commence le ruisseau de Prella, courant à la Moselle vers Saint-Maurice.

Les nuages s'élèvent de plus en plus, il est devenu facile de marcher à travers les chaumes marécageux ou les sapinières ; en trois quarts d'heure nous atteignons la grande route, au col même du Ballon. Nous descendons un instant le

versant de la Moselle pour aller à la Jumenterie boire une tasse de lait bouillant et nous sécher au grand feu de l'âtre. Je ne reconnais plus la rustique demeure où je trouvai un refuge il y a quelques années. J'avais voulu faire l'ascension, malgré les bonnes gens de Saint-Maurice qui prédisaient ma perte dans les neiges. Et, de fait, longtemps avant la Jumenterie, j'avais eu quelque peine à me frayer passage sur la route encombrée, je désespérais d'arriver, quand, au sommet d'un monticule de neige, j'aperçus une fumée bleue. En cherchant d'où elle pouvait provenir, je découvris une sorte de tunnel ; il donnait accès à la marcairerie enfouie depuis trois mois. Les habitants restaient stoïquement dans cette nuit constante ⁽¹⁾, à la triste clarté d'une lampe fumeuse.

Cette année, la neige a été moins abondante, des souffles tièdes l'ont fondue et les constructions sont en pleine lumière. J'y trouve le même accueil cordial qu'autrefois et aussi un peu d'étonnement, les touristes sont rares en cette saison, peut-être même sommes-nous les premiers à traverser le col. Ceux qui ne sont pas venus ont eu raison ! Si le ciel se dégage, bien

(1) Avril 1893.

des vapeurs planent encore. Du sommet du Ballon, où nous parvenons en quelques minutes, nous ne découvrons de la vallée de Massevaux que la conque bleue du lac Sewen. A deux kilomètres de distance, plus rien, ni une cime, ni la plaine d'Alsace, rien de ce beau panorama entrevu jadis et que j'aurais voulu montrer à l'enfant.

Pour comble, la pluie menace de nouveau ; nous nous résignons à descendre sans nous arrêter à l'hôtel du Ballon, d'ailleurs incapable de servir à déjeuner à pareille époque. Nous laissons aussi le chalet Bonaparte, puis, dédaigneux des amples lacets de la route où le macadam se présente résistant et ferme, dévalons sous les grands sapins, entre les roches couvertes de mousses et d'airelles. Et c'est délicieux cette sorte de glissade dans la forêt que semble emplir le doux murmure des ruisseaux et des cascades origine de la Savoureuse. Partout s'élève ce bruit d'eau ; les torrents, accrus par la pluie, « donnent » avec force. Le Saut-de-la-Truite doit être superbe aujourd'hui..., mais il est l'heure du déjeuner, et il y a là-bas, derrière la filature qui ouvre la chaîne d'usines cotonnières du pays de Belfort, une auberge où l'hôtesse s'entend à reconforter le voyageur.

Après ce déjeuner tardif, nous reprenons la route. Si le soleil ne s'est pas décidé à paraître, les nuages sont hauts maintenant, ils flottent en écharpe au flanc du ballon de Saint-Antoine et des monts sur lesquels passe la frontière. La Savoureuse, grossie par de nombreux ruisseaux, bondit dans le vallon étroit et charmant ; au Chantoiseau, hameau composé d'une scierie et de quelques maisons, elle boit la Goutte-des-Forges. Puis, mutine, la voilà babillant entre les prairies. Qui donc reconnaîtrait dans cette naïade folâtre le large lit aux eaux rares et sales qui traverse Belfort ?

Une demi-lieue dans cette aimable campagne, et l'on voit apparaître, allongé au fond d'un vallon latéral, le premier village belfortain, Le-puix, commune peuplée de près de 2.000 âmes, et comprenant toutes les habitations de la haute vallée. La Savoureuse et le ruisseau de la Beucinière y font mouvoir des scieries, des filatures, un tissage. En fait, c'est un faubourg de Giromagny, 200 mètres à peine séparent les maisons des deux centres.

Giromagny n'est ni une ville, ni un bourg, ni un village ; il tient de tout cela à la fois ; il s'étale largement dans un cirque de belles croupes

arrondies et boisées, si rapprochées qu'elles masquent la vue des plus hauts sommets ; ses rues, larges et propres, sont ornées de fontaines, dont une, du siècle dernier, est une élégante pyramide portant au fronton une rose sculptée et cette inscription : *Salubris rosa*. Du côté de Lepuix, les maisons ont une allure rurale, les rues sont des chemins sinueux, en partie bordés de prés et de vergers. Quelques habitations escadent la montagne couverte de chênes roux, de bouleaux au tronc d'argent et creusée de carrières de grès rougeâtre. Plus haut se dressent des cônes boisés de sapins.

Pour monuments, un hôtel de ville et une église, construits de nos jours. Cette dernière, haute et vaste, dominée par une tour de grès rouge.

Giromagny doit à l'industrie sa population de 3.500 habitants⁽¹⁾. Au bas de la bourgade, vers la gare, plusieurs grandes usines dressent des cheminées d'où s'élèvent des flots de fumée noire. En réalité, c'est une seule manufacture mais énorme, renfermant filature et tissage. La filature compte plus de 20.000 broches, le tissage 1.125 métiers. 1.250 ouvriers y sont employés.

(1) 3.652 en 1911.

Tout le canton donne le même spectacle de vie industrielle : Rougegoutte, les deux Étuefont, Auxelles-Haut et Bas tissent ou filent le coton ; Auxelles-Haut, voisin de Plancher-les-Mines, travaille le fer, comme celui-ci ; on y fait de la serrurerie, des porte-mousquetons, des anneaux à ressort et de l'horlogerie. Partout règne la même activité.

Sur une colline, appelée la Tête-du-Milieu, dominant la ville au sud, une masse trapue révèle un fort. Un ouvrage avancé du grand camp retranché de Belfort existe en effet ici, ouvrage puissant, dont l'artillerie, abritée sous des coupes mobiles, croise ses feux avec ceux du fort du Salbert et maîtrise les différents chemins venant d'Alsace. Le fort de Giromagny est commandé par les crêtes des Vosges couvertes en partie par le fort du ballon de Servance ; mais il serait difficile d'amener là-haut de la grosse artillerie, et le point le plus dangereux, la Tête-des-Planches, prolongement du mont Odon-Verrier, a reçu une batterie pour compléter la défense des accès du ballon d'Alsace.

Les Vosges se terminent à Giromagny même ; désormais c'est la plaine immense, couverte de maigres taillis, criblée d'étangs dont quelques-uns fort étendus. Un embranchement de chemin

de fer parcourt cette pauvre contrée et va se raccorder, à Bas-Évette, à la grande ligne de Paris à Belfort, au pied de la croupe allongée du Salbert, revêtue par un des plus puissants forts du camp retranché.

La Savoureuse et la Rosemontoise se réunissent un peu plus bas dans une sorte de défilé entre le Salbert et la forêt d'Arsot, que couronne le fort de Roppe. Le bourg industriel de Valdoie remplit l'étroit espace par ses filatures, ses tissages, ses ateliers mécaniques. La route de Belfort se borde chaque jour de nouvelles usines et d'habitations. Avant longtemps, Valdoie fera partie de la cité guerrière que la perte de l'Alsace a transformée en grande ruche manufacturière.

Quelques minutes en wagon : le train passe devant des cités ouvrières, des usines, un arsenal, longe des remparts et s'arrête dans la vaste gare de Belfort (1).

Saint-Maurice-sur-Moselle. Avril.

Ce matin le ciel s'est rasséréné, nous décidons de reprendre la route du Ballon pour retourner

(1) Belfort, son territoire et le pays de Montbéliard sont décrits dans la 23^e série du *Voyage en France*.

à la Moselle, nous tenterons d'atteindre la montagne par les chaumes qui la relie au Bärenkopf. La course sera longue, aussi, dès l'arrivée à Giromagny, nous mettons-nous en quête d'une voiture pour nous épargner une partie du trajet. Un bon chemin conduit rapidement jusqu'au pied des grandes et raides pentes du Bärenkopf. La promenade est charmante dans cette vallée riante où le clair ruisseau de la Rosemontoise descend entre les prairies, au pied des montagnes revêtues de sapins sombres. Le vallon se rétrécit bientôt, devient défilé entre des rochers portant les ruines féodales du château de Rosemont qui donna son nom au ruisseau. Beaucoup de verdure et de fraîcheur. Pas de villages, à peine quelques groupes de métairies méritent-ils le nom de hameau. Cependant voici, isolée, une mairie, celle de la commune de Riervescemont — de Derrière-Vescemont — formée par tout le bassin supérieur de la Rosemontoise.

Le chemin carrossable monte encore dans le vallon pendant plus d'un kilomètre. Ici c'est un bout du monde, l'arête vosgienne se dresse, telle un gigantesque rempart, à 400 mètres au-dessus de nos têtes. La voiture ne saurait aller plus loin. Nous commençons aussitôt l'ascen-

sion par un sentier bien tracé mais d'une extrême raideur. A gauche, voici la forêt de la Milandre; à droite, le moins connu des cinq ballons des Vosges, car il n'y a pas davantage de sommets portant ce nom, bien que l'on soit porté à le donner à toutes les montagnes vosgiennes. Ce ballon modeste, le ballon Gresson, a 915 mètres d'altitude seulement, donc bien inférieur à ses frères, les ballons de Servance, d'Alsace, Saint-Antoine et — le géant — de Guebwiller.

Bien dessiné, presque isolé, le ballon Gresson est peut-être celui qui répond le mieux à l'image d'un ballon, idée que l'on se fait d'ordinaire pour les cimes vosgiennes, bien que le terme soit une déformation de l'alsacien *Belchen*, rocher. Il est en contre-bas et distant de quelques centaines de mètres de la chaîne frontière où notre course nous conduit. La montée est assez pénible, car la chaleur est déjà forte, malgré la saison. Enfin, voici les chaumes dominant vers le nord les pentes rapides sous lesquelles se creuse la vallée de la Doller. En quelques minutes nous atteignons le Bärenkopf, première étape de notre longue excursion.

Cette montagne, qui sollicite si fortement l'attention quand on contemple les Vosges du

fond des plaines de la trouée de Belfort, est un sommet secondaire avec ses 1.077 mètres, mais elle doit une réelle grandeur à sa situation à l'extrémité de la chaîne. Nous avons la bonne fortune d'en atteindre le sommet par un soleil radieux. Les vues sont immenses et superbes : la Forêt Noire, quelques cimes des Alpes blanches de neige et de glace, — on les voit plus distinctement parfois, — le Jura, la plaine d'Alsace vers Mulhouse. A l'ouest, voici le ballon de Saint-Antoine, la Planche aux Belles-Filles et les croupes les rattachant au ballon de Servance. Ce qui frappe surtout, la grande beauté du panorama, c'est la vallée profonde de la Doller avec ses bourgs et ses villages travailleurs, égrenés de Sewen à Massevaux, et le cadre de montagnes verdoyantes harmonieusement dessiné du Rossberg au Gresson.

Nous avons eu sans cesse sous les yeux ce beau cirque de notre Alsace pendant notre course sur l'arête frontière. Parfois, à gauche, une vallée profonde comme un abîme offrant des vues entre les bois jusqu'au vaste bassin de la Savoureuse. Le sentier ne suit pas toujours exactement la ligne frontière jalonnée par des bornes, il passe parfois sur le territoire alsacien. Le trajet, en lui-même, ne ménage aucune sur-

prise et paraîtrait monotone sans la sublimité des tableaux offerts par les lointains, les vallées que l'on surplombe, les petits lacs endormis au fond du grand cirque de la Doller.

Plus de deux heures sont passées à suivre ainsi l'arc de cercle dessiné par l'arête vosgienne, mais ni Pierre ni moi n'avions trouvé la course trop longue quand apparut l'hospitalier hôtel du Ballon où nous attendait le déjeuner, un peu tardif. La journée était restée belle, le ciel demeurait d'une extrême limpidité. A ces hauteurs les nuées se forment ou accourent rapidement, aussi avions-nous hâte de gagner la cime, peu majestueuse lorsqu'on la découvre d'ici, mais d'une si fière grandeur quand on parvient au-dessus de la vallée de la Doller et de la vallée des Charbonniers.

La vue est une des plus belles des Vosges si elle n'est pas la plus belle, mais les sommets eux-mêmes, qui ferment l'horizon vers le nord-est, se succèdent en rideaux si bien détachés qu'ils donnent une idée de l'infini; le Gresson, le Rossberg, le ballon de Guebwiller sont les points les plus saillants de l'admirable tableau. Par l'ouverture de la vallée des Charbonniers des croupes moins hautes, le Rouge-Gazon, les Neuf-Bois, masquent la vallée de la Moselle;

plus loin voici les cimes déjà visitées par nous : le Ventron, le Drumont. En nous retournant à l'ouest et au sud, nous voyons se dérouler, comme sur un écran, le tableau d'une infinie variété formé par les massifs vosgiens se dégradant, semblant se fondre avec les collines de la Vôge et des Faucilles. Puis ce sont les ballons de Servance, lourdement couvert par son fort, et de Saint-Antoine sous lesquels la chaîne s'abaisse brusquement vers le Rahin et la Savoureuse. Au sud, les lignes rigides et bleuâtres du Jura ferment l'horizon.

La fraîcheur vient de bonne heure au ballon d'Alsace, elle nous a fait abandonner cette intumescence revêtue de gazon ras, portant une statue de la Vierge, qui constitue le sommet de la montagne et dont l'aspect surprend le touriste qui s'imaginait avoir gravi un pic grandiose. Après souper, profitant d'une nuit limpide, nous sommes revenus pour jouir du spectacle féerique offert par les lumières des villes et des villages scintillant à d'énormes profondeurs.

Au matin nous avons pris la route de Saint-Maurice. Après la traversée des pâturages finissant près de la Jumenterie, où naît la Goutte des Fourneaux dont le vallon descend rapidement vers les Charbonniers, voici la forêt et les lacets

coupés par le sentier des piétons. Mais si belle est la chaussée descendant en pente régulière entre les hautes colonnades des sapins que nous préférons suivre ces replis incessants d'où l'on a parfois de charmantes échappées sur des abîmes de verdure, tel aux abords de la maison forestière du Plain du Canon, ainsi nommée parce que les gardes font partir un petit canon à la demande des touristes ; la détonation éveille un écho célèbre parmi les habitants de la vallée.

La forêt de sapins est d'une extrême beauté, les arbres, hauts et droits, protègent une végétation superbe de mousses ; de fougères et d'airelles. Au fond des ravines, ruissellent des eaux vives ; un instant on découvre tout le charmant vallon de la Goutte de la Presles, aux prairies d'un vert doux, creusé au pied du ballon de Servance. Lorsque la route débouche hors des bois, c'est pour offrir au regard la vallée de la Moselle, déjà large et ample, au fond de laquelle s'allonge Saint-Maurice aux maisons blanches.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies, sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries, les cultures, les passages consacrés à des personnages célèbres sont désignés par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun d'eux, à son ordre alphabétique.

A

Absinthe, 142.

Adelphes (batterie des), voir *Forts*.

Aillevillers (Haute-Saône), 24.
136, **139 à 141**, 149.

ALSNE (département), 186.

Albe (ruisseau d'), 185.

Albertville (Savoie), 299.

Alençon (Orne), 78.

Algérie, 38.

Allarmont (Vosges), 212.

Allemagne, 47, 60, 65, 125.

Alpes, 254, 285, 321.

Alsace, **26**, **29**, **65**, **176**,
206, 211, 237, 279, 284, 285,
297, 321.

Amérique, 81.

Andes (montagnes), 37.

Angleterre, 65, 186.

Anould (Vosges), 232.

Apance (rivière), 117.

Apprêts, 221.

Arches (fort d'), voir *Forts*.

Arches (Vosges), 150, 151.

Archettes (Vosges), 151.

Arcis-sur-Aube (Aube), 37.

ARDENNES (département),
186.

Ardouin-Dumazet (le capitaine
Maurice), 61, 283.

Ardouin-Dumazet (Picre),
238, 280, 303.

Arentelle (rivière), 176.

Armentières (Nord), 250, 253.

Atigny (Lorraine), 195.

Attigny (Vosges), 122.

- Auger (rivière), 85, 102, 106.
 Augrogne (rivière), 139, 140,
 146 à 149, 265.
 Aulnes (Les) [Vosges], 234.
 Aulnois (Vosges), 84, 102.
 Autrey (Vosges), 170, 171.
 Auvernelles (Les) [Vosges], 235.
 Auxelles (Haut et Bas-) [Bel-
 fort], 317.
 Auxonne (Côte-d'Or), 128.
 Avière (rivière), 13, 14, 25,
 66.
 Avignon (Vaucluse), 227.
 Avillers (Vosges), 79.
 Avison (montagnes), 167, 175.
 Avricourt (Lorraine), 195, 196.
 Aydoilles (Vosges), 23.
- B**
- Baccarat (Meurthe-et-Moselle),
 175, 176, 178 à 184, 185,
 198, 222.
 Badonviller (Meurthe-et-Mo-
 selle), 185, 187, 188, 191.
Baguettes d'encadrement, 222.
 Baignerot (ruisseau), 135 à
 137.
 Bailleul (Nord), 78.
 Bains-les-Bains (Vosges), 119,
 135 à 137.
 Bainville-aux-Miroirs (Meur-
 the-et-Moselle), 2.
 Bâle (Suisse), 227.
 Ballon d'Alsace, 240, 256, 283,
 285, 286, 287, 288, 294, 299,
 305, 306, 317, 320, 322 à
 324.
 Ballon (col du), 296, 312, 313.
 Ballon Gresson, 320.
 Ballon de Guebviller, 284, 285,
 320, 322.
 Ballon de Saint-Antoine, 315,
 320, 321, 323.
 Ballon de Servance, 283, 284,
 285, 292, 293, 294, 297 à
 299, 302, 320, 321, 323,
 324.
 Ballon de Servance (fort), voir
Forts.
 Bambois (fort), voir *Forts*.
 Ban-de-Sapt (Vosges), 224,
 225.
Banque de France, 30, 31,
 58, 59, 151, 222, 265.
 Barancon (ruisseau), 235.
 Barba (ruisseau), 257.
 Bärenkopf (montagne), 319,
 320.
Barrès (Maurice), 78.
 Bas-Évette (Belfort), 318.
Bas-Pays (région champe-
 noise), 90.
 Basse-sur-le-Rupt (ruisseau),
 269, 270.
 Basse-Voivre (Vosges), 117.
Bassigny, 90.
 Baudricourt (Vosges), 82.
 Bavière (royaume), 75.
 Bayeux (Calvados), 78.
 Bayon (Meurthe-et-Moselle),
 1.
 Bazoilles (Vosges), 98.
 Beaucourt (Doubs), 126.
 Beaufremont (Vosges), 84,
 102.
Beaujolais, 30.
Beaumarchais, 151.

- Béchine (rivière), 236.
 Beillard (le) [Vosges], 256.
 Belfort (Haut-Rhin), 19, 27, 30, 54, 299, 315, 317, 318.
 BELFORT (territoire de), 30, 300.
 Belgique (royaume), 62, 78, 125.
 Belmont (Vosges), 175.
 Belval (Vosges), 210.
 Besançon (Doubs), 59.
 Besonfosse (batteries), voir *Forts*.
 Bettoncourt (Vosges), 10.
 Beucinière (ruisseau), 315.
 Beulay (Vosges), 226.
 Beurey (le) (Vosges), 310.
 Blâmont (Meurthe-et-Moselle), 185, **194**, **195**.
 Blanchemer (lac de), voir *Lacs*.
Blanchiment des toiles, **244** à **250**.
Blanchisserie de tissus, **15**, **16**, 64, 221, 264.
 Blane (rivière), 226.
 Blette (rivière), 185.
 Blanfeing (Vosges), 277.
 Boëne (forêt de), voir *Forêts*.
 Boëne (maison forestière de) [Vosges], 114.
 Bohême, 75, 182.
 Bois-l'Abbé (fort), voir *Forts*.
 Bois-Sauvages (forêt des), voir *Forêts*.
Bois (commerce du), 221, 222.
Boissellerie, 122, 123, 252.
Bombonnes, 142.
 Bonhomme (col du), 235, 236.
 Bonhomme (le) [Alsace], 236.
 Bon-Jacques (ferme du) [Vosges], 127.
Bonne'terie, **220**, **221**, 300.
 Bonvillet (Vosges), 122.
 Boremont (le), montagne, 167.
 Bouchot (rivière), 266, **267** à **269**.
 Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), 59.
Boulons, 301.
 Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne), 128.
 Bourges (Cher), 31.
Bourgogne, 129, 153, 156.
 Bourgonce (La) [Vosges], 153, 214, 215, 216.
 Bourlémont (fort de) [Vosges], voir *Forts*.
 Bourmont (Haute-Marne), 84, 85, 86, 90, 98.
Bourras (le colonel), **154** à **166**.
Bourre de soie, 227.
 Bousson (forêt de), voir *Forêts*.
Boutons (fabrique de), 138.
 Bouxurulles (Vosges), 10.
 Bouzey (Vosges), 13, 14, 25, 274.
 Bramont (col de), 272, 276.
 Brande (forêt de la), voir *Forêts*.
Brasserie, 6, 265.
 Bréménil (Meurthe-et-Moselle), 192.
 Bresse (la) [Vosges], 269, **273**, **274**.
 Brest (Finistère), 31, 59.
Bretagne, 33, 122.

- Breuchin (rivière), 291, 292, 293.
- Brienne-le-Château (Aube), 84.
- Briey (Meurthe-et-Moselle), 52.
- Broderie*, 10, 59, 70, **78 à 81**, 131, 132, 138, 167, 203, 222, 265.
- Broque (la) [Alsace], 205.
- Brouvelieures (Vosges), 153, 156, 169, 216, 274.
- Bruche (rivière d'Alsace), 223.
- Bruyères (Vosges), 24, 81, 153, 156, **166 à 168**, 175, 222, 229, 247, 269.
- Bulgnéville (Vosges), 101, 102.
- Bussang (Vosges), 19, 67, 124, 278, **282 à 284**, 285, 291, 305.
- C**
- Cadenas*, 301.
- Calmet* (Dom), 208.
- Cambrai (Nord), 253.
- Camp de la Délivrance (Vosges), 112.
- Canal de l'Est, voir *Est*.
- Cannes* (fabriques de), 149.
- Carrés de montres*, 301.
- Carrières*, 138, 152, 237, 252.
- Carrières (Les) [Meurthe-et-Moselle], 192.
- Casserie (fer battu)*, **148, 149**.
- Celles (vallée de), 200, 203.
- Celles (Vosges), 258.
- Celles-sur-Plaine (Vosges), 211, **212**.
- Cerisiers à kirsch* (culture des), 136.
- Cernay (Alsace), 55.
- Cévennes**, 101, 254.
- Chaines de montres*, 300.
- Chaises* (fabrique de), 120.
- Chajoux (vallée de), voir *Col-line*.
- Chalet-Bonaparte (Belfort), 314.
- Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), 128.
- Chamagne (Vosges), 4, 5.
- Champ (forêt de), voir *Forêts*.
- Champagne**, 69, 85, 97, 110, 117.
- Champagney (Haute-Saône), 300.
- Chantoiseau (Belfort), 315.
- Chantraine (Vosges), 52.
- Chapeaux de paille*, 59.
- Chapelle-aux-Bois (La) [Vosges], 134.
- Chapelotte (col de la) [Meurthe-et-Moselle], **191**.
- Charbonniers (col des), 288.
- Charbonniers (Les) [Vosges], **287, 288**, 289, 322, 323.
- Charbonniers (ruisseau des), 286.
- Charme-de-l'Ormont (Vosges), 257.
- Charmes (forêt de), voir *Forêts*.
- Charmes (Vosges), **5 à 8**, 11, 14, 29.
- Charollais**, 89.
- Chartres (Eure-et-Loir), 222.
- Château-Lambert (fort de), voir *Forts*.

- Châtel (Vosges), 13, **14**.
 Châtelles (Les) [Vosges], 202.
 Châtenois (Vosges), 82, 84.
 Châtillon (Meurthe-et-Moselle),
 192, 193.
 Châtillon-sur-Saône (Vosges),
 116.
 Chaume-du-Drumont (Vosges),
 285.
Chaussons (fabrique de), 203.
 Chauveau (le) [Haute-Saône],
 139.
 Chemin (Haute-Marne), 97.
 Chèvre-Roche (Vosges), 257.
 Chilimont (voir *Colline de*).
 Chine, 48.
 Chipotte (col de la), Vosges,
176, 177.
 Cholet (Maine-et-Loire), 253.
Choucroute, 68.
 Cirey-sur-Vezouse (Meurthe-
 et-Moselle), 191, **193**,
194.
 Clairefontaine (Vosges), 204.
 Clairey (Vosges), 120.
 Claudon (Vosges), 120.
Clés (fabrique de), 300.
 Clefmont (Haute-Marne), 85,
 90.
 Clerjus (le) [Vosges], 135,
 140.
 Cleurie (Vosges), 258.
Clouterie, 2, 137.
 Cognac (Charente), 34.
 Collet (col du), 241.
 Colline (mot signifiant vallée):
 — Au-dessus-de-Rupt, 291.
 — du Chajoux, 274.
 — de Chilimont, 216.
 Colline de Grand-Rupt, 291.
 — de Mersans, 170.
 — de la Moselotte, 254.
 — de la Petite-Vologne, 254.
 — des Rouges-Eaux, 216.
 — de Ventron, 278.
 — de Vologne, 274, 276.
 Colmar (Alsace), 27, 231, 235,
 240.
 Colon (ruisseau), 8, 10, **28 à**
30.
 Colroy (Vosges), 226.
 Combeauté (rivière), 139, **141**
 à **146**, 265, 292, 305.
 Coney (rivière), 22, **116 à**
119, 124, 133, **137 à 139**.
Confection de vêtements, 221.
 Contrexéville (Vosges), 101,
106, 107, 128.
 Corbeau (lac du), voir *Lacs*.
 Corbeaux (lac des), voir *Lacs*.
 Corbenay (bois de) [Haute-
 Saône], 141.
 Corcieux (Vosges), **230, 231**.
 Cornimont (forêt de), voir *Forêts*.
 Cornimont (Vosges), 19, 269,
 272, 277, 290.
Cornouailles, 123.
Corps franc des Vosges, 73,
153 à 166.
 Corre (Haute-Saône), 62, 117.
 COTE-D'OR, 101.
Coton (industrie du), 5, 13,
15, 16, 51, 52, 120, 206,
 220, 264, 271, 273.
 Coubre (dunes de la) [Cha-
 rente-Inférieure], 190.
 Couture (la) [Eure], 70, 77.

Couverts en fer battu, 122,
124 à 126, 138, 148, 149.
Crémillot (scierie) [Haute-
Saône], 303.
Cristallerie, 178 à 183.
Croix-aux-Mines (Vosges),
227, 235.
Cuveau-des-Fées (Vosges), 129.

D

Damas (Vosges), 67.
Darney (forêt), voir *Forêts*.
Darney (Vosges), 119, 122 à
126.
Darnieulles (Vosges), 25, 62,
67.
Dauphiné, 255.
Demangevelle (Haute-Saône),
117.
Deneuvre (Meurthe-et-Mo-
selle), 178.
Dentelles, 70, 77 à 81.
Deutsch-Avrincourt (gare) [Lor-
raine], 196.
Deycimont (Vosges), 152.
Dijon (Côte-d'Or), 115, 152.
Docelle (Vosges), 24.
Dogneville (fort de), voir *Forts*.
Dogneville (Vosges), 23, 25.
Doller (rivière d'Alsace), 285,
320, 321, 322.
Dombasle-en-Xaintois (Vos-
ges), 82.
Dombrot-le-Sec (Vosges), 106.
Domèvre (Meurthe-et-Moselle),
194.
Domfaing (Vosges), 156, 175.
Dompaire (Vosges), 68.

Domremy (Vosges), 98, 100.
Donon (mont), 177, 191, 203,
211, 240.
Dornach (Vosges), 27.
DOUBS, 30, 54, 126.
Doubs (rivière), 287.
Dounoux (Vosges), 133.
Droiteval (Vosges), 120.
Drumont (mont), 282, 283,
284, 285, 323.
Durbion (rivière), 176.

E

Eau-de-vie, 130.
Eaux minérales, 103 à 107,
148, 282.
*École d'agriculture de Saint-
Bon*, 89.
*École d'agriculture de Rou-
ceux* (Saulxures), 99.
Égypte (sultanat d'), 37.
Élieux (forêt des), voir *For-
êts*.
Ensisheim (Alsace), 27.
Épinal (forêt d'), voir *Forêts*.
Épinal (Vosges), 4, 8, 16, 17
à 59, 62, 81, 150, 152, 154,
161, 168, 170, 175, 220,
222, 223, 280, 299.
Escles (Vosges), 131.
Espagne, 47, 79, 125.
Est (canal de l'), 2, 6, 31,
66, 116, 117, 137, 152, 274.
Étang (col de l'), 276.
Étival (Vosges), 176, 204, 205,
214, 215.
Étueffont (Haut et Bas-) [Bel-
fort], 317.

F

- Faïencerie*, 187, 203.
 Falaise (Calvados), 221.
 Faucilles, 22, 24, 25, 34,
 100 à 149, 269, 323.
 Faucogney (Haute-Saône), 293.
Faure (le président *Félicr*), 69.
 Fave (rivière), 200, 202, 223,
 225, 226.
 Faye-des-Allemands (Lorraine), 195.
 Fayl-Billot (Haute-Marne), 186.
 Faymont (Val-d'Ajol) [Vosges],
 143, 144, 145.
 Fecht (rivière d'Alsace), 240,
 285.
Féculerie, 13, 59 à 61, 153,
 171, 229, 230.
 Feignes-de-la-Lande (Vosges),
 274.
 Feignes-sous-Vologne (col de),
 275.
 Fenneviller (Meurthe-et-Mo-
 selle), 187.
 Ferdrupt (Vosges), 290.
Ferry (*Jules*), 220, 294.
 Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-
 Marne), 151.
Feutre, 252.
Fibres de bois, 289.
Filature de coton, 5, 28 à 30,
 51, 52, 120, 206, 264, 316.
Filature de la laine, 203.
Fil de coton, 212.
Flandres, 117, 248.
 Florimont (Vosges), 8.
Flottage des bois, 200 à 202,
 232.
 Fontenelle (la) [Vosges], 225.
 Fontenoy-le-Château (Vosges),
 124, 138.
 Fontenoy-sur-Moselle (Meur-
 the-et-Moselle), 108 à
 115.
 Forêt d'Arsot, 318.
 — de Boëne, 111 à 115.
 — des Bois-Sauvages, 211.
 — de Bousson, 193.
 — de la Brande, 242.
 — de Champ, 170.
 — de Charmes, 2, 4, 10 à
 12, 176.
 — de Darney, 119, 120.
 — des Élieux, 191.
 — d'Épinal, 22 à 24.
 — de Fraize, 10.
 — du Géhan, 290.
 — de Gérardmer, 268.
 — d'Hérival, 144.
 — de Longegoutte, 291.
 — de Lyris, 257.
 — de Martinville, 119.
 — de la Milandre, 320.
 — de Mortagne, 170, 216.
 — Noire, 240, 321.
 — de Noire-Goutte, 268.
 — de Parroy, 196.
 — de Rambervillers, 170, 176,
 214, 216.
 — de Saint-Jacques, 275.
 — de Ternès, 10.
 — d'Urson, 268.
Forges, 120.
Formes pour chaussures, 140.
 Forts d'Arches (Vosges), 151.
 — des Adelphe (Vosges) [bat-
 terie], 23.

- Fort du Ballon de Servance, 293, **305 à 310**, 317, 323.
 — de Bambois (Vosges), 25.
 — de Besonfosse (Vosges) [batterie], 24.
 — de Bois-l'Abbé (Vosges), 25, 67.
 — de Bourlémont (Vosges), 99.
 — de Château-Lambert (Vosges), 290, 293.
 — de Dogneville (Vosges), 23, 25.
 — des Forges (batterie) [Vosges], 25.
 — des Friches (Vosges), 25.
 — de Giromagny (Belfort), 317, 318.
 — de Gironcourt (Vosges), 25.
 — de la Grande-Haye (Vosges), 25, 67.
 — de Longchamp (Vosges), 23.
 — de Manonviller (Meurthe-et-Moselle), **196, 197**.
 — de la Mouche (Vosges), 24.
 — du Parmont (Vosges), 262.
 — de Razimont (Vosges), 23, 24.
 — de Roppe (Belfort), 318.
 — du Roulon (Vosges), 25.
 — de Rupt (Vosges), **291 à 293**.
 — de Sainte-Barbe (Vosges), [batterie], 24.
 — du Salbert (Belfort), 317.
 — de Souhey (Vosges) [batterie], 25, 67.
 — de la Tête-du-Milieu (batterie) [Belfort], 317.
- Fort de la Tête-des-Planches (batterie), 318.
 — du Ticha (Vosges), 25.
 — d'Uxegney (Vosges), 25, 67.
 — de la Voivre (Vosges), 23.
 Foug (Meurthe-et-Moselle), 111.
 Fougerolles (Haute-Saône), **141 à 142**.
 Foulcrey (Lorraine), 195.
 Fraize (forêt de), voir *Forêts*.
 Fraize (Vosges), 27, **232 à 234**, 235.
 France (torrent de), 190.
Franche-Comté, 24, 126, 129, 156, 292, 297, 299 à 305.
 Frênes (ruisseau des), 113.
 Fresnay-sur-Sarthe (Sarthe), 250.
 Fresse (Vosges), 289.
Fromages, 252, 271, 277.
- G**
- Ganges (Hérault), 221.
 Gazan (Vosges), 282.
Gelée (Claude) dit Le Lorrain (le peintre), 4, 5.
 Gemmelaincourt (Vosges), 102.
 Gérardmer (Vosges), 19, 31, 168, 222, 229, 231, 241, 242, **246 à 255**, 257, 266, 267, 268, 269, 283.
 Gérardmer (forêt de), voir *Forêts*.
 Gerbéviller (Meurthe-et-Moselle), 175, 185.

- Gérômes* (fromages), 252, 271.
Gilbert (le poète), 138.
 Girmont-Val-d'Ajol (Vosges), 143.
 Giromagny (Belfort), **315** à **318**, 319.
 Giromagny (fort de), voir *Forts*.
 Gironcourt (fort de), voir *Forts*.
 GIRONDE (département), 186.
 Gitte (rivière), 22, 67, 68.
 Golbey (Vosges), 18, 19, 29, 52, 58, 62, 66.
Goncourt (les frères), 92.
 Goncourt (Haute-Marne), **90** à **92**.
 Gouffre (le) [Seine-et-Marne], 151.
 Gouttes des Fontaines, 288.
 — des Forges, 315.
 — des Fourneaux, 323.
 — de la Maix, 200, 211.
 — de Marchais, 276.
 — de la Presles (voir *Presles*).
 — de Rieux, 288.
 — Verrière, 287.
 Graffigny (Haute-Marne), 77.
 Grande-Goutte (ruisseau), 288.
 Grande-Haye (fort), voir *Forts*.
 Grande-Ville (quartier d'Épinal), 19, 20.
 Grand-Rupt (voir *Colline de*).
 Grand Ventron (montagne), 277.
 Granges (Vosges), 229, 254.
 Granges-de-Plombières (Vosges), 147.
 Grasslitz (Bohême), 75.
 Gray (Haute-Saône), 128.
- Grès à aiguiser*, 122.
 Gresson (mont), 283, 286, 288, 321, 323.
 Grippont (Meurthe-et-Moselle), 3, 4, 5.
 Grurupt (Vosges), 138.
 Gué de Convey (ruisseau), 185.
Guyane, 74.

II

- Habeaurupt (Vosges), 234, 237.
 Harréville-les-Chanteurs (Haute-Marne), 4, **92**, **93**.
 Haut-Bourg (quartier de Châtenois), 84.
 Haut-de-la-Bataille (Vosges), 156.
 Haut-du-Mont (Vosges), 7, 8.
 Haut du Roc (montagne), 269, 270.
 Hautmont (côte de) [Vosges], 106.
 Haut-Veaux (Vosges), 275.
 Hennezel (Vosges), 120.
 Héricourt (Haute-Saône), 27, 30.
 Hérival (Vosges), 145, 146.
 Hesdin (Pas-de-Calais), 85.
 Hohneck (montagne), 238, **240**, **241**, 256, 269, 276, 285.
 Hollande, 60.
 Hospice (faubourg d'Épinal), 19.
 Houécourt (Meuse), 83.
Houille, 102, 300, 302.
 Housseras (Vosges), 171.
Hugo (Victor) [la famille], 83.

Hurbache (ruisseau), 224, 225.
 Hutte (ruisseau de la), 120.
 Hymont (Vosges), 68.
Hysope (culture de l'), 142.

I

Ibigny (Lorraine), 195.
 Igney (Meurthe-et-Moselle),
 196.
 Igney-Avrincourt (gare d')
 [Meurthe-et-Moselle], 196.
Imagerie, 4, 32 à 50.
Impression sur étoffes, 30.
 Indo-Chine, 48.
 Italie, 125.

J

Jarménil (Vosges), 151.
 Jeanménil (Vosges), 171.
Jeanne d'Arc, 83.
 Jumeau (collines du Grand et
 du Petit) [Vosges], 217.
 Jumenterie (la) [Vosges], 313.
Jura, 292, 321.
 Jussey (Haute-Saône), 19.

K

Kemberg (massif du), 217.
Kirsch, 130, 135, 136, 137,
 140 à 142.
 Klingenthal (Allemagne), 75.
 Kruth (Alsace), 278.

L

Lac de Blanchemer (Vosges),
 274, 276.

Lac des Corbeaux (Vosges)
 277.
 — du Corbeau (Vosges), 274.
 — de Gérardmer (Vosges),
 246, 251 à 256.
 — de Lispach (Vosges), 274,
 275.
 — de Longemer (Vosges),
 242, 243, 244, 246, 253,
 275.
 — de la Maix (Vosges), 210.
 — du Marchais (Vosges), 276.
 — de la Perche ou Stern-See
 (Alsace), 288.
 — de Retournermer (Vosges),
 242, 275.
 — Sewen (Alsace), 314.
Laine (industrie de la), 290.
 Laitre (Vosges), 143, 144,
 225.
 Lamarche (Vosges), 107, 128.
 Lamerey (Vosges), 67.
 Langres (Haute-Marne), 68,
 110, 111.
 Larrière (Vosges), 143.
 Launois (Vosges), 225.
 Laval (Vosges), 153, 156.
 Laveline (près Bruyères) [Vos-
 ges], 229.
 Laveline (près Saint-Dié) [Vos-
 ges], 227.
 Laviéville (Vosges), 67.
Léon (pays de), 123.
 Lépages (Vosges), 152.
 Lepuix (Belfort), 315.
 Lerrain (Vosges), 126, 131,
 132.
 Liffol-le-Grand (Vosges), 100.
 Lille (Nord), 140, 248, 250, 253,

Lingerie, 252, 253
 Lispach (lac de), voir *Lacs*.
 Loire (fleuve), 280.
 Longchamp (fort), voir *Forts*.
 Longchamp (Vosges), 23.
 Longegoutte (forêt de), voir *Forêts*.
 Longwy (Meurthe-et-Moselle), 59, 126.
Lorrain (le peintre Claude Gelée, dit le), voir *Gelée*.
 LORRAINE (le volume).
 Loudéac (Côtes-du-Nord), 250.
 Loudun (Vienne), 78.
 Lubine (Vosges), 226.
 Lunéville (Meurthe-et-Moselle), 185, 195, 200.
 Lure (Haute-Saône), 289.
 Lusse (Vosges), 226.
Lutherie, 10, 68 à 77.
 Luvigny (Vosges), 211.
 Luxeuil (Haute-Saône), 119.
 Lyaumont (Haute-Saône), 139.
 Lyon (Rhône), 75, 116, 117, 121, 128, 153.
Lyonnais, 129, 227.
 Lyris (forêt de), voir *Forêts*.

M

Mâcon (Saône-et-Loire), 128.
Madagascar, 48.
 Madeleine (massif de la), 217.
 Madon (rivière), 7, 8, 10, 22, 68 à 81, 83, 106, 122, 126, 129 à 132.
 Madonne (Vosges), 67.
 Magnenville (Vosges), 11.
 Maison-Neuve (Vosges), 113.

Maix (lac de la), voir *Lacs*.
 Mangonville (Meurthe-et-Moselle), 2.
 Manonviller (Meurthe-et-Moselle), 196.
 Manonviller (fort de), voir *Forts*.
 Mans (le) [Sarthe], 31, 59.
 Manufacture (usine de la) [Vosges], 138.
 Marchais (lac du), voir *Lacs*.
 Markneukirchen (Allemagne), 75.
MARNE (HAUTE-), 85 à 98, 186.
 Marne (rivière), 66.
 Martigny-les-Bains (Vosges), 107.
 Martinville (forêt), voir *Forêts*.
 Massevaux (Alsace), 288, 321.
 Mattaincourt (Vosges), 69.
 Maupotel (Vosges), 129.
 Mazagran (Algérie), 39.
Mélisse (culture de la), 142.
 Menaurupt (rivière), 254, 257, 266, 267.
 Menaurupt (Vosges), 267.
 Ménil (Vosges), 210.
 Ménil (le) [Vosges] (près Baccarat), 177.
 Ménil (le) [Vosges] (près du Thillot), 290.
 Merrey (Haute-Marne), 101.
 Mersans, voir *Colline*.
 Mesnil-en-Xaintois (le) [Vosges], 82.
 Messein (Meurthe-et-Moselle), 62.

- Métallurgie*, 59.
- Metz (Lorraine), 3, 158, 200, 280.
- Meubles* (fabrication de), 120.
- Meules à aiguiser*, 120, 138.
- Meurthe (rivière), 27, 28, 170, 175, 176, 177 à 183, 184, 198 à 204, 217, 227, 229, 231 à 239, 241.
- MEURTHE - ET - MOSELLE, 1 à 5, 54, 62, 78, 82, 176 à 197, 212.
- Meuse (fleuve), 3, 66, 83, 85, 90, 93, 98.
- Milandre (forêt de la), voir *Forêts*.
- Mirabelle* (prune), 3, 4.
- Mirecourt (Vosges), 8, 10, 19, 66 et 81, 83, 101, 115, 124.
- Mittenwald (Allemagne), 75.
- Molieres (Vosges), 138.
- Monseigneur (ruisseau), 176.
- Mont (le) [Haute-Saône], 300.
- Mont (le) [Vosges], 210.
- Montagne** (région champenoise), 85, 89, 90.
- Montbéliard (Doubs), 27, 30.
- Montereau (Seine-et-Marne), 37.
- Montfort (pays de), 68, 83, 102, 103, 104.
- Montfort (Vosges), 103, 104, 131.
- Monthureux-sur-Saône (Vosges), 78, 81, 116, 119.
- Montier-en-Der (Haute-Marne), 90.
- Montigny-le-Roi (Haute-Marne), 90.
- Montluçon (Allier), 222.
- Montmotier (Vosges), 138.
- Mont Saint-Bernard (Alpes), 36.
- Mortagne (voir *Colline de*).
- Mortagne (forêt de), voir *Forêts*.
- Mortagne (rivière), 115, 167, 168, 169 à 176, 216.
- Morvan**, 88, 101.
- Moselle (rivière), 1 à 19, 22 et suiv., 27, 28, 31, 52, 61 à 63, 66, 106, 112, 119, 122, 129, 150 à 152, 170, 256, 258, 259, 265, 266, 280 à 293, 299, 305, 310, 323, 324.
- Moselotte (rivière), 28, 246, 254, 256, 258, 265, 266, 269, 270 à 275, 293.
- Moselotte des Feignes (ruisseau), 275.
- Mothe (la) [Haute-Marne], 85, 88, 93 à 96, 98, 102.
- Mouche (batterie de la), voir *Forts*.
- Moules perlières*, 168.
- Moussey (Vosges), 210.
- Mouzon (rivière), 85, 93, 94, 96, 98, 102, 106, 113.
- Moyenmoutier (Vosges), 205, 206, 209.
- Mulhouse (Alsace), 27, 55, 58, 59, 321.
- Munster (Alsace), 231, 240, 241.
- Musique* (instruments de), voir *Lutherie*.

N

- Naglaincourt (Vosges), 68.
 Nancy (Meurthe-et-Moselle),
 19, 52, 59, 65, 70, 75, 80,
 83, 160, 200, 251.
 Neuf-Bois (chaume des), 288,
 322.
 Neufchâteau (Vosges), 66, 81,
 96, **98** à **100**, **101**.
 Neuné (rivière), 28, 167, 168,
 228, **230**, **231**.
 Neuveville-lès-Raon (Vosges),
 199, 200, 202.
 Nice (Alpes-Maritimes), 31.
 Nivernais, 88, 89.
 Nogent-le-Roi (Haute-Marne),
 90.
 Noire-Goutte (forêt de), voir
Forêts.
 Noirmont (colline de la Voge),
 136.
 Noirmont (montagne des Vos-
 ges), 169.
 Noir-Rupt (ruisseau), 257.
 Nomexy (Vosges), **13**, **14**, 29.
 Nompatelize (Vosges), 214,
 215, 216.
 NORD (département du), 230.
Normandie, 65.
 Norroy (Vosges), 102.
 Noyemont (Vosges), 225.
 Noyers (ferme des) [Haute-
 Marne], 97.
 Nuits (Côte-d'Or), 160, 161.

O

- Oberammergau (Allemagne),
 283.

- Oderen (col d'), 272, 273, 277,
 278.
 Odon-Verrier (montagne), 317.
 Ogéviller (Meurthe-et-Moselle),
 185.
 Ognon (rivière), 292, 305.
 Orléans (Loiret), 31, 59.
 Ormont (massif de l'), 217,
223, **224**, 225, 226.
Osier (culture de l'), **185** à
187.

P

- Papeterie*, 140, **202**, **203**,
204, 231, 232, 300.
 Parmont (fort du), voir *Fort*s.
 Parmont (montagne), 262,
 264, 293.
 Parroy (forêt de), voir *Forêts*.
 Passavant (Haute-Saône),
117 à **119**.
Passenterie, 138.
Pavés, 138.
 Perche ou Stern-See (lac de
 la), voir *Lacs*.
 Périgueux (Dordogne), 222.
Perles de moules, **168**.
 Pérou (république), 37.
 Petite-Liepvre (rivière d'Al-
 sace), 227.
 Petite-Raon (la) [Vosges], 209.
 Petite-Ville (quartier d'Épinal),
 19.
 Petite-Vologne (ruisseau), 274,
 275.
 Petitmont (Meurthe-et-Mo-
 selle), 192.
 Petit-Vair (rivière), 103.

- Pexonne (Meurthe-et-Moselle), 185, 187.
 Phény (col du), 257, 267.
Pierres à aiguiser, 209.
 Pierre-Percée (la) [Vosges], 212.
 Pipée (la) [Vosges], 138.
 Plaine (rivière), 177, 188, 191, 200, 201, **211 à 213**, 225.
 Plain-du-Canon (Vosges), 324.
 Plainfaing (Vosges), 27, 31, 231, **234, 235**, 237.
 Planche-aux-Belles-Filles (montagne), 292, 302, 321.
 Plancher-les-Mines (Haute-Saône), 298, 299, **301 à 303**, 304, 317.
 Plancher-Bas (Haute-Saône), 300.
 Plan-du-Canon (Vosges), 297.
 Planois (Vosges), 269.
Plateau de Langres, 85, 88, 115, 269.
Plomb (mine de), 227.
 Plombières (Vosges), **148, 149**, 265.
 Pnom-Penh (Cambodge), 48.
Pommes de terre (culture des), 61, 153, 230.
 Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle), 200.
 Pont-du-Coney (Vosges), 137.
 Portieux (Vosges), **10 à 12**.
 Poussay (Vosges), 69, 70, 77.
 Poutroye (la) [Alsace], 235.
 Pouxoux (Vosges), 151.
 Presles (ruisseau), 312, 324.
 Presles (Vosges), 284, 324.
Provence, 188.
 Provençères (Vosges), **225, 226**.
Pruniers (culture des), **3, 4**.
 Prusse, 62.
 Puy (le) [Haute-Loire], 80.
- Q**
- Quimont (bois de), 192.
Quincaillerie, 137, 149, **300 à 302**, 317.
- R**
- Rabodeau (rivière), 28, 177, 200, 201, **203 à 210**.
 Racécourt (Vosges), 68.
 Rahin (rivière), 292, 299, **300 à 303**, 310, 312, 323.
 Rambervillers (Vosges), 81, **171 à 176**, 177, 222, 274.
 Rambervillers (forêt de), voir *Forêts*.
 Ramonchamp (Vosges), 289.
 Raon-l'Étape (Vosges), 175, 177, 198, **199 à 203**, 212.
 Ravines (ruisseau des), 200, 201, 205, 206.
 Razimont, voir *Forts*.
 Réchicourt-le-Château (Lorraine), 195.
 Rehaupal (Vosges), 257.
 Relange (ruisseau de), 122.
 Remiremont (Vosges), 31, 59, 81, 119, 254, 255, **259 à 265**, 269, 293.
Renard (le colonel), 107.
 Rennes (Ille-et-Vilaine), 31, 59.
 Retourner (lac de), voir *Lacs*.

Retournemer (Vosges), 242, 275.
 Rhin (fleuve), 27, 129, 240, 293.
 RHIN (HAUT-) [département], 27.
 Rhône (fleuve), 116, 117, 121, 129, 135, 180, 292.
 Richeval (Lorraine), 195.
 Rierscesmont (Belfort), 319.
 Robache (ruisseau), 224, 225.
 Roche-du-Diable (la) [Vosges], 242.
 Roche-des-Ducs (Vosges), 267.
 Rochesson (Vosges), 267, 268.
 Rocourt (Vosges), 113.
 Romain-sur-Meuse (Haute-Marne), 85.
 Ronchamp (Haute-Saône), 300, 302.
 Rondfeing (montagne), 269.
 Roppe (fort), voir *Fortes*.
 Rosemont (ruines de) [Belfort], 319.
 Rosemontoise (rivière), 318, 319.
 Rosière (la) [Haute-Saône], 292.
 Rossberg (montagne), 321, 312.
 Rouceux (Vosges), 99.
 Rouen (Seine-Inférieure), 65.
 Rouge-Gazon (montagne), 286, 322.
 Rougegoutte (Belfort), 317.
 Rouge-Rupt (ruisseau), 277.
 Rouges-Eaux (ruisseau), 155, 167, **168, 169**.
 Roulon (fort), voir *Fortes*.
 Rouvres-en-Xaintois (Vosges), 82.

Royan (Charente-Inférieure), 190.
 Rozely (le) [Haute-Saône], 304, 310.
 Rualmesnil (quartier d'Épinal), 19.
 Rudlin (le) [Vosges], 238.
 Rupt-de-Cleurie (rivière), 246, 256, 257, 258, 266, 267.
 Rupt-de-Tholy (rivière), 254.
 Rupt (fort de), voir *Fortes*.
 Rupts (les) [Vosges], 268.
 Rupt-sur-Moselle (Vosges), 289, 291.
 Russiers (montagne dite Côte des), 278.

S

Saales (col de), 224, 225.
 Saint-Amarin (Alsace), 292.
 Saint-Amé (Vosges), 259.
 Saint-Antoine (Haute-Saône), 303.
 Saint-Bon (Haute-Marne), 89.
 Sainte-Barbe (batterie), voir *Fortes*.
 Saint-Benoît (Vosges), 176.
 Sainte-Croix-aux-Mines (Alsace), 227.
 Saint-Dié (Vosges), 19, 31, 55, 59, 81, 175, 216, **217 à 223**, 226, 255.
 Saint-Dizier (Haute-Marne), 90, 92.
 Saint-Étienne (Vosges), 30, 259, 264.
 Saint-Florent (chapelle) [Vosges], 243.

- Saint-Gobain (Aisne), 193.
 Saint-Jacques (forêt de), voir *Forêts*.
 Saint-Jean-d'Ormont (Vosges), 224.
 Saint-Laurent (Vosges), 18, 19, 52.
 Saint-Léonard (Vosges), 231.
 Saint-Loup-sur-Semouse (Haute-Saône), 141.
 Sainte-Marie-aux-Mines (Alsace), 226.
 Sainte-Marie (col de), 226.
 Sainte-Marguerite (Vosges), 227.
 Saint-Martin (chapelle) [Vosges], 129.
 Saint-Maurice (près Senones) [Vosges], 209.
 Saint-Maurice-sur-Moselle (Vosges), 286, 287, 289, 296, 312, 313, 324.
 Saint-Michel (Vosges), 216, 217.
 Saint-Mont (montagne) [Vosges], 259.
 Saint-Oger (ruisseau), 23, 24.
 Saint-Prayel (Vosges), 206.
 Saint-Quentin (Aisne), 81.
 Saint-Remy (Vosges), 214 à 216.
 Saint-Thiébauld (Haute-Marne), 86, 88.
 Salbert (fort du), voir *Forts*.
 Salle (la) [Vosges], 214, 216.
 Salm (Alsace), 205.
Salm-Salm (ancienne principauté), 205 à 210.
 Sanchev (batteries de), voir *Forts*.
Santerre (pays de), 221.
 SAONE (HAUTE-) [département], 30, 54, 62, 117 à 119, 139 à 141, 230, 292, 299 à 305.
 Saône (rivière), 31, 104, 106, 116, 117, 119 à 129, 139, 291, 305.
 Sapin-du-Phény (montagne), 257.
 Sapin-Sec (le) [Vosges], 223.
 Sapois (Vosges), 267.
 Sarrebruck (Allemagne), 182.
 Saulcy (le) [Vosges], 210.
 Saulcy (Vosges), 234.
 Saule (rivière), 68.
 Saulxures (Vosges), 31, 99, 270 à 272.
 Saut-de-la-Cuve (Vosges), 258.
 Saut-des-Cuves (Vosges), 250, 283.
 Saut-de-la-Truite, 303, 314.
 Saut-du-Broc (Vosges), 151.
Savoie, 255.
 Savoureuse (rivière), 302, 314, 315, 318, 321, 323.
 Saxe (royaume), 75.
 Scarupt (Vosges), 236.
 Schirmeck (Alsace), 191, 205.
Schlitte et *schlittieurs*, 202.
 Schlucht (col de la), 231, 239, 272.
 Schœnbach (Bohême), 75.
 Scouet (ruisseau), 257.
 SEINE-ET-OISE (département), 230.
 Semouse (rivière), 139, 140, 141.
 Senenne (Vosges), 120.

- Senones (Vosges), 31, 176, 205,
208 à 210.
- Serrures*, 301.
- Sewen (Alsace), 321.
- Sewen (lac), voir *Lacs*.
- Signal de Charmes (voir *Haut-du-Mont*).
- Sion-en-Vaudémont (Meurthe-et-Moselle), 131.
- Socourt (Vosges), 5.
- Sommerécourt (Haute-Marne),
94.
- Souche (Vosges), 231.
- Soulaucourt (Haute-Marne), 97.
- Sourdeval (Manche), 124.
- Stalon (col du), 312.
- Stern-See (lac de la Perche),
voir *Lacs*.
- Strasbourg (Alsace), 3.
- Suisse, 47, 65, 186.
- Surceneux (col de), 238.
- T**
- Taillanderie*, 120.
- Taintroué (rivière), 200, 201.
- Tamis*, 123.
- Taurupt (roc de), Meurthe-et-Moselle, 188.
- Teinturerie*, 64.
- Tendon (Vosges), 152, 257.
- Ternes (forêt de), voir *Forêts*.
- Tête-des-Allemands (montagne), 279.
- Tête-des-Faux (montagne d'Alsace), 237.
- Tête-de-Fellering (montagne),
285.
- Tête-du-Milieu (montagne), 317
(voir aussi *Forêts*).
- Tête-de-la-Neuve-Roche (Vosges), 257.
- Tête-des-Planches (batterie),
voir *Forêts*.
- Thann (Haut-Rhin), 27.
- Thaon-les-Vosges (Vosges),
14 à 16, 29, 53, 55, 58,
62 à 55.
- Théâtre du peuple*, 283.
- Thérouanne (Pas-de-Calais),
86.
- They (Vosges), 104.
- Thiaville (scierie de) [Meurthe-et-Moselle], 190, 191.
- Thiérache**, 186.
- Thillot (le) [Vosges], 31, **289**,
290.
- Tholy (le) [Vosges], 246, 257,
258.
- Thur (rivière d'Alsace), 277,
278, 285.
- Ticha (fort), voir *Forêts*.
- Tissage*, **28 à 30**, **51**, **52**,
206, 264, 289, 316.
- Toiles*, **244 à 250.**
- Toul (Meurthe-et-Moselle), 8,
111, 280.
- Toulon (Var), 31, 59.
- Trèves (Allemagne), 280.
- Trouche (la) [Vosges], 212.
- Trou-du-Loup (Vosges), 235.
- Troyes (Aube), 221.
- U**
- Urbeis (col d'), 226.
- Urbès (Alsace), 279.
- Urson (forêt d'), voir *Forêts*.
- Uxegney (fort d'), voir *Forêts*.
- Uzemain (Vosges), 124.

V

Vagney (Vosges), 246, 257,
266, 267, 268, 269.
 Vair (rivière), 83, 103.
 Val-d'Ajol (Vosges), 31, 141,
143 à 147, 246, 265.
 Valdange (rivière), 214, 216.
 Val-d'Arol (rivière), 83.
 Valdoie (Belfort), 318.
 Val-et-Châtillon (Meurthe-et-
 Moselle), 292.
 Vallerysthal (Lorraine an-
 nexée), 11.
 Valtin (le) [Vosges], 238.
 Vecoux (Vosges), 293.
 Velotte (Vosges), 68.
 Ventron (vallée de), voir *Col-
 lines*.
 Ventron (Vosges), 272, 273,
 277, 305, 323.
 Verdurette (rivière), **184**,
185.
Vermout, 142.
Ferrière, **10 à 12**, 120.
 Vesoul (Haute-Saône), 19, 158.
 Vexaincourt (Vosges), 211, 212.
 Vezouse (rivière), 185, 191,
192 à 195, 196.
 Vieil-Salm (Belgique), 205.
 Vieux-Moulin (Vosges), 210.
 Vigan (le) [Gard], 221.
 Villefranche-sur-Saône
 (Rhône), 30.
 Ville-sur-Ilлон (Vosges), 78.
 Villotte (Vosges), 114.
 Vincey (Vosges), 12, 29.
 Violu (le) [Vosges], 226.

Vioménil (Vosges), **127 à 130**.
Viticulture, 8.
 Vitry-en-Perthois (Marne), 86.
 Vittel (Vosges), 83, 101, **103**
 à **104**, 106, 107.
 Voiron (Isère), 250, 253.
 Voivre (fort et batterie), voir
Fort.
Vôge (région de la), 24, **65**
 à **149**, 323.
 Vologne (rivière), 23, 24, 28,
151 à 153, 156, 168, **228**
 à **243**, 250, **254, 255**.
 Vologne (vallée), voir *Collines*.
Voltaire, 208.
 VOSGES (département), le
 volume, sauf 176, 197.
 Vosges (montagnes), **184 à**
324.
 Vougeot (Côte-d'Or), 159.
 Vouziers (Ardennes), 186.
 Vraie (rivière), 83.

W

Wissembach (Vosges), 226.
Woèvre (plaine de), 34.

X

Xaintois, 1, **82 à 88**, 102.
 Xaronval (Vosges), 10.
 Xertigny (Vosges), 119, **134**,
135.
 Xoulxe (ruisseau de), 277.
 Xoulxe (Vosges), 277.

Z

Zainvillers (Vosges), 269.

TABLE DES CARTES

- La Moselle entre Charmes, Portieux et Châtel, 9.
Épinal, Golbey et Thann, 21.
Carte industrielle des Vosges, 56, 57.
Mirecourt, 71.
Bourmont et site de la Mothe, 87.
Les Faucilles, 91.
Vittel et Contrexéville, 105.
La Vôge, 109.
Cours supérieur de la Saône, 121.
Plombières et le Val-d'Ajol, 147.
Bruyères et Brouvelieures, 157.
Environs de Rambervillers, 171.
Entre la Meurthe et la Moselle (vallée de la Mortagne), 173.
Environs de Baccarat, 179.
Entre Badonviller et Cirey-sur-Vezouse, 189.
La Meurthe à Baccarat, Raon-l'Étape et Saint-Dié, 199.
Raon-l'Étape et Senones, 207.
Saint-Dié et ses environs, 219.
Environs de Fraize et de Plainfaing, 233.
Lacs de Gérardmer, de Longemer et de Retourner, 245.
Entre Remiremont et Plombières, 263.
La Moselle de sa source au Thillot, 281.
De Plancher-les-Mines au ballon de Servance, 295.
Route du Ballon d'Alsace, 311.
-

TABLE DES MATIÈRES

I — LA MOSELLE DE CHARMES A ÉPINAL

Pages

Au long de la Moselle. — La culture du prunier à mirabelles. — Chamagne, patrie de Claude Gelée, le <i>Lorrain</i> . — Charmes. — La maison de Maurice Barrès. — Le vignoble vosgien. — La forêt de Charmes. — La verrerie de Portieux. — Châtel. — Thaon-les-Vosges et son industrie	1
---	---

II — ÉPINAL ET L'INDUSTRIE DES VOSGES

L'Épinal de notre enfance. — L'Épinal véritable. — Les trois quartiers. — Le camp retranché. — L'industrie cotonnière, ses origines, son accroissement, état actuel	17
---	----

III — LES IMAGES D'ÉPINAL

Les ateliers Pellerin. — Leur origine. — Comment naquit l'imagerie. — Le colportage. — L'histoire par l'image. — La légende de Napoléon. — Morale populaire. — Galerie populaire. — Les événements du jour. — L'imagerie moderne. — Pour les enfants. — La politique. — La publicité. — L'imagerie à l'étranger.	32
--	----

IV — ÉPINAL ET LES VOSGES EN 1914

Les accroissements d'Épinal. — A la Chambre de Commerce. — Les statistiques du Syndicat cotonnier. — Filatures et tissages. — Les tissus recensés au millier de kilomètres. — La Banque de France. — La féculerie. — Le port d'Épinal. — Thaon-les-Vosges, son industrie, ses œuvres sociales	51
---	----

V — LUTHIERS ET DENTELLIÈRES

	Pages
Aux abords d'Épinal. — La vallée de la Gitte. — Mirecourt. — La lutherie. — Chez les fabricants de violons. — La dentelle et la broderie. — L'industrie féminine dans les Vosges	66

VI — DU XAINTOIS A LA MEUSE

En Xaintois. — Le berceau de la famille Victor Hugo. — Châteinois. — Au bord de la Meuse naissante. — La terrasse du plateau de Langres et les petits monts. — Bourmont. — L'agriculture entre la Meuse et le Mouzon. — Goncourt. — Harrévilleles-Chanteurs. — La vallée du Mouzon. — La montagne de la Mothe. — A travers les ruines. — De Bourmont à Neufchâteau.	82
---	----

VII — LES FAUCILLES ET LEURS STATIONS THERMALES

Que sont les Faucilles ? — La vallée du Vair. — Vittel. — La montagne et le pays de Montfort. — Contrexéville. — Martigny-Bains. — Lamarche. — Les francs-tireurs de la Délivrance. — Rupture du pont de Fontenoy. — Visite au camp de la Délivrance	101
--	-----

VIII — DANS LA VÔGE

Aux sources de la Saône. — Le Coney et le canal de l'Est. — Passavant. — Monthureux-sur-Saône. — Darney et ses industries. — La forêt de Darney. — Vioménil. — La fontaine de la Saône. — La source du Madon. — Quetsches et mirabelles. — Aux bords du Madon	116
---	-----

IX — LE VAL D'AJOL ET PLOMBIÈRES

Les Faucilles à Xertigny. — Le vallon du Baignerot. — Les cerisiers à kirsch. — Bains-en-Vôge. — Fontenoy-le-Château et le Coney. — La gare d'Aillevillers. — La vallée de la Combeauté. Fougérolles et ses distillateurs. — Le Val-d'Ajol. — Faymont et Hérival. — Plombières. — Le vallon de l'Augrogne.	133
--	-----

X — LA VOLOGNE

	Pages
La Moselle à Arches. — Un souvenir de Beaumarchais. — En remontant la Vologne. — Bruyères. — Un anniversaire de l'année terrible : le combat de Brouvelieures. — Cérémonie patriotique. — A travers Bruyères. — L'industrie et le rôle militaire de la ville. — Les perles de la Vologne	150

XI — RAMBERVILLERS ET BACCARAT

Les Rouges-Eaux et la Mortagne. — Les « collines » de Mortagne. — L'abbaye d'Autrey. — Rambervillers. — L'Hôtel de Ville. — Autour de Rambervillers. — La route de Raon-l'Étape. — Au col de la Chipotte. — De Rambervillers à Baccarat. — Deneuvre. — Baccarat et sa cristallerie. — Les œuvres sociales.	169
--	-----

XII — LES PETITES VOSGES

La vallée de la Verdurette. — La culture de l'osier. — L'industrie céramique. — Badonviller. — Les plantes méridionales en caisses. — Les forêts. — Un chemin de fer forestier. — Dans la forêt des Élieux. — Le col de la Chapelotte. — De la Blette à la Vezouse. — Val-et-Châtillon. — Cirey. — La manufacture des glaces. — Blâmont. — Avricourt. — Le fort de Manonviller . .	184
--	-----

XIII — LA PRINCIPAUTÉ DE SALM-SALM

La Meurthe à Raon-l'Étape. — La Neuveville. — Le port aux bois. — Grandeur et décadence du flottage dans les Vosges. — Flotteurs. — Schlitteurs. — Étival. — La papeterie de Clairfontaine. — Moyenmoutier. — Senones, capitale de Salm-Salm. — Un État minuscule. — En remontant le Rabodeau. — En descendant la Plaine. — Celles-sur-Plaine.	198
--	-----

XIV — LE BASSIN DE SAINT-DIÉ

Le vallon de la Valdange. — Champ de bataille de la Bourgonce ou Nompatelize. — Retour à la Meurthe. — Apparition de Saint-Dié. — La ville et son cadre de montagne. — La cathédrale, le cloître et la Petite Église. — Les industries. — La bonneterie. — Les bois. — Autour du massif d'Ormont. — Du Ban-de-Sapt à la Fave. — Provenchères. — La vallée de la Morte. — La Croix-aux-Mines	214
---	-----

XV — LA VOLOGNE ET SES LACS

	Pages
La Vologne et l'industrie. — Les usines de Granges. — Les féculeries et la production des pommes de terre. — La papeterie de la Souche. — Fraize. — Les usines de Plainfaing. — Aux sources de la Meurthe. — Le Rudlin. — Le Valtin. — Au col de la Schlucht. — Ascension du Hohneck. — Les lacs : Retournemer et Longemer.	228

XVI — GÉRARDMER ET SON LAC

La toile sur le pré. — Le blanchissage. — Origine de la toile des Vosges. — Développement de l'industrie. — Son état actuel. — Descente de la Vologne. — Le Saut-des-Cuves. — Gérardmer, la ville saisonnière et l'industrie. — La broderie. — De Gérardmer à Remiremont. — Le Rupt-de-Cleurié. — Autour du Tholy. Les cascades : Tendon, Saut-de-la-Cuve	244
---	-----

XVII — REMIREMONT ET LA MOSELOTTE

Remiremont. — Le chapitre de chanoinesses. — Restes de sa domination. — L'industrie et le commerce. — La vallée de la Moselotte. — Vagny. — La vallée du Bouchot et la vallée du Menaurupt. — La chute du Bouchot. — La vallée de Basse-sur-le-Rupt. — Le Haut-du-Roc. — La haute Moselotte. — Saulxures. — Cornimont. — La Bresse. — Colline de Chajoux et colline de Vologne. — Les lacs de Lispach, de Blanchemer et du Corbeau. — Au col d'Oderen.	260
--	-----

XVIII — LA HAUTE MOSELLE

Le tunnel de Bussang. — La source de la Moselle. — Bussang. — Le Drumont. — Saint-Maurice. — La vallée des Charbonniers. — Une rue d'usines. — Le canton du Thillot. — Le Thillot. — La vallée du Mênil. — Au fort de Rupt. — Retour à Remiremont	279
---	-----

XIX — LE BALLON DE SERVANCE

Ma première visite au ballon de Servance. — Les soldats du fort. — De Champagny à Plancher-les-Mines. — Plancher-Bas. — Les quincailleries de Plancher-les-Mines. — La vallée du Rahin. — Poste militaire du Rozely. — Dans la forêt. — Au ballon de Servance. — Le panorama. — Le fort. — Existence de la garnison	294
---	-----

XX — AU BALLON D'ALSACE

	Pages
Du ballon de Servance au col de Stalon. — Les marcaireries de Beurey. — Dans le brouillard. — La marcairerie de la Jumenterie. — Au sommet du Ballon. — Descente à Giromagny. — Giromagny, ses usines, ses ouvrages de défense. — Montée au Bärenkopf. — Sur la crête frontière. — Le ballon d'Alsace par un beau jour. — Descente à Saint-Maurice	309
INDEX ALPHABÉTIQUE.	325
TABLE DES CARTES	343
TABLE DES MATIÈRES.	345

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

- Le Traité de Francfort.** *Étude d'histoire diplomatique et de droit international*, par Gaston MAY, professeur à l'Université de Paris. (Ouvrage récompensé par l'Académie des Sciences morales et politiques.) 1910. Volume in-8 de 360 pages, avec 3 cartes dans le texte, broché 6 fr.
- L'Alsace-Lorraine et l'Empire allemand (1870-1911)**, par Robert BALDY. Préface de M. René HENRY, professeur à l'École des Sciences politiques. 1912. Volume in-8 de 236 pages, broché. 6 fr.
- La Lutte pour le français en Lorraine avant 1870.** *Étude sur la propagation de la langue française dans les départements de la Meurthe et de la Moselle*, par Gaston MAY, professeur à l'Université de Paris. 1912. Volume grand in-8 avec une carte, broché 4 fr. 50
- Images de France. Région de l'Est**, par Émile HINZELIN. 1900. Volume in-12 de 433 pages, broché sous couverture illustrée par V. PROUVÉ. 3 fr. 50
Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales 5 fr.
- Croquis lorrains**, par Louis MADELIN. Préface de Maurice BARRÈS, de l'Académie Française. 1907. Volume in-12 de 442 pages, broché. 3 fr. 50
- Le Pays de Briey.** *Hier et aujourd'hui.* Étude industrielle et sociale, par Georges HOTTENGER. (Bibliothèque du Musée social.) 1912. Volume in-12, avec une carte in-folio, broché. 3 fr.
- Le Nouveau Bassin minier de Meurthe-et-Moselle et son réseau ferré**, par Auguste PAWLOWSKI, rédacteur au *Journal des Débats*. 1909. Volume in-12 de 128 pages, avec 20 gravures et une carte en couleurs in-folio, broché 3 fr.
- Le Fer en Lorraine**, par E. GRÉAU, directeur de la Banque de France à Nancy. 1908. Volume grand in-8 de 234 pages, avec 63 gravures et 4 cartes in-folio, broché. 10 fr.
- Le Sel en Lorraine**, par E. GRÉAU, directeur de la Banque de France à Nancy. Volume grand in-8 de 120 pages, avec 26 gravures et une carte in-folio, broché 5 fr.
- L'Alsace-Lorraine devant l'Histoire**, par Joseph REINACH, ancien député. 1916. Brochure grand in-8 75 c.
- L'Alsace et la France**, par Christian PFISTER, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1917. Brochure grand in-8. 75 c.
- La Protestation de l'Alsace-Lorraine le 17 février et le 1^{er} mars 1871 à Bordeaux**, par Henri WELSCHINGER, de l'Institut de France. 1914. Volume grand in-8, avec 1 planche, 2 fac-similés et la carte des exigences de la Prusse, broché 1 fr.
- Mes Souvenirs, 1830-1914**, par Auguste LALANCE. Préface par Ernest LA-VISSE, de l'Académie Française. 1914. Volume grand in-8, broché. . 1 fr. 50
- Gustave Steinheil (1818-1906)**, par Pierre DIETERLEN. 1907. Volume in-12 de 160 pages, avec portrait, broché 2 fr. 50
- Le Pangermaniste en Alsace**, par Jules FROELICH. (1913.) 11^e mille. 1915. Volume in-12, avec 16 dessins par HANSI, broché. 75 c.

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

- Guide du Géologue en Lorraine.** *Meurthe-et-Moselle, Vosges, Meuse*, par G. BLEICHER, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Nancy. 1887. Volume in-12, avec 14 figures et 2 planches, broché. 3 fr. 50
- La Géologie et les formes du terrain dans la région lorraine.** *Deux Conférences faites aux officiers de la garnison de Nancy*, par Henry JOLY, licencié ès sciences naturelles. 1907. Brochure in-8, avec 14 figures et 1 planche hors texte 1 fr. 50
- Les Hautes-Chaumes des Vosges.** *Étude de géographie et d'économie historiques*, par Pierre BOYÉ, docteur ès lettres. 1902. Volume in-8 de 432 pages, avec 3 planches. 6 fr.
- Les Ruines des Vosges**, par Émile WAGNER. 1910. Deux volumes in-12, chacun de 450 pages, avec 112 photographies. — I. *Partie septentrionale*. — II. *Partie méridionale*. Chaque volume broché. 3 fr. 50
Relié en percaline gaufrée or, tête rouge 4 fr. 50
- Des Vosges au Rhin.** *Excursions et causeries alsaciennes*, par Paul HUOT, membre du Comité de la Société des Monuments historiques d'Alsace. 1866. Volume in-12 de 606 pages, titre rouge et noir, broché 5 fr.
- Notice sur les pays de la Sarre et en particulier sur Sarreguemines et ses environs**, par N. BOX, ancien principal du collège de Sarreguemines. Deux volumes in-8, 1554 pages, avec 42 planches, brochés. 25 fr.
- Les Bûcherons et les Schlitteurs des Vosges.** *40 dessins originaires sur pierre*, par Th. SCHULER. Texte par MICHELS. Album in-4, cartonné. 12 fr.
- La Guerre dans les Vosges et en moyenne montagne.** *Principes et données pratiques*, par le colonel R.-J. FRISCH. 1914. Volume in-18, relié en percaline. 1 fr. 75
- Guerre de 1914-1915**, par le colonel R.-J. FRISCH. (Articles parus dans le journal *Le Temps*.)
— **Théâtre des Opérations franco-anglo-allemandes.** *Rive gauche et rive droite du Rhin*. 1915. Volume in-8, broché. 2 fr. 50
- Jusqu'au Rhin.** *Les Terres meurtries et les Terres promises*, par A. DE POUVOURVILLE. 5^e édition. 1916. Volume in-12, avec 32 cartes 3 fr. 50
- En Alsace reconquise.** *Impressions du front 1915*, par Ed. BAUTY, rédacteur en chef de la *Tribune de Genève*. Volume in-8, avec 10 photographies. 2 fr.
- Les Provinces perdues**, par ARDOUIN-DUMAZET.
— I. **Haute-Alsace.** 2^e édition. 1910. Vol. in-12 de 444 pages, avec 22 cartes.
— II. **Basse-Alsace.** 2^e édition. 1910. Vol. in-12 de 488 pages, avec 29 cartes.
— III. **Lorraine.** 2^e édit. 1910. Volume in-12 de 447 pages.
Prix de chaque volume, broché. 3 fr. 50
Relié en percaline souple. 4 fr. .
- Les Provinces perdues, d'après Ardoïn-Dumazet**, par Émile CHANTRIOT, agrégé de l'Université. 1908. Volume in-8 de 52 pages, broché. 1 fr.
- Les Communes de l'Alsace-Lorraine.** Répertoire alphabétique avec l'indication de la dépendance administrative. — I. *Nomenclature française*. — II. *Nomenclature allemande*. 1915. Volume grand in-8. 3 fr. 50

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

VOYAGE
EN FRANCE

ARDOUIN-DUMAZET

1917

Description complète de la France, en plus de 60 volumes, dont 58 consacrés à la Province et à l'Alsace-Lorraine sont parus ou sous presse, et les autres consacrés à Paris sont en préparation.

(Quatorze volumes décrivent les départements envahis.)

Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, 3 fr. 50. — Élégalement relié, 4 fr.

Le succès permanent du **Voyage en France** imposait à l'auteur et aux éditeurs le devoir de tenir constamment à jour les volumes de la collection et, le cas échéant, de publier sur certaines régions des séries complémentaires.

C'est ce qu'a bien compris M. ARDOUIN-DUMAZET, écrivain consciencieux, chercheur infatigable, qui considère à juste titre, que la grande œuvre à laquelle il s'est voué, doit, pour conserver sa jeunesse, être continuellement revue : il a donc tenu à reprendre successivement les premiers volumes et à les mettre en harmonie avec ceux parus subséquemment, dont la matière est plus détaillée.

Ces premiers volumes, en effet, étaient simplement la reproduction d'études publiées dans le journal le *Temps* et conçues sur un thème imposé par ce journal ; il s'agissait de faire un tableau de l'état économique du pays vers 1890. M. ARDOUX-DUMAZET, rompant avec le moule habituel, tenta de faire avant tout œuvre littéraire ; il tissa en quelque sorte les notions économiques et sociales dans des descriptions pleines de couleur et de vie, avec un sens remarquable des paysages et des intérieurs.

Cette forme nouvelle fut une révélation ; les lecteurs du grand journal parisien n'ont pas oublié le succès qu'ils firent à cette rubrique « **Voyage en France** ». La maison Berger-Levrault eut l'idée de recueillir ces études éparses et de les réunir en volumes. Sous cette présentation, le succès ne fut pas moins vif : trois éditions successives des premières séries ont été épuisées.

Les raisons qui avaient amené le directeur du *Temps* à confier ces études à M. ARDOUX-DUMAZET — approches du renouvellement des traités de commerce — ayant cessé, la publication fut interrompue. Les éditeurs songèrent alors à la faire poursuivre, sur un plan moins étroit que celui imposé par les nécessités du journal. Au lieu de s'appliquer à quelques régions types, le **Voyage en France** devait être désormais un tableau complet de notre pays. Les 3^e et 4^e séries, consacrées aux îles de l'Océan, donnaient déjà une physionomie tout autre à l'œuvre ; la méthode fut poursuivie à partir des 9^e et 10^e séries. Dès lors, l'ouvrage prit une large envergure ; la description des pays de France fut complète, sans lacunes.

Les premiers volumes avaient donc laissé dans l'ombre certaines parties des régions parcourues. Des lecteurs fidèles du **Voyage en France** l'ont reproché amicalement à M. ARDOUX-DUMAZET. Alors, quand les trois derniers volumes (48^e, 49^e et 50^e séries) eurent été publiés — ces *Provinces perdues*, c'est-à-dire l'Alsace-Lorraine, que l'auteur a pieusement fait figurer dans son œuvre — l'écrivain eut le courage et la probité de reprendre les séries jugées incomplètes. Il a refait, à vingt ans d'intervalle, l'exploration méthodique des contrées déjà parcourues ; pèlerin passionné, il les a visitées en itinéraires plus serrés. Deux régions bien différentes ont été ainsi de nouveau étudiées d'abord : la Provence littorale et la Bretagne continentale. La première, qui comprenait seulement une série : la 13^e, est maintenant répartie en deux volumes : le 13^e, de l'embouchure du Rhône à Toulon, le 55^e comprenant plus particulièrement les rivages des Maures, de l'Estérel et des Alpes-Maritimes : la *Côte d'Azur*.

La Bretagne était répartie entre les 3^e, 4^e et 5^e séries. De nouveaux voyages, amenant une visite plus minutieuse de la presqu'île armoricaine, ont donné lieu à trois séries *nouvelles*, 51^e, 52^e, 53^e, dont le succès a été immédiatement des plus vifs.

Les deux premiers volumes du **Voyage en France**, 1^e et 2^e séries, n'ont pas été moins profondément remaniés et accrus ; il a fallu consacrer une série spéciale, la 56^e, à la Touraine et à l'Anjou, c'est-à-dire aux *Châteaux de la Loire*. La 1^{re} série, *Morvan, Val de*

Loire et Sologne, ne comprend plus dans sa nouvelle édition que la description, accrue de nouveaux et importants chapitres, des monts du Morvan, du Bas-Nivernais, des bords de la Loire entre Decize et Orléans, du Gâtinais et de la Sologne.

La 2^e série ne comprend désormais que la *Beauce* orléanaise et chartraine et les anciennes provinces du *Perche* et du *Maine*. La encore, de nombreux chapitres ont été écrits avec la même fidélité dans la description, le même sentiment de nos paysages de France et du labeur humain.

Le Sud-Est, où se porte chaque jour nombreuse la foule des touristes, où tant de parties curieuses ou charmantes restent ignorées, a également nécessité la refonte des 7^e, 8^e et 9^e séries. L'auteur a modifié la disposition primitive de ces volumes. Ainsi la 7^e série, *Région lyonnaise*, a été accrue de plusieurs chapitres très vivants sur les monts du Lyonnais et du Beaujolais, sur la Dombes et les environs de Bourg. Les transformations profondes de Lyon au point de vue économique ont amené l'accroissement considérable des chapitres consacrés à cette grande cite.

Il en fut de même pour les volumes consacrés à la rive gauche du Rhône, du lac Léman à la Durance. Les 8^e et 9^e séries très accrues ont fourni, avec quelques chapitres de la 11^e série, elle-même en voie de transformation, une 57^e série. Ces trois volumes sont désormais : *Région du Haut-Rhône* (8^e) ; *Graisivaudan et Oisans* (9^e) ; *Bas-Dauphiné et Comtat-Venaissin* (57^e).

Les anciens chapitres ont été mis à jour en tenant compte de tous les changements survenus depuis quinze ans ; M. ARDOUIN-DUMAZET s'est imposé de parcourir encore les régions visitées quinze années auparavant et d'explorer celles dont la description n'entraît pas dans le plan primitif. On verra que l'auteur de cette colossale entreprise du *Voyage en France* n'a rien perdu de ses facultés de vision et de son ardeur.

La région du Nord comprenait deux volumes, 18^e et 19^e séries ; M. ARDOUIN-DUMAZET, en procédant à une revision pour une troisième édition, eut à constater les changements considérables survenus au point de vue économique en même temps que le développement des stations balnéaires, il s'est donc appliqué à compléter la physionomie de ces provinces travailleuses (que la guerre allait couvrir de ruines), il a visité plus complètement des régions qu'il s'était jadis contenté de décrire à grands traits. Et il a trouvé matière à des chapitres si nombreux, qu'ils ont nécessité une division nouvelle en trois volumes, chacun plus étendu que les deux précédents. La *Flandre* constitue à elle seule la 18^e série, le *Hainaut* et le *Cambrésis* la 19^e ; quant aux petits pays picards du *Calaisis*, du *Boulonnais* et à l'*Artois*, c'est-à-dire le département actuel du Pas-de-Calais, ils ont donné lieu à une 58^e série qui n'est pas la moins intéressante de la collection au point de vue du pittoresque, de l'histoire et de la vie économique.

Avec ces trois volumes, le *Voyage en France* a donc pris sa forme définitive ; une seule série reste à dédoubler, la 6^e : Cotentin, Bas-e-Nor-

mandie, pays d'Auge, Haute-Normandie. Quand l'heure sera venue, une 54^e série complètera les volumes consacrés à la Normandie.

Pareil dédoublement avait été envisagé pour la Lorraine. Le brusque épanouissement du bassin minier de Briey et les progrès de l'industrie dans les Vosges ayant amené M. ARDOUIN-DUMAZET à reprendre la 22^e série pour la compléter, les nouveaux chapitres furent si étendus que le volume dut être divisé à son tour. Une nouvelle 22^e série est uniquement consacrée au département de Meurthe-et-Moselle et à la partie de la Meuse qui comprend la Woëvre et l'ancien Luxembourg français; elle a reçu pour titre : *Lorraine Centrale (Plateau Lorrain)*.

Au département des Vosges et à la partie vosgienne de l'arrondissement de Lunéville en Meurthe-et-Moselle est consacrée une 59^e série sous le titre *Les Vosges*. Ces deux volumes étaient écrits sur place dans les deux mois qui précéderent la guerre. Par une sorte de prescience, l'auteur venait de parcourir tous ces pays auxquels le grand drame allait donner une sanglante illustration.

D'autres transformations de volumes sont achevées. Ils ne tarderont pas à paraître, couronnant cette œuvre dont on a dit qu'elle était une « monumentale » description de la France. L'épithète n'est pas excessive.

L'œuvre vraiment énorme de M. ARDOUIN-DUMAZET a été consacrée par de nombreuses distinctions. Après l'*Académie française* et les sociétés de géographie, d'autres grandes associations ont tenu à la couronner. Le *Touring-Club*, dont on sait l'immense influence et le rôle prépondérant dans le mouvement qui développe les voyages dans notre pays, avait, pour la première fois, à décerner, en 1904, un prix fondé par le Comité d'action pour favoriser les voyages en France; le conseil s'est unanimement prononcé pour attribuer cette distinction à M. Ardouin-Dumazet. Le rapporteur a dit : *Nul ne remplit mieux que lui les conditions indiquées par les fondateurs, et le véritable monument qu'il a élevé à notre pays le met en quelque sorte hors de pair.*

A l'éloge qu'il fit du **Voyage en France**, le président du *Touring-Club* aurait pu ajouter que c'est là seulement une partie de l'immense labeur de M. Ardouin-Dumazet; il a écrit bien d'autres livres, ayant traité surtout aux questions militaires et maritimes, et une étude sur les réseaux d'État de l'Europe centrale, produite par une consciencieuse enquête à l'étranger.

Mais le **Voyage en France** restera la partie capitale de cette œuvre patriotique. Entreprise colossale, menée cependant à bien, en vingt années d'efforts entravés par les nécessités de la tâche quotidienne dans la presse, où l'écrivain s'est fait une si solide situation. On a comparé ce voyage à celui d'Arthur Young vers 1789; mais il est autrement considérable, car Young consacra seulement deux volumes à la France et M. Ardouin-Dumazet en a déjà cinquante-neuf et terminera par plusieurs sur Paris. Young ne traite que de la France agricole; l'écrivain moderne a étudié le pays sous toutes ses faces et donné

le tableau le plus précis, le plus vivant et le plus coloré de la France au déclin du dix-neuvième siècle, au commencement du vingtième.

L'agriculture tient une large place dans ce **Voyage en France**, plus large et plus variée même que dans le livre d'Arthur Young; aussi la Société nationale d'agriculture, qui, depuis lors, a élu M. ARDOUIN-DUMAZET comme correspondant national, a-t-elle tenu, à son tour, à récompenser l'auteur en lui accordant en 1904 sa médaille d'or. Le rapporteur, M. Bénard, a dit :

Comme Arthur Young, en 1789, M. Ardouin-Dumazet sait voir et sait bien décrire ce qu'il a vu. En sa compagnie, on éprouve un plaisir extrême à parcourir toutes les provinces de la France.

L'œuvre de M. Ardouin-Dumazet est une géographie nationale, vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues que de la méthode d'exposition; c'est une œuvre moderne qui constitue un des plus considérables labours de ce temps; le style est alerte, plein de couleur; c'est en même temps une œuvre littéraire, puisque l'Académie française lui a décerné le prix Michaud, réservé à un ouvrage de littérature française.

Permettez-moi de citer ce fait plus éloquent que tous les rapports :

Un pauvre aveugle se faisait lire par sa sœur le Voyage en France. Le jeune homme, qui n'a jamais vu et ne verra jamais un paysage, s'est épris de cet ouvrage : « Je connais mon pays, maintenant, dit-il, je le vois ! » Tous ceux qui lisent les ouvrages de M. Ardouin-Dumazet pensent comme cet aveugle.

M. Ardouin-Dumazet a accompli aujourd'hui sa tâche.

« ... J'achève cette course de quinze années à travers la France... J'ai pu parcourir et décrire tous les rivages de nos mers et pénétrer dans toutes leurs îles... Je suis monté par tous les monts, grandes chaînes ou massifs modestes : j'ai suivi de leur source à leur embouchure ou remonté de l'embouchure à leur source tous nos fleuves, toutes nos grandes rivières; j'ai étudié le laboureur dans les vastes plaines, le vigneron sur ses coteaux fortunés, le bûcheron dans les sylves profondes... »

« ... Je l'ai fait sans lassitude, toujours plus épris de la terre natale, qu'il faut faire aimer par tous en disant les efforts de ses enfants pour la rendre plus féconde... »

Les autres distinctions ne furent pas moins flatteuses. Voici comment s'exprimait à la Société de géographie commerciale le rapporteur qui annonçait la « médaille de France » accordée après le vingtième volume :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant M. Ardouin-Dumazet ! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son Voyage en France, œuvre encore inachevée, sans doute; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon

le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des morceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a eu lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France, depuis le célèbre voyage d'Arthur Young, à la fin du dix-huitième siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul ; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière n'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la « médaille de France ».

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France**, la Société de géographie de Paris l'avait dit en lui attribuant le prix Félix-Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécut. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux de journaliste militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable créa-

tion. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labours de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une *Géographie*, dans le sens étroit de ce mot. C'est aussi une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'*Académie française*, appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse-Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française*.

Voici les sommaires des cinquante-neuf volumes parus ou sous presse :

Volumes parus :

1^{re} SÉRIE : MORVAN, VAL DE LOIRE ET SOLOGNE. — Le flottage en Morvan — à travers le Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — les Vaux d'Yonne — les Vaux de la Nièvre et Guérigny — le Nivernais pastoral : les Amognes — le Nivernais pastoral : le Bazois — la vallée inférieure de l'Aron — le val de Loire et Nevers — du Donzinois au Val de Loire — la Puisaye — Briare et Gien — le Gâtinais orléanais — en Gâtinais français — le safran en Gâtinais — Orléans — le Val de Loire orléanais — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne. — 420 pages et 20 cartes.

2^e SÉRIE : BEAUCE, PERCHE ET MAINE. — Les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — la Beauce dunoise — le Perche-Gouët — le Perche aux bons chevaux — le Percheron en Amérique — le grand Perche — la foire aux chevaux de Longny — le Saosnois — le Mans et la haute Sarthe — la Sarthe et les Alpes mancelles — la Champagne mancelle — du Belinois à la Braye — de la Charnie aux Coëvrons — le Désert du Maine — Laval et Port-du-Salut — Mayenne et la Rivière — chez les Chouans — les mines d'or dans la Mayenne — de la Mayenne à l'Ernée — le petit Maine et le Passais — la Mayenne angevine — en Craonnais. — 400 pages avec 25 cartes.

Voir aussi la 56^e série : Les Châteaux de la Loire.

(Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française, dès leur apparition; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.)

3^e SÉRIE : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle. — L'île aux Oiseaux — la presqu'île d'Arvert et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — le nord de l'île d'Oleron — la côte sauvage d'Oleron — au sud d'Oleron — après vingt ans — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — le Fier d'Arç — le chemin de fer de l'île de Ré — l'île d'Yeu — dans la Fouras d'Yeu —

île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer — le Palais — à travers Belle-Isle. — 318 pages avec 19 cartes.

4^e SÉRIE : BRETAGNE II : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — *D'Hoëdic à Ouessant*. — Île d'Houat — la charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest — Brest et le « Borda » — la pointe de Penmarc'h. — 322 pages avec 25 cartes.

5^e SÉRIE : BRETAGNE III. — *Haute-Bretagne intérieure*. — Rennes — l'université agricole de Rennes — Vitré et le Vendelais — Fougères et le Désert — le Couesnon et le pays de Coglès — de l'Ille à la Rance — entre la Rance et le Meu — autour de Châteaubriant — de l'Erdre à la Vilaine — la forêt de Brocéliande — les lacs de l'Erdre — Grand-Jouan et la Meilleraye — d'Ancenis à Clisson — le lac de Grand-Lieu — du Sillon de Bretagne aux landes de Lanvaux — autour des landes de Lanvaux — en Porhoët — en Penthièvre — du Turnet-Gouët en Porhoët — aux sources de l'Oust et du Gouët — le Méné. — 400 pages avec 21 cartes.

Le littoral est décrit dans les séries 51 et 52 ; la Basse-Bretagne dans la 53^e série.

6^e SÉRIE : COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX. — Une ville de chaudronniers — les vaux de Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — trainglots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

La 54^e série, en préparation : Normandie centrale, complètera les volumes consacrés à la Normandie (6^e et 17^e séries).

7^e SÉRIE : LA RÉGION LYONNAISE. — Le Mont-d'Or lyonnais — entrée à Lyon par la Saône — le paysage lyonnais — rôle social de Lyon — la presqu'île lyonnaise — la rive droite de la Saône — la Croix-Rousse — les Brotteaux et la Guillotière — Lyon industriel et commercial — le camp retranché de Lyon — des Balmes viennoises à la Bourbre — la plaine du Dauphiné — Vienne — de la Côte-Rôtie au Mont Pilat — l'Yzeron et le Garon — les monts du Lyonnais : I. De Givors à Chazeilles — les monts du Lyonnais : II. Entre l'Yzeron et la Brévenne — la vallée de la Brévenne — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Amplepuis — Thizy et Cours — la haute vallée d'Azergues — autour du Saint-Rigaud — la plus belle lieue de France — le Bas-

Beaujolais viticole — le Haut-Beaujolais viticole — Beaujeu, Belleville et la foire de Montmerle — Ars et Trévoux — en Dombes — de Bourg en Valbonne. — 582 pages avec 30 cartes.

8° SÉRIE : RÉGION DU HAUT-RHÔNE : LE RHÔNE, DU LÉMAN A LA MER. — La Hollande en Dauphiné — l'isle de Crémieu — le Rhône en Bas-Bugey — l'Albarine et la cluse des Hôpitaux — du Bugey en Revermont — la cluse de Nantua — une ruche industrielle : Oyonnax — la Bienne et Saint-Claude — la Valserine et la perte du Rhône — le pays de Gex — le Valromey — les lacs du Bas-Bugey — de Pierre-Chatel au Mont-du-Chat — le Guiers et le lac d'Aiguebelette — Chambéry et Aix-les-Bains — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — la vallée de Thônes et la vallée des Dorues — de Semine en Bornes — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Chatel — Villebois et le « sault » du Rhône — le Rhône de Lyon à Valence — le Rhône de Valence à la Mer — en Camargue : les Saintes-Maries-de-la-Mer — en Camargue : le vignoble et les troupeaux. — 505 pages avec 34 cartes.

9° SÉRIE : GRAISIVAUDAN ET OISANS. — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône aux Terres-Froides — la Bièvre et la Valloire — Voiron — le Massif de la Grande-Chartreuse — Grenoble — l'industrie grenobloise — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — les gorges de la Romanche — en Oisans — en Graisivaudan (rive gauche) — d'Alleverd en Graisivaudan occidental — le Bas-Graisivaudan — la grande Noyeraie — les Quatre-Montagnes — Saint-Marcellin et le Royannais — Saint-Antoine et le plateau de Chambaran — de Chambaran au Plateau Viennois. — 396 pages avec 25 cartes.

Voir aussi la 57^e série : Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.

10° SÉRIE : LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au Mont-Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genève au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 26 cartes.

11° SÉRIE : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronniees — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Espirit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux

— en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavailhon.
— 362 pages avec 25 cartes.

12^e SÉRIE : ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES. — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau -- au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye.
— 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13^e SÉRIE : LA PROVENCE MARITIME. — I. *Région marseillaise.* — Aux bouches du Rhône — la petite mer de Berre — les bourdigues de Caronte — la côte occidentale de la petite mer — le massif de l'Estaque — le canal de Marseille au Rhône — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux Cabanons — de la Ciotat aux Calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaiies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles — les Isles d'Or : Bagau, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — du Grapeau à la Sainte-Baume — de la Sainte-Baume à l'Huveaune. — 419 pages avec 27 cartes.

La Côte d'Azur est décrite dans la 55^e série.

Ces deux volumes (12 et 13) et la 55^e série ont obtenu la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

14^e SÉRIE : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pencia — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15^e SÉRIE : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Nè — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Coufolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — la Rochelle — les vignes et les laiteries de

l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16^e SÉRIE : DE VENDÉE EN BEAUCE. — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estraire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'école de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17^e SÉRIE : LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE. — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tableliers de Méru — les éventailistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les seruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

ANNEXE : LE VERMANDOIS ET LA BATAILLE DE LA SOMME.

18^e SÉRIE : LA FLANDRE. — Le vieux Lille — le nouveau Lille — l'industrie lilloise — mœurs lilloises — Roubaix et Tourcoing — Roubaix et ses satellites — Tourcoing et le Ferrain — les villes industrielles de la Lys — le val de Lys — petits pays de la Flandre wallonne — la Flandre guerrière — Bailleul et ses dentellières — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moères — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les wateringues. — 372 pages avec 21 cartes.

19^e SÉRIE : HAINAUT ET CAMBRÉSIS. — Douai et l'Escrebieux — de la Scarpe à Orchies — l'agriculture dans le Nord — de la Scarpe à l'Escaut — Valenciennes — le pays noir d'Anzin — en Ostrevant — Cambrai et le Cambrésis — la plus grande sucrerie du monde — la source de l'Escaut — Caudry et le canton de Clary — la vallée de la Selle — la forêt de Mormal — la vallée de la Sambre — aux champs de Malplaquet — le rayon industriel de Maubeuge — de la Sambre à la Solre — de la Solre à l'Elpe-Majeure — les fagnes de Sains — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 390 pages avec 29 cartes.

Voir aussi la 5^e série : Boulonnais et Artois.

20^e SÉRIE : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain

Voyage en France

VOLUMES PARUS

1. Morvan, Val de Loire et Sologne.
2. Beauce, Perche et Maine.
3. Bretagne : I. Les Iles de l'Atlantique : I. *De la Loire à Belle-Île.*
4. Bretagne : II. Les Iles de l'Atlantique : II. *D'Hédic à Quessant.*
5. Bretagne : III. Haute-Bretagne intérieure.
6. Normandie : I. *Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Ille-Normandie, Pays de Caux.*
7. La Région lyonnaise.
8. La Région du Haut-Rhône : *Le Rhône, du Léman à la mer.*
9. Dauphiné : *Graisivaudan et Oisans.*
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13. Provence maritime : I. *Région marseillaise.*
14. La Corse.
15. Les Charentes et la Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18. Nord : I. *Flandre.*
19. Nord : II. *Hainaut et Cambrésis.*
20. Haute Picardie, Champagne rémoise et Ardennes
21. Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute Bourgogne.
25. Basse Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut Quercy et Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lⁿ.
38. Le Haut Languedoc.
39. Pyrénées orientales.
40. Pyrénées centrales.
41. Pyrénées occidentales.

RÉGION PARISIENNE :

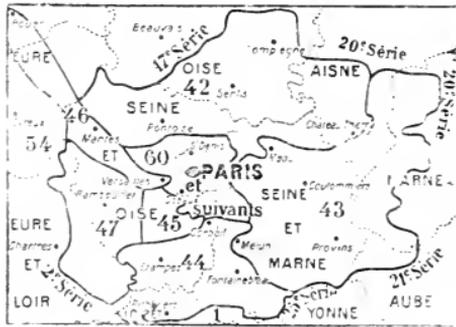
42. — I. *Nord-Est : Le Valois.*
43. — II. *Est : La Brie.*
44. — III. *Sud : Gâtinais français et Haute-Beauce.*
45. — IV. *Sud-ouest : Versailles et le Hurepoix.*
46. — V. *Nord-ouest : La Seine de Paris à la mer, Paris et Vexin français.*
47. — VI. *Ouest : L'Yveline et le Man-tois.*

LES PROVINCES PERDUES

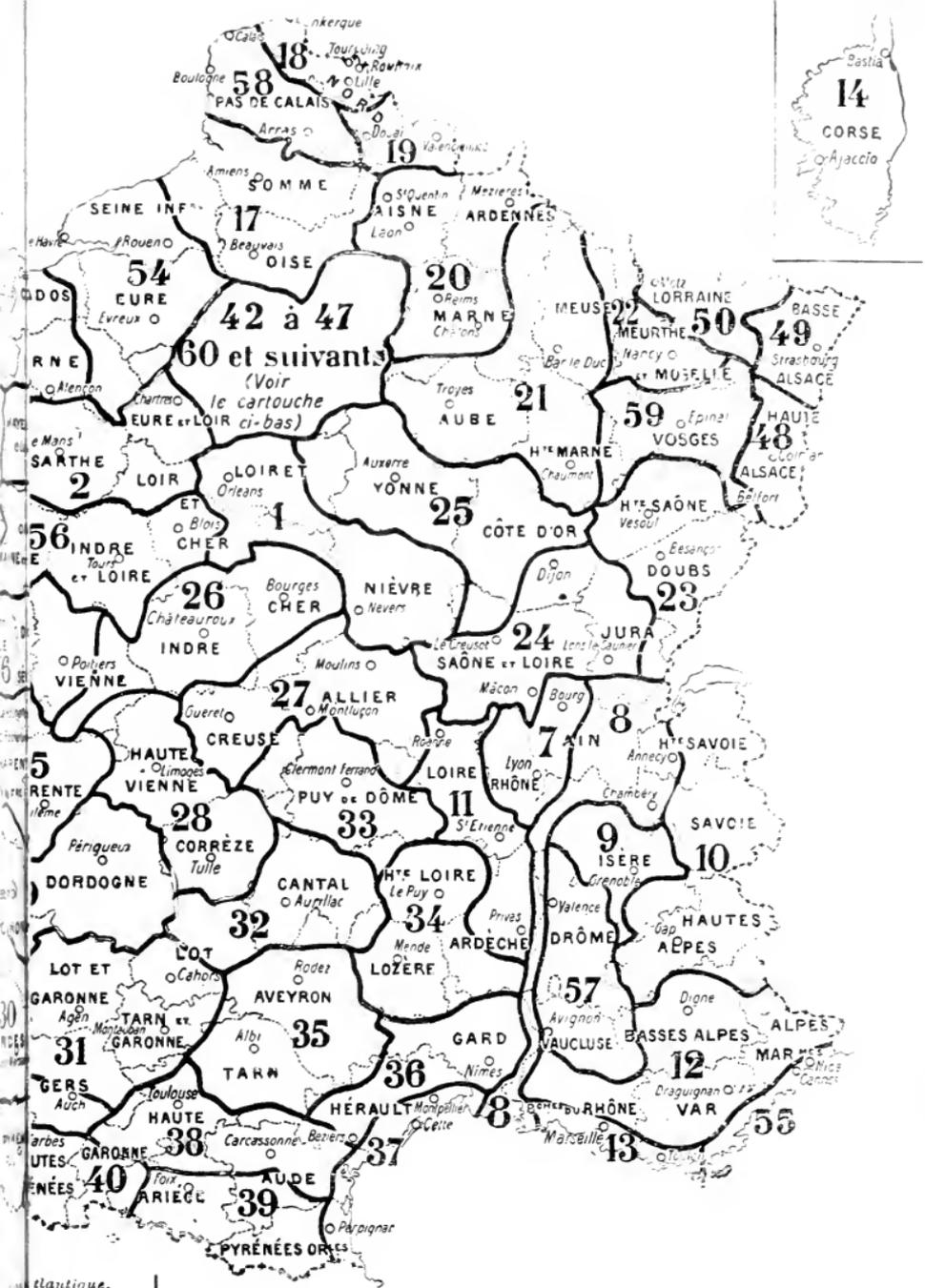
48. — Haute-Alsace.
49. — Basse-Alsace.
50. — Lorraine.



Région Parisienne



51. Bretagne : IV. *Littoral breton.*
52. — V. *Iles et littoral de la Manche.*
53. — VI. *Basse-Bretagne intérieure.*
55. *La Provence maritime : II.*
56. *Touraine et Anjou : Les châteaux.*
57. *Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.*
58. *Nord : III. Boulonnais et Artois.*
59. *Les Vosges.*



Volumes en préparation :

54. Normandie : II. Normandie centrale.

60. Banlieue de Paris.

61 et suivants : Paris.

— Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la Montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — de l'Argonne en Champagne Pouilleuse — la hêronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21^e SÉRIE : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne Pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — De Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22^e SÉRIE : LORRAINE CENTRALE. — Le Luxembourg français — entre la Chiens et l'Orne lorraine — Longuyon et Longwy — à travers le bassin de Longwy — le Jarnisy et le bassin de Briey — la découverte du bassin de Briey — à travers le bassin de Briey : région de la Mance — à travers le bassin de Briey : régions de l'Orne et de Landres — la Woëvre — l'agriculture en Woëvre — du Rupt de Mad à la Moselle — la métallurgie et le bassin minier de Nancy — Nancy — les industries nanciennes — retours à Nancy (1904-1914) — l'école forestière — Toul et le pays de Haye — de Toul à Thiaucourt : le vignoble lorrain — le Vermois, le Saulnois et Lunéville — le Saintois — de Roville à Gerbéviller. — 330 pages avec 19 cartes.

23^e SÉRIE : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fays-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne-Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24^e SÉRIE : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — dans les houblonnières — les pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte Nuits et Citeaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val-d'Amour — le Bon-Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bessane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte

chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charolais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 36 cartes.

25^e SÉRIE : BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — de l'Orreuse à l'Orvanne — le pays d'Othe — le Tholon et l'Ouanne. — 367 pages avec 24 cartes.

26^e SÉRIE : BERRY ET POITOU ORIENTAL. — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — Au centre mathématique de la France — porcelainiers et forgerons du Berry — Issouun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée de Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaux — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gartillese — aux confins de la Marche — 365 pages avec 25 cartes.

27^e SÉRIE : BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE. — Du Nivernais en Bourbonnais — autour de Moulins — la Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — les monts de la Madeleine — Vichy et Cusset — la Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — Souvigny, les côtes Matras et la Sioule — de la Sioule à la Bouble — les houillères de Commeny — la forêt du Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — Guéret et les deux Creuse — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 352 pages avec 27 cartes.

28^e SÉRIE : LIMOUSIN. — La Basse-Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines — autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — entre Poitou et Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — les châteaux d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle — les chemins de fer électriques de la Haute-Vienne — Vézère, Corrèze et Dordogne — la Dordogne et la Luzège. — 350 pages avec 24 cartes.

29^e SÉRIE : BORDELAIS ET PÉRIGORD. — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais —

le Saint-Émilionnais — l'Entre-Deux-Mers — les Graves de la Garonne — la Double — autour de Bergerac — Périgueux et le Périgord Blanc — truffes et trufficulture — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais et Brantôme — chez nos aïeux préhistoriques — Sarladais — en Périgord noir. — 411 pages avec 31 cartes.

30^e SÉRIE : GASCOGNE. — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Marenne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31^e SÉRIE : AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY. — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezensaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — 352 pages avec 22 cartes.

32^e SÉRIE : HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE. — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Ségala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — 328 pages avec 21 cartes.

33^e SÉRIE : BASSE-AUVERGNE. — Combrailles et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — de Montferrand au puy de Dôme — dans les monts Dômes — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — les couteliers de Thiers — en Livradois — du Livradois en Forez — du Cher à la Sioule. — 344 pages avec 24 cartes.

34^e SÉRIE : VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN. — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan du Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual. — 397 pages avec 27 cartes.

35° SÉRIE : ROUERGUE ET ALBIGEOIS. — La Basse-Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré. — 359 pages avec 22 cartes.

36° SÉRIE : CÉVENNES MÉRIDIONALES. — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Satendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuve et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois. — 331 pages avec 26 cartes.

37° SÉRIE : GOLFE DU LION. — Nîmes — le Nemausès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Biterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls. — 355 pages avec 24 cartes.

38° SÉRIE : LE HAUT-LANGUEDOC. — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauraguais — Carcassonne et le Carcassès — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays Toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan. — 331 pages avec 20 cartes.

39° SÉRIE : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Livia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel. — 343 pages avec 25 cartes.

40° SÉRIE : PYRÉNÉES CENTRALES. — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au

Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie. — 345 pages avec 23 cartes.

41^e SÉRIE : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la Basse-Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le bas Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baigorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre. — 351 pages avec 27 cartes.

RÉGION PARISIENNE :

42^e SÉRIE : I. NORD-EST : LE VALOIS. — La Marne en Orxois — le pays d'Orxois — entrée en Valois — la forêt de Villers-Cotterêts — autour de Crépy-en-Valois — autour de Pierrefonds — en forêt de Compiègne — la vallée de l'Authonne — Compiègne et la navigation de l'Oise — la lieue archéologique — le pays des Sylvanectes — le désert d'Ermenonville — le Multien — la Gergogne et la Thérouanne — en Goële — Chantilly et ses forêts — Mortefontaine et les étangs de la Thève — les entraîneurs du Servois — l'Oise entre Creil et Pontoise — la petite France — la forêt de Carnelle. — 377 pages avec 21 cartes.

ANNEXE : LE VALOIS ET LA BATAILLE DE LA MARNE.

43^e SÉRIE : II. EST : LA BRIE. — Au cœur du plateau briard — le Montois — la Bassée — la falaise de Brie — Provins et la Voulzie — la Brie Pouilleuse — le champ de bataille de Champaubert — de Brie en Tardenois — les meules à moulin : agonie d'une grande industrie — microbes et corsets — méandres de Marne — les fromages de la Brie — la Brie meldoise — entre Meaux et Pomponne — la Brie forestière — le grand Morin des peintres — moutons de Brie — les papeteries du grand Morin — la vallée de l'Aubetin — Melun et le Châtelet. — 418 pages avec 23 cartes.

ANNEXE : LA BRIE ET LA BATAILLE DE LA MARNE.

44^e SÉRIE : III. SUD : GATINAIS FRANÇAIS ET HAUTE-BEAUCE. — Le Bocage gâtinais — la vallée de l'Orvanne — Nemours et le Loing — navigation sur la Seine — la Seine de la Cave à Corbeil — Fontainebleau — l'École d'application de l'artillerie et du génie — la forêt de Fontainebleau — la forêt vers Barbizon — Marlotte et les gorges de Franchard — les espaliers de Thomery — la Seine et la Forêt — le pays de Bière — le Gâtinais Beauceron — de l'École à l'Essonne — la Seine de Corbeil à Choisy-le-Roi — l'industrie à Essoules — de l'Essonne à la Juine — l'Étampois — la Juine et la Chalouette — en remontant la Juine — la Beauce pituérise — trois bourgades beauceronnes. — 428 pages avec 19 cartes.

45° SÉRIE : IV. SUD-OUEST : VERSAILLES ET LE HUREPOIX. — La vallée des Roses — la forêt de Sénart — autour de Longjumeau — au bord de la Bièvre — le Josas — Versailles, la ville — rôle social et économique de Versailles — Versailles, le château et le parc — Versailles militaire et Saint-Cyr — Port-Royal-des-Champs — l'École d'aérostation de Chalais — la vallée des Fraises — Marcoussis et Monthéry — de l'Yvette à l'Orge — de l'Orge à la Juine — la capitale du Hurepoix — Chevreuse et les Vaux de Cernay — la vallée de la Remarde — vallée de la Renarde. — 359 pages avec 15 cartes.

46° SÉRIE : V. NORD-OUEST : LA SEINE DE PARIS A LA MER. PARISIS ET VEXIN FRANÇAIS. — La vallée de Montmorency — le pays des poiriers — les collines du Parisis — la boucle d'Argenteuil — la plaine du Parisis — descente de la Seine, de Paris à fin d'Oise — la Seine de fin d'Oise à l'Eure — à Rouen par la Seine — sur la Seine maritime, de Rouen à Duclair — la Seine maritime, de Duclair à Villequier — l'estuaire de la Seine — vergers de Gaillon et de Vernon — Chevrie et Madrie — les abricotiers de l'Hautie — à travers l'Hautie — en Vexin français — le pays d'Arthies — de l'Arthies au pays de Madrie. — 366 pages avec 17 cartes.

47° SÉRIE : VI. OUEST : L'YVELINE ET LE MANTOIS. — Rambouillet et ses enfants de troupe — en forêt Yveline, les étangs de Saint-Hubert — en Yveline, Montfort-l'Amaury — les parfums et les volailles de Houdan — Épernon et la vallée de la Guesle — en Beauce chartraine — un chemin de fer militaire — la vallée de la Voise — en Drouais — l'École de Grignon — la vallée de la Maudre — de la Vaucouleurs à Meulan — les luthiers de Mantes — le Mantois — Poissy et le Pincerai — la forêt de Laye — la forêt de Marly — le royaume du pot-au-feu. — 351 pages avec 15 cartes.

LES PROVINCES PERDUES :

48° SÉRIE : HAUTE-ALSACE. — La trouée de Belfort et la vallée de la Largue — le Jura alsacien — le Rhin — Mulhouse — le coton à Mulhouse — industries mulhousiennes — les œuvres sociales de Mulhouse — Altkirch et l'Ill — l'Ochsenfeld et la Doller — vallée de la Thur — la vallée de Saint-Amarin — Soultz et Guebwiller — le ballon de Guebwiller — le Mundat de Rouffach — d'Ensisheim à Colmar — Neuf-Brisach et le Ried — Turckheim et les Trois-Épis — au Petit-Ballon (Kahlewasen) — l'Alsace romane — le val d'Orbey et les Hautes-Chaumes — à travers le vignoble — Sainte-Marie-aux-Mines et sa vallée. — 444 pages avec 22 cartes.

49° SÉRIE : BASSE-ALSACE. — Du Haut-Kœnigsbourg à Schlestadt — la Mésopotamie d'Alsace — Strasbourg — Strasbourg : la cathédrale, la vie économique — autour de Strasbourg — la vallée de la Bruche — Schirmeck et le Donon — le Ban-de-la-Roche — le Champ-du-Feu et les schlitteurs — du val de Villé à Barr — Sainte-Gdile — de l'Ehn

à la Mossig — le Kochersberg — un coin de France au delà du Rhin — les houblonnières de Haguenau — autour de la Forêt-Sainte — les lignes de Wissembourg — l'Alsace bavaroise — Reichshoffen, Frœschwiller et Wœrth — autour de Niederbronn — l'ancien comté de Hanau — autour de Saverne — entre la Sarre et l'Eichel — les chapeliers de Saar-Union. — 492 pages avec 28 cartes.

50^e SÉRIE : LORRAINE. — Le pays de Dabo. — Vallérystal, Abreschwiller et Lorquin — la Sarre Blanche et la Sarre Rouge — Sarrebourg et Fénétrange — Phalsbourg — les verreries des petites Vosges — les forges de Mouterhouse — le pays de Bitche — Sarreguemines — Forbach et Stiring-Wendel — la vallée de l'Albe — les grands étangs de Lorraine — le Saulnois — de la Seille à la Nied française — Metz — l'industrie messine — Saint-Privat, Gravelotte et Rezonville — au long de la Moselle — le pays du fer — aux confins du Luxembourg — entre Moselle et Nied — Warndt — la première amputation : Sarrelouis et le Sargau. — 468 pages avec 27 cartes.

51^e SÉRIE : BRETAGNE IV. — *Littoral breton de l'Atlantique.* — Nantes — le rôle économique de Nantes — la Loire maritime — la côte de Retz et Pornic — la baie de Bourgneuf — de Saint-Nazaire au pays de Guérande — le trait de Penbé et la Vilaine — l'estuaire de la Vilaine — l'estuaire de Pénerf, Vannes et le Morbihan — Auray et Carnac — l'estuaire d'Etel et la mer de Graves — Hennebont et Lorient — la Laita et la rivière Belon — de l'Aven à l'Odet — les côtes de Cornouaille — le raz de Sein et la baie de Douarnenez — au Menez-Hom — Brest et sa rade — de l'Elorn à la presqu'île de Crozon — de l'Atlantique à la Manche. — 406 pages avec 32 cartes.

Voir les 3^e, 4^e et 5^e séries.

52^e SÉRIE : BRETAGNE V. — *Iles et littoral de la Manche.* — L'Aber-Benoit et l'Aber-Vrac'h — la grève de Goulven — Saint-Pol-de-Léon et l'île de Siec — Roscoff et l'île de Batz — Morlaix et son archipel — Primel et Saint-Jean-du-Doigt — Locquirec, la Lieue de Grève et le Guer — Lannion et les Sept-Iles — l'île Grande (Euès-Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — Tréguier, Paimpol — l'île de Bréhat — le Trieux et le Gouët — entre Saint-Brieuc et Paimpol — les côtes de Penthievre — Saint-Jacut, l'île des Ebhiens et Saint-Cast — la baie de la Frénaye et le cap Fréhel — la côte d'Émeraude et la Rance — Saint-Malo et le clos Poulet — les marais de Dol — la baie du mont Saint-Michel — Granville, les Chaussay et les Minquier. — 457 pages avec 31 cartes.

Voir les 3^e, 4^e et 5^e séries.

53^e SÉRIE : BRETAGNE VI. — *Basse-Bretagne intérieure.* — La Basse-Bretagne — Quimper et la Cornouaille — le Vannetais — Pontivy et le Blavet — le Scorff — l'Issole et l'Ellé — La Montagne Noire — le berceau de la Tour d'Auvergne — les rochers d'Huelgoat — le Goëlle — le Trégorrois — le Haut-Léon — le Bas-Léon — dans la montagne

d'Arrée — le Yeun Elez — la forêt de Quénécan — entre Aulue et Blavet — le toit de la Bretagne. — 400 pages avec 26 cartes.

Voir les 3^e, 4^e et 5^e séries.

54^e SÉRIE : NORMANDIE. — Volume complémentaire sur la Normandie : *En préparation.* — *Voir les 6^e et 17^e séries.*

55^e SÉRIE : LA PROVENCE MARITIME. — II. *La Côte d'Azur.* — Le littoral des Maures — dans les forêts des Maures — de Collobrières au Golfe — traversée nocturne des Maures — Saint-Tropez et le Golfe — du Golfe à l'Estérel — Saint-Raphaël et la corniche du Touring-Club — du Trayas au mont Vinaigre — le Mal-Infernet et le cap Roux — le golfe de la Napoule et Cannes — les îles de Lérins et le golfe Jouan — la presqu'île d'Antibes — les œillets d'Antibes, les jarres du Biot — Cagnes, le Malvan et Vence — Nice — Nice-Cosmopolis — l'industrie et le commerce à Nice — Villefranche et le cap Ferrat — la Petite-Afrique et la Corniche — la principauté de Monaco — Beausoleil, le cap Martin, Roquebrune et Menton — Nice, camp retranché — la Roya française. — 427 pages avec 18 cartes.

Voir la 13^e série pour la Provence maritime. I. Région marseillaise.

Ce volume (avec les séries 12 et 13) a obtenu en 1910 la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

56^e SÉRIE : TOURAINE ET ANJOU (Les Châteaux de la Loire) — La Loire d'Orléans à Chambord — Blois et la Sologne blésoise — de Blois à Châteaurenault — en Vendômois — la Gastine de Ronsard — Chaumont et Amboise — Tours et sa banlieue — du Mettray à la Brenne — entre Cher et Indre (la Champagne) — le plateau de Sainte-Maure — Richelieu, Chinon et le Chinonais — le pays de Rabelais — de l'Indre au Varennes — la Loire de Tours à Saumur — de la vallée d'Anjou en Gâtine — les vaux du Loir et la Flèche — Sablé et Solesmes — navigation sur la Mayenne — le pays Segréen — Angers — les ardoisières d'Angers — du Loir à la vallée d'Anjou — le Louet et le Layon — Saumur — l'École de cavalerie de Saumur — à travers le Saumurois — de Cholet au Bocage vendéen — les Mauges — l'Eldorado des Mauges — sur la Loire d'Angers à Nantes. — 577 pages avec 34 cartes.

Voir les 1^e et 2^e séries.

57^e SÉRIE : BAS-DAUPHINE, COMTAT-VENAISSIN. — La vallée de la Gallaure — Tain et l'Ermitage — de l'Herbasse à la Bayance — Valence — Romans et le Royonnais — entre Valence et Crest — en Diois — le Vercors — la haute vallée de la Drôme — Montélimar et la Valdaine — Dieulefit et la vallée de Saou — en Tricastin — l'enclave de Valréas — dans les oliviers de Nyons — dans les Baronnies — les dentelles de Gigondas — l'ancienne principauté d'Orange — en Avignon — les campagnes de Carpentras — au mont Ventoux — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavillon — le Coulon, Apt et le Huberon — la Valmasque — dans les monts de Vaucluse — 470 pages avec 32 cartes.

Voir les 9^e et 11^e séries.

58^e SÉRIE : BOULONNAIS ET ARTOIS. — En Morinie — Langle, Bredegarde et Pais reconquis — Calais — l'industrie des tulles — le Blanc-

Nez et le Gris-Nez — Boulogne — l'industrie boulonnaise, les plumes — le littoral boulonnais — de la Canche à l'Authie — de l'Authie à la Canche — du Haut-Boulonnais à Montreuil — en Ternois — le cheval boulonnais — Azincourt, Enguinegatte et Théroouanne — Ayre, Saint-Venant et Lillers — Béthune et les houillères du Pas-de-Calais — à travers le pays noir — l'armée au pays noir — le pays d'Arras — à travers le plateau artésien — la Sensée et Bapaume. — 358 pages avec 27 cartes.

Voir les 18^e et 19^e séries.

59^e SÉRIE : **LES VOSGES.** — La Moselle de Charmes à Épinal — Épinal et l'industrie des Vosges — Les images d'Épinal — Épinal et les Vosges en 1914 — luthiers et dentellières — du Xaintois à la Meuse — les Faucilles et leurs stations thermales — dans la Vôge — le Val d'Ajol et Plombières — la Vologne — Rambervillers et Baccarat — les petites Vosges — la principauté de Salm-Salm — le bassin de Saint-Dié — la Vologne et ses lacs — Gérardmer et son lac — Remiremont et la Moselotte — la Haute Moselle — le ballon de Servance — au ballon d'Alsace. — 350 pages avec 24 cartes.

En préparation :

60^e SÉRIE : **BANLIEUE DE PARIS.** — La Seine entre l'Orge et la Marne — les lilas de Vitry — au bord de l'Yères — la Brie parisienne — la boucle de Marne — le pays d'Aulnaie — la plaine du Vertus — Saint-Denis — autour du lac d'Enghien — la presqu'île de Gennevilliers — sept villes suburbaines — au pied du mont Valérien — Saint-Cloud et Sèvres — les bois de Meudon — autour de Sceaux — le plateau de Villejuif. — (*Sous presse.*)

61^e SÉRIE et suivantes : **PARIS.**

LE VOYAGE EN FRANCE ET LA GUERRE

Quatorze volumes sont consacrés aux régions qui ont été envahies par les Allemands et ont été le théâtre de la guerre depuis août 1914. Ce sont : 17^e Série : Vexin, Basse-Picardie ; 18^e : les Flandres ; 19^e : Hainaut et Cambrésis ; 58^e : Artois ; 20^e Haute-Picardie, Champagne Rémoise et Ardennes ; 21^e : Haute-Champagne, Basse-Lorraine ; 42^e : Valois (en voie de réimpression), avec une étude sur la bataille de l'Ourcq ; 43^e : la Brie (*id.*, avec étude sur la bataille de la Marne) ; 22^e : Lorraine Centrale ; 59^e : les Vosges ; 23^e : Plaine Comtoise et Jura ; 48^e : Haute-Alsace ; 49^e : Basse-Alsace ; 59^e : Lorraine (Metz).

Avril 1917.

Les Éditeurs,

BERGER-LEVRULT

Répartition des volumes par Départements

DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT	DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT
Ain	7, 8, 24.	Maine-et-Loire	56.
Aisne	19, 20, 42, 43.	Manche	6, 52.
Allier	27.	Marne	20, 21, 43.
Alpes (Basses-)	10, 12.	Marne (Haute-)	21, 22.
Alpes (Hautes-)	10.	Mayenne	2.
Alpes-Maritimes	12, 55.	Meurthe-et-Moselle	22, 59.
Ardèche	8, 11, 34.	Meuse	21, 22.
Ardennes	20, 21.	Morbihan	3, 4, 5, 51, 53.
Ariège	38, 39, 40.	Moselle (ancienne, voir Lorraine annexée.	
Aube	21, 25.	Nièvre	1.
Aude	37, 38, 39.	Nord	18, 19.
Aveyron	32, 35.	Oise	17, 20, 42.
Bouches-du-Rhône	8, 12, 13.	Orne	2, 6.
Calvados	6, 46, 54.	Pas-de-Calais	58.
Cantal	32.	Puy-de-Dôme	7, 33.
Charente	15.	Pyrénées (Basses-)	41.
Charente-Inférieure	3, 15, 29.	Pyrénées (Hautes-)	30, 40.
Cher	1, 26, 27.	Pyrénées-Orientales	37, 39.
Corrèze	28, 33.	Rhin (Bas-) [ancien], voir Basse-Alsace.	
Corse	14.	Rhin (Haut-) [Belfort]	22, 23.
Côte-d'Or	24, 25.	Rhin (Haut-) [ancien], voir Haute-Alsace.	
Côtes-du-Nord	5, 52, 53.	Rhône	7.
Creuse	27, 28, 33.	Saône (Haute-)	23.
Dordogne	29.	Saône-et-Loire	24, 25.
Doubs	23.	Sarthe	2, 56.
Drôme	8, 57.	Savoie	8, 10.
Eure	6, 17, 46.	Savoie (Haute-)	8, 10.
Eure-et-Loir	2, 6, 16, 44, 47.	Seine	47, 59 et suivants.
Finistère	4, 51, 52, 53.	Seine-Inférieure	6, 17, 46.
Gard	8, 11, 12, 36, 37.	Seine-et-Marne	1, 21, 25, 42, 43, 44, 45.
Garonne (Haut-)	15, 38, 40.	Seine-et-Oise	42, 44, 45, 46, 47.
Gers	30, 31.	Sèvres (Deux-)	15, 16.
Gironde	3, 29, 30.	Somme	17, 58.
Hérault	35, 36, 37, 38.	Tarn	35, 38.
Ille-et-Vilaine	5, 51, 52.	Tarn-et-Garonne	31.
Indre	26.	Var	12, 13, 55.
Indre-et-Loire	56.	Vaucluse	57.
Isère	7, 8, 9, 10.	Vendée	3, 16.
Jura	8, 23, 24.	Vienne	16, 26.
Landes	30.	Vienne (Haute-)	28.
Loir-et-Cher	1, 2, 26, 56.	Vosges	59.
Loire	7, 11, 24.	Yonne	25.
Loire (Haute-)	11, 32, 33, 34.	Basse-Alsace	48.
Loire-Inférieure	3, 5, 51.	Haute-Alsace	49.
Loiret	1, 2, 44, 56.	Lorraine annexée	50.
Lot	31, 32.		
Lot-et-Garonne	31.		
Lozère	32, 34, 36.		

Répartition des volumes par Provinces

DÉSIGNATION DES PROVINCES	DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE	DÉSIGNATION DES PROVINCES	DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE
Alsace	23, 48, 49.	Guyenne	29, 30, 31, 32, 35.
Angoumois	15.	Hainaut	19.
Anjou	2, 56.	Ile-de-France	17, 42 à 47, 59 et suivants.
Artois	58.	Languedoc	8, 11, 12, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40.
Aunis	3, 15.	Limousin	28.
Auvergne	7, 32, 33.	Lorraine	21, 22, 50, 59.
Barrois	21.	Lyonnais	7.
Basques (Pays)	41.	Maine	2.
Béarn	41, 30.	Marche	27, 28.
Berri	1, 26, 27.	Nice (comté de)	12, 13, 55.
Boulonnais et Calaisis	58.	Nivernais	1
Bourbonnais	7, 27, 33.	Normandie	6, 17, 46,
Bourgogne	8, 24, 25.	Orléanais	1, 44, 47.
Bresse et Bugey	7, 8, 23.	Perche	2, 6.
Bretagne	3, 4, 5, 51, 52, 53.	Picardie	17, 19, 20, 42.
Cambrésis	19.	Poitou	3, 15, 16, 26.
Champagne	20, 21, 25, 43.	Provence	8, 10, 12, 13, 55, 57.
Comtat-Venaissin	57.	Roussillon	37, 39.
Corse	14.	Saintonge	3, 15, 29.
Dauphiné	7, 8, 9, 10, 11, 57.	Savoie	8, 10.
Flandre	18.	Trois-Évêchés (Toul-Ver- dun) de Lorraine	21, 22.
Foix (Comté de)	33, 40.	Touraine	56.
Forez	7, 11, 27.		
Franche-Comté	8, 23, 24.		
Gascoigne	30, 31, 38, 40.		
Gex (pays de)	8, 23.		

Par grandes Régions naturelles

Alpes	8, 9, 10, 11, 12, 57.	Littoral et îles de la Manche	6, 17, 18, 46, 52, 54, 58.
Bassin de Paris	17, 20, 21, 25, 42 à 47, 58 et suiv.	Littoral et îles de la Mé- diterranée	8, 13, 14, 37, 55.
Beauce	2, 12, 16, 44, 45, 47.	Massif central	28, 32, 33, 34, 35.
Cévennes	7, 11, 34, 35, 37.	Pyrénées	37, 39, 40, 41.
Jura	8, 23, 24.	Sologne	1, 25.
Landes	29, 30, 31.	Vosges	22, 23, 48, 49, 50 54.
Littoral et îles de l'O- céan	2, 3, 4, 15, 16, 29, 30, 41, 52, 53.		

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

- Germania. L'Allemagne et l'Autriche dans la civilisation et l'histoire**, par René LORÉ, agrégé de l'Université, docteur ès lettres. 2^e édition. 1917. Volume in-12 3 fr. 50
- Devant l'Histoire. Causes connues et ignorées de la Guerre**, par Paul GIRAUD, docteur en droit. 1917. Volume in-12, honoré d'une souscription du ministère des Affaires étrangères 3 fr. 50
- Êtes-vous neutres devant le Crime?** par *Un Pacifiste logique*, par Paul Hyacinthe LOYSON. Avec une lettre de Émile VERHAEREN. 1916. Volume grand in-8, couverture illustrée par LOUIS RAEMAËKERS 3 fr. 50
- LEURS CRIMES, d'après les rapports officiels des Gouvernements français et belge**, par L. MIRMAN, préfet de Meurthe-et-Moselle, G. SIMON, maire de Nancy, et G. KELLEN, maire de Lunéville. Publié sous le patronage des maires de 25 villes martyrisées. 1916. In-12, 60 c.
- L'Allemagne et le Droit des gens, d'après les sources allemandes et les archives du Gouvernement français**, par Jacques DE DAMPIERRE, archiviste-paléographe. 1915. Volume in-4, avec 103 gravures (vues, portraits, fac-similés de documents) et 13 cartes 6 fr.
- Les Violations des lois de la guerre par l'Allemagne**. Publication faite par les soins du ministère des Affaires étrangères. 1915. Volume grand in-8 de 208 pages, avec de nombreuses photographies 1 fr.
- L'Allemagne et la Guerre**, par Émile BOUTROUX, de l'Académie Française. 1915. In-12 40 c.
- La Guerre à l'Allemande**, par Jeanne et Frédéric RÉGANEY. 2^e édition. 1915. Volume in-12 1 fr. 50
- Essai sur les Nationalités**, par J. DE MORGAN, ancien directeur général des antiquités de l'Égypte, ancien délégué général en Perse du ministère de l'Instruction publique. 1917. Volume in-8. 3 fr.
- La Vérité territoriale et la Rive gauche du Rhin**, par F. DE GOUDRY. Nouvelle édition. Préface de M. Ernest BABELON, membre de l'Institut. 1917. Volume in-12 de 432 pages. 3 fr. 50
- Jusqu'au Rhin. Les Terres meurtries et les Terres promises**, par A. DE POURVILLE. 5^e édition. 1917. Volume in-12, avec 32 cartes 3 fr. 50
- L'Alsace et la France**, par Chr. PRISTER, professeur à la Faculté des Lettres de Paris. 1917. Brochure grand in-8. 75 c.
- L'Alsace-Lorraine devant l'Histoire**, par Joseph RIMMACH, ancien député. 1916. Grand in-8. 75 c.
- Force au Droit (Question d'Alsace-Lorraine)**, par H. MARINGER. 1913. Volume in-12, avec 2 cartes dressées par le lieutenant LAPONTE. 3 fr. 50
- Le Traité de Francfort. Étude d'histoire diplomatique et de droit international**, par Gaston MAY, professeur à l'Université de Paris. (Ouvrage récompensé par l'Académie des Sciences morales et politiques.) 1910. Volume in-8 de 360 pages, avec 3 cartes dans le texte. broché 6 fr.
- La Mendicité allemande aux Tuileries, 1852-1870. Avec une liste alphabétique des quémundeurs allemands**, par Henri WELSCHINGER, de l'Institut de France. 1917. Volume in-12 1 fr.
- La Provocation allemande aux Colonies**, par Pierre-Alexis. Préface de M. Albert SARRAUT. Ouvrage honoré d'une souscription du ministère des Colonies. 2^e édition, revue et augmentée. 1916. Volume grand in-8, avec 10 cartes. 5 fr.
- Les Derniers Massacres d'Arménie. Les Responsabilités**, par Herbert Adams GIBBONS. Traduit de l'anglais. 1916. In-12 40 c.

HF.

A6778v

Author **Ardouin-Dumazet, Victor Eugene**

Title **Voyage en France. Vol.59.**

DATE

NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

